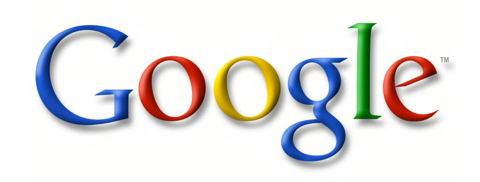




NOUVELLES
CAUSERIES
DU SAMEDI

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ARMAND DE PONTMARTIN

FORMAT GRAND IN-18

Causeries du samedi	1 vol.
Nouvelles Causeries du samedi	1 —
Causeries littéraires	1 —
Nouvelles Causeries littéraires	1 —
Dernières Causeries littéraires	1 —
Contes et Nouvelles	1 —
Le Fond de la coupe	1 —
Mémoires d'un notaire	1 —
Contes d'un planteur de choux	1 —
La Fin du procès	1 —
Pourquoi je reste à la campagne	1 —

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

NOUVELLES

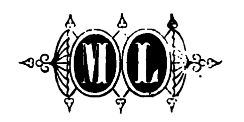
CAUSERIES

DU SAMEDI

DEUXIÈME SÉRIE DES CAUSERIES LITTÉRAIRES

PAR

ARMAND DE PONTMARTIN



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1859

DE L'ESPRIT LITTÉRAIRE EN 1858

On l'a dit avec une éloquente justesse : il n'y a de grand chez l'homme que son effort vers quelque chose de plus grand que lui. L'art, cette parure des sociétés polies, n'est ou du moins ne devrait être que l'expression même de cet effort, de cet élan vers un idéal qui répond tout à la fois à notre nature et la dépasse. Prenons pour point de départ cette moyenne de sentiments, de pensées, d'habitudes, d'intérêts, qui forme, pour ainsi dire, le fond de la vie humaine. Si une œuvre d'art, nous trouvant dans ce *milieu*, tend à nous élever au-dessus ; si nous sentons qu'elle nous dégage un moment de nos attaches terrestres pour nous transporter vers des régions plus hautes, livrons-nous sans crainte et soyons sûrs qu'elle nous vient d'une inspiration excellente, alors même que l'exécution aurait faibli entre les mains de l'artiste. L'œuvre, au contraire, qui nous rabaisse au-dessous de cette température intellectuelle et morale, qui annule en nous toutes les aspirations supérieures et divines, pour surexciter ou flatter tout ce que notre être contient de sensuel et de bas, celle-là, quelles que soient d'ailleurs les grâces de la forme et

la perfection des détails, nous arrive d'une source impure et appartient à un ordre d'idées inférieures et corruptrices. Hélas! ces vérités élémentaires, appliquées à la littérature actuelle, en seraient la condamnation la plus éclatante. Qu'on se rassure pourtant : nous ne prétendons pas ouvrir ici une école de pessimisme et de dénigrement systématiques. On a vu surgir, dans ces derniers temps, des paladins si intrépides, de si bouillants redresseurs de torts, que nous n'avons plus à nous occuper de la sûreté des routes littéraires. Grâce à cette gendarmerie d'élite, elles ne tarderont pas sans doute à être purgées de tous les vagabonds, de tous les truands, de tous les bohèmes qui détroussaient la morale, dévalisaient le bon sens et assassinaient l'orthographe. Laissons ces chevaliers armés de toutes pièces continuer leur croisade, musique de Verdi en tête, et tâchons de rester dans le vrai. Le pessimisme est essentiellement stérile; le dénigrement ne persuade et ne convertit personne. Les imaginations auxquelles on s'adresse ayant nécessairement un enjeu dans le mal qu'on leur signale, si on leur représente ce mal comme sans remède, comme n'étant mêlé d'aucun bien, elles se révoltent contre ce désespérant anathème, et la rigueur même de l'arrêt en compromet l'autorité.

Mais notre droit, notre devoir, en dehors de tout parti pris et de tout système, est de rechercher de quel côté penche aujourd'hui la littérature ; et ceci n'est, dans les traditions de la critique, ni une innovation ni un paradoxe ; car toute littérature, par cela même qu'elle relève à la fois des grandeurs et des faiblesses de l'esprit humain, a, jusque dans ses phases les plus brillantes, un côté qui, en s'aggravant, peut devenir dangereux ou funeste. En d'autres termes, il a existé toujours, ou presque toujours, deux littératures marchant côte à côte, la bonne

et la mauvaise ; et il suffirait, pour s'en convaincre, de jeter un regard en arrière vers les époques de tâtonnements ou de décadence, comme vers celles qui demeurent pour les générations suivantes un sujet d'admiration, de regret et d'étude. Seulement, et c'est là une distinction importante, la prépondérance du bien ou du mal dans les lettres varie suivant que les temps sont favorables ou contraires au libre développement de la pensée dans le sens de sa vraie mission et de sa céleste origine, au généreux essor des âmes vers un but digne d'elles. Une littérature est dans une période de vigueur ou d'affaissement, de prospérité ou de misère, selon que le mouvement, la vie, le succès, l'entrain, la popularité, l'influence, la faculté d'attirer à soi les talents jeunes, ardents, avides de renommée et de bruit, appartiennent aux idées saines ou corruptrices, aux célébrités pures ou tarées, aux œuvres honnêtes ou perverses, aux bons ou aux mauvais exemples.

Ceci posé, et en admettant avec nous que l'art moderne penche d'un côté où il trouverait bientôt, s'il s'y abandonnait, sa dégradation et sa perte, en admettant que ces alarmants symptômes menacent notre pays dans une de ses plus précieuses couronnes, dans sa gloire la plus belle après la gloire des armes, à qui faudrait-il s'en prendre? Ceci est assez délicat à indiquer, car la littérature évidemment n'est pas la seule coupable : nous devrions faire la part des vicissitudes politiques que nous n'avons point à juger ici, de la société, qui a trop souvent, dans ses rapports avec les lettres, négligé tout ensemble ses intérêts et ses devoirs, et de la critique, qui, au lieu de diriger ou d'avertir, s'est trop complaisamment amusée à faire l'école buissonnière. On le voit, le champ est vaste, le sujet compliqué, et c'est parmi des éléments bien divers

que nous aurions à dégager la moralité des spectacles qui nous affligent, l'étude du moderne esprit littéraire en présence des événements, de la société, de la critique et de lui-même.

Les excès de l'esprit littéraire ne datent pas d'hier : des juges éclairés en signalaient les abus avant les catastrophes que l'on a pu lui attribuer en partie, et qui ont préparé sa déchéance. Dès l'année 1847, en un moment de sécurité trompeuse qui cachait déjà bien des périls et des abîmes, un homme, que l'on n'accusera pas de rigorisme ou même d'indifférence envers les accroissements et les libertés de la pensée [1], signalait, avec des ménagements ingénieux et des appréhensions prophétiques, les écarts, les dangers et les travers de cet esprit littéraire, c'est-à-dire de la littérature cessant d'être l'instrument d'une idée féconde, s'isolant des causes qu'elle doit défendre, de la tâche qui lui est imposée dans la distribution des forces et des influences sociales, pour devenir un art indépendant de tout ce qu'il aurait à exprimer, à combattre ou à servir, une puissance particulière, *sui generis*, ne cherchant plus qu'en elle seule sa vie, son but et sa gloire. Or, si l'on convient, avec un de nos écrivains les plus éminents, que, parmi les œuvres de l'esprit, les meilleures sont celles d'où la préméditation littéraire est complétement absente, et qui n'existeraient pas si une passion ardente, une conviction vigoureuse, un intérêt puissant, ne les avaient fait tout à coup jaillir d'un cerveau inspiré, on sera forcé d'avouer que l'excès dont nous parlons doit amener des résultats diamétralement contraires, et imprimer à tous ses produits un caractère artificiel et débile. Arrivé ou plutôt descendu à ce point, l'esprit littéraire

[1] M. de Rémusat, *Passé et Présent*, 1847.

s'offre à nous avec deux tendances qui, par le fait, n'en sont qu'une : exagération et isolement. Remarquez, en effet, que tout pouvoir qui se croit assez fort pour vivre désormais de sa vie propre et se passer d'auxiliaires et d'appuis croit s'agrandir et se fortifier encore par cette orgueilleuse rupture avec tout ce qui le soutenait et le complétait autrefois. Illusion également fatale à tous les pouvoirs ! L'histoire est là pour nous l'apprendre. En politique comme dans les lettres, dans l'ordre intellectuel comme dans les lois de la nature extérieure, les éléments de la vie s'appellent entre eux par une double faculté d'assimilation et d'expansion ; si bien que toute puissance vivace et féconde attire à soi d'autres germes de vitalité et de force, et leur communique à son tour sa fécondité et sa vie. C'est pour avoir méconnu cette vérité que les pouvoirs qui, par un sentiment exagéré de leur grandeur, n'ont plus voulu exister que par eux-mêmes et ont repoussé leurs alliés et leurs soutiens, ont été, après un moment de splendeur factice et passagère, condamnés à une rapide décadence, et ont même fini par perdre leur raison d'être. Citons, comme exemple, notre ancienne monarchie, et revenons bien vite à la littérature. L'esprit littéraire, cette royauté absolue et sans contre-poids, après avoir brisé, comme l'autre, tout ce qui en faisait une partie intégrante de la nation, de la société et des institutions françaises, a dû, comme l'autre, jeter une lueur éblouissante, artificielle et fugitive, et trouver enfin sa ruine dans son isolement et son excès.

Et cependant, même en se reportant à cette époque où l'auteur de *Passé et Présent* commençait à signaler d'inquiétants symptômes, qui ne serait frappé d'une différence entre les excès d'alors et ceux d'aujourd'hui? Dans ce temps-là, l'esprit littéraire, s'il sortait de ses voies véri-

tables pour se complaire dans son omnipotence et ses caprices, tendait du moins ou paraissait tendre à de grandes choses. Cette exagération de son rôle et de sa destinée en ce monde se manifestait par en haut, au-dessus des sphères où doit raisonnablement s'exercer son action sur les intelligences. Il teignait de ses couleurs éclatantes la politique, l'histoire, la poésie, la propagande révolutionnaire, et toutes ces chimères sociales, préludes des révolutions. Il aspirait à intervenir, d'une façon dictatoriale, dans le gouvernement des sociétés futures, à créer un type d'individualisme superbe, investi de la double royauté de l'or et du génie, dont il serait le premier ministre, et qui serait appelé à dominer, sous son inspiration immédiate, les républiques et les empires. A supposer qu'on pût prendre un moment au sérieux ces grandes fictions romanesques dont la bourgeoisie d'alors eut le tort d'accepter bénévolement le clinquant et les prestiges, elles traduisaient, en récits plus extravagants que des songes, les ambitions de la littérature visant à la toute-puissance. Il y avait là présomption, orgueil, démence, ridicules et dangers de toutes sortes; il n'y avait pas abaissement : c'était insensé, ce n'était pas vil. Et puis l'expérience manquait; si l'on pouvait déjà, sans trop d'invraisemblance, douter que les facultés poétiques dussent nécessairement impliquer l'aptitude aux affaires et au gouvernement, il n'y avait pas encore de raison concluante pour supposer qu'un grand écrivain ou un grand poëte y fût moins propre qu'un avocat ou un banquier. L'erreur même qui confondait ainsi des vocations si diverses ou plutôt si contraires était de celles qui exaltent les esprits, qui les égarent peut-être, mais qui ne les dégradent pas. Les institutions libérales de cette époque, les libertés toujours croissantes des imaginations

enivrées de leurs propres philtres, certaines complaisances parties de haut lieu et justifiées par l'inexpérience et par les séductions du talent, tout contribuait à cette surexcitation démesurée de l'esprit littéraire. Si des hommes sages s'en alarmaient dès lors et en ont adressé le reproche aux entraînements et aux faiblesses du moment, la situation actuelle donne lieu à des remarques d'un tout autre genre. Loin de nous la pensée d'aborder ici la politique et de la faire intervenir dans nos humiliations littéraires! La littérature, après tout, n'est que le luxe des sociétés, et, si la force des choses amène le sacrifice de ce luxe à des intérêts urgents et à des périls visibles, on ne peut ni s'en étonner ni s'en plaindre. Mais enfin, à part toute idée d'opposition et de satire, il faut bien reconnaître que les lettres ne sauraient avoir d'existence indépendante de ces formes de la vie publique qui peuvent les élever ou les abattre, les fortifier ou les affaiblir, piquer leur émulation ou provoquer leur lassitude. Elles se recrutent, s'animent, s'excitent par le voisinage et le contact d'institutions, de libertés, de luttes, qui ne se confondent pas avec elles, qui parfois même heurtent leurs délicatesses et absorbent à leurs dépens l'attention générale, mais qui les entraînent dans leur mouvement et les échauffent de leur feu. Les germes féconds que ces libertés déposent dans les âmes et disséminent dans l'air, l'élan qu'elles impriment aux jeunes têtes, le goût de polémique et d'aventure qu'elles propagent et dirigent, peuvent rejaillir sur la littérature; car tous les enthousiasmes s'enchaînent comme tous les désenchantements, et nous n'en voudrion pour preuve que ces magnifiques batailles littéraires de la Restauration, contemporaines et rivales des luttes passionnées de la tribune et de la presse. Chaque époque a, en littérature, une expression particulière, des genres

différents amenés par des talents supérieurs à un plus haut degré de perfection, à mesure que le courant des idées, l'ardeur des illusions ou des croyances, le jeu des intérêts publics, la curiosité, le goût, la passion, la mode, se portent de préférence vers tel ou tel point. S'il est vrai, par exemple, que l'éloquence de la chaire a figuré au premier rang des gloires littéraires du dix-septième siècle, que la propagande philosophique a un moment dominé en souveraine tout l'art du dix-huitième, on peut dire que la tribune et la presse, sans être précisément la littérature du dix-neuvième, en étaient la manifestation la plus vivante et la plus populaire. Elles agitaient du moins, elles passionnaient les esprits; et ce mouvement, cette passion, venant à rencontrer, dans des intelligences animées de la ferveur commune, une faculté plus spéciale d'art, de poésie, d'invention ou de raffinement littéraires, se traduisaient en beaux ouvrages. Les glorieux efforts du romantisme de 1828, les enthousiasmes et les colères que soulevaient ses tentatives, le caractère militant qu'offrit chacun de ses succès, le contre-coup qui s'en faisait sentir dans la société polie et y maintenait le goût des plaisirs de l'esprit, tout cela ne fut qu'une des faces de la vie publique d'alors, ayant vue, non plus sur la Chambre des députés, les bureaux des grands journaux et les champs de bataille électorale, mais sur le Théâtre-Français, les cours de la Sorbonne, les préfaces des livres nouveaux, le salon des chefs de la pléiade et les cabinets de lecture.

Ces sources s'étant tout à coup taries à la suite d'un de ces orages qui dessèchent les rivières après en avoir fait des torrents, ces conditions de renouvellement et d'excitation féconde ayant subitement manqué à l'esprit littéraire, que lui restait-il? Le vide : il s'est souvenu du

vers de Corneille, et, n'ayant plus où se prendre, il s'est ramené en soi : mais, hélas ! en présence de quelle situation nouvelle? Autour de lui tout était changé. Il ne s'agissait plus de s'amplifier, de s'exalter, de rêver la conquête du monde, de créer ces types dominateurs et superbes, symboles de ses ambitions et de ses songes. La phase des mortifications commençait. L'expérience, une douloureuse expérience, était là pour démontrer où nous avaient conduits ces aspirations chimériques, et en pareil cas, on le sait, les espérances déçues et les illusions brisées rejettent les violents et les faibles, c'est-à-dire les majorités, vers l'extrémité contraire. Condamné par l'événement à subir cette réaction du bon sens et des idées positives, humilié, aigri, irrité plutôt que converti par l'adversité, que pouvait faire l'esprit littéraire et qu'a-t-il fait? Il a suivi la marche logique des pouvoirs qui, en s'exagérant, s'affaiblissent, et qui, ayant perdu leur légitime emploi, croient y suppléer par le stérile étalage de leurs abus et de leurs caprices. S'imaginant, par l'effet de l'habitude, que tout lui était permis et que tout lui était dû, mais ne pouvant plus appliquer à de hautes ambitions ce sentiment excessif de ses priviléges et de ses droits, il a passé d'un extrême à l'autre, et s'est exagéré par en bas au lieu de s'exagérer par en haut. L'empire du monde lui faisait défaut : il a remplacé la chimère par le calcul et visé au bien être, aux gros bénéfices, à la richesse promptement acquise. Ce n'est plus un jeune ambitieux aspirant à la domination universelle : c'est un habile teneur de livres, un égoïste madré, blasé, songeant avant tout à faire valoir les articles de son petit commerce, et supputant à part soi ce que peut lui rapporter chacune de ses œuvres, surtout s'il sait y mêler, à des doses convenables, l'annonce, l'affiche et la réclame.

Ce n'est plus un *prétendant*, c'est un *industriel*. Par une bizarre alliance qui tient à des vanités contradictoires, il est à la fois si infatué de sa valeur, si insoucieux de sa mission et si désabusé de ses rêves, que, s'il trouve une occasion favorable, il s'en empare, abdique et s'absorbe dans l'industrie et l'agiotage, jadis ses antagonistes, aujourd'hui ses propres parents.

Ici une objection se présente : si l'esprit littéraire, n'étant plus vivifié par les libertés politiques, est sujet à de telles misères, comment donc se fait-il que, sous des gouvernements non moins absolus que tous ceux de notre époque, la littérature ait atteint son apogée et produit ses plus magnifiques chefs-d'œuvre? Le siècle de Louis XIV s'offre aussitôt à la pensée. Il y a là, ce nous semble, une distinction capitale. Lorsqu'une société, une civilisation, passant d'une orageuse adolescence à une vaillante jeunesse, est en progrès et en tutelle, lorsqu'un pouvoir nouveau, idéal, non classé encore, s'y produit peu à peu et y marque sa place au milieu des puissances établies, peu lui importe que cette place lui soit disputée, que les institutions publiques le gênent et l'entravent : que dis-je? en ayant l'air de l'entraver, ces institutions, cet état social, favoriseront son essor et ses conquêtes. Il aura pour auxiliaires et pour complices ceux-là mêmes que leur position et leur intérêt apparent devraient mettre en garde contre ses entreprises. Il sera secondé par ce penchant naturel au cœur humain, que l'immobilité fatigue, qui, dégoûté de ce qu'il a, ennuyé de tout ce qui le règle et le limite, aspire à l'inconnu comme à son domaine véritable. Tout lui sera bon alors, à ce pouvoir indéfini et invisible, pour signaler sa venue et préparer son règne ; les saintes libertés de la chaire chrétienne, les épanchements épis-

tolaires, l'apologue, la satire, les mémoires du courtisan, les portraits du moraliste, la tragédie, la comédie, le poëme, tout, jusqu'aux ingénieuses flatteries prodiguées au souverain et sous lesquelles on reconnaîtrait aisément une sourde guerre contre ce qui personnifie et protége l'antique société ; tout, jusqu'à la protection absolue de ce monarque, heureux de cette nouvelle auréole qui vient ajouter à l'éclat de sa couronne, enchanté peut-être de faire fustiger par ces petits qu'il croit tenir dans le creux de sa main des grands qui lui portent ou qui lui ont porté ombrage. Mais, dans une société nivelée, égalisée, aplatie, dans un monde que dix révolutions ont ravagé, bouleversé et repétri à leur image, qui s'est un moment enivré de l'esprit littéraire, qui en a subi les prestiges, accepté les abus, constaté les périls, partagé les désastres, cet esprit, dépouillé en même temps de ce qui l'excitait sous les monarchies absolues et de ce qui le ranimait dans les États libres, devient un effet sans cause. Se débattant contre les rancunes qu'il mérite, contre les méfiances qu'il provoque, contre le dégoût qu'il soulève, contre la curiosité méprisante qui répond aux dernières parades de sa vanité, exaspéré du sentiment de ses fautes, de son déclin, de son impuissance, du vide et du froid qui l'environnent, il se donne misérablement en spectacle à autrui et à lui-même. C'est un vieil enfant, s'amusant de ces hochets des sénilités puériles, plus vains que ceux de l'enfance. Ceux qui s'enrôlent ou qui persistent sous son drapeau déteint au soleil et à la pluie se divisent en deux parts : les positifs, nous l'avons dit, songent à s'enrichir ; les viveurs, à manger et boire. L'arithmétique, la bombance, puis la représentation en plein vent où l'on s'appelle par son nom, où l'on se montre au doigt, et où l'on fait rire aux dépens du voisin une foule peu délicate dans

le choix de ses plaisirs, voilà comment nos raffinés d'aujourd'hui entendent et pratiquent la littérature. Cette grande campagne de l'esprit littéraire au dix-neuvième siècle avait débuté par de belliqueuses préfaces, pleines de promesses, d'enthousiasmes et d'espérances : elle finit par des carnets d'agents de change et des cartes de restaurateurs.

Repoussé de la vie publique, n'y trouvant plus l'élément d'une activité nécessaire à qui veut conserver ses forces, l'esprit littéraire pourrait-il du moins contracter ou maintenir une alliance avec la société polie, et se dédommager, dans les salons, du mauvais succès de ses efforts pour régler les destins de l'humanité ? Hélas ! la réponse est trop facile, et cette seconde partie de la question était d'avance impliquée dans la première. Ces relations amicales de la littérature et du monde, ce gracieux échange de toutes les distinctions et de toutes les élégances de l'esprit sur un terrain commun où les lettres apprennent à être courtoises, la société à être lettrée, et où la civilisation gagne des deux côtés de ce double enseignement, toute cette tradition si excellente et si conforme au génie même et aux mœurs de notre pays est essentiellement aristocratique. Hier encore, dans ce crépuscule dont on ne savait pas s'il était un soir ou une aurore, on jouissait de cette tradition charmante comme d'un vestige du passé. Le temps a fait un pas, et, dans ce monde moderne où les événements les plus contradictoires en apparence tournent tous, en définitive, au profit de l'égalité démocratique, il ne nous restera bientôt plus un seul de ces précieux fragments d'un héritage répudié par les uns et dissipé par les autres. N'exagérons rien cependant, et ne flattons pas les salons. Leur influence n'est pas toujours très-saine : le convenu et le

factice s'y font d'ordinaire une trop large part, et il est difficile aux esprits les plus fins et les plus sages d'échapper à ce cahier des charges du dilettantisme mondain qui consiste souvent à admirer des platitudes, à créer de fausses renommées, à échanger des complaisances, à affadir le sens littéraire dans une atmosphère de serre chaude incompatible avec les franchises et les rudesses du vrai talent. Mais aussi que d'avantages balançaient cet inconvénient! Là, du moins, la littérature restait ce qu'elle doit être; elle s'associait aux autres délicatesses de la vie civilisée et leur servait de rayonnement et de couronne. Si le monde, en intervenant à sa manière dans le mouvement des lettres, leur imposait parfois un goût de convention et des enthousiasmes de commande, il exerçait sur elles un contrôle, une surveillance, qui rendaient impossibles certains écarts et certains abaissements. *Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille* nous offre, dans toute son idéale beauté, l'image de cette alliance qui, tout en perdant beaucoup de ce caractère héroïque, s'est continuée pendant deux siècles. Sans remonter aussi haut que le vainqueur de Rocroy et l'auteur de *Polyeucte*, remarquons qu'il y a dans les ouvrages récents, même les plus applaudis, tel personnage, telle scène, tel détail, tel bon mot, qu'un auditoire d'élite, composé de juges compétents, d'intelligences cultivées, aurait arrêtés au passage, et il eût rendu, en les arrêtant, un égal service à l'art et à l'auteur. Un critique spirituel remarquait naguère, en parodiant une phrase de Joseph de Maistre, que les sociétés ont toujours la littérature qu'elles méritent. On pourrait ajouter qu'une littérature plaît toujours à la société qu'elle représente. Quand le sentiment du respect a disparu de la vie sociale, comment subsisterait-il dans le roman et dans le drame?

Quand toutes les grâces, toutes les pudeurs de l'éducation et des bonnes manières, ont été supprimées par le sans-gêne moderne, comment les retrouverait-on au théâtre et dans les livres ? Quand l'élévation des idées, la notion du dévouement et du sacrifice, l'aspiration au beau et au grand, les généreuses folies de la passion et de la jeunesse, ont fait place, dans les âmes, au culte de l'argent, du plaisir et de la matière, comment ces vulgaires idoles n'animeraient-elles pas de leur souffle épais les productions de la pensée ? Cette surveillance de bon goût que nous regrettions tout à l'heure, de quelle façon s'exercerait-elle et qui l'exercerait ? Les rares connaisseurs que l'on rencontrait autrefois à tous les rendez-vous de la littérature, et qui y formaient comme un aréopage en permanence, s'en sont allés un à un, emportés par le temps. A cette élite ont succédé des multitudes accourues de tous les points du globe, profitant à la hâte de cette facilité de communications où tout se mêle et s'égalise, consommant sans sourciller les repas les plus indigestes et y assouvissant un appétit de table d'hôte. Qu'importe à ces dilettantes d'un jour, qui seront demain ce qu'ils étaient hier, marchands à New-York, *gentlemen farmers* en Angleterre, buveurs de bière à Hambourg, vignerons en Bourgogne, fabricants à Saint-Étienne, courtiers à Lyon, agioteurs à Paris, que leur importe que les auteurs défigurent les mœurs et le langage de la bonne compagnie, qu'on voie ici un marquis parlant comme un sous-officier en demi-solde, là un père avili et bafoué devant son fils, ici une comtesse chargeant un jeune homme qu'elle a vu deux fois et qu'elle veut marier à sa nièce de rattraper ses lettres compromettantes, là une jeune personne bien élevée signifiant par huissier à ses parents ses intentions matrimoniales, plus loin une du-

chesse se faisant couturière et noyant dans un dé à coudre les scrupules nobiliaires de son orgueilleuse famille? Que lui importe que la langue de MM. Scribe et Dumas fils remplace celle de Racine et de Molière? Ce sont là des bagatelles pour qui veut se divertir pendant quelques heures et retourner ensuite à ses affaires. Rien, d'ailleurs, dans les habitudes de la plupart de ces spectateurs et de ces lecteurs, n'est de nature à leur faire trouver choquant ce que les délicats trouveraient monstrueux : ils n'ont pas, ils ne sauraient avoir cette justesse d'oreille qu'une fausse note révolte, et qu'un *ut* de poitrine ne console pas de l'oubli des nuances. Heureux encore si cette curiosité frivole et peu raffinée n'amenait pas des conséquences plus fâcheuses! Nous touchons ici à un autre progrès dans le mal, à un nouveau genre de dépravation de l'esprit littéraire dans ses rapports avec la société.

Il y a quinze ans, quand régnait le roman-feuilleton, quand ses inventions gigantesques passionnaient la cour, la ville et la province, et créaient ces existences singulières, aussi en dehors des lois sociales et morales que les œuvres étaient en dehors des règles littéraires, on pouvait dire que la littérature calomniait la société. Ses procédés, toujours les mêmes, se réduisaient à une perpétuelle antithèse qui nous montrait sans cesse l'héroïsme dans le crime, la grandeur dans le désordre, la poésie dans le mal, et qui, distribuant les beaux rôles à tous les *outlaws* des civilisations régulières, imposait les rôles sacrifiés, odieux et ridicules, à tous les représentants de l'ordre, de la hiérarchie, du devoir, de la défense légitime et légale, depuis la patricienne jusqu'au prêtre, depuis le magistrat jusqu'au gendarme. Mais ces calomnies n'étaient que collectives, et la société, qui se laissait faire,

pouvait encore, jusqu'à un certain point, s'aveugler sur la portée de ses complaisances Elle rencontrait là un amusement nouveau, des émotions plus violentes, et ces contrastes, toujours si attrayants pour les imaginations blasées, entre l'excès du romanesque dans la littérature et l'uniformité prosaïque, la plate régularité de la vie réelle. Cette vogue insensée, obtenue par des peintures mensongères, bouleversait déjà toutes les relations des hommes de lettres et des gens du monde. Les auteurs de ces étranges récits devenaient, comme leurs œuvres mêmes, l'objet d'une curiosité peu respectueuse où l'influence et la dignité littéraires disparaissaient dans l'éblouissement, le caprice et le fantastique. On parlait d'eux comme de ces nababs revenus, avec des tonnes d'or et des boisseaux de pierreries, de régions inconnues aux vieilles cartes géographiques. On souriait de leurs prétentions, on se redisait, à voix basse, leurs magnificences, leurs plaisirs et leurs manies. On savait que les écrivains ou, pour mieux dire, les artistes, se rassemblaient entre eux pour se moquer des bourgeois. On savait que tel romancier rêvait une liste civile de prince souverain, que tel autre se proposait de terminer par la plume ce que Napoléon avait commencé par l'épée, qu'un troisième se croyait appelé à la présidence d'une république universelle avec des peintres pour chambellans et des rapins pour ministres. Tout cela ne semblait pas bien coupable, parce que tout cela n'était pas sérieux. De ces situations respectives résultait le règne du faux, de l'excessif du chimérique et de l'impossible. Les créations de ces maîtres du genre révélaient à chaque page le défaut, le dédain ou l'abus de l'observation, et montraient jusqu'où l'esprit littéraire peut être entraîné par sa rupture avec la société polie. Toutefois ces travestissements

et ces mensonges restaient encore dans le domaine des généralités. On noircissait à plaisir le gentilhomme, la grande dame, le fonctionnaire, le prince, le magistrat, le bourgeois, mais dans des personnages d'invention et sous une forme accommodée aux exigences du roman. Toute une classe pouvait se dire offensée, on ne touchait pas aux individus. La séparation avait porté ses fruits, l'hostilité était manifeste, la personnalité ne régnait pas encore.

Ce triste progrès nous était réservé, et il est logique. Les catastrophes publiques, les variations du goût et de la mode, l'esprit de réaction toujours prêt à se réveiller en France, avaient relégué dans l'ombre ces fictions énormes qui, au milieu de torts innombrables, avaient au moins le mérite de généraliser leurs calomnies et leurs paradoxes; mais cette curiosité malsaine qu'elles avaient excitée et qu'elles ne savaient plus satisfaire subsistait toujours La morale était supprimée, le contrôle mondain annulé, la conscience et la pudeur littéraires réduites au silence. Les imaginations saturées, ayant épuisé toutes les sensations violentes, toutes les émotions fébriles du roman et du drame, demandaient quelque chose de plus vif, de plus court et de plus piquant. C'est alors que nous avons vu l'esprit littéraire descendre encore un échelon, la littérature et la société — hélas! quelle société! — poser l'une devant l'autre, non plus pour échanger des conseils et des modèles, non plus même pour s'égarer mutuellement, ici par des complaisances coupables, là par des tableaux décevants et corrupteurs, mais pour se faire une mauvaise petite guerre où le stylet alterne avec le coup d'épingle, où le scandale personnel, vrai ou apocryphe, inventé ou amplifié, s'étale et s'exploite en toute licence, où l'anecdote, la chronique, la nouvelle à la main,

remplacent le roman et installent sur toutes les devantures de la petite presse l'allusion, l'initiale ou le nom propre. N'insistons pas davantage, et bornons-nous à indiquer cette plaie honteuse avec le laconisme du mépris. Assurément ce n'est là qu'un recoin, — le plus malpropre et le plus immonde, — de la littérature moderne : il a pourtant sa signification et sa valeur. On peut en conclure que la veine aristophanesque, inhérente à l'esprit français et inséparable des luttes du journalisme, s'est abaissée comme tout le reste. N'ayant plus de sens politique, ne pouvant plus s'attaquer aux grands et aux puissants de ce monde, elle se rabat sur des particuliers, pénètre dans leur vie privée, force leur secrétaire, publie leurs correspondances, dessine leur caricature, trahit les secrets de leur ménage, le tout pour ameuter plus de curieux et attirer plus de lecteurs. Ce que les poumons intellectuels doivent y subir d'exhalaisons pestilentielles, les bouffées de mauvais air qui se répandent de là sur le monde des lettres, les souillures qu'y infligent et qu'y reçoivent la société et l'esprit littéraire, le fond de passions dégradantes qui s'amasse dans ces âmes que l'idéal aurait pu peut-être illuminer d'un de ses rayons et la muse d'un de ses sourires, voilà ce qu'il est facile de comprendre et superflu de constater.

Et la critique? Nous aurions trop à dire s'il fallait énumérer ses fautes, et, avant de lui jeter la première pierre, nous ferions bien de nous assurer que nous n'avons jamais péché. Remarquons seulement qu'elle s'est éloignée, autant que la société et la littérature, de son rôle véritable. Ramené à son expression la plus solide et la plus nette, ce rôle consiste à avertir ceux qui écrivent et à éclairer ceux qui lisent. Signaler dans les ouvrages de l'esprit le bien et le mal, afin que le public s'y porte ou

s'en abstienne, afin que les auteurs s'arrêtent ou se corrigent, telles sont, ou du moins telles étaient, aux époques primitives, les fonctions de cette magistrature littéraire, qui n'a pas, comme l'autre, le privilége d'être inamovible. Nous avons, comme Sganarelle, changé tout cela. Les opinions peuvent varier sur le talent, la grâce, la verve, la malice, le style de nos critiques en renom; mais, quand ils ont parlé d'une œuvre, nous défions ceux qui l'ont écrite de savoir ce qu'ils auraient dû éviter ou faire pour que cette œuvre fût meilleure, et nous ne défions pas moins ceux qui voudraient en connaître le fort et le faible d'avoir là-dessus une information précise ou même approximative. Les provinciaux, les arriérés, les gens naïfs, tous ceux qui ne sont pas initiés aux arcanes des méthodes nouvelles, s'exposeraient à d'étranges bévues et à de singuliers mécomptes, s'ils prenaient au pied de la lettre les arrêts de ces juges ou de ces oracles. La critique, au lieu de régler, de conseiller, de relever l'esprit littéraire, est devenue sa complice : elle s'est faite styliste et fantaisiste comme lui; comme lui, elle s'est éprise de paillettes et de falbalas. Elle a imité ses caprices, emprunté ses fanfares, vécu de ses inutilités et de ses friandises. La conscience et le goût, ces deux moitiés d'elle-même, vieilleries! Ce qui lui importe, c'est de savoir ruser comme un diplomate, éblouir comme un artificier, bavarder comme un avocat, prendre le plus long comme un écolier, manier le fleuret comme un maître d'armes. Avec ces *connaissances utiles*, elle peut se passer de science, d'autorité et de sens moral. Et remarquez que je ne lui demanderais pas même de n'être ni passionnée, ni partiale, ni injuste. Je ne crois pas que l'impartialité absolue soit possible dans la critique littéraire, parce que la littérature exprime des idées, parce que les idées se ratta-

chent à une doctrine ou à un parti, et que l'on ne saurait, en jugeant un ouvrage, s'abstraire des doctrines qu'il propage et du parti qu'il sert. A Dieu ne plaise, d'ailleurs, que je songe à proscrire tout ce qui suppose encore un peu de chaleur, d'entraînement et de vie! La partialité, c'est la passion, et, même dans ses écarts, la passion est préférable à ce calme plat où tout se résout en arrangements et en calculs. Ce qui domine aujourd'hui, ce qui caractérise la critique actuelle, c'est d'abord le désir de briller pour soi et par soi, de faire, pour son propre compte, de l'esprit et du style, sans le moindre souci de ce qu'elle blâme ou vante; c'est ensuite un je ne sais quoi qui n'est précisément ni de la partialité ni de l'injustice, mais plutôt un jugement apporté tout fait, avant que les pièces soient produites et le procès plaidé. On dirait presque le succès ou la chute rédigés d'avance, en vertu de formules acceptées et de conventions particulières dont le public ne doit pas avoir le secret. On décide à huis clos et entre experts qu'un œuvre doit réussir ou tomber, qu'un auteur doit être écrasé ou porté aux nues, et la chose, en effet, s'exécute par entreprise, comme le plan d'un ingénieur ou le devis d'un architecte. Ajoutez-y la camaraderie, la prévoyante réciprocité des services demandés et rendus, les progrès du charlatanisme et de la réclame, l'organisation de plus en plus savante de tout ce qui, dans l'art moderne, côtoie le génie des affaires, et vous comprendrez que cette partie de la critique, la plus usuelle et la plus populaire, ressemble moins à une magistrature qu'à une société en commandite où l'amour-propre de chacun sauvegarde les intérêts de tous, et où les vanités littéraires se servent les unes aux autres d'appât et de garantie. Parfois quelques-uns de ces spirituels augures qui ne peuvent se regarder sans rire ont des mo-

ments de redoutable franchise et laissent échapper de singuliers aveux. Ils révèlent tout à coup à leurs lecteurs les dessous de cartes, les mots d'ordre et les mystères. Mais l'usage, la commodité, les clauses d'assurance mutuelle, reprennent le dessus; tout rentre dans l'ordre accoutumé, et ces quelques vérités, arrachées à un instant de mauvaise humeur, ne tirent pas à conséquence. En résumé, la critique, dans ses rapports avec l'esprit littéraire, est une tutrice qui a perdu le droit de réprimander son pupille, parce qu'elle l'aide à manger son bien et partage ses fredaines.

Dans une atmosphère ainsi préparée quelles œuvres peuvent éclore? Nous n'avons ici ni à en donner le détail ni à en rappeler les titres. En outre, il est bien entendu, nous ne saurions assez le redire, que ces remarques chagrines ne s'adressent pas à la grande et sérieuse littérature, qui compte aujourd'hui encore des représentants illustres et des œuvres éminentes. Celle-là parle à d'autres intelligences. marche dans d'autres voies et se propose un autre but. Quand nous répétons tout bas des noms chers aux lettres, à l'histoire, à la philosophie chrétienne, à la societé polie, dont la plupart appartiennent à nos plus précieuses croyances et se lient à nos plus douces jouissances littéraires, il nous semble insensé de nous plaindre et impie de désespérer. Mais, au-dessous de cette littérature, il y en a une autre, et c'est celle qui fait le plus de bruit, qui a le plus de prise sur les *gros bataillons*, sur cette masse d'esprits jeunes, curieux, où le mal germe si vite, où les préjugés, les erreurs, les passions mauvaises, offrent une pâture toute prête aux conseils perfides et aux impures images du roman et du théâtre. C'est celle en qui se résume l'esprit littéraire, exagéré, vicié et avili, tel que nous avons cru le comprendre et essayé de l'esquisser.

Nous en appelons, non pas même aux consciences rigoristes, mais simplement aux hommes vivant dans un milieu d'affections honnêtes et d'habitudes distinguées, et amenés par une curiosité bien naturelle à lire ce qu'on écrit et à assister à ce qu'on joue. Quelle que soit la page ou la scène, il leur suffira de voir, de réfléchir et de comparer, pour comprendre, par un irrésistible instinct, que cette littérature les fait entrer dans un ordre d'idées, de mœurs, de sentiments, de caractères et de langage, inférieur à ce que les honnêtes gens et les hommes bien élevés ont le droit d'exiger jusque dans leurs plaisirs, sous peine de se trouver en mauvaise compagnie. Ce thermomètre est infaillible, et nous n'en demandons pas d'autre. S'il est prouvé que, pour jouir des produits de cet art nouveau, les intelligences de taille ordinaire sont obligées de se baisser, comme on se baisse pour ramasser dans la poussière ou dans la boue un objet que l'on voit reluire, tout est dit; car l'âme est faite pour monter comme les corps pour descendre, et tout ce qui la détourne de son origine et de son but manque aux lois fondamentales de la pensée humaine.

C'est à ce penchant de l'art contemporain, à cette manifestation extrême de l'esprit littéraire, que la critique doit déclarer une guerre impitoyable. Sa tâche est simplifiée par le malheur même et le danger de la situation. Aux époques de crise et de révolution en littérature on peut appliquer les paroles de M. de Bonald sur les révolutions politiques. Le difficile alors n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître. Quand je me reporte, par le souvenir, aux premières luttes du romantisme contre la tradition classique, je me dis qu'on pouvait hésiter, dans ce temps-là, sur le parti à prendre. Les deux armées avaient de grands noms et de glorieuses devises à inscrire sur

leurs drapeaux : d'une part, de nobles exemples, d'admirables modèles, deux siècles de prospérité et d'influence, le génie même de notre langue et ces intérêts conservateurs qui, dans le monde des idées comme dans le monde des faits, militent pour le maintien des puissances établies; d'autre part, des horizons infinis, l'esprit de conquête, des richesses étrangères à ajouter à notre opulent héritage, et ces conditions d'hygiène intellectuelle, qui, à certains moments, engagent les littératures à changer d'air, à se retremper en des sources nouvelles comme les corps épuisés. Mais maintenant il ne s'agit plus d'invoquer Aristote ou Schlegel, Racine ou Shakspeare, la tradition ou la nouveauté, l'autorité ou l'indépendance : la question est posée en des termes plus brefs, plus nets, et qui touchent de bien plus près à la dignité des lettres, aux plus sérieux intérêts des intelligences, que dis-je? à la grandeur et au salut des âmes, ces sublimes enjeux que le bien et le mal se disputent à travers les siècles.

La matière prévaudra-t-elle dans les œuvres de l'esprit, sous prétexte qu'elle triomphe dans cette nature extérieure où l'homme en fait à la fois son esclave et sa souveraine? La foule, conviée de plus en plus, au nom de l'égalité, à prendre sa part des jouissances de l'imagination, au milieu des suggestions grossières de la vie réelle, y trouvera-t-elle une lumière purifiante ou une ombre fétide, des pensées et des images qui l'élèvent ou l'abaissent, un enseignement salutaire ou funeste, d'où elle sortira meilleure ou pire, plus éprise de l'honnêteté ou du vice, plus attirée vers ses immortelles espérances ou plus prompte à se rouler dans la fange de ses convoitises? Cette partie de l'éducation publique qui se fait par les livres et les écrits de tous genres, par les spectacles, par toutes les représentations et toutes les formes de l'art, et

qui de là retombe sur le foyer domestique et la vie intérieure, sera-t-elle saine ou corruptrice, fortifiante ou dissolvante? L'esprit littéraire, cet enfant gâté hier, abandonné aujourd'hui, achèvera-t-il de salir ses lettres de noblesse sur les tréteaux des bateleurs et dans les ruisseaux de la bohème, ou bien retrouvera-t-il sa proportion et sa mesure, et rentrera-t-il, à son rang et à sa place, dans le mouvement général de la société nouvelle? Telles sont les questions qui dominent désormais tous les points de vue de la littérature. Sur ce terrain, s'il est toujours difficile d'accomplir son devoir, il est du moins fort aisé de le connaître. Les théories du goût s'y accordent avec les lois de la conscience. L'âme, l'imagination, l'intelligence, de quelque nom que vous appeliez ces émanations divines, exilées, dépaysées et meurtries dans les durs et froids rouages du monde moderne, sont là, attendant les souffles d'en haut ou les vapeurs d'en bas, pour s'exalter ou s'abattre, se sauver ou se perdre. Ces vapeurs délétères et ces souffles vivifiants, transportez-les dans la littérature, vous aurez le dernier mot du débat littéraire. Dieu merci! le chrétien et le moraliste y peuvent guider, suppléer et compléter le critique.

M. GUIZOT

I

TROISIÈME PARTIE DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE[1].

Il est difficile de ressentir et de motiver une préférence entre les diverses parties d'un livre écrit de la même main et animé du même souffle. Pourtant, s'il est vrai que le mérite de l'ouvrier doive se mesurer d'après la difficulté de l'œuvre, on conviendra que M. Guizot était plus soutenu par son sujet, qu'il avait eu moins de peine à nous intéresser et à nous émouvoir au milieu des grandes scènes de la Révolution anglaise, de la pathétique tragédie dénouée à Whitehall, ou devant l'orageuse figure de ce Cromwell, préparé aux pinceaux de l'historien par le crayon de Bossuet, qu'au moment où il touche à l'agonie de la République d'Angleterre, où les événements se rapetissent avec les acteurs, et où il n'a plus à nous peindre que des

[1] *Histoire du protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts*. (1658-1660.)

révolutionnaires usés, découragés, avilis, un fantôme de Protecteur, Charles II à l'arrière-plan, Monk enfin, Monk se condamnant volontairement à une immobilité taciturne et réalisant la comédie dans l'histoire. Remarquez, en effet, que l'histoire, qui est l'humanité en marche, la société vue par le côté actif et public, possède, comme elles, tous les éléments dont se compose le grand drame humain : de même qu'Alexandre et César, Charlemagne et Napoléon, dépassent les proportions de la tragédie et sont essentiellement des personnages épiques, de même que Charles Ier, don Carlos, Louis XVI, sont des personnages tragiques, de même que Richard Plantagenet, François Ier, Charles-Édouard, sont des personnages romanesques, on peut dire, sans manquer de respect à Monk, que, chez lui, c'est le caractère comique qui domine : non pas qu'il possède, à Dieu ne plaise! cette nuance de la comédie qui consiste à être dupe de soi-même, à ne pas se douter de ses ridicules, de ses vices ou de ses travers, mais parce qu'il ne s'efforce jamais d'agrandir la situation, d'y mettre le sentiment, le mouvement et la vie; il se borne à tenir serrés dans ses mains les fils embrouillés et entre-croisés qui lui arrivent de tous les camps et de tous les partis; il tire tous ses effets de l'observation, de l'attente, de la certitude que la marche des événements et la pente des caractères doivent, à un moment donné, amener telles conséquences. Pour quiconque a un peu étudié l'histoire, pour qui sait avec quelle promptitude, avec quelle fougue de suicide abdiquent et se tuent les révolutions, lasses d'elles-mêmes, dégoûtées de leurs hommes, honteuses de leur impuissance, humiliées de leurs crimes, irritées de leurs malheurs, il est clair que Monk aurait pu beaucoup plus tôt, et en secondant la réaction royaliste, le mouvement des comtés, l'insurrection de Georges Booth, réta-

blir Charles II sur son trône et mériter plus légitimement la gloire d'avoir restauré la monarchie. Il ne le voulut pas; il aima mieux laisser faire qu'agir : soit profondeur de vues politiques, soit égoïsme personnel, soit calcul d'avenir pour que le pays s'engageât plus avant et se liât davantage avec la royauté, soit excès d'habileté s'imposant l'inaction pour se dispenser du hasard, il prit une sorte de malin plaisir, un plaisir de vieux soldat et de vieil avare à jouer aux autres et à leur faire jouer pour lui la comédie de son moment, à rendre la République complice de tout ce qui devait arriver pour la détruire, et à si bien louvoyer, si bien nier, si bien se taire, si bien mentir, si bien attendre, que chacun finît par lui demander tout haut ce qu'il méditait tout bas, que presbytériens, républicains et cromwelliens n'eussent plus d'autre crainte que d'accourir trop tard, d'autre désir que de se faire pardonner leurs antécédents, et que la révolution eût, en définitive, le double déboire de s'être avilie avant de périr. Voilà comment, de l'abaissement même des caractères et de la langueur des événements, descendus des hauteurs tragiques aux petitesses de l'intrigue, jaillit un élément nouveau, moins grandiose, mais plus piquant et plus instructif peut-être; car tout ce qui tient aux misères de l'homme est d'une application plus générale et plus concluante que ce qui touche à ses grandeurs. C'est le mérite de M. Guizot, arrivé à ce point de son récit, d'avoir admirablement compris le parti qu'il pouvait tirer de cette nouvelle source d'intérêt, d'avoir su nous donner, en Monk, la comédie dans l'histoire, et cela avec tant de sagacité et de sagesse, d'élévation et d'autorité, que l'histoire n'en parût ni moins féconde ni moins grave. Après tout, dans la patrie de Molière, il ne peut y avoir, pour la comédie, d'infériorité d'aucune sorte, et il faudrait être bien superficiel pour

prétendre que Tartufe ou Alceste soient moins sérieux que le Cid ou Mithridate.

Avec quel art caché et d'autant plus réel M. Guizot a dessiné ce personnage de Monk; comment, sans jamais le peindre, sans recourir à ces brillantes vulgarités du portrait historique dont tant d'auteurs modernes ont abusé, il l'a rendu aussi vrai, aussi vivant, que si on le voyait se mouvoir ou plutôt rester immobile dans son armure noircie par les guerres civiles, énigme en chair et en os, dont le mot se taira jusqu'à ce que tout le monde l'ait dit, c'est ce que nos lecteurs savent déjà, c'est ce qu'ils voudront tous retrouver dans ce second volume qu'on lit tout d'un trait, sans désemparer, comme on lirait un roman de Walter Scott, mais d'un Walter Scott homme d'État, abandonnant la fiction pour les vérités de l'expérience et de la conscience humaine, et ôtant à l'histoire son bric-à-brac pittoresque pour ne lui laisser que son grand sens, ses enseignements et sa vie. Pour nous, cette silencieuse et ironique figure de Monk, ressuscitée et rendue à la réalité historique, a un autre genre d'attrait que nous n'essayerons pas de déguiser. Elle nous console, dans notre orgueil national, de ne pas avoir eu de Monk. Oui, s'il fallait de tels moyens pour arriver à un tel but, si tant de dissimulation et d'astuce, de duplicité et de lenteur, tant d'affirmations secrètement démenties, tant de paroles données avec l'intention de les reprendre, des calculs si égoïstes et si froids, un cœur si sec et si sourd aux nobles appels du dévouement et de l'héroïsme, un tel amour du lucre et de l'argent, « le plus bas de tous les vices dans les grandes existences, » dit M. Guizot, si tout cela était nécessaire pour mener à bien l'œuvre de Monk, nous sommes heureux que ce mélange de Fabius, de Tartufe et d'Harpagon, n'ait pas pu naître sur notre généreuse et

imprudente terre de France, que la froide Angleterre ait pu seule produire cette statue de sphinx en marbre gris, retardant d'une main l'heure du succès sur le cadran de la monarchie, palpant de l'autre les sacs d'écus que ce succès doit lui rapporter : sans compter que, si un peu de superstition sentimentale était permis en d'aussi graves matières, on pourrait croire que Monk a porté malheur à cette monarchie restaurée, et que là où l'esprit chevaleresque avait si peu contribué à la rappeler, il ne suffisait pas à la maintenir !

Mais ce caractère d'une vérité si saisissante et d'une si haute valeur historique, cette narration si vivante, d'une trame si unie et si solide, cette disposition si habile des diverses parties et des divers groupes, ce style ferme comme l'histoire, souple comme la pensée, qui prend des forces dans sa simplicité même, comme ces natures saines dont la sobriété double la vigueur, sont-ce là les seuls mérites du livre de M. Guizot? Il en est un autre, plus sérieux et plus grand peut-être, qui complète et couronne sa vocation et sa gloire d'historien : il en est un autre qui se révèle avec plus d'éclat à mesure qu'il avance dans son travail, et qui, mieux encore que tout le reste, explique comment, avec des ressources plus médiocres, des événements moins dramatiques, des caractères appauvris, des passions et des luttes avortant dans la transaction et l'intrigue, l'illustre écrivain a pu soutenir et accroître l'intérêt qui s'attache à son œuvre. Ce mérite, je tiens d'autant plus à le constater, que, par un aveuglement dont on s'étonnerait si l'on ne savait de quoi est capable l'esprit de parti, les ennemis de M. Guizot lui adressent précisément le reproche contraire, et que leur obstination à l'attaquer par le côté le plus invulnérable rend plus manifeste leur impuissance à trouver le côté faible.

Est-il possible de faire l'histoire impartiale? Oui, et c'est le seul moyen de lui donner l'autorité et la durée, de lui épargner l'abaissement et la honte de n'être qu'une enluminure ou un pamphlet. Est-il possible, est-il permis, en écrivant l'histoire, de se détacher assez complétement de son temps, de soi, de sa pensée, de ses expériences, des lumières qu'on a puisées dans le contact des affaires et des hommes, pour que rien n'en paraisse dans ce qu'on écrit, pour que les événements qu'on nous retrace nous semblent isolés de nous, sans liens avec nos idées, nos affections, nos souvenirs, que dis-je? sans signification possible, et comme s'il s'agissait d'être soumis à d'autres conditions et d'autres destinées? Non, heureusement non; car l'histoire alors serait muette et glacée : elle ressemblerait à une série de tombeaux dont la vie ne devrait jamais ressortir, à un cimetière d'athées dont les inscriptions en langue morte resteraient inintelligibles pour le passant. L'histoire, cette nécropole des corps, serait aussi la nécropole des âmes; les pensées, les douleurs, les fautes, les exemples des générations disparues, n'y germeraient plus à travers les pierres tumulaires comme des fleurs et des plantes offertes aux générations nouvelles; et la belle parole du poëte latin :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt,

cesserait d'être l'image, l'immortelle image de la vie, de l'humanité, léguant à ceux qui naissent, par la main de ceux qui tombent, la lampe qui doit éclairer les précipices et signaler les écueils. Il y a là une grave distinction à faire; elle ne va à rien moins qu'à séparer les deux manières d'écrire l'histoire, et il ne manque pas, des deux parts, pour la préciser, de grands exemples contemporains. L'école à système, à ricochet, racontant, pour les

besoins de sa cause, les choses du passé, les colore et les défigure à sa guise afin de mieux les appliquer à l'*actualité* qu'elle veut diriger dans son sens. Mais, par une loi d'harmonie entre les divers mensonges comme entre les différentes vérités, les écrivains de cette école s'abusent dans leurs propres artifices, et cette histoire, qu'ils forcent de mentir pour agir plus puissamment sur leur temps, n'est pas même vraie pour leur temps, parce qu'elle n'est vraie pour aucun, parce qu'on ne ment pas à l'*humanité* de tel ou tel siècle sans mentir à l'*humanité* du sien. L'allusion, cette tricherie intellectuelle, odieuse à tous les grands esprits, l'allusion, enfermée dans un étroit espace, réduite à l'état d'arme de guerre et souvent de stylet, ne vivant que d'une vie factice et passagère, tombe dans le vide après ses effets d'un jour, et le succès cherché dans ses combinaisons ou ses caprices est éphémère comme elle. Lisez dans dix ans, dans un an, aujourd'hui, les livres d'histoire de MM. Michelet, Louis Blanc, Quinet, Vaulabelle, et *tutti quanti*, et vous serez frappé de ce caractère de fausseté en partie double : fausseté relativement à l'époque qu'ils racontent, fausseté relativement à l'époque qu'ils prétendent endoctriner. L'historien véritable, au contraire, s'attache à être exact sans se préoccuper d'autre chose que de son sujet même; il l'étudie sous toutes ses faces, il le pénètre dans toutes ses profondeurs; il arrive à le posséder comme s'il en était le contemporain; il en aspire par tous les pores le sens particulier et le sens général. Pendant cette étude longue et patiente qui souvent occupe toute une existence, les événements de son temps marchent côte à côte avec son œuvre, et, s'il est placé dans une haute situation, chacun d'eux le froisse, le frappe et l'instruit; chacun d'eux laisse sur son esprit la trace douloureuse et féconde de son passage. Sans qu'il le veuille,

sans qu'il s'en doute, par le seul effet d'un continuel échange entre sa vie intérieure et sa vie publique, sa pensée journalière et pratique réagit et s'infiltre dans celle qu'il a fixée sur une phase lointaine, et les deux vérités, qui n'en font qu'une, — vérité historique et vérité contemporaine, vérité humaine toujours, — se rejoignent pour lui à travers les âges, lui donnant l'intelligence plus parfaite de ce qui a été par l'expérience plus complète de ce qui est. Maintenant, supposez que cet homme ait été, pendant longues années, premier ministre d'un grand État, qu'il ait appris là ce maniement des grandes affaires dont les documents se retrouvent plus tard dans les chancelleries et les archives, qu'écrivain déjà supérieur, il y ait gagné cette fermeté et cette solidité de vues que ne donne pas toujours le monologue du génie dans le silence du cabinet; puis, que des catastrophes incroyables, — ces retours soudains dont parle Bossuet, — soient venues, non pas le désespérer, l'irriter ou l'abattre, mais l'éprouver, le fortifier ou le mûrir; supposez enfin que l'histoire qu'il écrit offre une foule de rapprochements, de similitudes et de contrastes avec celle qu'il a vue, qu'il a faite ou qu'il a subie; que cet historien, en un mot, soit M. Guizot, et que cette histoire soit celle des Révolutions d'Angleterre, direz-vous qu'il se donne le triste et stérile plaisir des allusions et des ricochets? qu'il songe à la Chambre des députés et à l'Hôtel de Ville en écrivant Westminster et Parlement? qu'il assouvit sur les vaincus de 1660 ses ressentiments de vaincu de 1848? qu'il fait expier à la République d'Angleterre les rancunes qu'il a vouées à la République de Février? Oui, vous le direz, parce que vous êtes habitués au sophisme et à l'erreur, parce que, forcés de vous incliner devant ce succès et ce talent, vous cherchez dans vos propres impressions une vraisemblance à

vos critiques; mais le public et la postérité diront le contraire, car c'est justement par les qualités opposées que brille le livre de M. Guizot. Ses souvenirs personnels, les spectacles que lui a donnés son époque, il les a élevés, par sa tendance naturelle, à des sphères si hautes et si sereines, qu'ils s'y sont rencontrés et confondus avec ces idées générales, ces vérités immortelles, conscience et moralité de l'histoire : le sang de ses blessures a pu couler; mais ce sang généreux n'est pas de ceux qui enveniment les petits esprits; il est de ceux qui fécondent les grandes âmes.

Dans cette période de son ouvrage comme dans celle qui a précédé, mais avec des proportions et des chances toutes différentes, que rencontrons-nous? Quatre forces en présence, se partageant, en sens divers, les affections, les haines, les croyances, les aspirations ou les regrets du pays : la république parlementaire, forme impossible, destructive, condamnée à périr dans des déchirements misérables, mais où l'Angleterre trouve une application de son génie et un pressentiment de son avenir, et qu'elle reprendra plus tard sous une étiquette différente; le gouvernement militaire, l'armée, qui, même en se croyant républicaine, ne pouvait manquer d'obéir à sa vocation, à sa destinée, à son essence, en détruisant tôt ou tard la République; le gouvernement personnel, n'ayant plus même, chez Richard Cromwell, l'envie de se débattre contre sa stérilité et son impuissance; la monarchie traditionnelle enfin, se tenant à l'écart, mais sûre de son jour et de son heure, cessant d'être un parti pour devenir un refuge, et secrètement rappelée par la lassitude de chacun avant d'être proclamée par la nécessité de tous. Nous le demandons, est-ce la faute de M. Guizot, si l'on ne peut toucher à l'*Histoire des Révolutions d'Angleterre* sans se

rencontrer avec une de ces forces diverses ou contraires, et si le récit de leurs luttes, de leurs vicissitudes, de leurs douloureux efforts pour se combiner ou se détruire, amène d'inévitables retours sur des spectacles moins lointains, sur des crises plus récentes? Les situations d'alors ou celles d'hier, est-ce lui qui les a créées? Est-ce lui qui les compare? Est-ce lui qui violente les unes ou les autres pour les forcer de différer ou de se ressembler? Y a-t-il, dans tout son livre, une trace, une seule, de mécontentement, de dépit ou d'amertume? Aperçoit-on une fois, une seule fois, les regrets du pouvoir, l'aigreur de l'adversité, le découragement de la retraite, le pessimisme du désabusé? M. Guizot écrit ces lignes ineffaçables, irréfutables : « La république intempestive et factice, étrangère à l'histoire et aux mœurs nationales, introduite et soutenue par l'orgueil d'esprit et l'égoïsme de faction, est un gouvernement détestable en soi, car il est plein de mensonge et de violence, et qui a de plus cette conséquence déplorable qu'il décrie, dans l'esprit des peuples, les principes du droit politique et les garanties de la liberté, par le tyrannique usage ou l'hypocrite violation qu'il en fait. » Mais qui oserait dire que ce n'est pas là la vérité historique, générale, politique, vraie il y a deux siècles comme il y a huit ans? M. Guizot, tout en la proclamant avec fermeté et autorité, est-il injuste envers les républicains anglais, quand ils rachètent leurs fautes par un cœur noble ou un beau génie? Il écrit encore : « C'est l'un des pires effets des longues révolutions, qu'après avoir follement exalté l'ambition des hommes, elles l'abaissent honteusement, éteignent dans les cœurs toute grande espérance, et les réduisent à se contenter de la satisfaction des plus vulgaires désirs. » Encore une fois, est-ce de l'épigramme et de l'allusion? N'est-ce pas de la morale et de l'histoire? On

recueillerait ainsi, à travers ces pages entraînantes comme un récit et substantielles comme une leçon, une foule de ces pensées grandes et fortes qui se gravent dans l'esprit, donnent un langage aux événements, et sont, dans le domaine de la vie publique, ce que seraient, pour la conduite de la vie privée, les maximes d'un grand moraliste. — « L'égoïsme se rencontre aussi dans la faiblesse indolente et douce. » — « C'est la perversité des partis que, ne pouvant plus rien pour eux-mêmes, ils se consument encore en efforts passionnés pour nuire à leurs ennemis. » — « Les grands événements ne suppriment pas l'égoïsme humain ; mais ils puisent, dans les sentiments et les intérêts publics, assez de force pour se passer de ses sacrifices. » — « La vue des peuples est courte ; mais leur imprévoyance ne change ni le fond de leurs cœurs ni le cours de leurs destinées. » — « Quand de grandes questions ont fortement agité l'âme et la société humaine, il n'est pas au pouvoir des hommes de rentrer à leur gré dans le repos, et l'orage gronde encore au fond des cœurs, quand le ciel est redevenu serein sur les têtes. » — Nous citons au hasard ces quelques lignes, qu'il nous serait facile de multiplier, pour faire bien comprendre la bonne foi de ceux qui accusent M. Guizot de partialité morose et chagrine, et pour montrer de quelle façon sa pensée entre dans celle de l'histoire. Un la Rochefoucauld adouci et rasséréné, un la Bruyère appliquant sa sagacité et sa sagesse aux grandes luttes, aux grands spectacles politiques et historiques, avec bien moins de pessimisme que n'en inspirait à l'un la Fronde et à l'autre la cour ; voilà ce qu'on pourrait extraire du livre de M. Guizot, non pas pour la satisfaction des boudeurs de tous les régimes, mais pour l'enseignement des hommes d'État et des penseurs de tous les temps. Voilà ce qui sauterait aux yeux de ses adversaires, si, ju-

geant des autres d'après eux-mêmes, ils n'étaient pas accoutumés à voir partout l'égoïsme des passions personnelles, la petitesse des intérêts de parti et le fiel des ambitions trompées.

Les dernières pages de M. Guizot sont à la fois consolantes et tristes : tristes, parce que, tout en ramenant Charles II au milieu des acclamations populaires, elles laissent pressentir, dans cette réconciliation apparente, le germe de malentendus prochains et de futures dissidences ; consolantes, en ce qu'elles montrent qu'à certains moments, après certaines phases d'agitation et d'incertitude parcourues et épuisées, ce n'est plus la force, l'énergie, la victoire, la supériorité numérique d'un parti, qui rétablit le principe monarchique, mais le sentiment public, le courant électrique, le bon sens, la nécessité, la raison d'être d'un pays et d'un peuple, s'exprimant tout à coup avec une puissance que personne n'explique et que tout le monde accepte. « Le 29 mai 1660, dit M. Guizot, le parti royaliste, qui n'avait point vaincu, ni même combattu, n'en était pas moins national et tout-puissant : c'était l'Angleterre. » Jetons, en finissant, un regard sur cette double perspective, où se résume toute la restauration anglaise, et qui lie naturellement cette partie du livre de M. Guizot à celle où il va entrer et qu'il nous promet. Nous avons peu parlé aujourd'hui du détail même de son *Histoire*, et de ses qualités plus spécialement littéraires, simplicité du plan, distribution magistrale, clarté incomparable, intérêt du récit, beauté du style ; qualités qui, chez lui, semblent presque secondaires, tant on a de profit et de charme à le suivre dans les hauteurs de sa pensée. Ce *sous-entendu*, cette crainte de redite et de pléonasme dans l'éloge, sera notre meilleur hommage. Qu'est-il besoin, d'ailleurs, de détailler et d'insister? La France pos-

sède un grand historien, un historien complet, et avant peu cet historien aura achevé une œuvre impérissable. Si nous connaissions une plus belle louange, elle ne nous paraîtrait pas encore au-dessus de M. Guizot et de son livre; mais nous n'en connaissons pas.

II

SIR ROBERT PEEL [1].

La rivalité de la France et de l'Angleterre a déjà défrayé bien des volumes, et l'histoire n'en est pas finie : on a tout dit, on redira bien des choses sur l'antagonisme des deux peuples, la diversité des physionomies nationales, l'impossibilité de fonder et de maintenir chez nous ce qui a prospéré chez nos voisins, l'extrême différence des qualités et des défauts, amenant, à la suite de tentatives analogues, des résultats contraires. Tout cela est vrai, et ce n'est pas sous notre plume que ces vérités historiques et politiques seront jamais contestées. Et pourtant un spectacle nous a été donné, dont le souvenir garde pour nous l'autorité d'une leçon et la tristesse d'un regret. Il y a eu un moment, une phase de quelques années, pendant laquelle le génie de la France et celui de l'Angleterre semblaient s'être rapprochés sous les auspices de deux illustres hommes d'État, non pas dans une de ces alliances extérieures qui ne prouvent rien, sinon un intérêt passager, mais par l'intelligence et l'accord des grandes et vraies conditions du progrès et de la liberté humaine. On peut dire que, sous les ministères de sir Robert Peel et de M. Guizot, les deux nations rivales ont lu ensemble au

[1] *Étude d'histoire contemporaine.*

livre, si souvent déchiré, si souvent fermé, de la politique libérale et sincèrement constitutionnelle. Et comme elles sont toutes deux à la tête de la civilisation européenne, comme elles ne peuvent ni s'accorder, ni se quereller, ni dévier, ni avancer, sans que le contre-coup se fasse sentir, en bien ou en mal, à toute l'Europe, on peut aisément comprendre à quel point cette harmonie intelligente et profonde eût été profitable à cette société nouvelle, si troublée, si turbulente, si mal assise, à cette démocratie destinée, semble-t-il, à ne marcher que par soubresauts et par secousses, et condamnée, nous l'avons vu, à perdre toutes ses batailles à fórce de les gagner. La Providence ne l'a pas voulu : elle réservait au monde d'autres enseignements, d'autres expiations peut-être. De ces deux hommes d'État, qui avaient dirigé, dans le même sens, sur la même voie, les affaires de leur pays, l'un a vu tomber, en quelques heures, dans une bourrasque changée en tempête, le gouvernement qu'il servait; c'est en proscrit qu'il a visité de nouveau cette Angleterre à laquelle, tour à tour publiciste et historien, ambassadeur et ministre, il avait tant de fois touché par toutes les affinités de son génie; l'autre, deux ans plus tard, a péri victime d'un accident lamentable, mais conforme encore aux habitudes anglaises, une chute de cheval; il est mort, après avoir joui de son ouvrage et recueilli la récompense de ses efforts, honoré et regretté de tous les partis, pouvant se rendre à lui-même la justice qu'il avait été, suivant la belle expression de M. Guizot, le sage et glorieux conseiller d'un peuple libre. Six années s'écoulent; le temps efface ou éloigne les passions et les injustices; les blessures se cicatrisent; les leçons se complètent; ce qui, la veille, était de la polémique devient de l'histoire. C'est alors que, pour achever l'effet de ce grand spectacle, in-

terrompu par la révolution et la mort, le survivant vaincu se fait l'historien et le biographe du victorieux défunt. Il commente, il explique, il ranime sa politique, et chacun de ses éloquents commentaires jette à la fois sa lumière des deux côtés du détroit. Sans le vouloir, par suite de l'intime alliance des idées et des souvenirs, M. Guizot, en racontant sir Robert Peel, se raconte lui-même, et cela sans parti pris, sans préoccupation chagrine ou hautaine, sans aucune des faciles revanches de l'orgueil blessé ou de la raison méconnue, avec la sérénité habituelle à cette grande intelligence, qui s'attriste quelquefois, mais qui ne s'aigrit jamais. Ce que nous avons écrit de cette *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, dédommageant le pays où les révolutions avortent par le tableau même de celui où elles réussissent, on peut le répéter, et plus justement encore, au sujet de cette Étude sur *sir Robert Peel*. C'est pour la France une indemnité précieuse, que l'homme qu'elle a condamné à ne plus être qu'un grand écrivain lui donne un pareil livre, à propos de l'homme à qui l'Angleterre a permis d'être un utile ministre.

Quel a été le rôle de sir Robert Peel dans la politique de son pays et de son temps? Par quel heureux mélange de persistance et de concessions a-t-il mené à bien de délicates entreprises, amorti des crises dangereuses, et empêché les réformes de tourner en révolutions? Comment les délimitations rigoureuses et séculaires des grands partis en Angleterre nous paraissent-elles s'être assouplies et légèrement fondues en sa personne, de façon à mieux conjurer les périls et les embarras du moment, mais aussi à affaiblir peut-être, pour une époque plus ou moins éloignée, les ressorts et le jeu de la politique anglaise? Comment le bon sens et le patriotisme de son peuple a-t-il donné à sir Robert Peel, dans cette série de capitulations

habiles avec son parti et avec lui-même, un appui qu'il n'eût, hélas ! pas trouvé chez les compatriotes de M. Guizot? Comment la démocratie véritable, celle que méconnaissent et compromettent nos prétendus démocrates, a-t-elle gagné à se soumettre en Angleterre tout ce qu'elle a perdu à se révolter en France? Par quelles qualités personnelles sir Robert Peel est-il parvenu à sacrifier aux nécessités de la politique sans manquer à sa morale, et à concilier ces deux choses souvent contradictoires dans le gouvernement des hommes : la pratique et la conscience? Voilà pour l'intérieur. Dans quelles circonstances et par quels effets d'estime et de sympathie réciproques le cabinet de Saint-James et celui des Tuileries ont-ils pu, à cette même époque, regarder mutuellement dans leur jeu, et traverser ensemble des situations difficiles sans que la paix en fût troublée? Comment, chez les hommes d'État et dans leurs relations internationales, un sentiment supérieur aux rivalités de peuple à peuple, le sentiment des intérêts réels de leurs pays et de ses progrès à venir s'appuyant sur la concorde et la prospérité communes, peut-il faire de la franchise la meilleure des habiletés, et remplacer avec avantage la finesse proverbiale en affaires diplomatiques? Voilà pour la politique extérieure de sir Robert Peel et les rapports de son ministère avec le nôtre. Nous n'avons qu'à suivre cette division naturelle, pour recueillir, sur les traces de M. Guizot, les leçons renfermées dans ce beau livre, et léguées par cette noble vie.

I

Un mot d'abord sur ces deux partis dont l'histoire est liée à celle de l'Angleterre moderne, et qui se sont si

souvent disputé son gouvernement. Il semble, au premier aperçu, que les *torys* soient tout simplement les conservateurs, que les *whigs* soient les progressistes ; que les uns représentent notre centre droit, les autres notre centre gauche ; et comme, en France, un instinct d'égalité se mêle constamment, au risque de l'altérer, à une notion de liberté, on croit achever de préciser ces deux dénominations politiques en disant que les *torys* sont les aristocrates, et les *whigs* les démocrates de leur pays. Rien de plus inexact, ou du moins de plus incomplet. Il ne suffit pas de connaître l'allure extérieure et comme l'étiquette de ces deux grands partis : il faut en comprendre le sens, l'utilité historique. Les *whigs* étant les gardiens les plus accentués des principes de la révolution anglaise de 1688, leur prépondérance a dû résulter surtout des périls que ces principes ont paru courir en certains moments du dernier siècle. Grâce aux lois de l'équilibre constitutionnel si parfaitement comprises par nos voisins, les *whigs* grandissaient, ils occupaient le premier plan de la scène, chaque fois que la contre-révolution semblait prendre trop de consistance, soit en Europe, soit en Angleterre, et que les tâtonnements ou les misères du nouveau régime ramenaient les esprits vers le passé. Mais, cette révolution de 1688 ayant été aristocratique plus encore que populaire, la vieille Angleterre n'ayant pas voulu que cette date marquât pour elle une rupture avec l'ensemble de ses lois, de ses traditions et de ses mœurs, il s'en est suivi que les *whigs*, ces *libéraux* anglais, ont été bien souvent des aristocrates, ou, du moins, que bien des éléments aristocratiques, qui eussent révolté notre sens révolutionnaire, se sont maintenus dans ce parti. D'un autre côté, les *torys* ont vu s'accroître leur importance, ils se sont plus étroitement unis aux destinées mêmes de la royauté et du

d'idées, des vicissitudes de ministère, deviennent aussi dramatiques, aussi émouvantes que des événements. Tout le monde appréciera l'autorité de ce juge, qui n'a gardé de ses propres épreuves que de la compétence et point de rancune, de ce ministre tombé racontant un ministre heureux, et, dans cette étude, réunissant si bien des qualités contraires, qu'il semble, à force d'impartialité et de calme, rejeter son personnage dans le lointain de l'histoire, à force d'assimilation et de vie, le ramener à soi comme un contemporain et un émule. C'est là, en effet, le double caractère qui nous frappe dans l'ouvrage de M. Guizot, et, en général, dans tout ce qu'il a écrit depuis que la politique l'a rendu aux lettres. On sent qu'aucun de nos malheurs et de nos mécomptes n'a passé loin de son cœur; qu'une comparaison involontaire, inévitable, s'élève sans cesse dans son esprit entre ce qu'il retrace et ce qu'il a subi; qu'il a mis la main à tous les rouages, à toutes les affaires du gouvernement, et qu'il l'en a retirée saignante et meurtrie : et, en même temps, on devine que de cette série d'adversités et d'injustices s'est formée pour lui une connaissance supérieure des hommes et des choses, une vue plus perçante et plus profonde des vérités générales renfermées dans les incidents de la vie publique, une science politique et historique plus consommée, plus complète, douloureusement achetée, mais devenue plus sûre et meilleure par le souvenir même de ce qu'elle a coûté. Si cette remarque a pu être faite à propos des révolutions d'Angleterre, de la diplomatie de Cromwell et de Mazarin, des agitations du Long-Parlement, des convulsions de la république anglaise, de la chute de Richard Cromwell, de tous ces événements dont deux siècles nous séparent, dont l'esprit, l'émotion, la vie, la figure, se sont en partie refroidies et perdues

avant d'arriver jusqu'à nous; combien n'est-elle pas plus vraie, plus saisissante, en ce sujet tout actuel, où l'historien et le héros, le modèle et le peintre, ont vécu, pensé, agi, craint, espéré ensemble, travaillant de concert à faire prévaloir la même idée, à accomplir chez deux nations rivales une même œuvre de civilisation et de liberté? C'est là que les deux destinées se séparent, et nous n'avons pas à continuer le parallèle. Mais il y a eu dans la politique de sir Robert Peel quelque chose de si honorable pour l'humanité et pour la France, que nous aurons profit et plaisir à l'étudier à ce point de vue, même en constatant la supériorité de l'Angleterre en fait de science patriotique et d'éducation libérale.

II

On assure que nous sommes le peuple le plus spirituel de l'univers; je le crois, quand je relis *Gil Blas*, les *Lettres persanes* et *Zadig*; j'en doute, quand je songe à l'assourdissant tapage que nous fîmes au sujet de l'affaire de Taïti, de Pritchard et de la reine Pomaré. Il ne s'agit pas, bien entendu, de revenir sur cette querelle oubliée, qui, revue à distance, nous fait aujourd'hui l'effet de ces chagrins, de ces péchés de jeunesse, dont on dit plus tard, quand on y pense, au milieu des regrets et des ennuis du déclin: « Ah! c'était le bon temps! » Il ne s'agit pas même, pour nous, de discuter, de blâmer ou d'approuver les motifs d'opposition qui dirigeaient les divers adversaires du gouvernement d'alors. Les oppositions ressemblent souvent à ces avares qui font argent de tout; et, dans cet argent, il y a, avec quelques pièces de bon aloi, bien des assignats et de la fausse monnaie. La paix et la prospérité de deux grands peuples compromises pour

une tempête d'agents bibliques et de femmes plus ou moins sauvages dans un verre d'eau de l'océan Pacifique; d'immenses intérêts politiques, industriels, financiers, internationaux, suspendus à la longue redingote de M. Pritchard ou à la robe courte de madame Pomaré; les plus éloquents orateurs des deux plus illustres parlements du monde, forcés, pour se mettre au diapason de la presse et de l'opinion du moment, de crier comme des aigles pour des querelles d'oiseaux-mouches; quelle disproportion! quelle disparate! C'était vouloir trouver une tragédie dans un sujet de vaudeville. Ce sont là de ces épisodes inhérents aux conditions mêmes des gouvernements libres, et il faut rendre cet hommage à M. Guizot, que, les ayant aimées et en ayant souffert plus que personne, il n'a pas écrit une ligne pour les accuser. Il n'y a rien de plus difficile, sous ces gouvernements, que de mener à bien les questions où l'honneur national se croit en jeu, parce qu'elles ont surtout besoin de ménagement et de mystère, et que la presse et la tribune sont là pour tout aigrir et tout dévoiler. Il est si commode alors de cacher ses ambitions ou ses ressentiments politiques sous une préoccupation chevaleresque de la dignité de son pays! Il est si glorieux de déployer à peu de frais des trésors de bravoure et de susceptibilité patriotique, de persuader à ses lecteurs ou à son auditoire que, le cas échéant, si l'on était soi-même à la tête du ministère, les choses marcheraient tout autrement; qu'on saurait s'arranger pour que tous les commis voyageurs de France fussent plus fiers d'être Français! A l'époque dont nous parlons, le *National* portait la moustache en croc, l'épée au côté et le poing sur la hanche; il affirmait sérieusement que, vu les humiliations acceptées par nos ministres dans les affaires de Taïti, aucun de nos concitoyens, voyageant à l'étranger, n'osait plus dé-

clarer le lieu de sa naissance; et il y avait des honnêtes gens pour le lire et pour le croire! Depuis, nous avons vu sa politique à l'œuvre; et ses plus intrépides coryphées, les Jules Bastide, les Armand Marrast, voire les Lamartine, n'ont pas été, que nous sachions, beaucoup plus belliqueux que les hommes de la *paix à tout prix*. Quoi qu'il en soit, dans ces circonstances critiques, l'opposition joue le personnage de ces avocats qui s'efforcent de rendre toute réconciliation impossible entre deux plaideurs, ou bien encore de ces témoins officieux qui, se mêlant d'une affaire d'honneur, n'ont ni repos ni trêve jusqu'à ce qu'ils aient conduit les adversaires sur le terrain, sauf à se montrer, pour leur compte, beaucoup plus accommodants s'ils passent du second rôle au premier. C'est alors que tout dépend du degré d'estime et de confiance que s'inspirent les uns aux autres les ministres des deux gouvernements. Harcelés et pressés par cette force d'impulsion et de surexcitation intérieure d'autant plus puissante qu'elle paraît, au premier abord, représenter l'opinion publique, tout serait perdu s'ils avaient, en outre, à suspecter mutuellement leurs intentions, à s'attribuer des arrière-pensées, à croire constamment à un dessous de cartes diplomatiques caché sous les protocoles et les communications officielles: tout peut se réparer ou se maintenir encore, si, forts de leurs sympathies réciproques, incapables de chercher à se tromper ou de s'abuser eux-mêmes sur les vrais intérêts de leur pays, trop sages pour confondre la gloriole avec l'honneur, trop sûrs de leur droit pour être susceptibles, ils font de la loyauté et de la cordialité de leurs rapports une sorte de contre-poids aux factices colères des oppositions; chacun d'eux trouvant ainsi, dans la modération de son adversaire, un recours contre la violence de ses concitoyens. C'est ce qui arriva

dans toutes ces délicates affaires que traitèrent ensemble le gouvernement français d'une part, de l'autre sir Robert Peel et son digne collègue, lord Aberdeen. On peut le dire, aujourd'hui que des abimes nous séparent de cette époque, ce fut la France qui eut, en définitive, l'avantage. Le droit de visite fut supprimé, Taïti resta à nos marins, et tout se borna, pour le sieur Pritchard, à une indemnité dérisoire, qui n'a pas même été payée. Mais, nous l'avouons, ce n'est là, à nos yeux, qu'un détail secondaire : ce qu'il importe de constater, ce que M. Guizot a retracé avec cette grande manière qui n'est qu'à lui, c'est cette situation particulière de deux peuples animés l'un contre l'autre par une longue rivalité et des griefs séculaires, invités à des collisions nouvelles par leurs journalistes et leurs orateurs, et sauvés de leur propre exaspération par l'habileté, que dis-je? par la franchise de leurs hommes d'État; c'est cette loyale attitude de deux cabinets rivaux, comprenant que le moindre subterfuge, la moindre réticence donnerait raison contre eux aux partis violents, dédaignant à la fois les entraînements d'une popularité factice et les finesses de la petite diplomatie, se décidant à tout se dire, à s'avertir mutuellement des difficultés et des périls, à se souffler presque d'avance leurs demandes et leurs réponses, à prévenir, en un mot, ces *casus belli* proclamés chaque matin, au son des trompettes guerrières, par des gens furieux d'y perdre leur latin. Le spectacle était rare et mérite qu'on l'honore en dehors de tout parti, de toute *personnalité* politique. Il y a eu, en France et en Angleterre, de grands ministres qui ont traité, avec une habileté ou une énergie incomparable, les questions extérieures d'intérêt, d'honneur, de puissance nationale; mais les ministres des monarchies absolues, Richelieu et Mazarin par exemple, n'avaient en face d'eux, officielle-

ment du moins, qu'une sorte d'adversaires. Ils pouvaient prendre tout leur temps, cacher tout leur jeu, ne se découvrir qu'au bon moment, ne laisser voir qu'après le résultat obtenu le plan général de leur politique. Les ministres des situations tranchées, M. Pitt entre autres, n'ont eu qu'à obéir à ces grands souffles de nationalité qui incarnent dans un homme d'État la volonté d'un pays. Ici, au contraire, ce sont les conditions du régime représentatif qu'il s'agissait tout ensemble de combattre et de remplir; ce sont les forces artificielles et destructives des pays constitutionnels qu'il s'agissait de détourner ou d'amortir au profit de leurs forces vitales et fécondes; c'est une position mixte, toute de bruit et d'agitation en apparence, toute de paix en réalité, qu'il fallait dégager et raffermir, en dépit et dans l'intérêt de ceux même qui voulaient troubler la paix et grossir le bruit. Ainsi le gouvernement parlementaire et libre se trouvait préservé des dangers qu'il porte en lui dans ces circonstances critiques, et ces dangers devenaient pour les hommes investis de la confiance du souverain une sauvegarde contre les tentations d'un faux amour-propre, d'une mauvaise humeur passagère ou d'une habileté de second ordre. Voilà ce que M. Guizot a éloquemment rappelé dans cette partie de son Étude historique, et ce que nous pouvons saluer aussi chez l'émule et le biographe français de sir Robert Peel. Tout fut commun entre eux dans cette phase, excepté le succès final et la justice populaire; et l'histoire n'a plus à les séparer dans ce spectacle consolant pour la civilisation, la liberté et l'humanité.

La politique de sir Robert Peel, à l'intérieur, nous apparaîtra avec les mêmes caractères; et ici les souvenirs et les éloges de son historien sont encore plus à l'aise, la France et lui-même n'ayant plus, dans les mesures de l'il-

lustre ministre anglais, d'autre enjeu direct que celui que nous avons tous dans la moralité des actions humaines. Le nombre n'est pas grand des hommes, — même les plus haut placés dans l'admiration publique, — qui, revêtus de pouvoirs considérables et ayant à répondre de la destinée des peuples, se préoccupent de leur responsabilité morale et ne se proposent pas pour but unique de faire réussir leurs plans, d'obtenir ces succès d'ensemble où s'enivre et s'assoupit si aisément la conscience. Sir Robert Peel a eu cette vertu, il a mérité cette gloire. Il a sincèrement et sérieusement voulu le bien, le bien de son pays surtout, mais aussi le bien en général, celui de la grande famille humaine, dont chaque peuple et chaque individu doivent profiter dans une mesure progressive d'égalité et de bien-être. Il s'est fermement attaché au triomphe de ce qui lui a paru juste, honnête, utile, raisonnable; et, afin d'y parvenir, il a su négliger le côté théorique et absolu des doctrines politiques, l'impérieux et systématique programme des partis, pour ne voir que le vrai, le possible et le nécessaire, et s'y résoudre chaque fois que cette vaine gloire qui consiste à être toujours de son avis et de son parti lui a semblé contraire à la prospérité et au repos de son pays. Mais, pour avoir le droit de se permettre ces semblants d'inconséquence, la condition la plus essentielle est que ces sacrifices partiels à l'urgence ou à l'utilité publique ne puissent jamais être suspects de rouerie, de culte du succès *quand même;* que l'autorité, l'intégrité, la noblesse d'un caractère et d'une vie, soient si incontestables, que personne ne prenne le change et ne soit tenté de regarder cette transaction consciencieuse avec la nécessité comme l'évolution d'un ambitieux voulant atteindre au pouvoir ou le conserver. Pardonnez cette comparaison à ma frivolité de causeur! Il en est, dans ces positions diffi-

ciles, des hommes d'État justement respectés comme de ces très-honnêtes femmes à qui il est permis de faire ou de dire, sans scandaliser personne, bien des choses que des femmes moins inattaquables ne pourraient risquer sans inconvénient. Lorsque sir Robert Peel eut l'honneur d'attacher son nom à l'abolition de la loi sur les grains, longtemps repoussée par son parti, et de changer en une victoire utile une défaite inévitable, il recueillit le bénéfice de ses vertus, et ce fut encore un bon exemple. Ajoutons, ce qui est peut-être d'une morale moins élevée, mais non moins vraie, que ces grandes situations des hommes d'État anglais, ces immenses fortunes héréditaires ou légitimement gagnées, coussins moelleux sur lesquels s'amortit la chute d'un ministre, ne sont pas indifférentes dans le jugement que l'on porte sur le vrai et sérieux motif de ses variations apparentes. Nos hommes politiques, éclos souvent dans les bureaux d'un journal, poussés aux affaires par une révolution, n'offrent malheureusement pas cette solidité et cette carrure qui défient les interprétations malignes. Lorsqu'ils changent d'opinion pour arriver au pouvoir ou pour y rester, on ne peut pas, à vertu égale, leur supposer un désintéressement aussi absolu de leur propre fortune, un dévouement aussi complet à la nécessité publique et à l'intérêt du pays. C'est le châtiment d'une démocratie envieuse et tracassière comme la nôtre, que ceux-là mêmes qui personnifient son avénement avec le plus d'éclat soient poursuivis jusque dans leur grandeur par le vice de leur origine, et affaiblis par ce qui devrait faire leur force. Mais aussi, lorsqu'ils surmontent cet obstacle, lorsqu'on les voit sortir pauvres du pouvoir et donner la médiocrité de leur fortune privée pour commentaire à l'intégrité de leur vie publique, ce contraste parle plus puissamment à l'imagination et au

cœur. M. Guizot me pardonnera si je dérobe à sir Robert Peel cette partie de mon hommage.

Parmi les grandes mesures provoquées ou acceptées par sir Robert Peel, il en est dont je ne puis rien dire : ce sont celles qui ont eu pour objet l'Irlande et l'émancipation des catholiques. Il me serait impossible d'en parler avec ce calme et ce sang-froid qu'exige un sujet aussi grave. Il n'y a plus là, selon moi, ni whigs, ni torys, ni raison d'État : il y a le cri de la conscience humaine et du bon sens universel ; il y a le monstrueux contre-sens d'une législation adoptée pour un état de choses depuis longtemps disparu, et lui survivant dans un siècle où toute atteinte à la liberté religieuse ressemble plus à une folie qu'à un crime. Quant aux mesures d'intérêt social, c'est là que sir Robert Peel a le mieux dessiné sa politique ; c'est là aussi que le succès final, en lui donnant raison, a fait éclater les différences entre le caractère anglais et le nôtre. Il ne faut pas croire que ses capitulations et ses sacrifices n'aient pas soulevé des orages parlementaires. Dans ces luttes de la Chambre des Communes, que M. Guizot nous retrace avec tant de lumière et de vie, ce ministère dont lord Wellington était le plumet, dont Robert Peel était le corps et l'âme, provoquait des récriminations, des attaques, des invectives à faire pâlir les plus orageuses séances de nos assemblées. A chacune de ces concessions habiles et honnêtes de sir Robert, les mots d'apostasie, de palinodie, de scandale, étaient libéralement prodigués. Nous avons même remarqué, dans la bouche de M. Disraéli et de sir George Bentinck, des traits d'une violence que MM. Sauzet ou Dupin n'eussent pas permise, quelque chose de pareil à cet acier de Birmingham, plus dur et plus aigu que le nôtre. Si l'on s'en tient aux surfaces, on trouve là ces indices de colère et de fougue, qui, libre-

ment traduits par les multitudes, peuvent menacer le gouvernement et l'ordre établi. Et pourtant ces acharnements et ces colères n'ont pas eu les effets destructeurs que nous connaissons trop bien. Au-dessous de ces ébullitions de presse et de tribune ne s'agite pas encore cette terrible vase révolutionnaire qui, soulevée à certains moments, passe par-dessus les ministères pour emporter les trônes; ou, du moins, si elle s'agite, une force supérieure, un sentiment profond de nationalité et d'ordre, la retient et la dompte. Heureux le ministre qui trouve en lui et autour de lui de tels auxiliaires! Ç'a été là la fortune de sir Robert Peel. Admirablement préparé par sa naissance au gouvernement de l'Angleterre moderne, son éducation forte, l'élévation de son talent, l'autorité de sa parole, la dignité de ses mœurs, l'ont rendu capable de soutenir des luttes où d'autres se seraient brisés, d'accepter des changements où d'autres se seraient amoindris. Le bon sens de ses concitoyens, ce fond d'obéissance à la loi et de discipline constitutionnelle qui se mêle, chez les Anglais, aux plus *excentriques* turbulences, amortit pour lui et pour sa politique l'effet de ces violences des Disraéli et des Bentinck, qui, dans un autre pays de notre connaissance, auraient pu avoir de funestes contre-coups. On comprend que, grâce à ce concours de circonstances favorables et de qualités personnelles, « ce grand honnête homme » ait pu accomplir de grandes et bonnes choses. C'est une vérité triste peut-être, mais irréfutable, qu'aux époques compliquées comme la nôtre le succès n'appartient qu'à certains accommodements, faits à la fois de similitudes et de contrastes, où viennent s'assouplir et se fondre des éléments longtemps hostiles et affaiblis par leur hostilité. Ce qu'un pur tory n'aurait pas fait, ce qu'un whig déclaré n'aurait pu faire, sir Robert Peel l'a

fait, parce que des sentiments, des idées, des traditions, des progrès, des résistances, des réformes parties d'extrémités contraires, se sont rencontrées en sa personne.

Sir Robert Peel a réussi, et avec tant d'honnêteté, que la morale politique — pardon de cet accouplement bizarre — n'a pas eu à gémir de sa victoire. Et pourtant, dans ce premier mélange d'opinions séparées jusque-là par des lignes inflexibles et accoutumées à ne demander qu'à elles-mêmes leurs forces vives et homogènes, n'y a-t-il pas un antécédent fâcheux, un symptôme d'affaiblissement de ces grands partis qui ont donné à l'Angleterre et au monde les Chatham, les Pitt, les Fox, les Burke, les Canning? Les transactions, même sages, même nécessaires, chez les hommes d'un esprit supérieur et d'un caractère irréprochable, n'ont-elles pas ce péril lointain d'altérer le sens, l'autorité des principes vaincus par les faits, et d'abaisser le niveau de la conscience publique? Là est l'écueil. M. Guizot ne le dissimule pas. Il croit, du moins, que la démocratie, longtemps contenue, sortira victorieuse de ces complaisances forcées du passé envers le présent, de la tradition envers le progrès. Il y a quelque chose d'émouvant à l'entendre parler, avec cette modération presque sympathique, de cette démocratie à laquelle il eût pu faire tant de bien et qui lui a fait tant de mal; de cette démocratie dont les adeptes, au lieu de saluer en lui un fondateur et un maître, n'ont su que le poursuivre de leurs insultes, et aujourd'hui enjolivent leurs propres apostasies de sarcasmes contre ses ouvrages. « J'ai confiance, nous dit M. Guizot dans son beau langage; pourtant voici mon inquiétude. La démocratie a deux graves défauts : elle aspire passionnément à dominer seule, et elle est habituellement dominée par ses intérêts et ses

passions du moment. A en juger par l'histoire du monde, c'est, de toutes les puissances sociales, la plus exigeante et la plus imprévoyante, celle qui admet le moins des limites et un partage, et aussi celle qui obéit le plus à ses fantaisies présentes, sans souci du passé ni de l'avenir. Mises à l'épreuve, la monarchie et l'aristocratie ont su l'une et l'autre, en Angleterre surtout, se limiter et faire à d'autres droits, à d'autres forces, leur place et leur part. Ayant d'ailleurs leurs racines dans le passé et comptant sur l'avenir, c'est leur nature de prendre en grande considération le temps et sa puissance, et d'être à la fois ambitieuses et patientes. La démocratie moderne saura-t-elle réunir des qualités si diverses? Reconnaîtra-t-elle des pouvoirs autres que le sien et des nécessités contraires à ses désirs? Acquerra-t-elle, en gouvernant, plus de mémoire et plus de prévoyance? Apprendra-t-elle à porter aux traditions du passé plus de respect, à donner aux impressions du présent moins d'empire, à tenir plus de compte des besoins et des chances de l'avenir? Grandes et périlleuses questions qui restent encore en suspens, et qui doivent fortement préoccuper les bons esprits et les honnêtes gens. Le temps les résoudra. J'espère qu'il les résoudra à l'honneur des gouvernements libres et de l'humanité. »

C'est par ces lignes, à demi prophétiques, que M. Guizot termine sa belle étude sur sir Robert Peel. Nous l'avouons, plus rancuneux et moins confiants que lui, nous doutons fort que la démocratie sache jamais acquérir les qualités qui lui manquent, éviter les fautes où elle retombe sans cesse et qui la perdent. Si elle ne compromettait qu'elle seule, notre deuil serait léger. Par malheur, ses alternatives de fougue et d'abattement, ses emportements insensés suivis d'abdications honteuses, gâtent

pour longtemps, pour toujours peut-être, l'éducation politique des générations nouvelles, leur enseignent à se jouer de tout, des traditions et des enthousiasmes, des principes et des croyances, et à substituer à la grande et sérieuse école d'autorité et de liberté, tantôt l'adoration du fait accompli, tantôt le culte de la matière et de l'or, tantôt les facéties hasardées d'*humoristes* taquins. Nous n'indiquerions pas ce dernier trait, s'il ne nous suggérait un rapprochement auquel une circonstance récente donne au moins le mérite de l'à-propos. Nous avons cherché déjà des indemnités pour notre amour-propre national, pour le ministre tombé qui vient de retracer l'histoire du ministre heureux. Il ne nous en a pas manqué : supériorité d'éloquence, admirable talent d'écrivain, ouvrages qui honorent une littérature et un siècle, tout, jusqu'à la magnificence de cet hommage rendu par cette plume magistrale à cette illustre mémoire. A tous ces avantages de l'historien sur son héros, peut-être nous est-il permis d'en ajouter un autre. En lisant, dans les journaux anglais et français, l'étrange épisode de la salle d'Adderlay-Park [1], nous nous disions que le plus profond et le plus doux des sentiments humains, l'orgueil paternel, avait lieu d'être plus satisfait chez M. Guizot qu'il ne l'eût été chez sir Robert Peel.

[1] Nous écrivions cette dernière page au moment où les *excentricités* oratoires du fils de sir Robert Peel attristaient, en Angleterre et en France, les admirateurs de son illustre père.

III

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MON TEMPS [1].

I

Pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Je ne puis me défendre, en abordant ce livre, d'un peu d'embarras et de trouble. Au point de vue littéraire, mon admiration est sans bornes ; et cependant je crains qu'il n'y ait là une sorte de mécompte pour ces *gros bataillons* qu'on ne saurait mettre tout à fait en dehors des grands succès. Au point de vue politique, je rencontre dans ce volume des satisfactions nombreuses pour tout ce que j'honore, un accent de loyauté propre à désarmer bien des dissidences ; j'y reconnais surtout cette constante élévation de pensée et de langage dont M. Guizot a le secret, et qui donne aux idées particulières ou aux souvenirs personnels l'autorité et la grandeur des vérités générales ; et cependant j'ai peur que, parmi nos amis, contemporains de la Restauration ou héritiers de ses traditions monarchiques, quelques-uns ne reprochent à l'éminent écrivain d'avoir encore fait la part trop large à ses doctrines d'alors, trop petite aux leçons de l'expérience. Cette double appréhension me trace d'avance ma tâche et la distribue : je voudrais d'abord montrer par suite de quels mauvais exemples et de quelles fâcheuses habitudes littéraires le public pourrait être induit en erreur et chercher dans ce livre ce qu'il n'y trouvera pas ; j'aurais à cœur de vous prémunir contre cette sorte de désappointement peu honorable qui consiste à regretter, en

[1] Ier volume.

présence des plus nobles jouissances de l'esprit, les vulgaires plaisirs de la curiosité ; je veux indiquer aussi comment l'ouvrage de M. Guizot est supérieur à son titre même, tel du moins que cette curiosité indiscrète s'obstinait à le traduire, et comment l'excès des confidences intimes ou familières, trait caractéristique de tant de *Mémoires* récents, a pu rejeter vers l'excès contraire les hommes accoutumés à conserver intact, même au milieu des fumées de la gloire, le sentiment de la dignité morale. Enfin, j'aurai à discuter quelques souvenirs, quelques dates, quelques épisodes politiques, où il me semble que l'auteur est un peu trop resté le jeune et éloquent doctrinaire de 1818, tendant toute sa main gauche à M. Decazes et un doigt de sa main droite à M. de Richelieu. Telle sera cette rapide et incomplète étude à propos de la première partie d'un des livres les plus mémorables qu'aura produits notre époque : jamais je n'ai plus profondément ressenti mon infirmité et ma misère qu'en face de ce travail, que j'aurais voulu rendre digne du sujet ; jamais je n'ai eu plus besoin de l'indulgence, non-seulement de mes lecteurs, mais de celui que, tout en ayant l'air de le juger, je redoute comme le plus imposant, le plus illustre de mes juges et de mes maîtres.

Un homme d'esprit écrivait, il y a quelque cinquante ans, en annonçant les *Mémoires* de Duclos : « Parmi les petites manies qui distinguèrent les écrivains du dix-huitième siècle, il en est une bien digne de remarque ; c'est cette puérile et ridicule prétention de parler continuellement d'eux-mêmes. Dans les âges précédents, c'étaient les hommes d'État, les généraux, les négociateurs, qui publiaient des *Mémoires* ; et leur histoire, liée à l'histoire publique, leur en donnait le droit et promettait un véritable intérêt aux lecteurs. Mais, lorsque les gens de lettres

se furent persuadé, et, qui plus est, eurent persuadé aux autres, que ce qu'il y avait de plus important dans la société, c'était un philosophe et un académicien, ils durent se croire autorisés à entretenir le public de tout ce qu'ils avaient fait depuis le berceau, de leurs enfantillages, de leurs espiègleries, de leurs bonnes fortunes, de leurs talents et de leurs vertus. » Quand on songe que M. de Féletz écrivait ces lignes vers 1810, et à propos des philosophes du dernier siècle, on fait de singulières réflexions sur nos progrès en tous genres : car enfin ces philosophes, s'ils n'avaient pas une position officielle dans l'État, exerçaient dans la société une influence d'autant plus active, que toutes les puissances établies allaient s'affaiblissant et leur livraient le premier rôle. Ils pouvaient croire, sans trop d'outrecuidance, que l'histoire de leur vie privée était un chapitre de la vie sociale de leur temps. Aujourd'hui, telle a été, chez la plupart des auteurs de *Mémoires*, la fatuité du *moi*, qu'il s'est considéré et raconté, en dehors de tout intérêt public, non pas même comme sujet d'étude, mais pour le plaisir de se faire le héros de son propre récit et d'étaler cette partie de l'existence où l'âme devrait avoir sa pudeur comme le corps, et ne se dévoiler jamais que pour elle-même et pour Dieu : plaisir dangereux et coupable, car il compromet à la fois le sens moral du narrateur et du lecteur ; il accoutume celui-ci à spéculer sur tous les secrets de son cœur et de sa mémoire ; il entretient chez celui-là cette curiosité puérile qui s'obstine à remonter de l'œuvre à l'ouvrier et du talent à la personne, au risque de voir gâter les beautés de l'un par les faiblesses et les vanités de l'autre.

Les *Mémoires* de M. Guizot ramènent à ses conditions véritables ce genre auquel notre littérature a dû tant d'ouvrages remarquables, et que notre époque a si étrange-

ment défiguré. Nous retrouvons là, dans son expression la plus haute et la plus éloquente, l'homme d'État, l'homme politique mêlé dès sa jeunesse aux grandes affaires de son pays, s'associant au groupe qui lui semble réunir le plus d'idées justes, élevées et fécondes, travaillant au succès des doctrines que ce groupe personnifie avec éclat, et, quarante ans plus tard, à l'heure sereine du repos et de la retraite, racontant sans amertume et sans emphase ce qu'il a vu, essayé, secondé, espéré, désiré, redouté, aimé, ce qu'il regrette, et, chose plus méritoire, ce qu'il croit encore, comme le vrai fidèle croit encore à son Dieu sur les ruines des temples. « C'est d'un ciel profondément serein, nous dit M. Guizot, que je reporte aujourd'hui mes regards vers cet horizon chargé de tant d'orages. Je sonde attentivement mon âme, et je n'y découvre aucun sentiment qui envenime mes souvenirs. Point de fiel permet beaucoup de franchise. C'est la personnalité qui altère ou décrie la vérité. Voulant parler de mon temps et de ma propre vie, j'aime mieux le faire du bord que du fond de la tombe. » — Chacun de ces mots porte, et fixe le sens, la valeur, l'inspiration générale du livre, mieux que tout ce que nous pourrions dire. Cette sérénité merveilleuse, qui a fait la force de M. Guizot dans l'épreuve et l'adversité, — et peut-être aussi sa faiblesse au temps de sa prospérité et de sa puissance, — nous la reconnaissons partout dans ce volume, dont quelques pages sont discutables, dont pas une ligne n'est offensante. En publiant ses *Mémoires* de son vivant, l'illustre écrivain paraît avoir, entre autres motifs, celui « de ne point se soustraire au fardeau de ses œuvres, » et de pouvoir en répondre vis-à-vis de ceux qui élèveraient des plaintes. Le scrupule est honorable, mais superflu. Les idées réclameront peut-être, mais les hommes ne réclameront pas ; car ce sont les idées qui parlent

plutôt que l'homme. Jamais livre ne fut plus impersonnel, et, en même temps, n'exprima plus complétement la *personne* qui l'a écrit. L'auteur ne renonce à aucune de ses opinions, et ne froisse aucun de ses adversaires; il ne ressort, de tout son ouvrage, ni un sacrifice ni une blessure. C'est l'autorité calme et suprême de l'historien s'alliant à la vie, à la solidarité des *Mémoires*.

L'histoire, ai-je dit? Oui, les *Mémoires* de M. Guizot sont une véritable histoire où le *moi* n'apparaît que comme un témoin de plus, et, sinon le plus impassible, au moins le plus sincère de tous. Chacun, en ce monde, a une vocation spéciale à laquelle il obéit encore, alors même qu'il croit s'en écarter. Historien incomparable, orateur politique du premier ordre, M. Guizot, dans ce nouvel ouvrage, a appliqué, pour ainsi dire, d'une façon rétrospective, les procédés de ses glorieux combats de tribune, et d'une façon contemporaine les méthodes et la langue de ses récits du passé. Il n'a changé, Dieu merci, ni de manière ni de style, sauf ce perfectionnement continu que l'on signale en lui depuis dix ans, et qui, sans amoindrir une seule de ses qualités primitives, lui en donne de nouvelles. Il nous dit bien que le jour de l'histoire n'est pas venu pour nous, de l'histoire complète et libre, sans réticence ni sur les faits ni sur les hommes; qu'il n'écrit que son histoire propre et intime, ce qu'il a pensé, senti et voulu dans son concours aux affaires de son pays; ce qu'ont pensé, senti et voulu les amis politiques auxquels il a été associé, « la vie de nos âmes dans nos actions. » Rien de plus vrai, et nous sommes d'autant plus disposés à y souscrire, que nous aurons plus tard à indiquer quelques dissidences : et pourtant, par le ton, l'allure, l'essor, le coup d'aile, le dédain pour les menus détails, l'art d'ouvrir des perspectives grandioses sur des faits partiels,

et de tracer des pensées indélébiles en marge d'incidents passagers, par la modération, la justesse et la perfection des portraits, ces *Mémoires* sont, en définitive, de la belle et bonne histoire, à laquelle il ne manque que le lointain. Aussi regrettons-nous que M. Guizot n'ait pas intitulé son livre : *Mémoires pour servir à l'histoire politique de mon temps*, ou *Mémoires politiques pour servir à l'histoire de mon temps;* c'eût été un moyen, de prévenir les malentendus; ceci nous amène à indiquer, non pas précisément ce qui manque à son œuvre, mais ce que certains lecteurs y rechercheront peut-être, et ce qui pour nous est largement couvert par des compensations magnifiques.

Lorsqu'un homme célèbre, n'importe à quel titre, se décide à écrire et à publier ses *Mémoires*, on s'attend à y trouver tout un côté que la publicité officielle et journalière n'a pas révélé, des dessous de cartes, des détails inconnus, presque des mystères, se rattachant au genre de célébrité du narrateur, au rôle qu'il a joué, aux influences qu'on lui prête, à la part qu'il a prise aux affaires, aux malheurs, aux plaisirs, à la littérature ou à la politique de son temps. Cette attente a été souvent déçue, de nos jours, par ceux-là mêmes qui se sont montrés le moins scrupuleux, le moins réservés en fait de souvenirs et de confidences, et qui, après tout, ne nous ont appris que ce que nous savions déjà, ou ce qu'il eût mieux valu ignorer toujours; elle ne sera pas satisfaite par les *Mémoires* de M. Guizot, et elle ne pouvait pas l'être. C'est l'honneur des gouvernements qu'il a servis, de ne laisser aux générations suivantes ou aux contemporains vieillissant aucune de ces matières à révélations tardives et à renseignements d'après coup, triste revanche de l'esprit de liberté et de contrôle, se dédommageant sur la mort de n'avoir pu s'exer-

cer sur la vie. Sous les gouvernements absolus, un homme de cour ou d'affaires, à la fois véridique et passionné, peut amasser chaque soir une poignée de vérités dans une poche de fiel, et lâcher plus tard sur la postérité cet irrésistible mélange de choses vraies, excessives, inconnues, douteuses, commentées par un génie pessimiste. Mais, après les gouvernements représentatifs, cette débâcle n'existe pas, parce que la source a toujours coulé, détournée quelquefois, troublée souvent, jamais arrêtée. Ils vivent et militent au grand jour, à la double clarté de la tribune et de la presse, qui, plutôt que de rien cacher, aimerait mieux tout grossir. Il en résulte que, une fois le spectacle fini et le lustre éteint, le parterre en sait autant que les coulisses : les hommes les mieux initiés aux diverses péripéties du drame n'ont qu'à adoucir, à rectifier, à diminuer certains effets d'optique, exagérés par la passion du moment. C'est ce qu'a fait, en quelques endroits, M. Guizot, à l'égard de ses anciens adversaires, avec une loyauté bien honorable. Je n'en citerai qu'un exemple : après la guerre d'Espagne de 1823, M. de Villèle fut accusé d'avoir été l'auteur de marchés conclus avec Ouvrard : « Il eût pu, ajoute M. Guizot, fermer la bouche à son accusateur ; car, le 7 avril 1823, il avait écrit à monseigneur le duc d'Angoulême précisément pour le prémunir contre M. Ouvrard et ses propositions. Il ne s'en prévalut point, et se contenta de rendre compte au roi, dans un conseil auquel le Dauphin assistait, de la situation dans laquelle il s'était trouvé. Le Dauphin lui dit aussitôt qu'il l'autorisait à faire usage de sa lettre. « Non, monseigneur, lui répon-
« dit M. de Villèle, il en arrivera pour moi ce qui plaira
« à Dieu, cela importe peu au pays ; mais je me rendrais
« coupable envers le roi comme envers la France, si, pour
« me disculper d'une accusation, quelque grave qu'elle

« puisse être, je laissais échapper hors de l'enceinte de ce « cabinet une seule parole qui pût compromettre le nom « de monseigneur. » — Voilà de ces traits après lesquels le lecteur s'écrie involontairement : Quelle bonne foi chez cet historien ! quelle loyauté chez ce prince ! quel dévouement chez ce ministre ! Il faut convenir que nous étions, à cette époque, gouvernés par de bien honnêtes gens ! — C'est là le bénéfice net des gouvernements représentatifs après leur chute, et il leur arrive quand il n'est plus temps d'en profiter.

On le voit, le chapitre de l'inconnu, de l'apocryphe, ne pouvait être que très-borné dans le livre de M. Guizot; lorsqu'il se fait jour, c'est pour déjouer la malveillance ou la malice bien plus que pour la contenter. Selon nous, cette qualité négative ajoute encore à la paisible beauté de l'œuvre, et en détermine mieux le but et la portée. En dirons-nous autant de l'extrême sobriété de l'auteur en tout ce qui touche aux détails intimes de sa vie, à ses souvenirs personnels, indépendants de la politique? M. Guizot a-t-il bien fait de rompre absolument avec ce moyen de succès, cet attrait, ce péril de tant de *Mémoires?* Parce que le public s'était laissé égarer sur la trace de narrateurs indiscrets et pleins d'eux-mêmes, fallait-il clore par une barrière inexorable tout ce qui, dans la vie d'un homme illustre, peut familiariser le récit et reposer les regards? parce qu'il y avait eu débauche d'auto-biographies et orgie de confidences, fallait-il se soumettre à d'aussi rigoureuses austérités? Nous n'oserions trancher la question; nous craindrions de céder nous-mêmes à ce penchant que nous blâmons, de nous surprendre en flagrant délit de cette curiosité frivole, symptôme des décadences littéraires. Nous croyons du moins qu'il y a là une distinction à établir. Sans doute, dans son ensemble, le livre y gagnera

une sorte de majestueuse harmonie. L'homme d'État, le politique, l'orateur, l'historien, ayant, comme il le dit lui-même, consacré sa vie « à défendre la liberté contre le pouvoir absolu et l'ordre contre l'esprit révolutionnaire, — deux grandes causes qui, à vrai dire, n'en font qu'une ! » — ayant tour à tour traversé de rudes épreuves, de brillants triomphes et des déceptions douloureuses, et se recueillant, vers le soir, pour faire de ses souvenirs le commentaire de ses idées, semble plus fidèle à son sujet et à lui-même en écartant ce qui le distrairait de cette pensée dominante, consacrée plutôt qu'ébranlée par les catastrophes finales. C'est le général d'armée, d'une pacifique armée, racontant ses manœuvres, ses mouvements stratégiques, ses combats, ses victoires, ses défaites, les fautes ou les revers de ses alliés ou de ses ennemis, et dédaignant l'arbuste et le brin d'herbe qui croissent sur le champ de bataille, ou la chanson du pâtre qui s'exhale dans le lointain entre deux coups de canon. Je l'avoue pourtant, dût-on m'accuser de faiblesse, il m'est arrivé, en lisant certains passages de ce livre, de regretter ce que l'auteur aurait pu y ajouter pour notre instruction et notre plaisir. Ainsi, à son entrée dans le monde, et après deux ou trois pages charmantes sur la société d'alors, M. Guizot nous dit qu'il y avait été introduit par un incident de sa vie privée, et rien de plus. Est-ce assez? Cet incident, dont quelques plumes amies ont trahi les détails touchants et si noblement romanesques, ne pouvait-il pas donner lieu à de fugitives échappées sur cette forte et laborieuse jeunesse d'une âme préludant par le travail à ses hautes destinées? Plus tard, entre deux étapes politiques, l'auteur nous peint avec un charme que lui envieraient bien des paysagistes, une halte à la campagne, sa retraite à la *Maisonnette*, avec ses amis, sa famille, ses travaux et

ses livres. Il décrit « ce sentiment de bien-être d'un homme qui passe d'une atmosphère chaude et excitante dans un air léger et rafraîchissant. » Il semble au lecteur qu'une bouffée de cet air pur circule à travers ces pages délicieuses où les peupliers de l'*Ile-Belle* cachent de leur vert rideau le Palais-Bourbon, les bureaux de journaux et les portes des ministères. On se demande alors si quelques-unes de ces haltes à l'ombre des grands bois, en face d'un frais paysage, dans une intimité souriante et expansive, s'entremêlant aux récits plus graves, n'auraient pas ajouté à la physionomie de ce livre cette familiarité, cette variété, chères à notre littérature moderne. Enfin, lorsqu'à la veille des derniers orages qui emportèrent la Restauration, M. Guizot nous dit un mot des luttes littéraires où l'esprit public, encore entravé ailleurs, chercha son issue et sa voie, comment ne pas se plaindre tout bas qu'il se soit borné à indiquer en quelques lignes cette crise mémorable de l'imagination et de l'art au dix-neuvième siècle, lui, trop sérieusement grand pour dédaigner aucune des branches de la pensée humaine, lui, le commentateur éloquent de Shakspeare et de Corneille, lui, critique supérieur dans les moments que lui a laissés la politique et l'histoire? Mais je m'arrête; je songe à M. Josse, et j'ai honte de mon entêtement littéraire, s'obstinant à croire à la durée de Shakspeare plus qu'à celle des constitutions. D'ailleurs, ce procédé, qui consiste à demander à l'auteur d'un livre autre chose que ce qu'il a voulu faire, a été trop employé par des critiques de ma connaissancee, et ils y ont mis trop de perfidie pour que mon admiration respectueuse puisse s'y sentir à l'aise.

Aussi bien les dédommagements splendides que nous a donnés M. Guizot réduisent au silence tous les regrets comme toutes les chicanes. Si la langue française a été

rudement maltraitée dans ces derniers temps, voilà de quoi la consoler de toutes ses disgrâces. L'écrivain, chez M. Guizot, grandit toujours, et ce volume nous semble supérieur à ses autres ouvrages. Sans rien perdre de sa solidité, de sa fermeté et de sa grandeur, ce style est plus souple, il est d'un grain plus fin et plus tendre. A son élévation habituelle se joint un accent plus profondément humain, l'accent d'une âme qui s'est repliée sur elle-même, et qui a ressaisi dans ce mystérieux travail tout ce que le mouvement des affaires et de la vie publique ôte d'intime, de délicat et de recueilli au sentiment et à la pensée. De temps à autre, et comme pour planer sur le récit sans l'interrompre, une idée s'échappe, crève le plafond des Chambres, et nous emporte vers ces sphères que les passions de parti n'atteignent pas. C'est la manière des grands historiens : c'est celle de M. Guizot. Même quand ses *Mémoires* marchent, on sent qu'ils ont les ailes de l'histoire. Enfin, ses portraits suffiraient seuls à immortaliser son livre. La Fayette, Talleyrand, Grégoire, Manuel, Royer-Collard, Chateaubriand, Martignac, et bien d'autres, sont peints en quelques traits d'une justesse sans égale, et de manière à former une série de médaillons ineffaçables. Chose digne de remarque! même en contestant à M. Guizot tel ou tel de ses points de vue, on ne trouve rien à changer à la peinture qu'il trace de ses antagonistes ou de ses amis. L'opinion du politique peut donner lieu à des objections, à des réserves; le pinceau de l'artiste reste infaillible. Il a observé et il dessine en maitre, alors même qu'il pense ou se souvient en homme de parti.

Je voudrais citer; chaque page pourrait offrir un exemple et un modèle : en voici une où l'auteur, laissant un moment à l'écart les vicissitudes de la politique, s'élève vers

ces vérités immortelles dont l'oubli n'a pas porté bonheur à notre siècle.

« ..... J'avais à cœur, tout en servant la cause de notre société actuelle, de ramener parmi nous un sentiment de justice et de sympathie envers nos anciens souvenirs, nos anciennes mœurs, envers cette ancienne société française qui a laborieusement et glorieusement vécu pendant quinze siècles pour amasser cet héritage de civilisation que nous avons recueilli. C'est un désordre grave et un grand affaiblissement chez une nation que l'oubli et le dédain de son passé. Elle peut, dans une crise révolutionnaire, se soulever contre des institutions vieillies et insuffisantes; mais, quand ce travail de destruction est accompli, si elle continue à ne tenir nul compte de son histoire, si elle se persuade qu'elle a complétement rompu avec les éléments séculaires de sa civilisation, ce n'est pas la société nouvelle qu'elle fonde, c'est l'état révolutionnaire qu'elle perpétue. Quand les générations qui possèdent pour un moment la patrie ont l'absurde arrogance de croire qu'elle leur appartient à elles seules, et que le passé en face du présent c'est la mort en face de la vie, quand elles repoussent ainsi l'empire des traditions et des liens qui unissent entre elles les générations successives, c'est le caractère distinctif et éminent du genre humain, c'est son honneur même et sa grande destinée qu'elles renient; et les peuples qui tombent dans cette grossière erreur tombent aussi dans l'anarchie et l'abaissement; car Dieu ne souffre pas que la nature et les lois de ses œuvres soient à ce point impunément méconnues et outragées. »

Est-ce assez vrai? est-ce assez beau? L'expression suprême de l'écrivain, la magie du style mise au service de la vérité, n'est-elle pas là tout entière? L'homme qui défend, en ce magnifique langage, l'ancienne France contre

les insultes de la nouvelle, peut-il jamais être loin de nous? Et à supposer que cette puissance des souvenirs qui donne aux illusions de l'esprit autant de charme qu'aux illusions du cœur maintienne M. Guizot sur certains points du passé où nous ne pourrions le suivre, ne serions-nous pas sûrs de le retrouver à nos côtés, dans le présent et dans l'avenir? Je pose ces questions comme un poltron qui cherche à se donner du courage, avant d'aborder, avec l'illustre auteur de ces *Mémoires*, la politique de la Restauration.

II

Je vais tâcher d'écarter les questions personnelles, et, autant que possible, les noms propres : il en est un surtout dont je voudrais pouvoir m'abstenir absolument. M. le duc Decazes a eu, depuis trois ou quatre ans, cette tardive et singulière fortune, que des hommes éminents, plus jeunes que lui, plus fidèles peut-être à des doctrines dont il n'eut jamais, nous le croyons, le sens bien profond et bien réfléchi, l'ont glorifié, j'allais dire poétisé, comme le premier héros, le premier amant de ces libertés dont la théorie est si séduisante et la pratique si difficile. C'est ainsi que nous avons vu tour à tour M. le duc de Broglie, M. de Rémusat, M. Villemain, M. Guizot, saluer en M. Decazes le promoteur de ces idées à la fois monarchiques et libérales, qui eussent prévalu sans doute, si, prises au sérieux par un groupe d'élite, elles n'avaient été, pour le grand nombre, le passe-port ou le masque d'autres idées plus hostiles et plus destructives. Peut-être ces apothéoses d'après coup ne sont-elles pas plus justes que ne le furent les invectives d'autrefois. M. Decazes fut, si nous ne nous trompons, le Polignac spirituel et bourgeois d'un roi qui se

trouva, en 1816, vis-à-vis de l'extrême droite, dans une situation exactement analogue à celle où devait se trouver Charles X, en 1829, vis-à vis du centre gauche. Homme d'esprit ou habile homme plutôt que penseur, courtisan libéral plutôt que raisonneur ou martyr de liberté, favori de ce bizarre monarque qui unit à toutes les initiatives de la monarchie nouvelle tous les goûts de l'ancienne, appelé par lui au poste le plus élevé qu'ait jamais rêvé l'ambition la plus hardie, intéressé plus que tout autre au maintien de ce qui l'avait placé si haut, M. Decazes eut le droit de s'indigner ou de sourire lorsqu'on l'accusa d'être le complice de passions révolutionnaires dont la première conséquence, quel qu'eût été d'ailleurs leur succès, devait être de le renverser. Mais il a, semble-t-il, quelque raison de s'étonner qu'on le représente aujourd'hui comme un chef d'école politique. — M. Guizot nous raconte qu'après l'ordonnance du 5 septembre M. Decazes disait à son entourage : « Il faut que ce pays soit bien malade pour que j'y sois si important. » — Il pourrait dire aujourd'hui à ses panégyristes : « Il faut que le mirage des souvenirs ait bien du charme pour que vous me fassiez si grand. » Je m'efforcerai donc de mettre M. Decazes hors de cause, et de me maintenir dans la sphère des idées générales, plus favorables à la discussion et moins désobligeantes pour les dissidents. M. Guizot m'en donne l'exemple, et je ne saurais en choisir de plus illustre ni de plus sûr.

Et d'abord, avant toute contestation de détail, qu'il nous soit permis de proclamer l'impression décisive qui ressort de l'ensemble de cette lecture. Pour la gloire de la Restauration, prise de haut et en dehors des nuances de parti, nous ne connaissons, nous ne désirons rien de plus éclatant que ce livre, rien de plus concluant que ce témoignage, non pas, à Dieu ne plaise ! d'un ennemi, mais d'un

homme qui, par la tournure même de son esprit, la persistance de ses doctrines et la fidélité de ses souvenirs, s'est attaché, avant tout, à ne pas surfaire ce qu'il avait combattu, à ne pas déserter ce qu'il avait servi. Si M. Guizot ne tient pas assez de compte des difficultés inouïes du gouvernement royal ou royaliste après la seconde Restauration, s'il ne flétrit pas avec assez d'énergie les conspirations et les conspirateurs, s'il exagère le rôle ou l'influence que pouvait avoir, en ces années de crise, une poignée de philosophes politiques, s'interposant entre deux partis actifs et passionnés, nul ne conserva ou ne rendit avec plus de franchise et de droiture, à la branche aînée des Bourbons, la somme de bienfaisantes grandeurs qu'additionne déjà l'histoire. Si l'honneur suprême d'un gouvernement est d'avoir été nécessaire, d'avoir pu seul sauver un pays, au moment où il se fonda; d'avoir donné, en quinze ans, à ce pays opprimé, ruiné et vaincu, plus de liberté qu'il n'aurait dû en vouloir, plus de prospérité qu'il ne pouvait en attendre, plus de gloire qu'il ne devait en regretter; d'être entré loyalement, malgré les fantômes du passé, dans les intérêts et les pensées du présent; si tel est l'honneur insigne d'un gouvernement, son titre à la reconnaissance publique, ce titre et cet honneur demeurent, dans le beau livre de M. Guizot, plus intacts peut-être que dans des ouvrages d'une physionomie plus accentuée, et par conséquent plus suspecte. Les grandes lignes de la Restauration nous apparaissent, dans le premier volume de ces *Mémoires*, d'autant plus nettes, d'autant plus belles, que l'auteur y donne moins à cette politique de sentiment, à cette passion monarchique dont on nous accuse, et qui, si elle exalte les fidèles, refroidit les tièdes. Une fois cette impression générale bien constatée, arrivons aux détails.

Réduit à sa plus simple expression, dépouillé de son beau style, de ses développements si persuasifs, de ses haltes dans les imposantes solitudes de la philosophie de l'histoire, de cette seconde vie que les souvenirs donnent aux idées, ce volume de M. Guizot pourrait se résumer en quelques lignes : La monarchie et la liberté, après 1815, avaient à raffermir leur alliance : leur plus grand péril résidait dans les violences de l'extrême droite : pour neutraliser ces violences, pour conjurer la Révolution toujours menaçante, pour amortir le choc et le conflit des deux partis extrêmes, un parti mixte se fonda, composé d'hommes pratiques, survivants de plusieurs régimes, et d'une élite de penseurs, état-major de l'esprit moderne, qui voulut élever du premier coup, jusqu'aux hauteurs d'une science, ce qui ne pouvait être encore que l'essai d'une forme de gouvernement. Ce parti, s'il eût conservé le pouvoir, aurait sauvé la France, le trône et la liberté. Mais la fougue des anciens serviteurs de la royauté, quelques incidents funestes, l'avénement d'un roi à qui manquait l'intelligence du nouveau pacte entre la couronne et le pays, précipitèrent les événements et amenèrent les catastrophes.

Est-ce la vérité? Ou du moins est-ce toute la vérité?

Rappelons-nous bien la situation que le fatal épisode des Cent-Jours avait faite à la monarchie. Cet appel *in extremis* de l'Empire à la Révolution, de la gloire impériale aux passions révolutionnaires, déplaçait, hélas! bien des termes du traité qui venait d'unir les Bourbons à la France. La liberté, surtout entre les mains d'hommes éclairés comme les amis de M. Guizot, ne pouvait pas prendre le change; elle savait bien de quel côté se trouvaient ses intérêts, son avenir véritable; elle n'ignorait

pas que cette alliance passagère entre le représentant armé de l'omnipotence et de la force et les restes de ces *patriotes* décimés par la servitude, la corruption et le temps, ne résisterait ni à une victoire ni à une défaite. Mais la Révolution voulut et devait s'y méprendre ; car, non-seulement elle n'a rien de commun avec la vraie liberté politique, mais elle est son ennemie la plus implacable : elle se fit l'exécutrice testamentaire du prestigieux vaincu de Waterloo. La Restauration ne fut plus le refuge d'un pays tout entier, épuisé, écrasé, menacé de tous les malheurs de l'invasion, de toutes les horreurs du démembrement, et se jetant, d'un élan spontané et unanime, dans les bras de son antique race royale, sa protectrice naturelle contre les maux du dehors et du dedans. Elle fut encore et surtout la royauté remise en présence de la Révolution, et ayant à combattre les haines de ce passé d'hier contre les souvenirs d'un passé de dix siècles. De là cette alliance, si paradoxale en apparence, et dans le fait si logique, entre la Révolution et l'Empire contre la monarchie restaurée. En même temps, dans cette nouvelle crise, tout s'exaspéra, tout s'aigrit, les rancunes, les dissentiments, les exigences, et ces réactions inévitables qui deviennent plus tard un obstacle à la réconciliation des partis, et ces châtiments à deux tranchants qui frappent d'illustres coupables et donnent à la justice un air de vengeance. C'est dans une société pareille, sans précédents, sans modèles (car elle ne ressembla jamais à la constitution anglaise), au sortir des mains brûlantes de l'Europe, au lendemain de secousses qui avaient frappé de vertige les plus clairvoyants et les plus sages, sur un terrain chancelant sous les pas des vainqueurs et des vaincus, parsemé de ruines vieilles et neuves, à ce point de rencontre de deux régimes, de deux siècles qui ne pouvaient ni com-

prendre ni parler la même langue, c'est là qu'allait fonctionner, pour la première fois, ce gouvernement inconnu, dont la nature et l'essence étaient justement de donner la parole et d'ouvrir l'arène à ces partis, à ces passions, à ces ardeurs déchaînées et contraires. Quel chaos! quels froissements terribles! quels germes nouveaux de destruction et de mort! Et comment fonder, pacifier, affermir, créer quelque chose de stable, faire croire à sa propre existence et à sa propre durée, alors que ces institutions, chargées de défendre la liberté et la monarchie, pouvaient devenir des armes pour les détruire?

Pour conjurer les dangers de cette position incroyable, que fallait-il faire? Trois choses principales, qui, selon nous, comprenaient tout le reste: dompter la Révolution; rassurer la liberté; fortifier, régénérer le sens monarchique; ou, en d'autres termes, fonder la Restauration, non plus seulement dans les faits, comme pouvoir existant, mais dans les âmes, comme autorité acceptée et incontestable.

Ces trois choses, le Centre les fit-il, de 1816 à 1820, époque où il fut en possession du pouvoir? La droite les a-t-elles faites de 1820 à 1824, période égale, où elle fut à la tête des affaires? La question est clairement posée: de la réponse doit dépendre notre jugement sur le temps, les partis et les hommes.

Je ne crois pas plus à l'homœopathie en politique qu'en médecine. *Contraria contrariis curantur.* Pour dompter la Révolution (M. de la Palice ne dirait pas mieux), il fallait des contre-révolutionnaires. La Révolution venait d'être prise en flagrant délit de rébellion contre les premiers efforts du gouvernement nouveau pour donner à la France la liberté, la prospérité et la paix : il fallait la réprimer et la vaincre, non pas, grand Dieu! par des moyens

violents ou sanguinaires, mais en séparant nettement sa cause de celle de ces biens qu'elle venait de compromettre ou d'ajourner. Le Centre le pouvait-il? Le ministère, créé et appuyé par lui, en dirigeant ses forces contre l'extrême droite, devait nécessairement donner des gages, assurer du moins des ménagements aux révolutionnaires, en un moment où les classifications politiques étaient encore mal définies. Sans doute, aux époques de refonte sociale, après les grandes catastrophes, il est de règle, pour un souverain éclairé, d'appeler à soi d'autres éléments que ceux qu'il a, pour ainsi dire, apportés avec lui, de donner une place aux vaincus, aux antagonistes de la veille, et de faire concourir des forces longtemps hostiles à la formation d'un ordre nouveau. Louis XVIII, en suivant cette ligne très-sage, se conformait tout ensemble au penchant de son esprit et à de nombreux antécédents historiques; mais l'essentiel est que ces éléments, ces vaincus, ces forces, se soumettent et s'unissent sous la discipline du maître, que le sens monarchique s'affermisse de ce qu'il gagne au lieu de s'affaiblir de ce qu'il perd. Est-ce là ce qui eut lieu après l'ordonnance du 5 septembre? La Révolution recula-t-elle? la vit-on se fondre dans les rangs des défenseurs de ce trône qui rassurait ses adversaires, au risque de consterner ses amis? Hélas! non; les conspirations continuèrent; le fait même de la royauté était sans cesse remis en question parmi les coryphées de la gauche. En revanche, le sens monarchique, l'autorité, le respect, s'affaiblissaient parmi ces royalistes mis à l'écart et jouant avec ces armes séduisantes dont ils appréciaient l'usage, dont ils ignoraient la portée. Ils prenaient, contrairement à leur principe et à leur raison d'être, de fatales habitudes d'opposition, dont quelques-uns ne purent plus se départir, et qui, plus tard, sous la main d'un Coriolan de gé-

nie, devinrent le signal et le prélude des derniers malheurs.

Les conspirations, ai-je dit? M. Guizot en parle, comme de toutes choses, avec une haute convenance : il se demande loyalement « quels motifs suscitaient des colères si ardentes et des entreprises si téméraires. » — Il trace de délicieux ou piquants portraits des chefs parlementaires de cette conspiration permanente. Est-ce assez? y a-t-il, dans son accent, cette indignation vigoureuse que le crime inspire aux honnêtes gens? Oui, le crime : c'en était un alors, que de vouloir, sans autre excuse qu'une haine aveugle et une fièvre de révolte, précipiter de nouveau la France, toute saignante encore, dans d'effroyables abîmes, et cela — les conspirateurs en convenaient — en marchant au hasard, à l'aventure, sans avoir rien à mettre à la place de ce que l'on tentait de détruire. Ici je laisse parler M. Guizot. J'ai besoin, même pour le réfuter, de me retremper, de temps à autre, dans son beau langage. — « J'ai dit ailleurs, en parlant de Washington : C'est le privilége, souvent corrupteur des grands hommes, d'inspirer l'affection et le dévouement sans les ressentir. » « Nul homme, ajoute-t-il excellemment, n'a plus que l'empereur Napoléon joui de ce privilége : il mourait, à ce moment même, sur le rocher de Sainte-Hélène; il n'en trouvait pas moins, dans le peuple comme dans l'armée, des cœurs et des bras prêts à tout faire et à tout risquer pour son nom. Généreux aveuglement dont je ne sais s'il faut s'attrister ou s'enorgueillir pour l'humanité ! »

Napoléon mourait ou allait mourir : ni lui, ni aucun des siens, ni personne, ni aucune forme de gouvernement raisonnable, ne pouvait remplacer ces Bourbons contre lesquels on conspirait. Les renverser, c'était livrer la France aux horreurs de l'anarchie d'abord, et ensuite aux

puissances étrangères. Or, si l'on se sent disposé à l'indulgence pour les instruments de ces complots, pour ceux qui jouaient leur vie et qui succombèrent, que penser de ceux qui, placés plus haut, plus éclairés, plus en mesure de réfléchir et de prévoir, fomentaient sous main ces criminelles entreprises, assez ardents pour s'y complaire, assez prudents pour les désavouer quand la partie était perdue? Ceux-là, j'aurais voulu que M. Guizot les flétrît d'une de ces paroles indélébiles dont les grands historiens ont le privilége, et qui réparent en un jour des années d'erreur ou de mensonge. On a bien des fois dénoncé aux haines et aux risées populaires ces pauvres gentilshommes rentrant chez eux dans le costume et avec le souvenir d'un régime disparu, mal acclimatés à ce nouvel air, dépaysés dans un siècle qui leur avait tout pris et ne leur rendait rien, peu pressés de bénir ou de comprendre ce qui n'était encore pour eux que synonyme de deuil et de ruine. Non, ce n'étaient pas ceux-là qui méritaient les flétrissures et les satires : c'étaient les hommes riches, nobles, spirituels, éloquents, les aristocrates des complots et des sociétés secrètes, sourds aux leçons de l'expérience, acharnés contre ces Bourbons qui venaient tarir les larmes et guérir les plaies, et, après Robespierre, après Barras, après Bonaparte, après vingt-cinq années d'erreurs, de crimes et d'expiations, recommençant la lutte contre les réparateurs providentiels de leurs fautes et de leurs folies, sans avoir même le courage de marcher avec leurs complices et de périr avec leurs victimes. C'étaient là les insensés, les aveugles, les incorrigibles, criminels à la fois et ridicules : ils ont échappé à la caricature; ils n'échapperont pas à l'histoire.

Quoi qu'il en soit, — c'est M. Guizot qui nous le dit, — au moment où allait se former le cabinet de M. de Villèle, les

sociétés secrètes, les complots, les insurrections, un effort passionné pour le renversement de l'ordre établi, fermentaient et éclataient partout, dans les départements de l'Est, de l'Ouest, du Midi, à Béfort, à Colmar, à Toulon, à Saumur, à Nantes, à la Rochelle, à Paris même... En moins de trois années, huit conspirations sérieuses éclatèrent, *et mirent en question la Restauration.* — Preuve évidente que la Révolution n'avait pas été domptée, — bien au contraire, — pendant cette phase où le Centre avait gouverné! Et pouvait-il en être autrement? Excellentes pour une époque où le gouvernement eût été fondé, ces forces modératrices ou plutôt neutres étaient-elles suffisantes pour l'heure de crise et de péril? Loin de nous la pensée de nier les services spéciaux rendus au pays par des hommes tels que Gouvion Saint-Cyr, le baron Louis et leurs honorables collègues! Mais, pour vaincre un principe et en créer un autre, ce n'était pas assez, de même que, pour rendre la vie à un malade, il ne faut pas des palliatifs, mais des toniques. Les doctrinaires eux-mêmes, si distingués, si supérieurs dans le domaine de la politique idéale, n'y pouvaient rien, et je ne veux là-dessus d'autre témoignage que celui de M. Guizot. Quel est le type le plus illustre, le créateur et le père de la Doctrine? Tout le monde a répondu : c'est M. Royer-Collard. On peut croire, sans paradoxe, que les qualités et les défauts de M. Royer-Collard lui étaient quelque peu communs avec le groupe rallié autour de lui. Eh bien, M. Guizot dit de M. Royer-Collard : « C'était un grand spectateur et un grand critique plutôt qu'un grand acteur politique. » — Oui, et, si c'était là sa nature, c'était aussi l'effet de ses idées ; car il y a des idées qui portent à la contemplation et à l'examen, comme il y en a qui poussent à l'action. Un spectateur ! un critique ! Très-bien, pour la salle : mais les

planches? mais la pièce? que deviendrait le théâtre, où serait le drame, s'il ne s'y trouvait que des critiques et des spectateurs? Dans le drame politique comme dans l'autre, il existe des moments où le plus mince acteur est plus nécessaire que le spectateur le plus intelligent, le critique le plus infaillible. Pendant ces années orageuses et décisives, le royaliste le moins raisonneur, le révolutionnaire le plus aveugle, étaient plus dans le vrai et au cœur même de la question que ces métaphysiciens éminents, traduisant la politique en maximes générales. Les deux principes qu'ils représentaient se retrouvaient en présence; il fallait que l'un des deux triomphât de l'autre, et les intermédiaires ne pouvaient décider ni ce triomphe ni cette défaite.

Mais il fallait alors, dira-t-on, inquiéter, proscrire la liberté? Non, et ce second point du débat ne m'embarrasse pas plus que le premier. M. Guizot, en maint endroit de son livre, déclare avec son admirable bonne foi que la liberté put se montrer ombrageuse, qu'elle ne fut jamais gravement menacée ; qu'il y eut des taquineries peut-être, jamais d'inquiétudes sérieuses; que, même dans les moments où la contre-révolution semblait prévaloir, « les grandes institutions restaient debout, les libertés publiques se développaient avec vigueur. » — Ç'a été, en effet, tout d'abord et à l'époque dont nous parlons, le caractère distinctif des hommes de la droite, d'aimer et de pratiquer la liberté pour eux-mêmes, d'en user pour combattre leurs adversaires et pour arriver au pouvoir, et d'observer, dans cette lutte, toutes les grandes conditions du gouvernement constitutionnel. La génération qui nous pousse et qui va nous remplacer se figure peut-être que la bataille se livrait alors entre l'absolutisme et la liberté, que les hommes qui déclaraient la guerre au Centre étaient des

énergumènes ou des imbéciles, des hobereaux coiffés à l'oiseau royal, ne sachant que tirer au vol et signer leur nom, et rêvant le retour d'un régime d'ignorance et de barbarie. Ces imbéciles, ces énergumènes, s'appelaient Chateaubriand, de Bonald, Lamennais, Michaud, Villèle, la Bourdonnaye, Vatimesnil, Fiévée, de Féletz, Nodier, les frères Bertin; *j'en passe, et des meilleurs !* Pour mieux m'initier aux idées d'un temps où je venais à peine de naître, j'ai eu la patience de lire toute la collection du *Journal des Débats* de 1816 à 1820. Les *Débats*, le journal des penseurs et des libéraux les plus raffinés, soutenaient alors la lutte contre le ministère du Centre, et j'ai été frappé de tout ce qu'il y a là d'idées libérales et vraiment politiques, mêlées aux ardeurs de cette lutte. La Chambre de 1815 elle-même pouvait être fougueuse, exigeante, imprudente, excessive : elle n'était pas servile ; elle était libérale à sa manière ; elle représentait, sous un autre ciel et dans un autre temps, cette indépendance du gentilhomme de province, ruiné au service du roi, et venant lui demander de confondre leurs intérêts pour mieux vaincre leurs ennemis.

Le dernier complaisant de la Terreur, le dernier roué du Directoire, le dernier valet de l'Empire, et, le dirai-je? le dernier courtisan de la Monarchie constitutionnelle, étaient autrement façonnés à la servitude et au despotisme que ces demeurants d'un autre âge, pauvres et fiers, allant s'asseoir en habit râpé sur les bancs du palais Bourbon. Non, ils ne menaçaient pas les libertés ; ils n'inquiétaient pas les opinions ; ils alarmaient les passions et les intérêts, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus impitoyable. La liberté pouvait les laisser dire ; la Révolution ne leur pardonnait pas.



Le gouvernement du Centre avait-il réussi à fonder la

Restauration, à faire croire à sa vitalité, à sa durée, à sa force? En discutant les deux autres questions, il me semble que j'ai résolu d'avance celle-là. Si la Révolution n'était pas vaincue, si le sens monarchique restait altéré, si la cause de la liberté véritable n'était pas, malgré d'honorables efforts, dégagée de celle des passions révolutionnaires, on peut en conclure que la Restauration n'était pas fondée, et M. Guizot le reconnaît franchement. Il énumère, avec une satisfaction très-légitime, tout ce que ce ministère avait fait de bien et d'utile; il nous montre la vie rentrant peu à peu dans ce corps exténué et déchiré... Voilà, peut-il nous dire, ce que le gouvernement accomplit au milieu de tant de difficultés et d'orages. — Oui, pourrions-nous répondre; oui, voilà ce qui était fait à cette date de 1819 et 1820; mais, à cette date aussi, Grégoire était élu et le duc de Berry assassiné.

On le voit, en dépit de louables tentatives et d'excellents travaux de détail, le Centre n'avait pu atteindre le but que le gouvernement devait se proposer pour être viable et durable. Il n'avait ni vaincu son ennemie, ni rassuré son alliée, ni fortifié son principe. La Droite fit-elle mieux? fit-elle davantage? C'est encore à M. Guizot que je m'adresserai. Au premier rang de ses droits à la reconnaissance de nos amis, je place la justice qu'il rend à M. de Villèle. Jamais M. de Villèle ne m'a paru plus grand ni meilleur que dans le premier volume de ces *Mémoires ;* et je suis d'autant moins suspect que, fidèle à mes préoccupations littéraires, j'avais eu toujours plus d'attrait pour son brillant et immortel antagoniste. On a dit que M. de Villèle avait été le bon sens de la Restauration, et que M. de Chateaubriand en avait été l'imagination. On ne saurait mieux dire, et pourtant je voudrais davantage. M. de Villèle fut la Restauration elle-même; il la person-

nifia dans sa sagesse, dans son honnêteté, dans sa droiture, dans son utilité pratique et directe, dans son intelligence profonde des vrais intérêts du siècle et de l'avenir, dans ses racines provinciales, dans son nom symbolique, qui lui restera; car elle ne fut pas la restauration d'une race royale, mais la restauration d'un pays. En France pourtant, lorsque le bon sens est d'un côté et que l'imagination va de l'autre, on sait ce qui arrive. Aussi nous permettra-t-on de déplorer l'erreur de ceux qui crurent que la Restauration avait besoin d'autre chose que de ses qualités essentielles et effectives, qu'elle ne pouvait se passer de poésie, de ces fleurs chevaleresques mêlées à sa nouvelle couronne par un grand écrivain; parure artificielle et surannée qui faisait sourire les positifs; pâles reflets du passé qui mettaient le présent en méfiance. Il était clair que l'imagination populaire ne suivrait pas sur ce terrain les amis de la monarchie, qu'elle s'arrêterait en route pour se tourner vers ce captif gigantesque dont la vie et la mort lui parlaient de plus près et la remuaient plus profondément. La rupture entre l'imagination et le bon sens de la Restauration, entre M. de Chateaubriand et M. de Villèle, en fut plus fatale et les esprits plus aisément entraînés. Ceci nous conduit à la seconde partie du livre de M. Guizot.

Les doctrinaires étaient ou auraient pu être, à l'époque dont nous parlons, des professeurs de politique constitutionnelle; mais peut-il y avoir des professeurs d'une science qui n'existe pas encore, des maîtres d'une langue qui n'est pas formée? Pour que ces hommes si distingués eussent sur leur temps l'influence qu'ils méritaient par la supériorité de leur esprit plus encore que par la rectitude de leurs idées, il eût fallu un public disposé à les écouter, un auditoire capable de les comprendre, un terrain

assez net, assez déblayé, pour que les haines, les ressentiments, les passions, les méfiances, les confusions volontaires ou forcées d'opinion et de langage, y cédassent le pas aux enseignements de la philosophie politique. Or veut-on savoir comment les doctrinaires étaient traités, à ce même moment, par ceux qui auraient dû, semble-t-il, s'accommoder le mieux de leurs maximes et les accepter le plus volontiers pour médiateurs entre la Révolution et le trône? Je lis dans le *Journal des Débats* du 8 octobre 1820 les lignes suivantes, qui paraîtront bizarres à ses lecteurs d'aujourd'hui : « Beaucoup de gens en France ont entendu parler des *doctrinaires;* mais il en est très-peu qui les connaissent, qui les comprennent, qui aient des idées positives sur le nombre de leurs partisans, sur leurs dogmes politiques, sur le but où ils tendent. Que ceux qui veulent tout savoir lisent, *s'ils peuvent en venir à bout*, les trois cents pages que vient de publier M. Guizot (*du Gouvernement de la France et du Ministère actuel*). Je ne leur réponds pas qu'ils arriveront à des notions bien lucides sur ce qu'ils ont ignoré jusqu'ici; mais, du moins, ils auront le plaisir de savoir, comme Socrate, qu'ils ne savent rien... Il y a malheureusement deux partis en France, celui des royalistes et celui des révolutionnaires; eh bien, entre ces deux partis, il existe une association imperceptible de cinq ou six *songe-creux* dont la tête se perd constamment dans les brouillards, qui ne parlent que par abstractions, qui subordonnent les faits les plus évidents, les passions les plus naturelles, les leçons les plus décisives de l'expérience, à je ne sais quelles théories inintelligibles ou susceptibles de toute espèce d'interprétation, » etc., etc. L'article a trois colonnes, et tout est du même ton. Le 10 octobre, le 1er décembre, le *Journal des Débats* revient encore à la charge, appelant le livre de

M. Guizot un *mauvais livre*, lui reprochant d'avoir créé deux peuples dans un peuple, d'avoir ressuscité les vieilles distinctions entre les vainqueurs et les vaincus, entre les Gaulois et les Francs (chose étrange! ce que nous devions reprocher, trente ans plus tard, à l'école de MM. Louis Blanc, Jean Reynaud et Pierre Leroux)! Enfin, comme pour prouver jusqu'où peut aller l'esprit de parti quand les partis et les gens d'esprit ne s'entendent pas ou ne veulent pas s'entendre, le *Journal des Débats*, dans son numéro du 12 janvier 1821, annonçant avec de justes éloges l'édition des *Œuvres de Shakspeare*, publiée par M. Guizot, ajoute une phrase que nous n'avons pas le courage de reproduire textuellement, mais qui signifie qu'il regarde M. Guizot comme aussi bon littérateur que mauvais politique.

Si nous nous sommes arrêté un moment à ces souvenirs, ce n'est pas pour nous donner le plaisir d'étaler une érudition facile ou de grouper de piquants contrastes: c'est pour montrer à quel étage de la Babel politique on en était pendant ces années orageuses où les faits parlaient plus haut que les idées, où les passions étouffaient les doctrines. Afin de nous rendre un compte encore plus exact des positions respectives, rapprochons de nos citations quelques dates, quelques synchronismes, qui achèveront d'en fixer la valeur et le sens. Un an à peine s'était écoulé depuis l'assassinat du duc de Berry; le duc de Bordeaux venait de naître, et Louis XVIII avait dit, en le présentant au peuple enthousiasmé: « Il nous est né un enfant à tous! » Napoléon Bonaparte n'avait plus que peu de jours à vivre; et sa mort, en ajoutant au merveilleux prestige de sa vie, allait ajouter aussi aux preuves de l'aveuglement et de la démence de ceux qui conspiraient en son nom. Les complots n'en persistaient pas moins, et

donnaient le triste spectacle de tentatives criminelles et de condamnations inévitables. Des entreprises encore plus folles, de fréquentes explosions de poudre dans le voisinage des Tuileries ou dans le palais même, annonçaient le délire de la haine; des émeutes d'étudiants agitaient nos rues et nos écoles; la littérature et la presse de l'extrême Gauche redoublaient de violence; le *Constitutionnel* demandait une nouvelle apothéose de Voltaire et la lecture publique, en plein théâtre, de l'*Épître*, alors célèbre, de Chénier le régicide. La souscription nationale de Chambord aiguisait la plume venimeuse de Paul-Louis Courier. A l'extérieur, en Espagne, à Turin, à Naples, trois essais de révolution prouvaient à quel point l'esprit révolutionnaire était à la fois incorrigible et impuissant. Nous le demandons, en présence d'une situation pareille, que pouvaient quelques idées générales invoquées par quelques intelligences élevées et solitaires? Si les doctrinaires avaient raison, — question qui nous entraînerait beaucoup trop loin, — ils avaient, comme Galilée, raison trop tôt. Or, en politique, avoir raison trop tôt, c'est avoir tort; car là où tout doit se résoudre en action directe et pratique sur les affaires et sur les hommes, les idées cessent d'être justes du moment qu'elles ne sont pas encore applicables. Les doctrinaires auraient eu besoin d'une nation faite exprès, pour qu'elle pût se diriger et se régler d'après leurs maximes. Mais les nations ne se font pas en un jour; ce qui s'acquiert le plus difficilement, la pondération des intérêts, des passions et des opinions, n'arrive pas sans obstacle et sans lenteur, surtout après ces crises où tout un pays saigne à la fois, où chaque souvenir est une blessure, où toute violence a son prétexte et son excuse. M. Guizot a écrit là-dessus une belle page : « Le régime représentatif est, en dernière analyse, un régime de

sacrifices mutuels et de transactions entre les intérêts divers qui constituent la société. En même temps qu'il les met en présence et aux prises, il leur impose l'absolue nécessité d'arriver à un certain terme moyen, à une certaine mesure d'entente ou de tolérance réciproque qui puisse devenir la base des lois et du gouvernement, » etc. — Oui, après dix, quinze, vingt années d'exercice de ce gouvernement, quand tous les termes en sont bien définis, et surtout quand le principe monarchique sur lequel il repose est accepté comme inviolable. Mais, lorsque tout est encore en question, lorsque, d'une part, les serviteurs de la royauté se voient disputer ce bien reconquis après tant de souffrances, lorsque, de l'autre, on persuade à la bourgeoisie et au peuple que l'ancien régime va leur reprendre ces *conquêtes* achetées si cher, quelle autorité peut avoir un cours de sacrifices mutuels et de tolérance réciproque, publiquement professé, à la tribune et dans la presse, par un groupe d'élite? L'erreur de M. Royer-Collard, de M. Guizot et de leurs amis, fut de supposer, *à priori*, un public tout prêt pour leur politique, au lieu d'attendre que cette politique se fût peu à peu infiltrée dans la société nouvelle sous les auspices d'une royauté fortement constituée, énergiquement défendue contre ses ennemis, et d'en faire alors la matière d'un enseignement pratique dont tout le monde eût pu profiter. C'est là, du reste, l'écueil de tous les esprits enclins à prendre leurs idées pour type du vrai et du possible, au lieu de les subordonner à ce qui est réellement possible et vrai. Les doctrinaires créaient une nation idéale à l'usage de leur système d'éducation politique, comme l'auteur d'*Émile*, cinquante ans auparavant, avait créé un homme chimérique au profit de son système d'éducation physique et morale.

En résumé, à cette date qui divise en deux parties ces premiers souvenirs de M. Guizot, et qui le fit sortir du gouvernement pour le jeter dans l'opposition, l'avénement de la Droite et de M. de Villèle aux affaires ne fut que le résultat logique, inévitable, éminemment constitutionnel, d'une situation qui ne pouvait se résoudre que par une catastrophe immédiate ou par une réintégration plus complète et plus vive du principe monarchique en face de périls urgents et d'ennemis acharnés. Pour que M. de Villèle et son parti n'arrivassent pas au pouvoir en ce moment décisif, il eût fallu ou une pression violente de l'opinion révolutionnaire, ou une persistance fâcheuse du roi dans un sens de favoritisme et de politique personnelle, c'est-à-dire les deux choses les plus diamétralement contraires aux éléments et à l'essence du gouvernement représentatif. C'étaient les conditions mêmes de la Charte, les courants de l'esprit public, le ressort et le jeu le plus naturel des institutions nouvelles, qui amenaient sur la scène le ministère de la Droite, et non pas du tout une réaction anti-libérale, une pensée de rupture avec le pacte fondamental de la monarchie de 1814. Mais, nous dit-on, n'était-ce pas la *contre-révolution* qui s'installait, avec ce ministère, dans le cabinet des Tuileries ? Ce mot seul suffirait à prouver combien était grande alors cette confusion d'idées et de langage contre laquelle devait échouer toute la métaphysique des doctrinaires. Évidemment ce mot avait deux sens : pour les uns, il signifiait l'envie de détruire tout ce que la Révolution avait fait, de ressaisir tout ce qu'elle avait conquis, et il était dénoncé comme tel aux colères et aux méfiances populaires. Pour les autres, il signifiait, — et c'était là son vrai sens, — le dessein d'en finir avec cette Révolution toujours persistante et compromettant, par ses violences à froid et à

vide, ses *conquêtes* les moins contestées. M. de Villèle l'entendait ainsi, et nous voici, cette fois, bien près de M. Guizot. Dans cette partie de son livre, il rend justice à tout ce qu'avaient de constitutionnel l'entrée aux affaires et les intentions de M. de Villèle : il cite une lettre de lui, qui se termine par ces paroles significatives : « Je suis né pour la fin des révolutions. » — Rien de plus exact ni de plus sage ; dans la pensée de l'habile ministre, les quatre ou cinq années qui venaient de s'écouler n'avaient été, pour ainsi dire, que cette espèce de bouillonnement qui suit les grandes tempêtes ; mais, pour le salut de tous, du roi comme du pays, de la monarchie comme de la liberté, il était temps que ce regain de révolution disparût, que les intérêts vraiment nationaux dominassent enfin les passions et les rêves, que le parti de la droite, le seul possible alors, discipliné par un chef digne de sa confiance, fondât quelque chose, rendît la Restauration visible et viable, et forçât ses ennemis, sinon à l'aimer, au moins à y croire. Tel fut M. de Villèle à ce début et dans la première phase de son ministère. M. Guizot le reconnaît avec une loyauté parfaite, tout en se qualifiant de « spectateur opposant, à qui le temps a apporté sa lumière et enseigné l'équité. » — « En décembre 1821, ajoute-t-il, M. de Villèle arriva au pouvoir par le grand et naturel chemin... Les événements ont des malices imprévues. La Charte portait au pouvoir l'homme qui l'avait, le premier, combattue avant sa promulgation... Parmi les hommes de notre temps, c'est un trait distinctif de M. de Villèle d'être arrivé au gouvernement comme homme de parti et d'être resté homme de parti dans le gouvernement, tout en travaillant à faire prévaloir, parmi les siens, l'esprit de gouvernement sur l'esprit de parti. Ce modérateur du côté droit lui a toujours été fidèle. » — Quel bel éloge sous

une plume de « spectateur opposant ! » M. Guizot, s'il n'était encore quelque peu dominé par le mirage des souvenirs, conviendrait, avec nous, qu'il était impossible, à cette époque, de gouverner autrement, pour rassurer à la fois le roi, les royalistes et cette partie de la nation qu'il fallait accoutumer à voir dans la Restauration la puissance d'un droit et la puissance d'un fait. Toute la conduite de M. de Villèle fut conforme à ce programme. Il modéra le côté droit sans jamais le trahir ; il rassura le pays en légalisant, dans l'œuvre de la Révolution, ce qui ne pouvait plus se détruire, en neutralisant dans ses récidives ce qui devait cesser ou tout perdre. Nous n'avons pas à indiquer ici les principales mesures de son ministère ; elles sont dans toutes les mémoires ; tous les politiques ont salué, comme des chefs-d'œuvre de sagesse, ces lois financières qui indemnisaient les émigrés et tranquillisaient les acquéreurs au profit des finances de l'État et de la plus-value des terres, et cette guerre d'Espagne, qui rendait une armée à la France et faisait concourir ensemble à une œuvre de réparation et de gloire les vieilles renommées de l'Empire et les antiques noms de la Monarchie. C'était bien là finir la Révolution ; du moment qu'il n'y avait plus deux peuples dans un peuple, deux armées dans une armée, la Révolution n'avait plus de raison d'être : un instant, elle se crut vaincue ; les conspirations cessèrent : la haute banque, le commerce, les manufacturiers, malgré leurs préventions et leurs méfiances, reconnurent la supériorité du ministre : les finances, ce vif-argent du thermomètre politique, montèrent au beau fixe et prirent cette impulsion inouïe qui révéla tout à coup à notre siècle un nouveau pouvoir et un nouveau monde : la campagne d'Espagne prépara des défenseurs à la Grèce et des vainqueurs à l'Algérie. N'y a-t-il

pas dans cet ensemble quelque chose comme l'heureux effort d'un gouvernement, longtemps contesté, qui s'affirme, se constitue et se prouve par ses succès et par ses œuvres? Oui, M. de Villèle, autant qu'il était en lui, terminait la Révolution; il ne voulait rien au delà : M. Guizot le déclare loyalement, et nous n'en demandons pas davantage.

Mais deux accidents vinrent rompre cette heureuse veine, et apprêter, pour un avenir prochain, de nouvelles alarmes : la disgrâce de M. de Chateaubriand et la mort de Louis XVIII. On sait que le trop brusque renvoi de l'éclatant écrivain fut, de la part du vieux roi, affaire toute d'antipathie ou de rancune personnelle. Constitutionnel dans sa politique, Louis XVIII était, par malheur, absolu dans ses répulsions ou ses préférences. En outre, il crut que l'*ultra* de 1816 et du *Conservateur* ne pourrait jamais, dans son opposition, s'appuyer que sur la droite, et que, la droite étant alors acquise au ministère, cette opposition serait impuissante : il ne comprit pas, lui, si spirituel pourtant, que la Gauche allait prêter ses échos sonores aux cris de colère de l'orgueil et du génie. Le passage d'un règne à l'autre s'accomplit sans secousse, et ce fut encore un trait de sagesse de M. de Villèle d'avoir préparé les esprits à cette transition inévitable, de façon à trouver pleine confiance chez le nouveau roi, et à le placer, au début, sous un jour favorable vis-à-vis de la nation. Bien que M. Guizot juge Charles X avec cette respectueuse convenance dont il ne s'écarte jamais, nous n'acceptons tout son jugement ni sur le roi ni sur le règne. Charles X manqua de cette clairvoyance un peu égoïste qui évite les fautes dans le présent, sauf à léguer à l'avenir la nécessité de les commettre; il ne comprit ni son temps, ni la société nouvelle, ni le gouvernement con-

stitutionel, comme les avait compris son prédécesseur ; et pourtant, même dans cette seconde partie de la Restauration et du ministère Villèle, je pose hardiment la question, décisive à mes yeux : Charles X et son conseil voulurent-ils autre chose que la contre-révolution raisonnable et nécessaire, telle que nous l'avons définie ? Non. L'Opposition voulut-elle autre chose que la chute du ministère de la Droite, et, à travers ce ministère, continua-t-elle à attaquer la royanté elle-même ? Oui. En d'autres termes, de quel côté fut alors l'arrière-pensée hostile, dépassant au fond son but apparent ? La réponse ne nous semble pas douteuse.

Mais M. de Villèle, nous dit M. Guizot, eut le malheur de se laisser entraîner par ses amis. L'extrême Droite, se sentant soutenue par le roi, cessa de se contraindre, exigea de son ministre plus qu'il n'aurait dû ou voulu lui accorder, lui fit perdre sa physionomie véritable, qui consistait à modérer son parti en lui restant fidèle, et finit par le rendre si impopulaire, qu'il succomba sous les éclats de l'opinion publique. Est-ce bien exact ? Est-ce dans certaines mesures de M. de Villèle qu'il faut chercher la cause de son impopularité finale, et non pas dans la durée même de son ministère ? M. Guizot, en interrogeant de plus près ses souvenirs personnels, n'y trouverait-il pas la preuve que les ministères qui durent trop longtemps arrivent à se heurter contre toutes sortes de périls et toutes sortes d'ennemis ? Quel reproche si accablant adresserons-nous donc à M. de Villèle ? Son idée de conversion des rentes ? Ce blâme, en 1858, semblerait dérisoire. La dissolution de la garde nationale de Paris ? M. Guizot a-t-il quelque raison de croire que cette garde nationale ait *gardé* bien héroïquement la monarchie constitutionnelle et la liberté ? La loi du sacrilége ? Nous touchons ici à un point très-délicat, et

tout le monde comprendra les motifs qui nous empêchent de discuter avec l'illustre auteur de ces *Mémoires* les rapports de l'Église avec l'État. Sans doute, pour parler son beau langage, « l'Église chrétienne n'est point comme l'Antée païen qui reprend ses forces en touchant à la terre. » — Prenons garde pourtant qu'à force d'isoler la terre de l'Église chrétienne, c'est-à-dire du ciel, nous ne finissions par renfermer tout l'homme dans les intérêts terrestres, et par exiler le ciel de l'âme humaine comme des lois extérieures ! Ce n'est pas une opinion que je donne ici, mais un sentiment : je me suis bien souvent questionné là-dessus en dehors de toute distinction de culte et de dogme ; et jamais je ne me suis senti froissé de l'idée que l'homme qui vole des vases sacrés dans une église serait puni plus rigoureusement que celui qui enjambe le mur d'un enclos pour voler une poule ou un lapin. Est-ce enfin l'essai de réaction contre la liberté de la presse? « Je suis, nous dit M. Guizot, de ceux que la presse a beaucoup servis et beaucoup attaqués; j'en ai fait moi-même, dans le cours de ma vie, un grand usage. C'est en mettant publiquement mes idées sous les yeux de mon pays que j'ai fait mes premiers pas dans son attention et son estime. » — Non, M. Guizot se calomnie; pour que ses grandes qualités d'orateur et d'écrivain se révélassent à son pays, il n'avait pas besoin de la presse, ou du moins de cette presse qui, depuis cinquante ans, a constamment faussé le sens public, glorifié le mal, insulté le bien, envenimé les dissidences, et rendu impossible l'accord entre les honnêtes gens de tous les partis. Est-ce assez de demander, comme contre-poids à la liberté de cette presse, une forte organisation sociale, de fortes lois répressives et de fortes mœurs? — Mais cette organisation, comment l'aurez-vous, si vous laissez agir ce dissolvant quotidien

qui est pour les intelligences ce qu'un poison lent est pour les corps? Ces lois, comment les obtiendrez-vous, si vous maintenez cette puissance qui les élude et les déjoue, qui se proclame elle-même une loi supérieure à toutes les autres? Ces mœurs enfin, ces fortes mœurs, comment subsisteront-elles dans une société où l'on affaiblira, chaque matin, l'amour de la vérité et la haine du mensonge? Pour moi, je l'avoue, j'éprouve pour la presse le douloureux sentiment d'un fils forcé de reconnaître que sa mère a commis des fautes irréparables : je ne la maudis pas, je ne la dénonce pas, je l'indique aux législateurs à venir comme un problème qu'il faut résoudre et que M. Guizot n'a pas résolu. Si nous insistons sur ce point, c'est qu'il nous livre un des traits caractéristiques de ces *Mémoires*, et, en général, de cet éminent esprit; une philosophie politique supérieure même à ses expériences, un détachement absolu de ses légitimes sujets de rancune, joint à une fidélité obstinée à ses souvenirs et à ses idées. Mais ce point se rattache aussi à la vraie question, aux vrais coupables de cette époque où s'accomplit une nouvelle rupture entre la Restauration et l'opinion. Jamais l'opinion ne but plus avidement ces philtres dangereux, qui, en certains moments, enivrent une nation tout entière; jamais, sous une prétendue polémique antiministérielle, ne se trahit plus hardiment la pensée implacable et acharnée du renversement de la monarchie. Tout fut bon aux chefs et aux soldats de cette meurtrière croisade, le premier-Paris, le pamphlet, l'allusion, la caricature, la satire; ils ne se donnaient pas même la peine de cacher le vrai sens de leurs attaques, la vraie portée de leurs coups. Qu'on me permette, entre mille autres, un souvenir du temps : car enfin nous voici bien avant dans la politique, et je voudrais laisser percer un petit bout

d'oreille littéraire. M. de Villèle fut, à cette époque, le *héros* d'une épopée satirique, écrite par deux jeunes poëtes *libéraux*, dont l'un, après toutes sortes d'apostasies, a fini, je crois, dans d'obscures fonctions, dont l'autre s'est fait fournisseur de dithyrambes et de cantates en l'honneur de toutes les républiques et de tous les empires. Ce poëme eut un succès fou. Savez-vous comment il finissait? Voici les derniers vers :

. . . . . . Et la France espéra. . . . . . .
Panthéon ! Ta croix d'or s'éclipsa sur ton dôme !
Sous les parvis sacrés de la place Vendôme
La terre tressaillit, et l'oiseau souverain
S'agita radieux sur son sceptre d'airain.

On le voit, la croix et le trône n'étaient, en définitive, pas plus épargnés que le ministre des finances; dans ses moindres éclats de rire, la Révolution montrait toutes ses dents. Que fit Charles X, cependant, au milieu de ces témoignages d'une hostilité toujours croissante? Ce qu'aurait fait, à sa place, le roi le plus passionnément constitutionnel : il céda au vœu du pays, à la majorité parlementaire; il congédia le ministère Villèle et nomma le ministère Martignac. C'est ici que j'en appelle aux souvenirs de M. Guizot; quoique très-humble écolier de rhétorique, je commençais à observer, et la suite n'a pas démenti mes impressions d'adolescent. Ce qui me frappa, ce qui me frappe encore, c'est le peu d'importance qu'attachèrent les hommes, même les plus éminents et les plus habiles, de l'opposition victorieuse, à ce nouveau ministère, si intelligent et si libéral; le peu d'appui qu'il trouva dans le Centre gauche, dans la jeune génération doctrinaire, parmi les rédacteurs du *Globe* et de la *Revue*

française. Quand un roi est soupçonné d'inclinations peu constitutionnelles, que doivent faire les gens qui veulent le convertir sans le renverser? Lui rendre impossible une nouvelle échappée du côté de l'extrême Droite, et, pour cela, affermir de tout leur pouvoir le ministère né de la victoire. Un cabinet qui comptait parmi ses membres M. de Martignac, M. de Vatimesnil, M. de la Ferronnays, M. Hyde de Neuville, avait de quoi rallier tous ceux qui ne voulaient pas la royauté sans la Charte à tous ceux qui ne voulaient pas la Charte sans la royauté. Ce ralliement eut-il lieu? Non; la Gauche resta implacable, le Centre gauche indifférent ou malveillant. Il refusa son concours, ou y mit des conditions plus fâcheuses qu'une franche rupture. Ce roi pieux, septuagénaire, on troubla sa conscience, on froissa son cœur par ces coupables ordonnances de 1828, aussi funestes, dans leur genre, que celles de 1830. Cette monarchie, que l'on accusait de favoriser les influences cléricales, on lui imposa des mesures qui nous paraissent aujourd'hui monstrueuses, à nous, les élèves de l'Université, les témoins des efforts incessants de notre siècle pour se débarrasser de Dieu. Et l'on s'étonna que ce roi, abandonné ou mal soutenu par la majorité parlementaire, ce chrétien blessé au cœur, ce survivant d'une race royale décimée par l'échafaud et le poignard, demandât à l'amitié ce que lui refusait la politique! On a maintes fois cité le mot de M. Royer-Collard après la nomination du ministère du 8 août : « C'est un effet sans cause. » — Hélas! l'illustre doctrinaire se trompait : c'était l'effet de trop de causes, et toutes n'étaient pas à l'honneur des adversaires de la royauté.

Nous n'avons, bien entendu, à prendre parti ni pour le ministère Polignac, ni pour les ordonnances de Juillet. M. Guizot a glissé rapidement sur cette dernière période :

bornons-nous à indiquer un des points de vue de l'illustre écrivain. — « M. de Polignac, nous dit-il, avait tenté de dissiper, par une profession de foi constitutionnelle, les préventions dont il était l'objet. Ses assurances d'attachement à la Charte n'étaient point, de sa part, un simple calcul ambitieux et hypocrite ; il se tenait réellement pour ami du gouvernement constitutionnel, et n'en méditait point la destruction. Seulement, dans la médiocrité de son esprit et la confusion de ses idées, ne comprenant bien ni la société anglaise, qu'il voulait imiter, ni la société française, qu'il voulait réformer, il croyait la Charte conciliable avec la prépondérance politique de l'ancienne noblesse et la suprématie définitive de l'ancienne royauté, et il se flattait de développer les institutions nouvelles en les faisant servir à la domination des influences qu'elles avaient précisément pour objet d'abolir ou de limiter. » — Otez la médiocrité d'esprit, qui fait rarement fortune en France; le nom même du prince de Polignac, trop odieux à la Révolution; l'amitié de Charles X, qui le rendait suspect au libéralisme; et je ne sais si je ne donnerai pas raison à l'homme médiocre contre son éminent antagoniste. Il me semble du moins qu'il y avait là un programme très-passable de monarchie constitutionnelle s'appuyant sur l'élément aristocratique, le seul qui puisse maintenir l'équilibre entre le pouvoir et la liberté. Si on nous répond que cette monarchie est, dans ce cas-là, impossible en France, parce que l'influence aristocratique a disparu pour jamais, nous répondrons qu'elle est bien plus impossible encore avec la démocratie pour alliée, parce que la démocratie n'en veut pas, parce que ce gouvernement ne répond, dans le fait, ni aux goûts, ni aux passions, ni aux ambitions réelles de la démocratie. M. Guizot aime-t-il mieux ce *torysme bourgeois* dont il fait,

à tort, selon nous, la base de la monarchie constitutionnelle? Ce *torysme*, où est-il? qu'a-t-il fait? qu'a-t-il conservé? Je le vois, aux heures décisives, présentant les armes au radicalisme et à la démagogie; je le vois, aux heures transitoires, s'amusant à donner des leçons au pouvoir : je cherche en vain dans ses rangs une idée vraiment politique, et c'est pour avoir attendu de lui le succès et la durée de leurs doctrines que les politiques ont succombé. Mais M. de Polignac n'était pas éloquent? « Il resta muet, dit M. Guizot; c'est à de plus hautes conditions que les aristocraties politiques se maintiennent ou se relèvent. » — Hélas! nous le lui demandons encore; quand l'heure fatale des monarchies a sonné, à quoi sert l'éloquence?

M. de Polignac eût-il été plus éloquent, eût-il été plus sincère encore, plus passionné dans son dévouement à la Charte, il n'en était pas moins condamné d'avance, et le Trône avec lui. Les combattants du 29 Juillet auraient pu dire aux rédacteurs de l'Adresse des 221 ce que Danton disait à Sieyès à propos de Louis XVI : « Vous nous aviez donné un cadavre; nous l'avons enterré, rien de plus. » Cette Adresse couronna dignement une année pendant laquelle l'Opposition sembla constamment prendre pour devise ces mots du plus vif et du plus hardi de ses organes : « Enfermer le roi dans la Charte, et le forcer d'y périr ou de sauter par la fenêtre. »

N'allons pas plus loin : les lecteurs de M. Guizot, — et qui ne l'a pas lu? — apprécieront nos réserves, les points où nous nous séparons de lui, tout en l'admirant. La matière n'est pas épuisée; le procès sera repris et plaidé par des plumes plus autorisées que la nôtre. Critique littéraire, il nous était impossible de ne pas proclamer les beautés de ce livre, qui relève la littérature de ses récentes

déchéances. Fidèle à un ordre de vérités et de sentiments politiques, nous ne pouvions pas ne pas indiquer des différences entre les souvenirs de M. Guizot et les nôtres, entre la façon dont il explique la chute de la branche aînée des Bourbons et la manière dont nous expliquons le triomphe de la Révolution. De là, dans cette étude si rapide d'ailleurs et si incomplète, un mélange d'hommages sincères et d'objections attristées, qui nous fera probablement accuser par les uns de nous être prêté avec trop de complaisance aux entêtements du génie, par les autres de garder trop intactes notre consigne de royaliste et nos susceptibilités de vaincu. Peu importe! l'essentiel est de constater, de rappeler, en finissant, que, même sans accorder à la Restauration rien de ce qui ressemblerait à un désaveu de son propre passé, M. Guizot a montré tout ce que son origine avait de national, de sauveur et de nécessaire ; que, même en refusant aux hommes de la Droite la part qui, selon nous, leur est due, M. Guizot, par le seul effet de la vérité sur un esprit élevé et loyal, les a fait paraître bons, utiles, honnêtes, habiles ; qu'enfin pour ses lecteurs royalistes l'impression finale et suprême de cette lecture est d'être fiers d'avoir servi ce gouvernement, de l'avoir aimé, de l'aimer et de l'honorer toujours.

II

M. LE DUC DE NOAILLES

HISTOIRE DE MADAME DE MAINTENON ET DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DU RÈGNE DE LOUIS XIV[1].

Autrefois il y aurait eu quelque mérite, — quelque nouveauté du moins, — à prendre parti pour madame de Maintenon. Elle comptait de nombreux détracteurs, jusque dans la société polie et parmi les gens de goût. Aujourd'hui une légitime réaction s'est accomplie en son honneur, et ce ne doit pas être une médiocre joie pour son historien, que de songer à quel point il contribue à cette réhabilitation d'une illustre et vertueuse mémoire. Chose remarquable ! cette réaction est devenue de plus en plus vive, à mesure que s'est accrue la popularité littéraire et historique du plus éloquent et du plus mortel ennemi de madame de Maintenon. Jamais on n'a lu et admiré Saint-Simon plus que de nos jours ; hier encore, un éminent écrivain a pu dire que le dix-neuvième siècle l'avait découvert [2];—et, pendant ce temps, celle que Saint-

[1] IIIe volume.

[2] M. le comte de Montalembert. — *Correspondant* du 25 janvier 1857.

Simon a calomniée et outragée, la femme contre laquelle ses *Mémoires* sont en guerre ouverte, mieux étudiée, mieux connue, dégagée du sombre et mélodramatique attirail dont on l'avait affublée, nous est apparue dans toute sa grâce sobre et discrète, dans l'attrayante droiture de son cœur et de son génie. Deux leçons ressortent de ce contraste, en guise de moralités : la première, c'est que les haines entre contemporains dépassent presque toujours leur but au lieu de l'atteindre, et que la postérité, pour mieux casser leurs jugements passionnés, force parfois le persécuteur et sa victime à s'acheminer côte à côte dans une gloire commune ; la seconde, c'est que notre époque, au milieu de ses fautes et de ses misères, a pourtant le bon esprit d'appliquer à ces révisions du passé un goût plus sincère et plus réfléchi pour les documents vrais et authentiques, faisant ainsi à chacun sa part, et sachant rendre hommage à l'âme haute, au grand style, à l'éclat incomparable du *Mémorialiste* partial, sans prendre au mot ses inimitiés, ses invectives et ses colères.

C'est donc dans des conditions bien douces que M. le duc de Noailles poursuit sa belle *Histoire de madame de Maintenon*. Cette idée de réparation et de justice presque filiale qui lui a inspiré son livre, il la voit se réaliser au dehors, avant que ce livre soit terminé ; et, par cela même qu'elle se réalise, elle fait désirer plus vivement et plus curieusement rechercher chaque nouveau volume d'une œuvre qui n'a plus à rectifier l'opinion, mais à profiter de ses retours. Il y a quinze ans, lorsque l'on commença à annoncer les premières parties de cette *Histoire*, il sembla aux admirateurs de madame de Maintenon que son biographe allait leur fournir des pièces justificatives à l'appui de leur admiration, et nul assurément n'était mieux placé, ni mieux autorisé, pour répondre à cette attente.

Ces pièces ont abondé, et, à présent, par un heureux échange, c'est le public d'élite qui apporte ses impressions et ses renseignements à l'appui de cette attachante lecture. Au début, M. le duc de Noailles avait à la fois à intéresser et à persuader ses lecteurs : il s'est si bien acquitté de cette double tâche, il a été si bien secondé par madame de Maintenon elle-même, que ses lecteurs lui reviennent persuadés d'avance, et d'autant plus sensibles au charme, à la vérité, à la grandeur de ses tableaux.

Mais il y aurait de l'injustice à ne voir et à ne chercher dans cet ouvrage que madame de Maintenon. En retraçant l'histoire de celle que je ne veux pas appeler son héroïne et qu'il serait plus exact d'appeler son aïeule, M. le duc de Noailles a été naturellement amené à retracer toute cette partie du règne de Louis XIV qu'on est trop enclin à sacrifier à ses glorieux commencements, à regarder comme un déclin, comme une sorte de mélancolique automne aux teintes déjà pâlissantes. En étendant ainsi son cadre, en groupant autour de sa figure de prédilection les événements et les personnages qui concourent à la mettre en lumière, non-seulement M. de Noailles ne s'est pas écarté de son sujet, mais il a obéi à un infaillible instinct d'historien ; il a compris qu'il y avait entre madame de Maintenon et son époque un lien assez étroit, une solidarité assez intime, pour qu'on ne pût ni les condamner, ni les absoudre, ni les glorifier l'une sans l'autre. En effet, une fois qu'on arrive à cette date de 1684, qui marque à peu près le milieu du grand règne, il faut se décider : c'est madame de Maintenon qui va désormais lui imprimer son caractère et sa direction finale. Si l'on voulait absolument trouver l'explication de cette espèce de froideur qui s'est longtemps attachée, même chez les esprits les plus sensés, à la mémoire de cette noble femme, il

faudrait peut-être la chercher dans ce penchant que nous avons tous à nous détourner — dans l'histoire comme dans la fiction — du moment où le *beau désordre* se régularise et où le mariage remplace l'amour. En outre, le gouvernement absolu, qui est antipathique de sa nature et que ne peuvent aimer bien sincèrement ceux-là même qui croient à sa nécessité, n'a qu'un moyen de se faire pardonner : c'est de parler vivement aux imaginations, de les subjuguer, de les éblouir en dehors de la loi commune, de continuer sur elles, après des siècles, le prestigieux despotisme exercé par le souverain. Dès l'instant où la royauté absolue devient raisonnable, on devient aussi plus sévère envers elle, et, si elle commet alors quelques fautes, si elle subit ces adversités inséparables du néant des grandeurs humaines, on a moins d'indulgence pour ses torts, moins de pitié pour ses malheurs. Eh bien, madame de Maintenon représente, dans le règne de Louis XIV, ce mariage de raison qui met fin à des erreurs brillantes, cette phase critique et nécessaire où un pécheur magnifique se range et paye à autrui ou à lui-même tout un arriéré de vertu. On s'est accoutumé peu à peu à voir en elle et dans son influence consacrée, sinon l'expiation, au moins l'envers des splendeurs, des enchantements et des prospérités du règne ; et, comme l'âge mûr a moins de grâce que la jeunesse, comme l'été a moins de poésie que le printemps, ç'a été un premier grief contre la compagne, non pas de la vieillesse, mais de la maturité du grand roi. De plus, elle n'était ni maîtresse ni reine, c'est-à-dire qu'elle n'avait pour la défendre contre l'envie et la haine surexcitées par sa prodigieuse fortune, ni la corruption qui exploite le caprice passager du maître, ni le respect qu'impose une royauté officielle, ni même ce fond de malice qui, en face d'une favorite, se console de son

élévation en espérant sa disgrâce. Tout était régulier dans la position de madame de Maintenon, et rien n'était officiel; ce qui rassurait sa conscience ne pouvait guère servir ni sa réputation ni son repos; car le vice lui en voulait bien plus que la vertu ne lui en savait de gré. De plus, elle était pieuse et même dévote, et ce ne devait pas être un titre auprès du siècle qui suivit, ni même, hélas! auprès du nôtre : enfin, elle était femme, et, comme telle, il faut bien l'avouer, elle ne pouvait comprendre et accomplir, dans sa tâche si difficile auprès de Louis XIV, que le côté qui s'adressait au chrétien, à l'homme moral et privé, aux rapports immédiats du prince avec sa famille, sa cour et son peuple, et non pas ces grands côtés de politique générale et prévoyante que Saint-Simon a confusément entrevus, plutôt en duc qu'en penseur, plutôt en misanthrope qu'en prophète, plutôt en Alceste qu'en Guillaume III. Réformer et éclairer le cœur et l'esprit de Louis XIV, travailler pour lui et avec lui à cette grande affaire du salut qui dominait alors les intérêts terrestres et à laquelle on donnait une place entre les ivresses de la vie et les approches de la mort; substituer, dans l'existence du roi, aux transports de la passion, de l'omnipotence et de la gloire, un attrait paisible et contenu, un usage plus réfléchi de sa puissance, un rayonnement plus pur, moins éblouissant et plus doux; être pour son âme et sa raison ce que mademoiselle de la Vallière avait été pour son imagination et son cœur, madame de Montespan pour son esprit et ses sens, madame de Maintenon ne vit rien au delà. C'était assez pour une épouse, pas assez pour échapper au reproche d'avoir aminci et assombri cette lumineuse voie lactée que le dix-septième siècle avait tracée dans le ciel de la France. Ajoutez à cela les fautes et les malheurs des dernières années, dont elle

ne fut pas responsable, mais qui se lient à son nom par leur date, les coups innombrables frappés par la mort dans la famille royale, les revers de nos armes, la misère des populations, la disparition successive des grands hommes précédant leur maître dans la tombe, l'hypocrisie suggérée aux courtisans par la piété du souverain, la réaction licencieuse que préparait fatalement cette hypocrisie de commande ; et non-seulement vous comprendrez qu'il en ait rejailli une longue défaveur sur la femme associée dans nos souvenirs à cette période grave et triste, mais vous vous étonnerez peut-être que cette défaveur ait pu céder, après cent cinquante ans, à la vérité et à l'évidence.

C'est donc tout ensemble rendre un éminent service à l'histoire générale de la seconde moitié du grand siècle (en le faisant commencer vers 1638) que de replacer sous son vrai jour cette figure longtemps méconnue ; et c'est gagner à coup sûr la cause de madame de Maintenon que de rétablir, dans sa sérieuse et grandiose majesté, cette partie si imposante et si belle encore du règne de Louis XIV. Toute la pensée du livre de M. le duc de Noailles est dans ces deux aspects, qui n'en font qu'un, ou qui du moins s'expliquent l'un par l'autre. Ce que nous indiquons, il l'a fait avec une abondance de preuves, une ampleur de récit, une variété piquante de détails, un charme et une élégance de style qui semblent rattacher plus intimement encore son ouvrage à son sujet et l'historien à l'histoire. Nous n'avons à nous occuper aujourd'hui que du troisième volume, et il défrayerait, à lui seul, bien des pages de causeries. On s'est trop pressé, nous le savons maintenant, de prononcer les mots de vieillesse et de déclin à propos de cette époque où nous entrons avec M. de Noailles. Louis XIV n'avait que quarante-sept

ans, et l'on peut dire que le siècle n'en avait pas beaucoup plus. Quel déclin que celui qui comptait encore dans l'armée, dans les lettres, dans la magistrature, à la cour, dans les rangs de l'épiscopat et du sacerdoce, des hommes restés la gloire de leur pays après avoir été celle de leur temps ! Quel déclin que celui où les princes du sang royal avaient pour précepteurs Bossuet et Fénelon, où le grand Condé avait pour panégyriste le grand évêque, où un obscur pensionnaire de M. le Duc s'appelait la Bruyère, où Bourdaloue occupait la chaire, où Massillon allait y monter, où Boileau s'emparait de son véritable rôle de maître et de juge, où la Fontaine écrivait encore, où madame de Sévigné écrivait toujours, où l'éducation des héritiers de la Couronne inspirait des livres tels que l'*Histoire universelle*, le *Télémaque*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte ;* où les querelles religieuses donnaient naissance à un chef-d'œuvre tel que les *Variations ;* où Racine, enfin, rompant un silence de douze années, composait *Esther* et *Athalie* pour des jeunes filles élevées par la munificence de Louis XIV et le génie de madame de Maintenon ! Ah ! qui nous rendra un déclin pareil, et comment ne pas avoir envie d'échanger nos progrès contre une semblable décadence? Sans trop nous abandonner là-dessus à des comparaisons pessimistes, constatons, avec M. le duc de Noailles, qu'il n'est ni juste, ni exact, de se borner à diviser le règne de Louis XIV en deux parties : « l'une, étincelante et glorieuse, qu'on termine à la paix de Nimègue ; l'autre, marquée d'une décadence successive, à partir de cette paix jusqu'à la mort du roi. — Ce règne, ajoute-t-il excellemment, se divise réellement en trois parties très-distinctes : la première, composée des vingt premières années, époque éblouissante de créations et de conquêtes en tout genre, jusque vers l'année 1680 ; la

deuxième, époque d'équilibre imposant et glorieux, jusqu'à la succession d'Espagne, en 1700 ; et la troisième, période de déclin et de revers, soutenue avec une admirable fermeté et relevée avec éclat au dernier jour. » — Rien de plus vrai, et M. le duc de Noailles le prouve brillamment dans les pages suivantes : or, pour être juste, il s'agit simplement de restituer à madame de Maintenon sa place et sa date, celle qui la rattache à la seconde époque bien plus qu'à la troisième, où elle n'eut qu'à pleurer avec le roi, à consoler cette grande âme frappée au dedans et au dehors, mais non amoindrie. Cette erreur d'optique, cet anachronisme volontaire, s'ajoutant à une image toute matérielle, à l'idée de ce costume de couleur sombre, plus voisin du cloître que de la cour, voilà la fausse madame de Maintenon ; celle que M. le duc de Noailles a peinte d'une main si ferme et si délicate, avec tant de respectueuse tendresse et en si parfaite connaissance de cause, voilà la véritable.

J'ai nommé tout à l'heure *Esther* et *Athalie :* ces deux noms nous ramènent à Saint-Cyr ; restons-y un moment ; où serions-nous mieux ? madame de Maintenon y est avec nous, et dans quelle compagnie charmante ! Elle y est tout entière, bien plus libre et bien plus *elle-même* qu'à la cour, où cette femme, qu'on s'était figurée rongée d'ambition et entichée de grandeur, a toujours gardé un sentiment profond de désabusement et de tristesse, plus rapproché de la Bruyère que de d'Antin ou de Dangeau : car cette dévote en savait tout autant sur le chapitre des grands et de la cour que le sceptique le plus frondeur ou le moraliste le plus raffiné. C'est donc à Saint-Cyr que, pour elle et pour nous, nous aimons à la voir ; et son historien l'a si bien senti, qu'il l'y a, pour ainsi dire, encadrée en des pages d'une fraîcheur exquise, d'une merveil-

leuse douceur. Oui, madame de Maintenon n'eût-elle d'autre titre que d'avoir créé Saint-Cyr, d'avoir eu l'initiative de cette pensée vraiment royale qui assurait aux filles des pauvres gentilshommes de France le bienfait d'une éducation dirigée par l'épouse d'un roi, d'avoir apporté à cette fondation patriotique et pieuse cet esprit de création et d'ordre qui vivifie et qui règle, cette sagesse inaccessible même aux séductions du génie ou d'une perfection chimérique, cette persistance énergique et modeste qui ne s'est pas démentie un seul jour en trente années; n'eût-elle pas d'autre recommandation à invoquer auprès de l'histoire, ce serait assez pour la ranger parmi les personnages dont le passage en ce monde a honoré et servi l'humanité. Saint-Cyr, à son tour, n'eût-il produit que ce spectacle qu'on ne reverra jamais, le plus délicieux poëte d'un siècle et peut-être de tous les siècles, revenant au théâtre sans désobéir à la religion qui l'en a chassé, et écrivant pour des actrices innocentes, — presque des enfants! — ces deux adorables chefs-d'œuvre, *Esther* et *Athalie*; Saint-Cyr ne nous eût-il rien donné de plus, il n'en faudrait pas davantage pour que la poésie et les lettres le prissent éternellement sous leur patronage, et se chargeassent de plaider à la fois pour le fondateur et la fondatrice. Mais ce n'est là que le début et comme l'auréole lointaine de cet établissement magnifique. M. le duc de Noailles nous retrace son existence séculaire: il nous en décrit les phases diverses, les premiers périls causés par un peu trop de goût pour le bel esprit et les vanités mondaines, les périls plus graves suscités par la dévotion chimérique de madame de la Maisonfort et la séduisante épidémie du quiétisme. Il nous peint madame de Maintenon personnifiant constamment dans ces crises la vraie piété, la raison droite, la discipline intelligente, le bon

esprit et le bon sens ; il conduit à ce parloir, dans ces cours, dans ces dortoirs, à travers tous les détails de ce doux et austère ensemble qui servit de modèle à tant de maisons du même genre, tantôt des étrangers célèbres, tels qu'Horace Walpole [1], tantôt des gentilshommes français, tels que le chevalier de Boufflers, assistant à l'agonie de la monarchie et de la société française; puis, un peu plus tard, au seuil d'un autre siècle, d'un autre monde, vingt et un jours après le 10 août, qui a achevé de fermer la maison de Saint-Cyr, un nom qui va remplir ce monde nouveau, comme Louis le Grand a rempli l'ancien, Napoléon Bonaparte redemandant à la municipalité de Versailles sa sœur Marianne, élevée aux frais de Louis XVI, dans l'établissement fondé par Louis XIV. M. le duc de Noailles cite sa lettre, écrite d'une orthographe un peu... révolutionnaire, et il ajoute ces deux lignes, que ne désavoueraient pas les maîtres dans l'art d'écrire :

« On croit entendre déjà le bruit des pas de Napoléon qui s'avance, encore inconnu et pauvre, sur les débris de la monarchie écroulée. »

Rapprochez de ces lignes celles qui terminent ce chapitre :

« Après le départ des religieuses, Saint-Cyr fut à peu près livré au pillage, et la tombe de madame de Maintenon

[1] . . . . . Les religieuses sont toutes habillées de noir, avec des voiles de crêpe pendants, des mouchoirs d'un blanc mat, des bandeaux et des robes à longues queues. La chapelle est simple, mais fort jolie; au milieu du chœur, sous une dalle de marbre, repose la fondatrice... Madame de Cambis, l'une des religieuses, est belle comme une madone... Nous vîmes là jusqu'à vingt portraits de madame de Maintenon... Une des religieuses me donna même un petit morceau de papier avec trois pensées écrites de sa propre main. (Horace Walpole, 1769. *Lettre* cxxiii[e].)

indignement violée. Elle eut cela de commun avec les tombes royales de Saint-Denis; ce jour-là, la fondatrice de Saint-Cyr fut traitée en reine. »

Et dites si ce style, pénétrant et ferme, où le mot va droit à l'idée et s'en empare, n'a pas la grande et noble tournure des hôtes de Versailles et de Saint-Cyr!

Les autres chapitres nous montrent madame de Maintenon dans ses rapports avec la famille royale, avec la cour et les lettres, avec la société du temps; toujours calme, spirituelle et sensée, également dévouée à améliorer Louis XIV et à le désennuyer, occupant une place indéterminée, cachée à demi, mais non clandestine, entre le trône et l'église, se faisant quelquefois pardonner par cette foule de princes de pouvoir plus qu'eux en étant moins, passant sa vie à combattre et souvent à surmonter les difficultés inouïes de sa position et de son rôle. Répétons, avec M. le duc de Noailles, que si madame de Maintenon se mit naturellement et sans effort en harmonie avec les grandeurs de la royauté et du règne, elle n'en fut jamais enivrée; et c'est aussi l'impression que l'on garde de ce majestueux ensemble : on l'admire, on s'élève par la pensée et le souvenir en parcourant avec l'historien ces tableaux si brillants et si fidèles; on jouit de ces belles œuvres, de ces beaux noms comme d'un riche héritage; on voudrait aspirer çà et là quelques bouffées de cet air vivifiant pour les plus hautes facultés de l'âme; on souffre en comparant les petitesses présentes à ce régime de magnificence et de gloire; et pourtant on ne le regrette pas, on n'ose pas le regretter : on sent qu'il y avait là, dans cette absorption de tout un peuple par un homme, dans ce prodigieux développement de la personne royale, a grandie et affaiblie tout à la fois par le nivellement d'alentour,

dans ces monstrueuses existences des *Enfants des dieux*, quelque chose de profondément blessant pour la conscience humaine, et l'on sait gré à ceux qui, mêlés à ce gigantesque engrenage de la royauté absolue, n'en ont été ni étourdis ni fascinés. Sous ce rapport, madame de Maintenon, moins âcre, moins incisive que Saint-Simon, génie malade d'une nostalgie ducale, a été plus désabusée peut-être, plus sérieuse, plus prompte à pénétrer le fond des choses, à lire le revers des médailles de cour que madame de Sévigné, légère, vive, entraînée aux grâces enchanteresses de sa plume, presque sujette à s'éblouir dans ses rares rencontres avec des grandeurs aperçues du dehors au lieu d'être jugées du dedans. Tels qu'ils sont, avec les nuances ou les abîmes qui les séparent, avec la haine où s'acharna le dernier, ces trois génies offrent des lumières incomparables à qui veut étudier cette seconde moitié du siècle de Louis XIV, sans dénigrement, mais sans fétichisme. Ils y figurent eux-mêmes comme trois types ineffaçables, trois inépuisables textes d'une méditation pleine de charmes : Saint-Simon plus éloquent, madame de Sévigné plus séduisante, madame de Maintenon plus raisonnable, plus éprouvée et plus réfléchie. Arrêtons-nous à celle-ci, à cette figure désormais mise à sa place dans la galerie immortelle, où M. de Noailles semble être chez lui. Un illustre écrivain, que j'ai déjà cité, a dit, non sans amertume contre le gouvernement de Louis XIV, que les ducs eux-mêmes ont eu quelque chose à gagner sous le régime constitutionnel, qu'ils n'avaient jamais rempli dans la vie civile un plus noble rôle que le duc de Richelieu sous Louis XVIII et le duc de Broglie sous Louis-Philippe. Ceci est de la politique ; nous qui ne sommes que littéraire, remarquons que les ducs, dans tous les temps et sous tous les régimes, peuvent ajouter encore au

trésor de leurs souvenirs de famille, à l'éclat de leur naissance et de leur rang : je n'en veux pour preuve que l'*Histoire de madame de Maintenon*, par M. le duc de Noailles.

III

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

HISTOIRE DE LA RÉUNION DE LA LORRAINE A LA FRANCE [1].

Si c'est manquer de respect à un livre d'histoire que de le déclarer amusant, nous allons, dès le début, commettre cette irrévérence envers ce troisième volume ou plutôt envers tout l'ouvrage de M. le comte d'Haussonville. Cet ouvrage intéresse comme un roman, il amuse comme une comédie; comédie complète, car elle est à la fois humaine, historique et politique; roman tour à tour aventureux et extravagant comme les amours de Charles IV de Lorraine, sentimental et chevaleresque comme le cœur de son héroïque neveu Charles V. A ce mérite s'ajoute celui de la variété : Rien ne se ressemble moins que le séjour de Charles IV à la cour de France à travers les mailles de la politique de Mazarin, où le duc se débattait comme un vieux lion trop amoureux, et la glorieuse campagne de Charles V sous les murs de Vienne, où, de concert avec Sobieski, il triompha de la dernière grande invasion musulmane. Rien n'est plus différent que

[1] IIIe volume.

les fantaisies éphémères de l'oncle, passant de madame de Cantecroix à Marianne Pageot, de Marianne à mademoiselle de Ludre, de mademoiselle de Ludre à mademoiselle la Croisette, et de celle-ci à mademoiselle d'Aspremont, et les mâles tendresses du neveu, préludant par de douloureux sacrifices au noble amour de cette archiduchesse Éléonore, qui allait préparer à la disgrâce de l'illustre maison de Lorraine de si magnifiques compensations. Récits de siéges et de batailles, intrigues diplomatiques, physionomies féminines apparaissant entre deux traités, aperçus justes et fins, traits de mœurs, couleur du temps, ingénieux parallèles, sentiment profond de cette double mission de l'histoire, qui, en racontant les faits extérieurs, doit en comprendre le dedans, en pénétrer le dessous et l'expliquer par le jeu des caractères ; vocation d'historien nettement déterminée et réussissant à donner un intérêt général à ce qui aurait pu, en d'autres mains, n'être qu'une œuvre locale; le tout écrit d'un style simple et ferme, qui, dans sa négligence de grand seigneur, convient parfaitement au sujet et se prête à ces familiarités où disparaissent les solennelles rondeurs du vieux moule historique : en voilà plus qu'il n'en faut pour justifier le succès unanime du livre de M. d'Haussonville ; succès qui s'accroît en avançant, *vires acquirit eundo.*

Ce résultat, qui doit réjouir les amis de la bonne littérature, nous l'avions prédit il y a quatre ans, quand parut le premier volume, et nous le constatons aujourd'hui. Mais la louange fatigue à la fin le critique et son public ; c'est pourquoi, au lieu de tomber dans de fades redites ou de chercher d'inutiles chicanes, j'aime mieux appeler l'attention de mes lecteurs sur les deux points, les deux écueils que devait rencontrer M. d'Haussonville dans l'exécution de son entreprise : ce sera une façon moins

banale d'apprécier son livre, d'étudier avec lui cette phase de l'histoire de la Lorraine, et de faire quelques réserves en faveur d'un pauvre vieux roi dont on finirait, si nous n'y prenions garde, par ne nous rien laisser intact pour sa gloire et pour la nôtre : ce roi s'appelle Louis XIV.

M. d'Haussonville avait à nous parler successivement ou tout ensemble de la Lorraine et de la France. De là deux périls, dont l'un ressortait du sujet même, l'autre des dispositions de l'auteur : abandonner trop souvent Nancy pour Paris, et arriver à nous donner des chapitres de l'histoire de France, sous prétexte de Lorraine ; céder trop aisément à ce penchant, si honorable d'ailleurs, qui nous porte à prendre parti pour le vaincu contre le vainqueur, pour la raison du plus faible contre celle du plus fort ; rester un peu trop, en certains endroits, un Lorrain d'avant la Réunion, et y être entraîné, non-seulement par de beaux souvenirs de famille, mais par un tour d'esprit particulier, par un *dada* d'opposition , à demi féodale, à demi libérale, contre la monarchie absolue du dix-septième siècle. Irréprochable, ou à peu près, sur le premier point, M. d'Haussonville nous semble moins inattaquable sur le second.

Le blâmer de ses incursions en France, de ses visites au Louvre et à la cour, de ses haltes dans le cabinet de Mazarin ou de Lyonne, serait tout aussi injuste que si, en face d'un groupe représentant l'étreinte de deux athlètes, on reprochait au sculpteur d'avoir enlacé et entremêlé les bras et les jambes. Isoler la victime du sacrificateur eût été une tâche impossible, et il faut féliciter l'auteur de ne l'avoir pas essayée ; car son succès y eût forcément perdu de sa valeur, de son étendue et de son éclat. Nous pouvons, nous devons même encourager de toutes nos forces les œuvres que des savants modestes consacrent à l'histoire de leur province, et qui acceptent pour bornes du monde

l'horizon du pays natal ; mais tel est le despotisme de notre centralisation, que ces œuvres si estimables sont condamnées à demeurer éternellement en dehors du mouvement intellectuel et littéraire de leur temps : filles de la province, elles restent provinciales et partagent avec leurs académies le privilége immémorial de ne pas faire parler d'elles. Ç'a été, au contraire, l'heureuse fortune du livre de M. d'Haussonville, qu'il pût satisfaire à la fois et son filial amour pour le berceau de ses ancêtres et ce désir bien légitime qu'éprouve tout écrivain d'étendre le plus possible la carte de son succès. Il se rencontrait non-seulement avec la France, mais avec les phases les plus intéressantes de notre plus beau siècle, avec les figures les plus imposantes ou les plus charmantes de l'illustre galerie. Il a tiré parti de ces richesses supplémentaires, et il a bien fait. Si parfois l'accessoire a paru emporter le principal, ce n'est pas la faute de l'auteur : c'est que la même loi d'assimilation qui voulait que le plus petit des deux pays fût absorbé par le plus grand a voulu aussi qu'à distance et dans le récit des événements, une illusion de perspective nous montrât la Lorraine attirée déjà vers la France et devenant une province du royaume. Il y a eu, en un mot, analogie entre le livre et le pays même dont il nous retrace si bien les malheurs, les luttes héroïques et la nationalité mourante. Après beaucoup de résistance et de façons pour rester Lorrain, il a été tout naturellement Français, et il ne s'en est pas plus mal trouvé.

Mais, avant d'arriver à ce dénoûment que rendaient inévitable et désirable sa situation topographique, l'esprit guerrier de ses habitants, le progrès matériel de son bien-être et tous ses intérêts bien entendus, la Lorraine combattit avec un courage qui fait partie de ses gloires nationales ; et sans doute bien des anathèmes s'élevèrent de

son sein meurtri contre cette royauté française, dont elle subissait le dévorant voisinage. Son fidèle historien a voulu l'imiter en tout, et c'est ici que nous nous permettrons de lui reprocher deux légères injustices : injustice contre Louis XIV, considéré en lui-même et dans son gouvernement ; injustice contre Louis XIV, dans ses rapports avec la Lorraine.

Tout a été dit sur le tort qu'eut la monarchie française de s'isoler pour se grandir, et je risquerais moi-même de me répéter en m'y arrêtant. Mais ce tort, ou plutôt ce malheur, ne fut pas du fait de Louis XIV ; le fils d'Anne d'Autriche le trouva tout entier dans l'héritage de cette grande politique qu'il continuait en l'illuminant de l'éclat de sa royale jeunesse. M. d'Haussonville, entraîné par la vérité et par la justesse de son esprit vraiment historien, a écrit quelques pages remarquables sur ce réel avénement de Louis XIV, après la mort de Mazarin; sur ce 18 brumaire de la Royauté nationale rompant à la fois avec les fictions parlementaires et les délégations ministérielles, annonçant l'intention de gouverner par elle-même, et s'y fixant pour plus d'un demi-siècle : début rayonnant et beau comme ce roi de vingt-deux ans, qu'allaient couronner toutes les splendeurs du génie et de la gloire, et que secondait, dans ses vues, le bon sens de la France, ennuyée de cardinaux-ministres, lasse de troubles et de Frondes, désabusée du patriotisme dérisoire de ces magistrats et de ces princes qui n'avaient travaillé que pour eux-mêmes, amoureuse de soleil, d'unité et de pouvoir, aimant, comme les femmes, à être vaillamment battue, et faisant de son jeune roi, suivant une charmante expression de M. d'Haussonville, l'homme le plus à la mode de son royaume. Tout cela est observé et dit par notre auteur avec une sagacité et une vigueur que nous ne saurions assez louer. Seule-

ment, de peur de se laisser enivrer à son tour et séduire par cette radieuse aurore d'un règne hostile à sa chère province, M. d'Haussonville passe brusquement de cet hymne du matin aux sombres aspects du soir, et ces glorieuses prémisses le conduisent à des conclusions presque satiriques. Il se plaint que Louis XIV ait abusé de cette partie que les circonstances lui faisaient si belle, qu'il ait forcé l'enjeu de sa puissance absolue, en affaiblissant tout ce qui n'était pas elle, et finalement préparé la ruine de la monarchie et de la France. Sans doute, il y a du vrai dans ces remarques. Royauté et royaume, arrivés au déclin de l'âge, devaient finir par périr de cette apoplexie d'absolutisme. Il eût mieux valu que la noblesse restât grande et forte, indépendante et martiale ; mais de l'indépendance à la révolte et des habitudes guerrières à la guerre civile il n'y a pas loin, et la noblesse l'avait prouvé. Il eût mieux valu que les Parlements eussent leur part bien distincte dans les affaires de l'État, qu'ils gardassent leur vieille séve provinciale et populaire, ne fût-ce qu'à titre d'emploi ou d'issue pour cet esprit de liberté qui n'abdique jamais en France et qui couve des révolutions quand on ne lui permet pas des remontrances; mais les Parlements avaient compromis eux-mêmes leur influence et leur pouvoir en élevant la remontrance jusqu'à la sédition et en donnant au peuple l'exemple de la désobéissance aux lois et au trône. Il eût mieux valu que les provinces ne perdissent pas leur physionomie, leurs mœurs, leur gouvernement intérieur, leurs conditions primitives de force, d'originalité et de vie; mais croit-on que, si elles n'en avaient rien perdu, la politique de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV eût pu accomplir d'aussi grandes choses? Croit-on que ce danger très-réel, lointain pourtant et plus facile à raconter qu'à prévoir, qui devait résulter de l'iso-

lement de la monarchie, n'eût pas été remplacé par un danger bien plus imminent, bien plus immédiat, l'abaissement du pays devant les puissances étrangères et la prépondérance de la maison d'Autriche, dans cette Europe du dix-septième siècle, qui a été, — ne l'oublions jamais, — l'Europe de Louis XIV ? On est frappé aujourd'hui de ce qui a suivi ce grand règne; peut-être ne se souvient-on pas assez de ce qui l'a précédé. On mesure avec douleur les conséquences de cet isolement qui fit de la royauté une colonne dans une plaine au lieu d'un édifice dans une cité; on ne se préoccupe pas assez des chances de ruine qui menaçaient colonne et édifice, si on avait laissé plus longtemps grimper le long de leurs assises tout ce qui s'agitait à leurs pieds. On ne se dit pas assez que, si Richelieu et Louis XIV n'avaient pas été maîtres absolus au dedans, ils n'auraient pu être vainqueurs et conquérants au dehors ; car c'est là un antagonisme fatal que l'Angleterre seule a pu résoudre, grâce à des qualités qui nous manquent : trop de mouvement, de liberté et de contrôle à l'intérieur nuit au développement extérieur; et, si le fait est vrai en tout temps, combien l'était-il davantage à cette époque décisive où il fallait que la France pérît ou grandît, à cette première moitié du dix-septième siècle où puissances ennemies et puissances intestines avaient prodigué au trône et au pays menaces, périls, révoltes et catastrophes? Voilà ce dont on ne tient pas compte à Louis XIV, dans ces récriminations, trop justes du reste, contre les résultats suprêmes de son penchant à tout absorber en lui. Cette appréciation passionnée de ce qui a été, de ce que la postérité connaît, cet oubli de ce qui aurait pu être, de ce que le pays aurait pu subir et a évité, c'est parfois une des erreurs de l'histoire, et nous aurions voulu n'y pas voir tomber un esprit aussi net et aussi ferme que

M. d'Haussonville. Si l'on ne peut nier que, par la nature de son génie, Louis XIV ne fut que trop enclin à précipiter le courant universel qui le poussait au despotisme, on doit reconnaître qu'à cette date de 1661, Mazarin mort, la Fronde oubliée ou maudite, les princes soumis ou prêts à se soumettre, les corps de l'État discrédités par leurs efforts mêmes pour exagérer leurs rôles, il était impossible de résoudre les dernières difficultés de la situation autrement que par cette glorieuse prise de possession qui, en dépit de tous les griefs, aura toujours pour excuse de nous avoir donné le grand siècle en nous donnant le grand règne. Louis XIV, à vrai dire, n'a tué aucune de ces puissances dont on lui reproche d'avoir méconnu l'utilité politique, et qui, plus tard, eussent pu servir de contre-poids et de rempart à la royauté. Il les a trouvées mortes, renversées, en ruines, et de ces débris il a formé ce majestueux ouvrage, fragile assurément et imparfait comme toutes les œuvres humaines, tel cependant que si on le retranchait de notre histoire, la France semblerait découronnée. Est-ce bien sérieusement que M. d'Haussonville, dans un passage de ce troisième volume, accuse Louis XIV d'avoir profité de la paix qui suivit son mariage pour édifier sa propre grandeur sur l'inaction des grands capitaines, des grands seigneurs qui avaient bataillé pendant la Régence; d'avoir transformé en courtisans les Condé et les Turenne, d'avoir, en un mot, détourné sa noblesse de la guerre pour être plus sûr de la dominer? Mais fallait-il donc que la guerre durât toujours, et ne faudrait-il pas plutôt regretter que la paix n'eût pas duré davantage? Condé, commandant les ennemis de son roi, servait-il donc mieux sa gloire et la France? Turenne, rentré dans l'obéissance et forçant toute l'Europe d'admirer ses magnifiques campagnes, ne fut-il pas plus grand qu'à l'époque où il cédait,

lui aussi, le plus sage des héros, aux épidémies de la Fronde? Et, pour tout résumer, le monarque qui devait, à son lit de mort, s'accuser d'avoir trop aimé la guerre, a-t-il pu jamais encourir le reproche d'avoir, même un moment, spéculé sur la paix? Pour les lecteurs superficiels de M. d'Haussonville, il semblerait presque que Louis XIV a trouvé la noblesse féodale intacte, et qu'il l'a abattue pour rester seul debout : il n'en est rien. Arrivée à cette période de notre histoire, la féodalité avait fait son temps et subissait cette condition des choses terrestres, qui veut qu'elles périssent quand elles n'ont plus leur raison d'être. Elle se personnifiait dans ces existences violentes, tracassières, remuantes à faux et à vide, dont Charles IV de Lorraine a été le type désastreux. De ce corps agonisant dont les convulsions avaient failli perdre son royaume, Louis XIV forma sa noblesse, cette famille de gentilshommes qui fit de son amour pour le roi une nouvelle manière d'aimer son pays, que Versailles et Marly, j'en conviens, attirèrent beaucoup trop, qui s'abandonna trop aisément aux frivolités et aux vanités de cour, qui perdit en de fausses élégances un peu de son énergie primitive, mais qui, dans les occasions importantes, se retrouvait tout entière, et qui, après bien des révolutions et des souffrances, a légué encore à ses plus humbles, à ses plus obscurs enfants assez de vieux sang royaliste pour s'attrister quand de beaux noms signent de petites attaques contre le grand roi.

Que dirons-nous maintenant des procédés de la France et de son souverain à l'égard de la Lorraine et de ses ducs? Ils ne furent, chez Louis XIV, que la tradition même de la politique d'agrandissement léguée par ses devanciers. J'avoue qu'il est difficile de ne pas y voir la mise en action royale de plusieurs apologues du fabuliste

depuis le *Pot de terre et le Pot de fer*, que la pauvre Nicolle, duchesse sans duché et femme sans mari, eut le chagrin de retrouver, au Louvre, sur une tapisserie de sa chambre[1], jusqu'aux fables du *Loup et l'Agneau*, et des *Animaux malades de la peste*. Pourtant, que M. d'Haussonville nous permette une remarque : il parle de violences, d'insigne mauvaise foi, d'infamie, d'odieux guet-apens. Ces *violences*-là nous étonnent sous sa plume, comme nous étonnerait une fausse note dans le gosier de l'Alboni. Il a trop d'esprit, il entend trop bien ce que j'appellerai la comédie de l'histoire, pour exiger dans la politique, et surtout dans la politique internationale de cette époque, une moralité scrupuleuse, un sentimentalisme digne de l'*Astrée*. Le chevaleresque et l'héroïque étaient alors fort à la mode dans le roman et au théâtre, et les Français y revenaient volontiers, l'épée à la main : mais, dans les négociations diplomatiques, dans les relations de peuple à peuple et de souverain à souverain, on ne saurait, hélas ! se le dissimuler, c'était à qui tromperait le mieux, jusqu'à ce que le triomphe de la force permît de ne plus tromper et d'agir ouvertement. La vie de Charles IV de Lorraine ne fut qu'un tissu de contradictions et d'inconséquences, qui ressemblaient fort à des supercheries, et qui invitaient à des représailles. D'ailleurs, si jamais prince fut taillé pour perdre ses États, pour donner à un puissant voisin toutes les tentations, nous allions dire tous les droits d'envahissement et de conquête, ce fut bien cet infortuné Charles IV. A part une bravoure éclatante, mais qui tenait plus du chef de reîtres ou de compagnies franches que du prince dépositaire des destinées d'un pays,

[1] Voir le premier volume du livre de M. d'Haussonville. (IIe vol. des *Causeries littéraires*.)

Charles posséda tous les défauts et commit toutes les fautes propres à seconder les vues de la politique française, que dis-je? les desseins de la Providence: car, sans vouloir faire de l'histoire trop providentielle, — ce qui est un autre excès, — il semble qu'il y ait eu dans cette réunion de la Lorraine à la France une prédestination visible et comme un suprême accord du dénoûment avec les antécédents et les caractères. Cette grande maison de Lorraine, si longtemps hostile à notre maison royale, et, par conséquent, aux vrais intérêts de notre pays, si obstinément dévouée à cette politique espagnole et autrichienne qui nous avait entourés de tant de périls, était condamnée à périr en tant que souveraine d'une province qui devait tôt ou tard être française, qui méritait de l'être, et qui, une fois réunie à la France, s'y assimila si promptement. Mais il ne fallait pas que cette race illustre qui avait paru un moment représenter et soutenir l'intérêt catholique en Europe s'éteignît sans laisser de traces; il fallait que cet aigle féodal, foudroyé par Richelieu et Louis XIV, pût un jour renaître de ses cendres, là où l'appelaient ses affections, son génie, le souvenir de ses services. C'est ce qui arriva : la maison de Lorraine et la province de Lorraine se séparèrent; l'une devint française, l'autre monta sur le trône des Hapsbourg : toutes deux accomplissaient leurs destinées.

Avant d'atteindre le dernier terme de cette lutte qui a trouvé un historien digne d'elle, la Lorraine et ses princes devaient être dédommagés de leurs malheurs et de Charles IV par un héros, un véritable héros, en qui se réunirent assez de qualités et de vertus pour servir de correctif aux erreurs et aux folies de l'amant de Marianne Pageot et de mademoiselle la Croisette. Ce fut Charles V, le fils du duc François, le neveu de Charles IV, le beau-

frère de l'empereur Léopold, l'époux adoré d'Éléonore, le vainqueur des Turcs, le sauveur de Vienne, le compagnon d'armes et de gloire du roi Jean Sobieski, le trait d'union entre la maison de Lorraine et la maison d'Autriche. Le chapitre consacré par M. d'Haussonville à la courte et héroïque histoire de Charles V repose le cœur et élève l'âme, après ces tristes détails de la vie de Charles IV, où l'on ne peut très-sérieusement ni s'intéresser à l'agneau ni se fâcher contre le loup. « A ne considérer que le temps présent, nous dit excellemment M. d'Haussonville, sans doute la destinée de Charles V fut cruelle; on pouvait dire que sa réputation sans tache et sa gloire impérissable avaient été comme inutiles, non-seulement à lui-même, mais à sa famille et à sa patrie. La suite de cette histoire fera voir que tant de gloire, tant de bonne renommée, tant de succès, ne furent pas entièrement perdus. Les victoires de Charles V..... amenèrent la paix de Ryswick, qui rendit à son fils ses États héréditaires; plus tard encore, lorsque la Lorraine fut réunie à la France, ce fut le souvenir des vertus du héros lorrain qui fit monter son petit-fils sur le trône des Hapsbourg. Charles n'eût pas, dans ses plus ferventes prières, demandé à Dieu une autre récompense. »

On ne pouvait mieux finir que par ces nobles paroles ce troisième volume, ni mieux préparer le dernier. M. d'Haussonville est désormais sûr de recueillir le prix de son long et consciencieux travail. Son livre sera cher à sa province, et il occupera une place très-haute parmi les œuvres historiques de notre temps. Pour nous, si nous l'avons discuté sur un point au lieu de le louer sur tout le reste, notre critique est un hommage encore : le royaliste passionné pour le grand roi et le grand siècle a pu trouver une tache dans l'ouvrage de M. d'Haussonville; le causeur littéraire en eût vainement cherché.

IV

ROBERT EMMET[1]

« Qui connaît en France Robert Emmet? » nous dit, en commençant, l'auteur de ce livre. On le connaît si peu, en effet, et nous sommes, malgré certaines prétentions anglomanes, si peu versés dans la littérature de nos voisins, qu'en entendant parler de *Robert Emmet*, on a cru d'abord à un roman. Les femmes surtout, qui auraient dû cette fois, ne fût-ce que par esprit de corps, ne pas avouer des goûts aussi frivoles, ont été poussées vers cette lecture par un double attrait auquel elles résistent rarement : un secret à deviner, et un roman à connaître : le secret existe, et nous n'essayerons pas de le trahir : quant au roman, il n'existe pas, et il suffit de lire vingt pages de ce volume pour comprendre que l'auteur s'est proposé et a atteint un tout autre but que celui d'amuser les filles d'Ève. *Robert Emmet* est de la belle et bonne histoire, ou du moins de la biographie historique, telle que pourrait l'écrire la plume la plus ferme et la plus virile.

Mais, puisque j'ai touché à ce mot périlleux de roman,

[1] Par un auteur anonyme.

j'y reviens pour exprimer un doute, un regret peut-être. Robert Emmet, le héros du livre, naquit en 1780, et fut décapité en 1803. Il y a donc, dans cette destinée triste et courte, assez de lointain déjà pour s'assouplir et se prêter aux procédés dont Walter Scott nous a donné de si admirables modèles. En outre, la poésie et la légende s'emparèrent, dès l'origine, de Robert Emmet, et firent de lui un de ces personnages, presque un ces mythes populaires où l'imagination a autant de prise que la mémoire. Thomas Moore l'a chanté; Washington Irving lui a consacré des pages émouvantes, et l'Irlande et l'Amérique, ces deux libérées de l'Angleterre, ont ainsi payé leur tribut à ce patriotique souvenir. Enfin, chose plus significative encore, Robert Emmet, mort si jeune, a eu le temps d'aimer : il a aimé, d'une tendresse chaste et passionnée, une jeune fille digne de lui, mademoiselle Sarah Curran, une Kitty Bell sans mari : cet amour, sincèrement partagé par celle qui l'inspirait, contrarié par la colère paternelle, dénoué par la mort, religieusement conservé dans l'âme qui resta veuve, a eu tous les caractères romanesques. Il y eut même un épilogue, et, au lieu de rien gâter à ce noble et poétique ensemble, on dirait qu'il y ajoute. Quelques années après l'exécution de Robert Emmet, mademoiselle Curran fut recherchée en mariage par un officier de l'armée anglaise. Elle était compromise, isolée, repoussée par sa famille et réfugiée chez un quaker. Le jeune officier lui offrait un appui et l'espoir de quitter l'Irlande, où elle avait tant souffert; elle refusa, et lui dit tout; il répondit : « Je le savais, » et insista avec cette ardeur d'abnégation et de dévouement qui attire les cœurs d'élite vers ces mélancoliques victimes. Elle hésita, regarda autour d'elle, se vit seule, et accepta. Mais ce mariage ne fut pas même une infidélité posthume. Elle ne se maria

que parce qu'elle était sûre de mourir : en Italie, où son mari l'emmena, on ne l'appela que « *the walking statue,* » la statue qui marche : cette statue reposait déjà sur un tombeau. Elle mourut tout à fait, en Sicile, peu de mois après. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble qu'il y avait là le sujet d'un roman historique où, au moyen d'un très-léger travail d'invention, Robert, Sarah, et même le jeune capitaine, fussent devenus des personnages de la famille de Wawerley, de Henri Morton, de lord Evandale, de Diana Vernon et d'Alice Lee, où les juvéniles espérances, les joies rapides, les pathétiques angoisses et les douloureuses survivances d'un amour baigné dans l'idéal eussent alterné avec les complots, la sédition, le jugement, la mort et les scènes politiques. Peut-être dira-t-on qu'en donnant trop de développement et d'importance au côté romanesque de son sujet, l'auteur en eût affaibli l'intérêt historique : nous ne le croyons pas : l'amour, qui amollit les âmes vulgaires, élève les grandes : de même pour les œuvres où se reflète une âme médiocre ou supérieure : l'amour énerve les unes et fortifie les autres. D'ailleurs, cet élément romanesque, dédaigné du petit nombre, eût servi à l'auteur à propager davantage ces idées sérieuses et fortes qui semblent son domaine héréditaire, à les accréditer mieux encore auprès de cette foule de lecteurs qui veulent être émus avant d'être persuadés. L'auteur en a jugé autrement : il s'est contenté d'indiquer, avec une sobriété qui a bien aussi son charme, les amours de Robert et de Sarah. Il a craint que ces amours ne finissent par faire trop oublier la politique, et par répandre sur son livre quelques teintes trop féminines. Lorsque Marphise et Bradamante avaient revêtu leur armure, elles eussent frémi de colère si une boucle de cheveux blonds s'était échappée de leur casque et les eût fait reconnaître.

Après tout, prenons *Robert Emmet* tel qu'on nous le donne. Nous y trouverons assez de sujets d'émotion, de sympathie, d'assentiment, d'heureuse surprise, et aussi de cette contradiction respectueuse, qui est le sel de l'admiration.

Robert Emmet fut un de ces patriotes irlandais qui conspirèrent, à la fin du dernier siècle et au commencement du nôtre, contre l'oppression de l'Angleterre. Il est bien convenu que le gouvernement anglais est admirable, que la nation anglaise est la seule qui comprenne et aime la liberté; mais elle l'aime tant, qu'elle y mêle cet égoïsme caché au fond de tous les amours, et qu'elle voudrait n'en rien laisser à son prochain. Si j'indique ce premier point, c'est d'abord parce qu'il explique le rôle de Robert Emmet; c'est ensuite parce qu'il a inspiré à l'auteur des pages aussi belles que vraies. L'Angleterre est le pays libéral par excellence, libéral dans toute la solide et haute acception de ce mot inquiétant. Comment se fait-il donc que, partout où son nom se prononce, où son empire s'étend, nom et empire éveillent une idée oppressive plutôt que libératrice, quelque chose comme une gigantesque machine de Manchester ou de Birmingham, qui s'allongerait sur le monde entier et ne détesterait pas de le broyer au profit de la liberté britannique? Et comment arrive-t-il, au contraire, que les Français, si peu capables de conserver la liberté quand ils la possèdent, si peu dignes de la pleurer quand ils la perdent, soient constamment acceptés, dans l'imagination des peuples, comme des émancipateurs, des initiateurs, portant avec eux ou semant sur leur passage des germes féconds d'indépendance, de civilisation et de progrès? Ne serait-ce pas parce que, en France, ce sont les idées qui sont libérales, et, en Angleterre, ce sont les mœurs? Or la nature des

idées est d'être mobiles, de se répandre au dehors, sauf à ne rien garder pour elles : le privilége des mœurs est d'être sédentaires, de ne rien laisser perdre de ce qu'elles ont, et de tout ramener à soi pour se maintenir plus intactes. Les unes sont des millionnaires dont la fortune est monnayée et circule ; les autres sont des propriétaires *at home*, dont les richesses sont immobilières et s'amassent. Et voilà pourquoi... vos filles sont muettes, dirai-je volontiers à ceux qui ont eu pour la tribune et la presse des entrailles de pères.

L'auteur de *Robert Emmet* fait ressortir ce contraste avec une éloquente justesse, et il a d'autant plus de mérite, qu'il est moins disposé à traiter légèrement les mécomptes et les pertes de la liberté française. Quoi qu'il en soit, telles étaient, à la fin du dix-huitième siècle, les souffrances de l'Irlande, que des hommes courageux conspirèrent, au péril de leur vie, pour la délivrance de leur pays. Ce furent d'abord, en 1798, lord Fitz-Gérald et ses complices; ce fut, cinq années plus tard, Robert Emmet. Son historien anonyme réussit, dès les premières pages, à appeler un vif intérêt sur cette figure. Il nous y montre le sceau de cette prédestination mystérieuse, inscrite sur les fronts jeunes et charmants, marqués d'avance par la gloire et par la mort. Supérieur à ses deux, frères qui furent eux-mêmes des hommes éminents, Robert était doué de cette éloquence naturelle qui entraîne les masses, et qui a toujours été, depuis les Gracques, le plus séduisant et le plus redoutable instrument des symphonies révolutionnaires. Il alliait la force à la bonté, le sérieux à la grâce, l'énergie à la tendresse, réunissant ainsi les deux natures qui ont le plus d'action sur les hommes, et dont on retrouve un reflet dans le livre même qui le raconte. Robert Emmet, pour délivrer

l'Irlande, s'adressa d'abord à la France et au premier consul; car remarquons en passant combien les patriotes de tous les pays sont enclins à ces recours à l'étranger si souvent reprochés aux royalistes. L'acte d'union des deux royaumes venait d'être voté; l'Irlande, privée de son parlement, avait entendu les derniers accents de la grande voix de Grattan préluder à son agonie. Ce fut alors que Robert partit pour le continent : Bonaparte ne lui inspira aucune confiance. Avec cette sagacité qui, chez les intelligences vives, accompagne souvent la puissance d'illusion, il comprit que le futur dominateur, au lieu de s'intéresser à la liberté d'un peuple, rêvait la conquête de tous. Cependant il y eut des promesses, et il suffisait de l'idée d'une prochaine rupture entre la France et l'Angleterre pour que l'Irlande se réveillât. Ce réveil, ce fut cette conspiration, ou plutôt, il faut bien le dire, cette échauffourée de 1803, dont Robert fut, sinon l'auteur, au moins le chef et la victime. On devait s'emparer de la citadelle et de la ville de Dublin, puis étendre la sédition sur les comtés et embraser tout le pays. Mais les complots, même les plus légitimes, ont en général cela de triste, que l'héroïsme nécessaire à leur succès se trouve quelquefois chez ceux qui les commandent, jamais chez ceux qui les servent. Comme tout ce qui se trame par en bas contre des pouvoirs institués et visibles, ils se recrutent dans ces bas-fonds de toutes les sociétés, où il y a plus de miasmes que d'air pur, plus de lâchetés que de vertus. L'insurrection avorta, sans s'être signalée par d'autres prouesses que l'assassinat de lord Kilwarden « le plus doux, le plus intègre des magistrats anglais. » Autre trait caractéristique de ces déplorables entreprises, où presque toujours les innocents sont frappés avant que les coupables soient punis ! La troupe de Robert Emmet se dispersa misérablement ; lui-même

fut arrêté quelques jours après, et son procès commença. C'est là, selon nous, que le rôle du jeune patriote s'élève, pour la première fois, à la grandeur. Son attitude devant ses juges fut noble sans emphase et ferme sans arrogance. Son discours, son agonie, son supplice, sa mort, offrirent ce mélange d'élévation et de douceur, de sensibilité et de courage qui fait de Robert Emmet un André Chénier en prose. Il eut même, remarque l'auteur, le mérite de ne pas dire, en se frappant le front, comme notre poëte : « Il y avait quelque chose là! » Il fut plus simple, et, par conséquent, plus grand. Ajoutez-y ce doux et pâle visage de Sarah Curran, entrevu çà et là à travers les phases de cette poignante histoire, ce rayon d'amour mélancolique et voilé comme le soleil de l'Irlande se glissant sur les grilles de cette prison, sur les planches de cet échafaud, le tout indiqué d'un crayon sobre et relevé, de temps à autre, par quelques pensées vigoureuses, et vous comprendrez que l'effet soit incontestable : l'émotion y arrive au cœur par l'intelligence; le sentiment s'y exalte de l'élévation de l'idée, et il en résulte ce charme singulier qu'offrent aux exprits délicats les sentiments qu'eux seuls peuvent concevoir, les émotions qu'eux seuls peuvent subir. On devine que l'auteur s'est tenu en garde contre tout amollissement et toute faiblesse, et cette lutte intérieure, loin de refroidir son œuvre, lui communique cette ardeur contenue que la lutte donne à toutes choses: à la conscience, à la vertu, à la foi, à la passion, à la vie. Quant au style, il est de haut lignage et de bonne école. Dans un temps où l'abus de la phrase et de la couleur a infligé à notre pauvre langue française cette obésité lymphatique ou ces rougeurs maladives dont s'effrayent les médecins, quelle bonne et heureuse rencontre que cette prose souple et nette, où les tons gris, chers à M. Ingres,

ne font que mieux apprécier la pureté du contour! C'est la chaste beauté de Melpomène, la statue vivante de l'Idéal, serrant sa tunique de lin sur sa poitrine virginale, et apparaissant tout à coup au milieu de nos crinolines. De tels livres, dans les moments de crise et d'*orgie* littéraire, sont des leçons et des exemples : exemples plus puissants, leçons plus salutaires que certains manifestes, rappelant, à s'y méprendre, le loup devenu berger.

Est-ce là tout, et n'aurons-nous pas quelque objection à soumettre à l'auteur de *Robert Emmet?* Il aime trop, il a trop regretté la libre discussion pour nous en vouloir de nos réserves. Ce sera, s'il le permet, la liberté parlementaire réfugiée dans la littérature!

Robert Emmet était protestant, et à Dieu ne plaise que nous cherchions là un premier sujet de chicane et de litige! C'est chose remarquable, que tous ces patriotes qui travaillèrent, en 1798 ou en 1803, par des moyens violents, à l'émancipation de la catholique Irlande, appartenaient à la religion protestante, tandis que les hommes qui restèrent plus modérés et plus sages, qui ne voulurent pas rompre, à main armée, avec l'Angleterre, qui attendirent leur triomphe du temps, du progrès des lumières, de l'excellence de leur cause, de leur long et infatigable plaidoyer en faveur de la vérité et de la justice, étaient des catholiques, à commencer ou plutôt à finir par le plus grand et le plus heureux de tous, Daniel O'Connell. Peut-être, si l'on s'obstinait, pourrait-on voir, dans ce contraste, la différence entre l'esprit de résistance ou de révolte et l'esprit de résignation ou d'obéissance. Mais la comparaison nous mènerait trop loin et il n'y a rien de moins concluant que les parallèles. J'aime mieux dire avec l'auteur de *Robert Emmet*, avec Robert Emmet lui-même, que le dévouement de ces nobles cœurs aux immortels

intérêts de la grande famille humaine n'en paraît que plus désintéressé, plus héroïque, puisqu'ils n'étaient pas de la religion opprimée. Mais Robert Emmet fut-il même protestant? Son âme, sa vie, sa mort, furent-elles chrétiennes? Ou bien faut-il voir en lui un de ces stoïciens qui peuplent des images de Cassius et de Caton les sanctuaires dévastés? Les opinions varient là-dessus, et l'auteur ne semble pas s'en préoccuper très-vivement. La profession de foi du Vicaire savoyard entre un rêve de liberté et une vaillante agonie, voilà, on pourrait le croire, tout ce qu'il exige de ces martyrs des religions humaines, qui passent dans le monde, une main sur leur cœur intrépide, l'autre sur l'Évangile fermé. En conscience, est-ce assez? Et ce qui suffit peut-être à quelques âmes pures et fortes, dont Malesherbes reste l'illustre et dangereux modèle, peut-il suffire à notre faiblesse et à notre misère? Prenez garde; le malheur, le péril de ces âmes, c'est de supposer que ce qui leur plaît, ce qui répond aux délicats instincts de leur nature, peut régler et contenir ces multitudes, qui n'ont ni la même élévation de sentiments, ni la même culture d'esprit, ni le même penchant pour un idéal de grandeur et de beauté morale. Ce qu'elles traitent de superflu est pour la foule le nécessaire; ce qui est le vrai pour elles est pour d'autres le chimérique. A présent, transportez cette erreur de la religion dans la politique, et vous avez le spectacle, hélas! si fréquent de nos jours, de généreuses doctrines se brisant, dans l'application, contre des réalités vulgaires, de professions de foi de vicaires savoyards devenant, entre les mains de grossiers traducteurs, le hideux anathème de toutes les passions mauvaises contre toute foi et toute loi. L'orgueil persiste pourtant, ou plutôt un sentiment meilleur que l'orgueil, mais non moins exposé que lui aux illusions et aux mé-

comptes. Si des catastrophes providentielles démolissent son ouvrage, il ne veut pas qu'on lui en démontre la fragilité. A ceux qui lui rappellent ces écroulements et ces ruines, il répond noblement que son honneur est de demeurer fidèle aux causes vaincues. Il ravive dans la mémoire des générations oublieuses les héros tels que Robert Emmet, et leur donne pour cortége, non-seulement ces patriotes irréprochables qui ne conspirèrent que contre le joug de l'étranger, mais ces révolutionnaires toujours prêts à sacrifier à l'assouvissement de leur chimère la prospérité, le repos, que dis-je? la liberté de leur pays. Il invoque des dates que l'on ne devrait encore ni glorifier ni maudire, qu'il vaudrait mieux laisser en blanc dans le livre de l'histoire, tant que l'avenir n'a pas décidé, tant que le procès n'est pas fini. Si Robert Emmet a été un héros, s'il a vécu, s'il est mort pour la délivrance de l'Irlande, peut-on dire qu'il a été héroïque et grand parce que le flot de la Révolution française avait passé sur son âme? 1789! La France de 89! Mais elle avait été déjà, avant que l'âme de Robert Emmet s'ouvrît à la vie politique, la France de 93, puis la France du Directoire; elle allait être la France du Consulat et de l'Empire, abdiquant ses libertés sous l'éperon d'un conquérant et d'un maître. Laquelle de ces dates choisirez-vous pour l'inscrire sur cette belle médaille d'or que vous venez de frapper en l'honneur du jeune Irlandais? La France de 89! Peut-on s'y arrêter et s'y complaire, sans s'inquiéter de ce qui suit? Pouvons-nous mettre le signet après un premier chapitre qui nous exalte et nous charme, sans nous occuper du second, qui nous désole et nous tue? Est-il possible de se renfermer dans un rêve sans vouloir se souvenir du réveil? Ce rêve fut beau, je le sais, pour les esprits d'élite dont le souffle est arrivé jusqu'à vous et

dont vous gardez avec une piété filiale les traditions glorieuses :

Divine Juliette au cercueil étendue !

C'est ainsi que vous appelez, dans vos poétiques regrets, cette France de 89. Juliette, dites-vous? Je crois que vous vous trompez. Elle est bien belle, la Juliette de Shakspeare, couchée sous ses voiles blancs dans les caveaux funèbres ; mais j'aime moins la Juliette politique ; elle est trop sœur de lady Macbeth, et sur cette petite main, tiède des baisers de Roméo, j'aperçois la tache de sang qui ne se lavera jamais. Et puis, il y a eu pour Juliette deux heures bien différentes : l'heure du rossignol et celle de l'alouette. Qu'elle est charmante, cette heure nocturne, pendant que les étoiles brillent dans le ciel, que la brise embaumée des jardins de Vérone passe sur le front des jeunes amants, et que Philomèle leur redit la chanson de leur amour ! Mais le jour vient, l'alouette chante, il faut se quitter : Roméo descend du balcon ; et le voilà dans la rue, où l'attendent les assassins. Est-ce mai? Est-ce septembre? Est-ce la déclaration des droits de l'homme? Est-ce l'orgie sanguinaire où périssaient hommes et droits? Vous songez trop au rossignol de la nuit : je songe, moi, à l'alouette du matin et au vautour de midi.

Voilà ce que j'ose répliquer aux conclusions éloquentes de l'auteur de *Robert Emmet*, et ce qui n'ôte rien au mérite et au succès de son livre. Les objections mêmes que rencontreront quelques pages du volume prouveront quelle en est la portée, et que d'idées s'y rattachent, et que de bien on est forcé d'en penser, alors même qu'on serait tenté d'en dire un peu de mal, pour se distinguer. On n'y verra qu'un nouvel indice des sentiments éveillés

par cet ouvrage, où la curiosité et la sympathie se partagent entre ce que l'auteur nous donne, ce qu'il nous cache et ce qu'il nous laisse deviner. Une publication anonyme autorise les conjectures : eh bien, si je pouvais un moment me mettre à la place d'une personne comblée de toutes les distinctions de la naissance et de la fortune, née et grandie dans une température de gloire comme dans son atmosphère naturelle, n'ayant qu'à regarder autour d'elle et derrière elle pour rencontrer toutes les illustrations de la guerre et de la paix, tous les dons de l'esprit et du cœur, il me semble que je serais un peu blasé en fait de louanges et de jouissances d'amour-propre : je préférerais alors l'admiration réservée de mes contradicteurs à l'enthousiasme absolu de mes amis.

V

M. LOUIS ULBACH

ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES [1].

Un ami de M. Ulbach — ou peut-être un ennemi, — écrivait de lui récemment : « M. Louis Ulbach est un homme très-doux. » J'ignore s'il y avait là-dessous une louange ou une malice; car je ne me vante pas d'être au courant des petites querelles de ces messieurs; mais, si vraiment M. Louis Ulbach figure ou a figuré parmi les *doux*, je demanderai, son livre à la main, ce que doivent être les violents de son parti : si c'est là un des agneaux du parti démocratique, que sont ses tigres et ses ours ? Religion catholique, parti catholique, Académie française, siècle de Louis XIV, *Revue des deux Mondes*, Fléchier et M. de Montalembert, M. Nisard et M. Sainte-Beuve, M. Guizot et M. de Falloux, M. Louis Veuillot et Gustave Planche, M. Ulbach attaque tout et tous avec une impé-

[1] La suppression de la *Revue de Paris* nous aurait fait renoncer à publier notre Étude sur M. Louis Ulbach, si nous avions pu oublier que l'*Assemblée Nationale*, où ces pages ont primitivement paru, avait été supprimée le même jour : ç'a été, comme nous le disait spirituellement un ami de M. Ulbach, une *fusion* d'un nouveau genre.

tuosité d'adolescent en colère. Il ne retrouve un peu de sa douceur originelle que quand il aborde M. Eugène Pelletan, M. Hippolyte Castille ou M. Edgar Quinet. Son ouvrage est évidemment conçu et écrit dans ce système d'*éreintement* (pardon du barbarisme!) que l'on a reproché à d'autres, et où l'honorable rédacteur de la *Revue de Paris* cherche à prendre ses grades et prend déjà ses licences. Nous ne discuterons avec lui, ni sur les doctrines, ni sur les personnes : à quoi bon ? Convertirai-je ses amis? Ai-je besoin de persuader les miens? Lorsqu'il s'agit de juger un roman où le paradoxe coule à pleins bords, passe encore! Pourvu que l'auteur ait du talent, (et M. Louis Ulbach en a montré beaucoup dans plusieurs de ses écrits), il y a encore bien des points sur lesquels on peut s'entendre : il y a l'intérêt même du récit, le mérite de l'invention, la valeur des caractères, la beauté des paysages, et surtout ce fonds commun de sentiments humains où peuvent se rencontrer le catholique et le sectaire, le républicain et le royaliste : car l'homme a mille manières de penser, de douter et de croire, il n'a qu'une manière de pleurer; mais un livre de critique, hérissé de noms propres comme d'autant de buissons pour m'en interdire l'entrée! un livre où chacun de ces noms personnifie, sous la plume de l'auteur, exactement le contraire de ce qu'il personnifierait sous la mienne! Même pour se quereller, il faut quelques points de contact, et ici je n'en vois aucun. Figurez-vous deux hommes furieux l'un contre l'autre, et se disputant, l'un en français, l'autre en allemand : assurément pour réussir à *s'exprimer* et à se comprendre, ils seront forcés d'en venir aux coups de bâton. Quand j'aurai dit que M. Louis Ulbach repousse tout ce que je crois, déteste tout ce que j'aime, dénigre tout ce que j'admire, admire tout ce que je hais, honore tout

ce que je méprise, la belle affaire ! La discussion en sera-t-elle plus avancée? Y verrons-nous plus clair? Il faut pourtant parler de son livre ; car il représente l'opinion d'un parti, ou du moins d'une fraction de parti. Et puis, si l'on ne s'occupait jamais que des ouvrages de ses amis, on serait sans cesse exposé ou à la tentation d'être perfide ou à l'ennui de se sentir monotone. Je vais donc essayer de rappeler, à propos du volume de M. Louis Ulbach, quelques vérités élémentaires qui devraient faire partie de l'éducation de tout critique, et qu'il me paraît avoir oubliées.

Ce qui me frappe, au premier abord, dans son livre, c'est une qualité dont, par malheur, la perversité humaine a fait presque un défaut, surtout pour ceux qui sont chargés ou qui se chargent de juger les idées et les œuvres d'autrui : c'est l'ingénuité ; ajoutons-y l'inconséquence, qui en est l'envers, et nous compléterons cette physionomie littéraire, que l'âge sans doute corrigera. Il y a, dans ce volume, un passage que nous allons prendre pour point de départ. M. Ulbach reproche à M. Ponsard d'avoir dit ou laissé entendre, dans son discours de réception à l'Académie française, que MM. Hugo et Lamartine auraient plus sagement agi en s'abstenant de politique, et il s'écrie : « Pourquoi ces poëtes ont-ils écouté leur cœur? » Oh! monsieur Ulbach! le *cœur* de M. Victor Hugo! le *cœur* de M. de Lamartine! Voilà un trait, choisi entre mille, de cette candeur qui pourrait faire supposer que M. Ulbach vit dans une cellule comme un bénédictin, ou dans le bureau d'abonnement de la *Revue de Paris* comme dans une solitude d'anachorète. Il nous dit ailleurs que la génération nouvelle attend son *Credo*, qu'il conviendrait d'élever les âmes vers des sphères supérieures, que la fantaisie et le scepticisme, le culte de la forme et

de la ciselure, ne suffisent plus à nos jeunes contemporains. Nous ne demanderions pas mieux que d'être de son avis ; mais ce *Credo*, quel est-il? quel sera-t-il? M. Ulbach ne nous le dit pas, et nous le défions de nous le dire. Ces aspirations vers un *Credo* quelconque, qui ne soit pas, bien entendu, le Symbole des Apôtres, ne datent pas d'hier. J'étais encore écolier que j'en entendais déjà parler autour des chaires de philosophie. Plus tard, en 1835, M. Hugo écrivait dans la préface des *Chants du Crépuscule* : « L'auteur n'est ni de ceux qui affirment, ni de ceux qui nient ; il est de ceux qui espèrent » Qu'espérait-il? Probablement autre chose que ce qui est arrivé. La Révolution de février a donné beau jeu aux inventeurs de *Credo ;* on était amené à croire à tout, en étant forcé de croire à elle. Pourtant qu'en est-il sorti? Tout juste ce qu'il a fallu pour l'humilier et pour la détruire. Il est vrai que M. Ulbach ne se tient pas pour battu sur le chapitre de la république de 1848; il admire ceux qui l'ont faite; il maudit les hommes qui lui ont offert le seul moyen de se sauver, l'appui de ceux qui ne l'aimaient pas contre ceux qui l'aimaient trop. Il ne veut pas qu'on dise du mal de l'utopie, cette bienfaitrice de l'humanité, ni de la Terreur, ni du comité de salut public, ni des rêves de 89, ni des crimes de 93. Mais enfin ni Mirabeau, ni Robespierre, ni M. Ledru-Rollin, ni M. de Lamartine, ni Caussidière, ni Sobrier, ni Pierre Leroux, ni Considérant, ne nous ont donné ce *Credo* dont je m'inquiète, et que je ne vois pas poindre à l'horizon. Pendant ce temps, les années s'écoulent ; le siècle fatigué grisonne et penche vers son déclin. Si nous n'étions pas de ces gens arriérés et rétrogrades, généralement convaincus de monomanie et de radotage, nous dirions bien à M. Ulbach ce qui se passera, ou plutôt nous lui montrerions ce qui se passe. Les intelligences, avides de vérités, mais détour-

nées des seules sources où il leur soit possible de les puiser, seront encore, comme elles l'ont été déjà, précipitées vers l'utopie par des charlatans, des sophistes et des rêveurs. Elles n'y trouveront ni refuge, ni certitude, ni pâture. Le néant seul et le chaos répondront à leurs interrogations passionnées. Puis elles assisteront aux calamités et aux catastrophes qu'entraînent à leur suite ces vagues évangiles de l'erreur et de l'aventure. Elles verront ces prétendues bienfaitrices de l'humanité ramener les peuples au penchant des abîmes, et les exposer à perdre, en un jour, même ces biens lentement et laborieusement acquis par la marche des siècles et le progrès des idées. Alors, comme ces malades irrités contre un empirique déguisé en médecin, et qui déchirent de leurs propres mains l'appareil de leur blessure, elles jetteront à tous les vents les lambeaux de ces folles croyances enfantées dans l'orgueil et mortes dans la douleur : elles rendront toute foi responsable du mauvais succès de leurs crédulités. Elles ne voudront plus qu'on leur parle de leurs titres de noblesse, qu'elles ne se sentiront plus de force à porter. Enthousiasmes de l'esprit, libertés de la pensée, poétiques chimères, ressouvenirs de leur céleste origine, recherche de l'idéal et du vrai, elles répudieront tout, à l'instar de ces princes déchus qui, découragés de leur grandeur passée, cherchent à en effacer les traces dans les habitudes d'une vie vulgaire ou dans les joies grossières de l'orgie. Les intérêts matériels, l'ivresse du lucre et des affaires, les convoitises et les jouissances du luxe, seront là pour recueillir, dans leur défaite, ces invalides des grandes guerres de l'utopie contre le bon sens; et les triomphes de la force s'aposteront à l'angle du chemin pour rendre la désertion légitime en la rendant nécessaire ; si bien que le fameux *Credo* réclamé par la génération nouvelle finira par être

un *Te Deum* de la matière et un bulletin de la Bourse. Est-ce l'avenir, est-ce le présent que je raconte là à M. Louis Ulbach? Suis-je historien ou prophète? Je ne veux pas le savoir; ce que je sais, c'est qu'au milieu de ces évolutions de la pensée contemporaine, de ces alternatives d'enthousiasme et d'abattement, d'aspiration et de fatigue, produites par les mêmes causes et amenant les mêmes résultats, il existe un autre *Credo* dont chaque article, récité sans une seule variante dans le monde entier, se retrouve intact sur les lèvres du savant et de l'ignorant, du riche et du pauvre; un *Credo* tel aujourd'hui qu'il était il y a bien des siècles, tel dans nos plus superbes basiliques que dans notre plus humble chapelle de village, tel dans les églises de la France que dans celles de l'Irlande et de la Pologne, de l'Espagne et de l'Italie, de l'Asie et de l'Amérique, des pays civilisés que nos prêtres disputent à la corruption et au mensonge et des contrées sauvages que nos missionnaires évangélisent au prix de leur sang. Vers celui-là peuvent recourir et se réfugier tous les doutes, toutes les lassitudes, toutes les misères; il est toujours prêt à recevoir, à réchauffer, à rassurer ceux qui souffrent et qui cherchent, qui demandent et qui pleurent. Les plus orgueilleux esprits n'ont pas à rougir de répéter le *Credo* de Chrysostome, d'Augustin et de Bossuet, et les plus simples sont à leur aise avec ce Symbole des apôtres choisis parmi d'humbles pêcheurs, avec cette formule séculaire de la religion des affligés et des misérables. Combien faudrait-il de temps à M. Ulbach et à ses amis pour trouver, je ne dis pas le dernier mot, mais le premier, d'un dogme qui pût exercer un empire égal sur les intelligences et sur les âmes, sur les consciences et sur les volontés? Un *Credo*, cela est bientôt dit, pendant qu'on fume son cigare, entre beaux esprits, dans un bureau de journal ou de Revue, et que

l'on rit tout bas de la soutane usée de ce pauvre prêtre que l'on voit là-bas, dans la rue, allant visiter un grabat ou consoler un mourant; cela fait bien d'ailleurs, cela distingue des voltairiens de table d'hôte et d'estaminet. Mais hors de là? Mais dans l'atelier? dans la mansarde? dans les champs où la pauvreté travaille et se résigne en songeant à son curé et à Dieu? que deviendrait, nous le demandons, le *Credo* de la *Revue de Paris?* Chose étrange, que la démocratie antichrétienne, dans son expression la plus raffinée, arrive exactement aux mêmes conclusions que le scepticisme hautain des *aristocrates* et des riches, et redise, sous une autre forme, ce qu'on les accusait d'avoir dit : « Il faut une religion pour le peuple! » — En effet, si l'école à laquelle appartient M. Louis Ulbach réussissait à donner aux esprits cultivés une croyance quelconque qui ne fût pas le christianisme, il y aurait donc un certain nombre d'années, un siècle, plusieurs siècles peut-être, pendant lesquels les patriciens de l'intelligence auraient une religion et les plébéiens en auraient une autre, ou seraient condamnés à l'athéisme? Et, si des hommes bien autrement forts que M. Ulbach, M. Ernest Renan, par exemple, menaient à bien leur thèse favorite, s'ils parvenaient à dissoudre la religion par la critique, à en dégager l'esprit, le sentiment religieux, abstraction faite de tout dogme, de tout mystère et de toute pratique, de quelle ressource serait ce sentiment indéfinissable pour le paysan de l'Ardèche ou de l'Auvergne, pour l'ouvrier de Lyon ou de Saint-Étienne? Il y aurait donc des privilégiés de la raison et de la science qui sortiraient du christianisme par la *route royale* ([1]) de la critique, pendant que la foule serait forcée ou de rester stupidement chrétienne ou de

[1] Expression de M. Ernest Renan.

sortir, elle aussi, de son antique foi par les sentiers de traverse du désordre, de la sédition et du crime! Et voilà, ô peuple! les hommes qui te parlent d'égalité morale, de progrès et de liberté!

J'ai accusé M. Louis Ulbach d'inconséquence. Presque tous les chapitres de son livre, même le meilleur, son étude sur Paul Delaroche, pourraient me fournir des preuves. Il commence par une charge à fond, — quelque peu tardive, — contre M. Nicolardot, le malencontreux biographe de Voltaire. Mais, si M. Ulbach était conséquent, il devrait chérir M. Nicolardot[1], qui a consacré la moitié de son gros volume à nous prouver qu'avant, pendant et après Voltaire, tous les rois, toutes les reines, tous les princes, tous les prélats, tous les grands seigneurs, ont été des athées, des débauchés et des scélérats. Il me semble que c'est là une belle concession faite à la démocratie moderne, assez belle pour que nos austères et pudiques démocrates pardonnent à M. Nicolardot de trouver *Candide* immoral et la *Pucelle* indécente. Si M. Ulbach était conséquent, il devrait haïr Voltaire, l'esprit le plus aristocratique que je connaisse, le flatteur des rois, des impératrices et des courtisanes, l'ami du maréchal de Richelieu, l'homme qui a traité les Français de Welches et le peuple de canaille. Il est vrai que Voltaire — c'est M. Ulbach qui nous le dit, — « avait au fond de l'âme des sources de tendresse. » — Un Voltaire tendre, M. de Lamartine et M. Hugo se sacrifiant à leur cœur, les bienfaits de la Révolution de février, le bon exemple donné aux savants par M. Arago quittant les planètes pour la politique et l'Observatoire pour l'Hôtel de Ville, la clarté de M. Eugène Pelletan, le bon sens de M. Edgar Quinet et les vertus de Marnix, tels sont les

[1] Voir les *Nouvelles Causeries littéraires*.

principaux articles de foi de M. Ulbach. On conçoit dès lors qu'il rejette ceux que l'Église enseigne aux pauvres d'esprit comme vous et moi.

Autre inconséquence : M. Ulbach se prosterne à tous moments devant le génie et la gloire de M. de Balzac, et l'on sait, en effet, que l'auteur de *Mercadet* est le dieu de cette école. Il ne s'agit pas de refaire ici le procès de M. de Balzac, ni de discuter son prodigieux talent. Ceux qui ont protesté contre le scandale de son apothéose éprouvent une sorte de regret en songeant aux lilliputiens qui se partagent la succession de ce géant. Mais, s'il y a un homme qui dût être particulièrement odieux au platonisme révolutionnaire, à la république amoureuse d'utopie et de perfectionnement humanitaire, c'est assurément l'écrivain dont le génie, l'œuvre, le succès et l'influence ne s'expliquent que par de profondes corruptions sociales, incompatibles avec toute idée de régénération et de liberté ; c'est le peintre complaisant, l'anatomiste impitoyable de toutes ces ignominies morales qui ne peuvent être domptées que par la force. Une société telle que l'a comprise et décrite M. de Balzac, si elle avait le malheur de devenir libre, aboutirait ou au plus horrible chaos qui ait jamais épouvanté les hommes, ou à la plus dure servitude qui les ait dégradés et enchaînés. Vouée au développement le plus exclusif de l'individualisme, à l'adoration du succès, à la glorification du vice, au culte de la puissance dégagée de tout frein et de toute loi, elle arriverait ou à une anarchie sanglante, avec Vautrin pour exécuteur des hautes œuvres, ou à un despotisme oriental avec madame Marneffe pour sultane favorite. Si du moins M. Louis Ulbach, après avoir sacrifié l'austérité de sa politique et de sa morale républicaine à son admiration pour un grand artiste, avait pris une bonne et longue revanche aux dépens d'un homme

ignoble, antipathique à tout sentiment généreux, professant tous les athéismes, depuis celui qui nie Dieu jusqu'à celui qui blasphème la liberté et la vertu, homme d'esprit sans cœur, presque sans talent, déplorablement surfait par un caprice de nos critiques fantaisistes, et dont la glorification posthume sera une des hontes de la littérature moderne ! S'il avait essayé, ne fût-ce que pour faire acte d'indépendance et de sincérité littéraire, d'*éreinter* Beyle de Stendhal ; de condamner sans merci et sans appel cette immonde rapsodie qu'on appelle *Armance*, où tout est faux, alambiqué, sophistiqué, ennuyeux, illisible ! livre qui nous paraît aujourd'hui aussi impossible que les modes de 1823 dans les lithographies d'Engelmann ou de Langlumé ! On sent que M. Ulbach a eu envie de procéder à cette exécution réclamée par tous les gens de goût et par tous les honnêtes gens ; mais le courage, la verve, la colère, lui ont manqué : là où il fallait une bonne gorgée de fiel, il s'est contenté d'une petite goutte d'encre : il a écrit sur Stendhal deux pages hésitantes et timides. Était-ce la peine de les écrire, et surtout de les réimprimer ?

C'est à l'Académie française et au parti catholique que M. Ulbach a réservé toutes les prétentions de son dédain et de son courroux. Nous ne ferons ni à l'Académie ni aux catholiques l'injure de les défendre contre un ennemi peu dangereux. Au point de vue purement littéraire, on pourrait demander à M. Ulbach : Qu'aimez-vous ? Il n'est fanatique, semble-t-il, ni de M. de Musset, ni de M. Mérimée ; il accuse, non sans raison, l'un d'avoir prêché, en beaux vers, le désabusement et le doute, et l'autre d'aboutir au matérialisme et au scepticisme. Il attaque tour à tour M. Biot et M. Guizot, le duc de Broglie et M. Cousin, M. Sainte-Beuve et M. Nisard, M. de Falloux et M. de Mon-

talembert, M. Flourens et M. Ponsard. tous ceux, en un mot, que les séances de réception académique ramènent successivement sous sa jeune férule. Encore une fois, qui aime-t-il ? M. Victor Hugo et M. de Lamartine : très-bien; mais est-ce le Victor Hugo des *Contemplations* ou le Victor Hugo des *Feuilles d'automne* ? Est-ce le Lamartine des *Méditations* et des *Harmonies* ou le Lamartine de *l'Histoire de Turquie* et des *Entretiens familiers de littérature* ? Le point méritait d'être éclairci. M. Louis Ulbach y eût trouvé l'occasion de développer un texte cher à ses amis et à lui-même ; savoir, que le génie de nos contemporains illustres s'est affermi et agrandi à mesure qu'ils se sont rapprochés de la révolution et finalement livrés aux courants démagogiques. M. de Lamennais ne leur a-t-il pas fourni un premier exemple, le premier argument de cette démonstration en plusieurs chapitres? N'est-il pas avéré que l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* n'a commencé à se douter de l'art de penser et d'écrire que lorsqu'il a cessé d'être prêtre, royaliste et chrétien ? Et, pour passer de l'œuvre à l'homme, la mort de ce prêtre apostat, gardé à vue par des athées et des mazzinistes, de peur que quelques unes des influences et des amitiés d'autrefois ne pénétrassent jusqu'à son agonie ; cette mort n'est-elle pas — c'est M Ulbach qui nous le dit — un éclatant modèle de fermeté et de dignité ? Et ne s'appuie-t-il pas — incroyable vertige du paradoxe et de la haine ! — sur ce chevet désespéré pour adresser à la religion catholique un reproche qu'on lui avait épargné jusqu'ici, celui de s'inquiéter de l'âme des mourants et de ne négliger rien pour ramener vers Dieu ces illustres égarés à qui l'approche de leur dernière heure révèle le néant de la gloire, de la science et du talent? On peut comprendre, d'après ces traits épars, comment M. Louis Ulbach était disposé à juger

le *parti catholique* : ici quelques lignes ne nous suffiraient pas. Il convient de discuter, en toute liberté d'esprit, ce que M. Ulbach attaque avec des allures hautaines et méprisantes qui ne font tort qu'à lui-même. La grandeur des questions qu'il soulève nous fait passer sur l'inconvénient de donner, par une réplique trop longue, trop d'importance à un livre fâcheux, nuisible à la cause qu'il prétend servir, et dénué même de ce cachet de supériorité littéraire qui obtient grâce pour l'erreur et pour le sophisme. M. Ulbach, d'ailleurs, a eu, au milieu de ses inspirations regrettables, une bonne pensée : il a rattaché à son groupe *d'Écrivains et d'Hommes de lettres* M. Paul Delaroche : assimilation ingénieuse et vraie en l'honneur de celui de nos peintres qui a le plus et le mieux parlé à la méditation et à l'intelligence. Ce sera pour moi une occasion de rendre hommage à la mémoire de ce grand artiste, et de me trouver un moment d'accord avec M. Louis Ulbach.

« Quand nous parlons de la fin probable et prochaine du parti catholique, nous dit M. Louis Ulbach, nous ne songeons qu'à cette coalition des ambitions humaines qui a pris les intérêts religieux pour prétexte. Le dogme en lui-même *échappe* à cette étude... » La remarque est naïve, et nous devons en savoir gré à M. Ulbach : il faut le remercier d'avoir bien voulu permettre, pour cette fois, que le dogme *échappât* à ses mains puissantes, et de s'être contenté d'écraser les plus éminents défenseurs de ce dogme qu'il consent à laisser intact : car aussi bien, puisqu'il était en train d'exécutions magistrales, il aurait pu achever son œuvre et mettre à néant la religion et l'Église, comme il avait mis en lambeaux la renommée, la foi, le

talent d'hommes regardés jusqu'ici comme des chrétiens convaincus, des orateurs supportables et des écrivains lisibles. Il pouvait assurément faire ce pas de plus, et il y renonce, ou du moins il l'ajourne : « La question religieuse, ajoute-t-il modestement, a besoin d'être abordée avec plus de science et plus d'autorité. » Cette autorité et cette science, M. Ulbach y arrivera sans doute plus tard ; pour le moment, il ne se croit pas encore tout à fait assez savant et assez autorisé. Il se borne à dévorer, au sel un peu grisâtre de ses épigrammes, les rédacteurs du *Correspondant* et le rédacteur de l'*Univers*, c'est-à-dire MM. de Montalembert, de Falloux, Albert de Broglie, le P. Lacordaire, et M. Louis Veuillot : encore une fois, sachons-lui gré de cette tempérance ! Les Apôtres, les Pères de l'Église, Saint-Thomas d'Aquin et Bossuet seront pour l'ordinaire prochain.

Mais, même en cette restriction et cette distinction importante, M. Ulbach est-il bien sincère ? ou du moins est-il bien sûr de ne pas se donner le change ? Si telle ou telle de ses victimes, au lieu de s'appliquer à défendre le christianisme, avait consacré son talent et sa verve à glorifier les vérités du druidisme, la divinité du Mapah, les bienfaits du Phalanstère ou les félicités de l'Icarie, M. Ulbach l'aurait-il attaquée avec autant d'acharnement et de malice ? N'aurait-il pas mis des gants à ses griffes révolutionnaires, comme il en a mis en l'honneur de M. Hippolyte Castille, lequel, dans son *Histoire de la seconde République française*, « a traité Robespierre d'homme d'État typique écrasant l'anarchie par la terreur, déploré la substitution du drapeau tricolore au drapeau rouge, exprimé le regret que M. Blanqui eût manqué d'audace quand la Providence se plaisait à lui mettre aux mains la destinée des partis, et que Louis-Philippe ne fût pas tombé, à titre de

gage, au pouvoir de la Révolution! » — Pour contredire ces aménités, M. Ulbach prend une sourdine; elles ne l'empêchent pas de rendre hommage à un livre où il reconnaît « à un haut degré, une science d'exposition, d'analyse, de portrait, qui en rend la lecture attachante et terrible; » mais ces ménagements ne sont plus de mise, dès qu'il est question d'hommes assez malappris pour louer M. Molé, écrire l'histoire d'un Roi martyr ou d'un Pape libérateur, et manquer de respect à M. Louis Jourdan ou à M. la Bédollière. En voyant, d'une part, tant de rigueur, de l'autre tant de tolérance, n'a-t-on pas le droit de conclure, ou que M. Ulbach est animé, contre les chefs du *parti catholique* de haines personnelles qui paraissent bien peu explicables quand on songe qu'il a eu rarement l'occasion de les rencontrer dans le monde, ou que, derrière les personnes il déteste et cherche à renverser les dogmes? N'est-ce pas là, d'ailleurs, la tactique habituelle du parti dont M. Ulbach essaye de se détacher par quelques nuances de distinction et de courtoisie? On n'ose pas s'en prendre aux évêques; on s'en prend à des laïques, qui ne sont plus rien, ni fonctionnaires publics, ni membres d'assemblées législatives, qui se sont noblement rangés parmi les vaincus, ce qui n'empêche pas de les accuser d'intrigue, d'ambition et d'astuce; on épargne, — jusqu'à nouvel ordre — les mystères, les miracles consacrés par le témoignage des siècles et intimement liés aux origines du christianisme; mais qu'il se présente un miracle, un mystère, un dogme, un saint, qui n'ait pas ce caractère d'antiquité et que la sagesse de l'Église n'admette pas encore parmi les articles de foi, aussitôt on se dégonfle; on assouvit contre ce nouveau venu tout ce trop-plein d'incrédulité et de sarcasme qui se retenait, tant bien que mal, en présence des vérités fondamenta-

les. Sans s'informer, sans réfléchir, uniquement pour le plaisir de se moquer de ceux qui croient, d'enlever aux âmes simples et confiantes un allégement et un recours, on traite d'escroquerie justiciable de la police correctionnelle et d'apparition d'opéra-comique des événements accomplis à deux cents lieues des bureaux de la *Revue de Paris*, et sur lesquels l'épiscopat ne s'est pas encore prononcé. Prouver que Dieu ne peut plus et ne veut plus faire de miracles, n'est-ce pas donner à entendre ou que les prodiges amassés autour du berceau de l'Église chrétienne sont autant de fictions, ou que la source divine d'où ils découlaient est désormais desséchée et tarie? Affirmer qu'en un moment donné des prêtres, des religieux, des fidèles, ont inventé une fable grossière pour se jouer de la crédulité des populations ignorantes et prélever de grosses sommes sur leur aveugle ferveur, n'est-ce pas laisser croire que de pareilles impostures ont pu s accomplir et s'accréditer, de siècle en siècle, depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ? Que signifient donc ces ménagements envers le fondateur, quand on s'acharne ainsi contre la perpétuité de ce qu'il a fondé? A quoi bon respecter l'ouvrier, quand on se déchaîne contre l'œuvre? Et, après tout, qu'est-il besoin de ces précautions illusoires? Grâce au ciel, en de semblables matières le vrai, le faux, sont assez nets, assez clairs, pour que tout subterfuge soit impossible. Vous adorez Voltaire, et ce n'est probablement pas pour ces éternelles affaires de Sirven, de Calas et de la Barre, où sa prétendue sensibilité fut encore du charlatanisme; vous le glorifiez, parce qu'il a *écrasé l'infâme;* mais, s'il a eu raison de l'écraser, c'est que la religion chrétienne est une fable. Vous louez M. Lanfrey et son livre *sur l'Église et la Philosophie au dix-huitième siècle;* mais, si ce livre est bon, si l'entreprise des philosophes a été

légitime et salutaire, c'est que l'Église catholique n'était qu'un monument d'oppression, de mensonge et de démence; vous prétendez qu'Augustin Thierry n'a subi que dans la paralysie des dernières heures des manifestations religieuses qu'il ne pouvait repousser; vous dites de la mort de M. de Lamennais : « Cette mort si grande et si éclatante dans sa sérénité, à la hauteur de toutes les morts chrétiennes, est un argument resté sans réplique. » — Mais, si M. Augustin Thierry a eu tort d'admettre à son chevet des interprètes de la vérité divine, si M. de Lamennais a bien fait de préférer à sa soutane le suaire d'impiété et d'orgueil cousu par les mains des rédacteurs du *Siècle*, c'est que tout ce qu'avait offensé l'historien, tout ce qu'avait renié le prêtre, n'était que chimère, bêtise et vieillerie. Qu'est-ce que tout cela a de commun avec le parti catholique et ses dissidences? Vous parlez de supercherie, de stratégie, d'hypocrisie : hélas! il y a des hypocrisies de plusieurs sortes, et les Orgons de la démocratie ne sont pas les moins crédules. Qu'est-ce donc que cette tactique qui consiste à incriminer sans cesse les catholiques d'aujourd'hui, faute d'assez d'énergie et de franchise pour attaquer les chrétiens d'autrefois? qu'est-ce donc que cette stratégie qui s'égaye aux dépens de l'apparition de la Salette, faute d'assez de résolution et d'audace pour nier la multiplication des pains ou la résurrection de Lazare? Si c'est un Dieu qui a fait les premiers miracles, pourquoi n'aurait-il pas fait le dernier? Si ce n'est pas un Dieu, déchirez, page par page, tous les Évangiles : les montagnes du Dauphiné appartiennent au Seigneur tout comme lui appartenaient les cimes du Sinaï, du Carmel et du Thabor.

Mais des dissentiments ont éclaté entre les divers organes du *parti catholique*, et c'est là le texte des amplifica-

tions peu polies de M. Louis Ulbach : c'est pour lui un sujet d'exaltation et de triomphe, qui s'étale en quatre-vingts pages. Nous comprenons sa joie et surtout son étonnement. En sa qualité d'écrivain révolutionnaire, des hommes d'un même parti qui ne sont pas d'accord sur tous les points doivent lui sembler une monstruosité et un phénomène. Depuis 92 jusqu'à nos jours, il a toujours régné une si touchante union, une cordialité si tendre entre les coryphées de la Révolution, que lorsque leurs admirateurs et leurs héritiers surprennent dans un autre camp quelques démêlés et quelques nuages, ils ont le droit de crier à l'abomination et au scandale. Sérieusement, M. Louis Ulbach, qui m'amenait tout à l'heure sur le terrain des miracles, me permettra-t-il de lui rappeler la plus connue, la plus souvent répétée des paraboles évangéliques? Cette parabole pourrait servir d épigraphe à tous ceux qui réfuteront son livre. A force d'avoir regardé la paille du parti catholique, il a cessé d'apercevoir la poutre démocratique : qu'est-ce, grand Dieu ! que des discussions passagères sur l'attitude du clergé ou les rapports de l'Église avec l'État, auprès de ces dissensions sanglantes qui commençaient par l'injure et finissaient par l'échafaud? M. Ulbach veut-il savoir ce qu'écrivait, il y a vingt ans, celui de nos royalistes illustres qui a toujours professé le plus de penchant et de faiblesse pour les idées républicaines? « Les hommes de la Révolution, en se déchirant, déclarent que le parti qu'ils égorgent est un parti de coquins : voyez ce que madame Roland dit de Condorcet, ce que Barbaroux, principal acteur du 10 août, pense de Marat, ce que Camille Desmoulins écrit contre Saint-Just. Faut-il apprécier Danton d'après l'opinion de Robespierre, ou Robespierre d'après l'opinion de Danton? Lorsque les conventionnels ont une si pauvre idée les

uns des autres, comment, sans manquer au respect qu'on leur doit, oser avoir une opinion contraire à la leur? » Qui écrit cela? M. de Chateaubriand, dans le dernier chapitre de ses *Mémoires*. Qu'aurait dit des chétifs successeurs de Barbaroux et de Saint-Just le noble ami d'Armand Carrel, s'il avait eu le temps de les juger et de les décrire? Nous sommes encore trop près de cette dernière phase révolutionnaire pour qu'il vous soit possible de la défigurer et de la travestir, comme on a défiguré et travesti la Convention et la Terreur : les témoins de celles-là commencent à devenir rares, et elles avaient d'ailleurs une façon très-expéditive de se débarrasser de leurs témoins! Mais votre République de février, nous l'avons vue à l'œuvre; nous avons pu apprécier cette monstrueuse miniature de tous les avortements, cette pétaudière de pygmées consternés de leur victoire : et vous osez parler de divisions, de stérilité, d'agonie et de mort? Vous vous donnez le facile plaisir d'allusions peu généreuses au renversement de telle dynastie, à la chute de tel ministre? Mais qui fut plus divisé et plus stérile que vous? qui tomba plus bas et plus vite? L'écroulement subit des deux monarchies dont vous raillez les décombres s'explique par un instant de surprise, un accès de fièvre et d'ivresse populaire, dépassant, que dis-je? violentant le vœu de la nation. Mais vous, vous avez été détruits par la logique des idées et des choses, anéantis par votre propre néant, paralysés par votre propre impuissance : vous n'avez pas eu d'autres ennemis que vous-mêmes, et vous ne pouviez en avoir de plus redoutables. Vous, il y a eu un moment où la France vous a dit : « Gouvernez-moi, soyez les maîtres : places, pouvoir, honneurs, finances, prenez tout; je ne vous demande qu'un peu d'ordre et de calme! » Et ce peu, vous n'avez pas su le lui donner; vous ne le pouviez pas; sortis de l'ombre des

complots et des sociétés secrètes, vous deviez être tués par le grand jour, et il a suffi, pour vous briser, de votre premier contact avec les affaires et les hommes. Vous avez succombé, vous avez péri, entraînant dans votre désastre cette liberté que vous ne savez ni comprendre ni défendre, et dont vous insultez aujourd'hui les derniers amants. Vous avez péri : que serait-ce si vous aviez triomphé? Ignorez-vous donc que les hommes quelque peu éclairés, quelque peu pratiques, que l'on désigne comme vos chefs passés ou futurs, redoutent bien plus vos victoires que vos défaites? Ils ne se dissimulent pas quel chaos, quelles fureurs, quelles batailles intestines, quelle ardeur affamée à se dévorer les uns les autres, ressortiraient de l'heure néfaste qui vous livrerait encore les destinées du pays : et vous persiflez les querelles d'autrui! et vous avez l'imprudence de rappeler les souvenirs qui vous accablent, même les ateliers nationaux, cette honteuse parodie du travail au profit du désordre et de la fainéantise! Et vous incriminez l'homme courageux qui provoqua la dissolution de cette permanente armée de l'émeute? Et vous ne comprenez pas que cet homme ne fut que l'interprète d'un sentiment universel, étranger à tout esprit de parti, à tout essai de réaction monarchique, mais vengeur de la fortune et de l'honneur de la France? Oh! la poutre! la poutre! on dirait que vous ne l'apercevez que quand vous y avez mis le feu, et que ce feu incendie le monde!

En abordant cette partie du livre de M. Louis Ulbach, j'ai évité de mon mieux de répéter les noms propres qu'il a écrits à chaque ligne. Il en est un cependant que je ne puis passer sous silence : car nul ne fait mieux ressortir les inconséquences de la polémique de M. Ulbach. Accusé, bien à tort, d'une sorte de préférence — toute relative — pour M. Louis Veuillot, M. Ulbach a voulu se laver de cet

injuste reproche, et il y est parvenu. On sait quel est le mot d'ordre de la presse révolutionnaire, quand il s'agit du rédacteur de l'*Univers:* ne pouvant lui refuser la verve, l'éloquence, la supériorité de l'esprit et du talent, trop visiblement criblés de ses coups pour oser nier la force et la portée de ses armes, les écrivains de cette école s'accordent à le représenter comme un fanatique grossier, un énergumène ayant sans cesse l'écume à la bouche, et ne procédant que par invectives, injures, emprunts au dictionnaire des halles, violences et énormités de langage. Or voici dans quels termes — je cite au hasard — M. Ulbach relève ces défauts de M. Veuillot : il le qualifie de *Marat-sacristain*, de *Père Duchêne de sacristie*, d'*ivrogne d'eau bénite*, de *truand*, de *malotru*, de *Bazile salpêtré de Figaro :* « M. Veuillot, dit-il, est amusant comme une obscénité qu'on se raconte entre hommes. » La colère de M. Ulbach contre M. Veuillot lui fait même oublier le français et les étymologies, qu'il observe d'ordinaire assez exactement. Je note, à la page 301, cette phrase : « *L'hydrophobie de la liberté* rend M. Veuillot sacrilége envers toutes les gloires. » Ou cette phrase n'a pas de sens, ou elle signifie que c'est la liberté qui est hydrophobe ; certains amis de M. Ulbach ont pu nous le faire croire ; mais évidemment ce n'est pas là sa pensée. Si l'on veut s'en tenir à l'étymologie grecque, on sera forcé de décomposer la phrase de la manière suivante : « La crainte de l'eau de la liberté. » Enfin, si l'on passe condamnation sur le solécisme et si l'on traduit simplement le mot *hydrophobie* par le mot *rage*, on arrivera à conclure que M. Veuillot a la rage de la liberté, qu'il l'aime à la rage. Est-ce là ce que M. Ulbach a voulu dire?

Ceci nous ramène à la littérature ; n'en sortons plus : la critique littéraire, en dehors de toute opinion politique,

philosophique et religieuse, a des droits et des devoirs ; il n'est pas de dissidence, ni même de haine qui autorise à dire que les *Mélanges* de M. Veuillot sont un livre équivoque, ennuyeux, illisible, que l'auteur devient insipide dès qu'il cesse d'injurier et de mordre. C'était assez déjà d'avoir traité de truand, de malotru et d'ivrogne d'eau bénite celui-là même qu'on accusait d'être trop prodigue d'insultantes épithètes. Monseigneur l'évêque de Poitiers, l'éloquent panégyriste de madame de la Rochejaquelein, messeigneurs les évêques de Tulle, de Perpignan et d'Amiens, qui ne passent pas, que je sache, pour des esprits grossiers, seront bien étonnés, si l'ouvrage de M. Ulbach leur tombe entre les mains, d'apprendre qu'ils ont accordé leurs sympathies à un homme amusant comme une obscénité, à un Marat-sacristain, à un Bazile salpêtré de Figaro. Les hommes de goût de tous les partis conviendront que, pour avoir l'idée d'accoler l'épithète d'*ennuyeux* au nom de M. Veuillot, il faut s'être grisé, sinon d'eau bénite, au moins de ces liqueurs démocratiques qui ont moins de bouquet et donnent plus de vertiges. Si M. Ulbach, au lieu d'écouter ses maladroites colères, songeait aux vrais intérêts de son talent, il étudierait avec une attention de disciple les œuvres, les articles, la manière, et jusqu'aux méthodes d'*éreintement* de M. Veuillot, et il apprendrait à le combattre en essayant de l'imiter, comme les Prussiens et les Russes, à force d'être battus par nos troupes, apprirent l'art de leur tenir tête.

J'ai dit que, dans ce livre où j'avais rencontré tant de sujets d'irritation et de tristesse, un chapitre m'a charmé : c'est celui que M. Ulbach a consacré à Paul Delaroche, *écrivain et homme de lettres* par la grâce de son pinceau. M. Ulbach a fait bonne justice de cette assimilation, passée à l'état de lieu commun, qui représente Paul Delaroche

comme le Casimir Delavigne de la peinture. Chaque fois qu'on essaye de reprendre une pièce de Casimir Delavigne, le public reconnaît, entre deux bâillements, tout ce qu'il y a eu de sec, de guindé, de maniéré, d'étroit, dans le talent correct de l'auteur des *Vêpres siciliennes* : Casimir Delavigne n'a jamais cherché ni à agrandir, ni à attendrir sa manière : l'âge, au lieu de lui enseigner le recueillement et l'élévation, ne lui apportait que redites et que froideur. M. Ulbach remarque excellemment que Paul Delaroche offrirait bien plutôt des analogies avec Walter Scott ; et peut-être, si l'on demandait à un autre art d'autres points de ressemblance, serait-on tenté de le comparer à Meyerbeer, dont il a le génie essentiellement dramatique, la réflexion profonde, les combinaisons habiles, le respect passionné pour son art et pour son œuvre. Ce n'est pas juger la meilleure partie du talent de Delaroche que de ne voir en lui que le peintre des *Enfants d'Édouard*, de *Richelieu* et de *Mazarin*. Ceux qui, en contemplant ses derniers tableaux, *Marie-Antoinette à la Conciergerie*, *Béatrix Cenci*, la *Jeune Martyre*, les *Adieux des Girondins*, les *Scènes intimes de la Passion de Notre-Seigneur*, n'ont pas compris la transformation opérée dans cet esprit supérieur par les années, le travail, la méditation et la douleur, ceux-là peuvent, en effet, le comparer à Casimir Delavigne, et même préférer le poëte au peintre : ils prouvent que certaines cordes, les plus élevées, les plus délicates, ne vibreront jamais dans leur âme. M. Ulbach a rétabli sous son vrai jour cette belle physionomie d'artiste ; il ne s'est pas contenté d'admirer le talent et les œuvres, il a rendu hommage au caractère, chose si rare aujourd'hui. Mais comment, en écrivant ces pages excellentes, n'a-t-il pas été frappé d'une anomalie qui nous saute aux yeux ? Comment ne s'est-il pas dit que

cette appréciation si juste, si sympathique, si pénétrante, du peintre des majestés tombées et des tristesses divines, paraîtrait singulière sous une plume aussi agressive contre tout ce que ce peintre aimait, honorait et regrettait? Comment ne s'est-il pas représenté par la pensée, dans le monde et dans les lettres, les amis, les admirateurs, le vrai public de Paul Delaroche, c'est-à-dire les Molé, les de Broglie, les Guizot, les Villemain, les Salvandy, les Montalembert, les Falloux, ceux-là mêmes contre lesquels M. Ulbach s'est si pesamment armé en guerre? Je n'insiste pas; je craindrais de gâter le plaisir que m'a causé cette étude sur Paul Delaroche. J'aime mieux, en finissant, me reporter, par le souvenir, vers ce salon hospitalier et charmant de la rue de la Tour-des-Dames, que la mort a fermé, et où le grand artiste, entouré de ses élèves comme d'une seconde famille, nous a si souvent accueilli avec tant de bonté et de grâce: j'aime mieux me rappeler cette noble et austère figure, ce sourire mélancolique et bienveillant, cette conversation éloquente, où les hommes d'opinion contraire trouvaient des leçons et des modèles de cette urbanité, de cette modération, de cette convenance, qualités précieuses que le feu de la discussion ne devrait jamais nous faire perdre, et que, cette fois, M. Louis Ulbach me paraît avoir perdues.

VI

M. HIPPOLYTE RIGAULT

HISTOIRE DE LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES.

Si j'osais, j'intitulerais ces pages : « Des avantages de la modération dans les querelles littéraires ; » et, si l'on me disait que je n'ai pas toujours été plein de mon sujet, je répondrais que ce sont souvent les nouveaux convertis qui font les meilleurs sermons. Je reviendrai sur ce point délicat tout à l'heure, à propos de quelques-uns des plus piquants chapitres du livre de M. Rigault. Mais, auparavant, il convient d'indiquer comment ce livre, qui aurait pu n'être qu'érudit et ennuyeux, est savant, ingénieux et amusant.

M. Rigault, — qui l'ignore ? — appartient à la fois, et à cette Université dont je ne pourrais médire sans ingratitude, et à cette nouvelle pléiade du *Journal des Débats*, à qui l'on souhaiterait moins de complaisance pour les témérités de la raison et de l'esprit, mais non pas, hélas ! plus de talent, de science et de verve. M. Rigault y ajoute une grâce et une finesse de touche, un sentiment de morale domestique et familière qui donnent à ses écrits une phy-

sionomie affectueuse et sympathique. Nous avons de lui de petits chefs-d'œuvre d'enjouement aimable, que M. de Féletz, dans ses beaux jours, eût enviés, mais où l'on trouve, en appuyant, un fond d'excellente littérature qui manquait au spirituel abbé. Si j'insiste sur l'alliance de cette souplesse, de cette légèreté presque mondaine avec une forte éducation classique, c'est qu'elle va me servir à caractériser le livre lui-même, d'après l'écrivain.

Dans la partie de son ouvage qui nous transporte en Angleterre, M. Rigault a répété un mot que nos voisins font souvent intervenir dans leurs polémiques littéraires ou scientifiques. C'est le mot *scholar*, qui n'a pas, que je sache, d'équivalent exact dans notre langue : le *scholar* n'est pas le pédant; c'est plutôt le savant naïf, ou, mieux encore, l'esprit de collége, tel que le désigne Voltaire dans ses jolis vers sur Gresset. Être un *scholar* ne suffit pas; ou du moins l'esprit de collége, quand on s'y tient, a des aperçus tout aussi étroits, des vues tout aussi exclusives que l'esprit de couvent, et il est bien difficile que son influence et son succès dépassent le cadre *scolaire* où il s'est volontairement renfermé. D'autre part, ne vouloir ou ne pouvoir être qu'un bel esprit mondain, c'est s'exposer à rester superficiel et frivole en des sujets qui exigent plus de sérieux et de compétence; c'est appliquer aux questions d'art, de science et de goût, ce *convenu* qui n'est, en effet, qu'une convention entre l'ignorance de celui qui parle et l'ignorance de ceux qui écoutent. L'essentiel, pour qui veut prendre la littérature par ses grands côtés, est de passer à distance égale de ces deux extrêmes, de n'être mondain que tout juste ce qu'il faut pour ne pas effaroucher les gens du monde, de n'être savant que dans la mesure nécessaire pour faire comprendre aux gens du métier qu'on pourrait, au besoin, parler leur langue;

d'unir, en un mot, et de fondre la littérature de collége et celle de salon, en apprivoisant celle-ci, en fécondant celle-là, en ôtant à toutes deux leurs défauts, en leur laissant toutes leurs qualités. C'est là, à proprement parler, le génie de la littérature française ; c'est le secret de son incroyable puissance d'iniative et de propagande. C'est par là qu'elle cesse d'être, comme a dit Fontenelle, qui y excellait, une certaine langue sacrée à l'usage des seuls prêtres et de quelques initiés, pour devenir l'expression même de la vie, de l'intelligence, de la civilisation d'un peuple, la libre et irrésistible expansion des idées d'un temps, se déversant, comme un vase trop plein, sur la société et sur le monde. Si je cherchais, dans notre siècle, des exemples et des noms pour *illustrer* ma pensée, je n'aurais, malgré toutes nos décadences, que l'embarras du choix. Ainsi M. Villemain, dès le début de sa carrière, a été le type accompli et inimitable de cet esprit qui n'est ni *scholar* ni mondain, et qui joint toutes les solidités à toutes les grâces. Un peu après, avec moins d'ampleur et d'éclat, M. Saint-Marc-Girardin nous en a donné, notamment dans son beau travail sur Jean-Jacques Rousseau, de bien remarquables modèles. Je nommerais M. Sainte-Beuve, s'il n'était un peu trop distrait par les qualités morales du *Demi-Monde* et les qualités littéraires de *Madame Bovary :* je m'arrête à M. Rigault, le dernier venu, le plus jeune de cette brillante famille, et dont le livre m'a suggéré cette digression qui me ramène à mon sujet. Certes, à lire cette *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, on ne se douterait pas qu'elle a été primitivement, pour l'auteur, quelque chose comme une thèse à soutenir, un échelon classique pour arriver à cette chaire du Collége de France qu'il a si vaillamment conquise. Si, sous cette première forme et avant de descendre

jusqu'au public, cet ouvrage offrait quelque appareil scientifique, quelque broussaille éclose dans l'arrière-cour de la Sorbonne, je l'ignore et ne veux pas le savoir : ce que je sais, c'est qu'il n'en a rien gardé, et, la preuve, c'est qu'un ignorant comme moi peut l'apprécier et en discourir, après y avoir trouvé, comme à *Peau-d'Ane*, un plaisir extrême.

L'Histoire de la querelle des anciens et des modernes! M. Rigault a bien raison, il y a là évidemment deux choses : la querelle en elle-même, dont les diverses phases sont intéressantes et curieuses, mais qui a eu, comme toutes les disputes, ses puérilités et ses misères, et les questions vitales qui se rattachent à celle-là, penchants et contradictions du cœur humain, théorie de la perfectibilité et du progrès, lutte du paganisme et du christianisme, tout, jusqu'aux dissidences ultramontaines et universitaires qui nous agitent encore. C'est pour avoir bien compris tout ce que son sujet comportait de développements et de vues sur l'humanité et la société, tout ce qu'un moraliste pouvait y cueillir à travers champs d'érudition littéraire, que M. Rigault a su faire d'une thèse un livre, et jeter tant d'intérêt et de vie sur ces chapitres, qui, en d'autres mains, n'auraient été que des pages d'herbier. Ouvrons-les à notre tour, et profitons de ce qu'il y a mis, sinon pour le louer dignement, au moins pour engager à le lire.

Le cœur humain a deux tendances contraires, qui, dans cette querelle, ont souvent combattu l'une contre l'autre et parfois contre elles-mêmes. Il aspire au progrès, et il veut y croire ; il lui répugne de ne pas admettre l'idée de perfectibilité, et de ne pas s'en servir à soi-même de pressentiment et de preuve ; et cependant, à mesure que le court espace de la vie penche pour lui du côté de l'ombre et du déclin, il est porté à supposer que tout s'amoindrit et se

gâte, que tout ce qu'il a aimé, admiré, contemplé en un jour de lumière et de soleil, s'en va et s'abaisse comme lui dans cette obscurité du soir dont il commence à ressentir les froides atteintes. Le *laudator temporis acti*, d'Horace, c'est l'homme de tous les temps, louant, dans le passé, sa propre image qu'il y voit réfléchie comme dans une onde déjà lointaine, saluant comme l'apogée de toute jeunesse, de tout éclat et de tout bonheur, le moment où il était jeune, brillant et heureux ; mais c'est l'homme aussi, cette créature hardie, *audax Japeti genus*, dont l'oreille et le regard, sans cesse tournés vers l'avenir, semblent toujours attendre de lui-même et des générations futures un je ne sais quoi qui complétera son être et sa destinée. Ces deux principes contradictoires sont, à vrai dire, la vie et la mort, qui se disputent l'homme tout entier, comme pour lui rappeler sa double nature, et qui, dans le douloureux effort de son infirmité et de sa brièveté présentes, le poussent en avant ou le rejettent en arrière, pour y chercher, dans ce qu'il regrette ou dans ce qu'il espère, la possession de ce qui lui manque. Mais descendons vite de ces généralités philosophiques, et renfermons-nous dans cette querelle des Anciens et des Modernes. Nous y retrouvons ces deux mêmes principes, vaincus et vainqueurs tour à tour, se déguisant sous mille formes différentes, tombant parfois en de bizarres inconséquences, en d'étranges malentendus, abandonnant la vraie question pour l'accessoire et le fait pour l'incident, mais faciles à reconnaître au milieu de toutes les évolutions du paradoxe et du bel esprit. La lutte commence dès l'antiquité, où il y avait déjà, comme toujours, les modernes et les anciens, les modernes du moment et les anciens de la veille, mais où le sentiment du progrès n'était pas assez raisonné, où les littératures et les civilisations en présence n'étaient pas séparées par des

distinctions assez tranchées pour que cet antagonisme préoccupât violemment les intelligences. Entre Homère et Virgile, entre Pindare et Horace, entre Thucydide et Tacite, il y a eu un monde ou plutôt les deux extrémités d'un même monde, à demi plongé ici dans les brumes lumineuses des temps héroïques, prêt à se transfigurer là-bas dans le radieux crépuscule d'une foi nouvelle. Il y a eu, entre ces beaux génies, admiration, émulation, et imitation, de peuple à peuple et de siècle à siècle. Horace a pu recommander la lecture des auteurs grecs; Properce a pu s'écrier que quelque chose de plus grand que l'*Iliade* allait paraître. Il n'en est pas moins vrai que ces différences, qui aujourd'hui nous frappent, ne sont jamais entrées bien profondément dans l'esprit des contemporains, parce qu'il ne s'y mêlait point ce qui devait passionner le débat, le passage d'une religion, d'une société, d'une source d'inspirations philosophiques et poétiques, à une autre société, à une autre religion, à d'autres sources, le tout séparé par un abîme. C'est le christianisme qui a inauguré et précisé cette guerre, parce qu'il a proclamé le progrès, parce qu'il a ouvert aux âmes des perspectives infinies, parce qu'il leur a apporté de nouveaux trésors, de nouveaux symboles, des croyances, des images, des merveilles inconnues jusque-là à l'humanité. Mais bien des siècles s'écoulèrent sans que les termes de la discussion pussent être posés. La barbarie, le moyen âge, les convulsions et l'agonie du monde romain, remplirent un large intervalle, pendant lequel les richesses de l'antiquité dormirent à l'ombre de l'Église grecque ou dans ces monastères de l'Occident qui les sauvèrent de l'oubli et du néant, et que l'on devait accuser plus tard d'avoir épaissi les ténèbres autour de l'esprit humain. Le monde régénéré, mais ayant subi les conditions d'une seconde naissance, fut, durant

ces siècles, un enfant robuste, grandissant sous une forte tutelle. Le seizième siècle lui rendit les chefs-d'œuvre du paganisme, au moment où sa turbulente jeunesse pouvait le mieux en savourer les délices, en aspirer les capiteuses vapeurs : dans son ivresse, il crut renaître, et il décerna à cette époque critique qui secouait sur sa tête tous ces fruits d'or du polythéisme, le nom glorieux, mais usurpé, qui répondait à sa renaissance intellectuelle et littéraire. Ainsi, d'une main il brisait les liens qui retardaient sa marche vers le progrès et l'avenir : de l'autre, il ouvrait ces livres qui lui prouvaient que, deux ou trois mille ans auparavant, sous un culte aboli et une civilisation disparue, l'esprit humain avait atteint à un idéal de perfection, de beauté et d'élégance, difficile à égaler ou à dépasser. Tout le problème était là ; c'est là aussi qu'il sied de rappeler, sous la dictée de M. Rigault, quelques vérités qui dominent la discussion, que les combattants oublièrent souvent, et qui auraient pu les mettre d'accord.

On doit d'abord établir une distinction essentielle entre les sciences, qui, transmises de génération en génération, comme un héritage accumulé et grossissant, formées par une série d'expériences, de découvertes successives et progressives, s'accroissent et grandissent à mesure que le monde avance ou vieillit ; et les arts, la poésie, l'éloquence, vers lesquels l'homme a pu s'élancer d'un bond, si l'on admet qu'il est sorti des mains du Créateur avec ses facultés complètes et parfaites. La vieille comparaison entre l'humanité et l'individu vient ici à notre aide ; elle nous fait ressouvenir que la jeunesse peut être aussi éloquente et plus poétique que l'âge mûr, mais que la vieillesse a plus d'expériences et d'épargnes amassées. Ce n'est pas tout, remarque excellemment M. Rigault : il y a encore deux nuances, et, pour ainsi dire, deux subdivisions à

maintenir. Parmi ces arts qui nous charment, ceux dont les procédés sont simples, ceux qui ne résident que dans la ligne et le contour, tels que l'architecture et la statuaire, peuvent arriver d'emblée à la beauté suprême, pourvu qu'il y ait harmonie entre l'idée qui les inspire, le génie du pays où ils naissent, et le ciel qui les voit éclore ; ceux qui s'adressent aussi à l'imagination et aux sens, mais qui ont à la fois un appareil plus technique et un côté plus réfléchi, tels que la peinture et la musique, peuvent réussir dès l'abord, par certaines qualités élémentaires et naturelles, mais sont destinés à se perfectionner en profitant des acquisitions et des conquêtes de l'esprit humain. Ainsi rien, dans l'architecture moderne, n'est, dit-on, comparable au Parthénon ; rien n'a égalé les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque. On a lieu, au contraire, de penser que Zeuxis et Apelles feraient une pauvre figure auprès de Raphaël ou même de M. Ingres ; et Orphée ou Amphion, l'un au milieu de ses pierres, l'autre au milieu de ses bêtes, eussent été bien étonnés si on leur eût joué l'ouverture de *Guillaume Tell* ou la *Symphonie pastorale* de Beethoven.

L'autre nuance est celle-ci : ces langues anciennes, ces merveilles de l'éloquence et de la poésie antiques, dont quelques moines et quelques lettrés du moyen âge avaient eu jusque-là le dépôt, en se popularisant dans le monde du seizième siècle, en se combinant avec la première émancipation de l'esprit nouveau, trouvèrent, en Europe, les langues et les littératures modernes arrivées à des degrés différents de perfection relative : elles trouvèrent aussi, chez les divers peuples, un génie plus prompt ou plus rebelle à subir leur influence et leur prestige. L'Italie avait déjà sa poésie ; elle possédait ce trésor que les nations ne peuvent conquérir qu'en un moment donné, ce poëme épi-

que, qui se compose pour elles de la rencontre de leurs traditions toutes fraîches, de leurs croyances toutes vivantes, avec une langue déjà faite, parlée par un grand poëte. L'Angleterre, qui allait produire Shakspeare et Milton, ne pouvait guère accepter la littérature antique que comme caprice de mode, étude d'érudit ou modèle à l'usage des poëtes secondaires. L'Allemagne, grâce au tour particulier de son esprit, était condamnée à rester originale, même en épuisant tous les raffinements de la science en *us*, de l'érudition latine et grecque. Mais, en France, tout s'accordait pour que l'antiquité pénétrât jusque dans les entrailles de la littérature : notre langue encore en retard, n'ayant pas encore trouvé sa forme propre, par cela même qu'elle devait fournir une plus longue et plus magnifique carrière ; la nature de notre esprit, où l'originalité est peu profonde, mais qui possède au plus haut degré la puissance d'assimilation ; les affinités même de notre goût, qui aime la simplicité, la clarté, l'harmonie, toutes ces qualités des deux beaux siècles de Périclès et d'Auguste. Aussi, malgré une bien intéressante excursion de M. Rigault à travers la période anglaise de cette querelle, bien qu'il ravive avec un merveilleux talent d'analyse et de récit ces piquantes figures de *scholars* ou de lettrés, de pédants ou d'*humorists*, William Temple et Swift, Boyle et Bentley, et le curieux épisode des *Lettres de Phalaris*, faisant perdre de vue aux disputeurs le véritable objet de la dispute, c'est en France qu'elle eut le plus de place et de part dans le mouvement des lettres ; même, si on se complaisait aux *actualités*, on pourrait dire qu'elle dure encore. C'est en France qu'elle a eu le plus de textes et de prétextes, de points d'attaque et de défense ; car, encore une fois, il n'était pas possible que la patrie de Shakspeare et la patrie de Dante eussent dans ce débat un enjeu bien considérable. Qu'est-

ce que Pope, comparé à Milton ou à Shakspeare? Un nain, récitant sa leçon de grec ou de français dans les jambes de deux géants. Racine, au contraire, n'a pas de supérieur dans notre poésie, et Racine n'est pas original. Ces noms, mieux que tous les raisonnements du monde, indiquent les différences. En Angleterre même, cette querelle de savants, de beaux esprits et de poëtes tard venus, eut pour promoteur et pour Mentor un Français des plus Français, bien qu'émigré ou parce qu'exilé, Saint-Evremond.

C'est donc en France que nous aimons le mieux suivre M. Rigault; et quel guide pourrions-nous choisir plus spirituel et mieux renseigné? Après la Renaissance, qui fut le fougueux embrassement de l'antiquité et de l'esprit moderne s'unissant dans des noces pantagruéliques, après la grande époque du grand siècle, qui eut presque de l'originalité à force de perfection et où tout se composa et se féconda par un admirable accord de dons naturels et de connaissances acquises, il devait arriver un moment où, les belles œuvres étant produites, les beaux génies ayant disparu ou se reposant, l'esprit français serait tenté de réagir contre ses modèles et de se demander si les écrivains qui s'étaient montrés de si merveilleux imitateurs n'auraient pas été supérieurs encore en n'imitant personne La question fut ainsi posée par Perrault, qui, pour nous, lecteurs frivoles, était resté le plus célèbre de ces rebelles contre la poésie antique. On connaît sa querelle contre Boileau, qui marquait déjà la seconde phase du règne de Louis XIV : elle eut cela de piquant, que Perrault et ses amis, en essayant de démolir les anciens, invoquaient à l'appui de leur thèse la supériorité même de ces poëtes, de ce groupe illustre dont Boileau faisait partie, et que Boileau, pour les réfuter, était obligé de repousser une partie de leurs éloges. C'est peut-être à cette circonstance

atténuante qu'il faut attribuer la réconciliation finale de l'irascible auteur des *Satires* avec le détracteur des anciens. Fontenelle servit de transition entre Perrault et la Motte-Houdard, qui concentra le débat sur Homère, et réussit, en effet, à l'amoindrir en le traduisant. Le vrai malheur, pour ces agresseurs tardifs de la poésie antique, dont la trace ne pouvait plus désormais s'effacer de la nôtre, fut de ne pas avoir de génie ; car, en de semblables controverses, ce n'est pas par de vives raisons, c'est par des œuvres que se décide la victoire. Perrault, Fontenelle, la Motte, furent des hommes d'infiniment d'esprit, mais totalement dépourvus de génie poétique. Aussi, lorsque la Motte attaqua Homère, la fable du *Renard à la queue coupée* vint naturellement sous la plume de Jean-Baptiste Rousseau, lequel, par parenthèse, n'était pas beaucoup plus poëte. Le nom de la Motte-Houdard ne peut pas se séparer de celui de madame Dacier, qui défendit l'*Iliade* à la façon des héros d'Homère, en débitant force injures. C'est elle qui va m'aider à faire ressortir les avantages de la modération dans les discussions entre écrivains. Évidemment elle avait raison, la Motte avait tort, et Fénelon, qui, le premier essaya de les réconcilier, y apporta ce délicieux et dangereux mélange de subtilité et de douceur, de désir de persuader et de pointe paradoxale qu'il mettait en toutes choses, et qui a fait le charme et l'inconvénient de son caractère. Et cependant le public se déclara pour la Motte ; Fénelon, s'il n'était pas mort quelques mois plus tard, aurait doucement subjugué son adversaire dans les *enchantements de Cambrai ;* tandis que les plaisants se moquèrent de madame Dacier, brave et honnête femme, très-compétente pour défendre Homère et même pour le traduire. C'est que la Motte fut spirituel et poli, madame Dacier violente et agressive, et il n'en fallut pas davantage

pour que l'un parût fondé à médire d'un sublime poëte, et pour que l'autre perdît le droit de plaider sa cause. Ni l'un ni l'autre, il faut en convenir, ne comprenait très-bien ni l'antiquité, ni la poésie, ni l'art, ni le fond même de la question et sa véritable portée, qui ne fut quelque peu soupçonnée que par l'abbé Terrasson. C'est pourquoi je ne leur demanderai pas aujourd'hui d'autre leçon que celle-là : apprendre à rester modéré dans ces conflits littéraires où l'encre grise si vite, où l'on s'imagine si aisément et si follement faire tort à son antagoniste par la véhémence de ses attaques. Il y a, dans l'excellent ouvrage de M. Rigault, bien d'autres enseignements; ses *anciens* auront beaucoup à apprendre dans ces pages qui instruiront les plus savants et amuseront les plus futiles. Je n'ai pas la prétention ridicule d'en avoir donné une idée, même lointaine; seulement, après avoir demandé à la Motte-Houdard une leçon d'urbanité, je serais tenté d'en demander d'autres à M. Rigault lui-même : je voudrais qu'il me dît comment on s'y prend pour unir tant de savoir à tant de charme, pour être à la fois si substantiel et si fin, si attrayant et si solide ; mais ce sont là ses secrets, et je ne puis que les chercher en le relisant.

VII

M. HENRY DE RIANCEY

LE GÉNÉRAL COMTE DE COUTARD [1].

Malgré l'exemple de César, nous croyons que les hommes de guerre ne doivent pas se raconter eux-mêmes. En France, où la gloire des armes est restée, en dépit des Congrès de la paix, la plus belle des gloires humaines, on éprouve un sentiment pénible lorsqu'on voit un général illustre se faire le héros de sa propre histoire, dénigrer ses rivaux pour se grandir, et abuser du *moi* comme les hommes d'imagination. Il semble que ces complaisants retours des personnages célèbres sur les pages brillantes de leur vie doivent être laissés aux écrivains, aux artistes, aux poëtes, à ceux qui, en retraçant leurs titres à notre admiration, ne sortent pas de leur spécialité, et qui, en s'efforçant de les surfaire, justifient ce qui s'est dit si souvent de la vanité littéraire. Le métier de soldat s'allie bien avec cette abnégation généreuse à qui suffit le sentiment du devoir accompli, et qui paraît se démentir, lorsqu'au terme de la carrière elle recherche

[1] *Étude historique.*

une autre récompense dans les applaudissements du public et les jouissances de l'amour-propre. Et pourtant il serait regrettable qu'aucune trace ne restât de ces héroïques existences où des générations énervées peuvent trouver des leçons et des modèles, et qui enseignent l'action et le dévouement à un siècle tour à tour partagé entre la rêverie stérile et le calcul égoïste. Ce regret serait surtout applicable à ceux dont les vertus, le courage, les talents militaires, se sont exercés dans un cadre un peu secondaire, et qui, n'ayant pas commandé en chef dans les grandes journées de notre histoire guerrière, ne sont pas sûrs d'y avoir leur date et leur rang. Ainsi, pour nous en tenir à l'épopée impériale, les d'Eckmühl, les Dalmatie, les Montebello, les Masséna, pourraient se passer de biographe : il leur suffit que la République, le Consulat et l'Empire, que les belles campagnes où leurs noms ont tant de fois brillé, aient des historiens. pour que ces historiens soient forcés de donner une large place à ces grands capitaines dont la gloire personnelle appartient à leur époque et à leur pays. Mais un peu au-dessous de ces éclatantes renommées, que de figures intrépides, énergiques, dignes d'être remises en lumière et sauvées d'un injuste oubli! Quel dommage si tant de services rendus, tant de périls affrontés, tant de souffrances subies, tant d'obstacles vaincus, s'effaçaient peu à peu de la mémoire des hommes et se reléguaient dans les souvenirs de quelques parents, de quelques amis, emportés à leur tour par la fuite des années! C'est donc une heureuse fortune, lorsqu'un écrivain consciencieux et éloquent vient replacer sous nos yeux une de ces vies martiales et pures qui ont parcouru sans fléchir les phases les plus difficiles, et où s'est révélée l'alliance, plus rare qu'on ne le croit, de la bravoure et du caractère. Voilà ce qu'a fait M. de Riancey pour le gé-

néral comte de Coutard ; et, comme Coutard, soldat sous Louis XVI, grenadier sous la République, chef de brigade et colonel sous le Consulat, général sous l'Empire, général de division sous la Restauration, démissionnaire en 1832, a touché par quelque point à toutes les époques de l'histoire contemporaine, M. de Riancey, en étudiant sa vie, a été naturellement amené à une étude des événements auxquels il avait pris part et des temps qu'il avait traversés. Ainsi, cette fois, tout est dans l'ordre : c'est un publiciste éprouvé par les luttes de la presse et du parlement qui s'est fait l'historiographe de l'homme de guerre, trop occupé de son vivant pour songer à parler de soi. Or, s'il est vrai, comme je le crains, que notre siècle ait eu successivement à souffrir de l'abus de deux puissances, celle de la force et celle de l'idée, ou, pour parler plus clairement, celle de l'épaulette et celle de la plume ; s'il est vrai que chacune d'elles ait tour à tour, par ses excès, rendu l'autre nécessaire et excessive, on conviendra du moins qu'elles ne pouvaient mutuellement s'offrir une réparation, une réconciliation plus honorable et plus complète. M. Henry de Riancey, racontant la vie du général Coutard, c'est le talent d'écrire avec tous ses avantages et sans un seul de ses inconvénients rendant hommage à la gloire militaire, revêtue de tous ses prestiges et sans un seul de ses dangers.

Né en 1769, dans cette grande année qui vit naître Chateaubriand, Napoléon, Cuvier, Wellington, Metternich (M. de Riancey s'est trompé en lui donnant aussi lord Byron, né en 1788), Louis-François Coutard était originaire de Ballon, jolie petite ville de l'ancienne province du Maine. Sa famille, de bonne et antique bourgeoisie, avait été réduite par la pauvreté à une condition presque plébéienne. Cinquante ans après, un jour que le lieutenant

général comte de Coutard, gentilhomme de la chambre, grand-croix de la Légion d'honneur, comblé des marques de bienveillance du roi et des princes de la maison royale, parlait de son origine et répétait hautement qu'il était le fils d'un simple artisan, un homme de cour lui dit : « Comte Coutard, il n'est pas besoin de rappeler ces particularités. — Est-ce que vous croyez, par hasard, que c'est de la modestie? » répliqua le général. Et il avait le droit de répondre ainsi; non-seulement parce qu'entre cet humble point de départ et ce glorieux point d'arrivée il avait mis tout ce qu'une âme fortement trempée peut mettre de dévouement, de persévérance et d'héroïsme, mais parce que l'humilité de son origine ne lui avait jamais inspiré ni le désir de renverser les hiérarchies sociales pour s'élever plus vite, ni l'idée de sacrifier à son ambition la voix de sa conscience et l'intérêt de son pays.

Ce fut à la suite d'une espièglerie d'écolier que le jeune Coutard, déjà signalé à l'attention de ses maîtres par la promptitude de son intelligence et la vigueur de son caractère, s'échappa, pour ainsi dire, et courut embrasser ce métier de soldat qui devait le conduire si loin et si haut. Nous ne le suivrons pas sur tous ces champs de bataille que lui préparait la Révolution : nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'émouvant récit de M. de Riancey, qui a su, après tant de plumes éloquentes, et quelquefois, hélas! partiales ou passionnées, trouver de vives et saisissantes couleurs pour nous peindre ces enrôlements volontaires où le premier bataillon de la Sarthe reçut Coutard dans ses rangs intrépides; le rapide passage de l'enrôlé de dix-huit ans dans la garde à pied du roi Louis XVI, sitôt suspecte d'incivisme, c'est-à-dire de fidélité; les premières campagnes de la République, ces gigantesques guerres de Vendée, où Coutard, esclave du

devoir, mais chrétien et royaliste de cœur, arracha bien des victimes aux vengeances révolutionnaires; puis, ces horizons de gloire qui s'agrandissent et s'étendent; cette fortune de la France, qui s'élance du fond des cachots et des geôles pour parcourir l'Europe et racheter à force de victoires ses folies et ses crimes; Coutard, en Italie, domptant les Abruzzes, prenant part à presque tous les épisodes de cette campagne immortelle, à la bataille de la Trebbia, au siége de Gênes, à l'attaque du fort de Montecreto, à ces journées prodigieuses, à cet ensemble de travaux, de misères et de triomphes, qui apprêtait au génie du futur empereur les futurs vétérans de la Grande Armée. La scène change : Coutard, colonel du 65e, entre dans cette lutte colossale de la France victorieuse contre la coalition européenne, dont Iéna, Eylau, Friedland marquèrent les étapes, et qui aboutit au traité de Tilsitt, comme au point culminant de cette prospérité déjà minée par son propre excès. Mais, au milieu de ces pages guerrières, il en est une, plus riante et plus douce, où l'historien de Coutard s'est arrêté avec complaisance, et qui lui a fourni un de ses plus aimables chapitres. Le jeune colonel était alors en Pologne avec le corps d'armée du maréchal Davoust. On sait toutes les sympathies des Polonais pour la France, toutes les espérances qu'ils fondaient sur le succès de nos armes. On sait aussi de quel éclat chevaleresque s'entourait le maréchal Davoust, qui, avant d'être le prince d'Eckmühl, était déjà un gentilhomme de haute et antique race; quelle loyauté, quelle courtoisie, quelle grâce, relevaient chez lui la valeur incomparable et les qualités du grand capitaine. Il y eut là, sous ses auspices et ceux de la maréchale, compagne digne de lui, un hiver brillant et charmant, comme l'étaient, à cette époque de martiale ivresse, toutes les heures de plaisir disputées aux périls de

la veille et aux chances du lendemain. Auprès de la maréchale se trouvait une cousine de son mari, mademoiselle Hélène Davoust, jeune personne d'une distinction parfaite, dont les agréments extérieurs étaient rehaussés par les plus admirables vertus. Le colonel Coutard l'aima ; il demanda sa main, et fut agréé : le mariage eut lieu à Varsovie, le 28 août 1808, et je ne puis résister à l'envie de redire, après M. de Riancey, le passage de cette *Vie d'Agricola*, à laquelle son livre et son héros m'ont fait souvent songer : « *Id matrimonium ad majora intenti decus ac robur fuit : vixeruntque mira concordia, per mutuam caritatem, et invicem se anteponendo.* » Si, au lieu de traduire ces lignes de Tacite, on veut savoir ce que fut ce mariage pour le général Coutard, on en trouvera le témoignage dans deux souvenirs, l'un héroïque, l'autre familier, que je cueille, à dix ans de distance, sur les traces de M. de Riancey. En 1812, pendant la désastreuse campagne de Russie, madame de Coutard avait suivi son mari à Widzoui, et, lorsque, après d'épouvantables revers où Coutard, à force d'énergie, avait réussi à sauver une partie de sa brigade, elle alla le retrouver aux extrêmes limites de l'Allemagne... « Si vous saviez, écrivait le général, dans quel état de toilette j'étais au retour ! J'avais perdu ma voiture, mes chevaux et mon trousseau à Wilna, et depuis lors... une garnison nombreuse que je nourrissais de mon sang... oh ! étais-je laid et dégoûtant ! Eh bien, cette excellente femme vint m'embrasser sans même me laisser faire ma barbe. »

Dix ans après, en 1822, Louis XVIII, qui l'aimait beaucoup, lui dit, un jour où le général se trouvait dans sa voiture : « Comte Coutard, donnez-moi une prise ! — Sire, répondit-il, je ne connais dans le monde que trois maîtres : Dieu au ciel, Votre Majesté sur la terre, et madame de

Coutard dans son ménage. Or cette dernière n'aime pas que je prenne du tabac, et je m'y suis soumis. » Il nous a semblé que ces traits, fort heureusement jetés par M. de Riancey à travers un récit plus grave et quelquefois douloureux, allaient bien à cette sérieuse histoire; qu'ils étaient le sourire de ce livre, comme l'affection de cette noble femme avait été le charme et le rayon de cette vie. Elle mourut en 1835, et le général put dire, en la perdant, ce que Louis XIV, époux moins fidèle, avait dit de la reine : « C'est le premier chagrin qu'elle m'a donné. »

Nous voilà loin de Varsovie et de cette belle année 1808, qui fut pour l'Empire l'apogée de la gloire et pour Coutard la date du bonheur. Il eût fallu suivre son biographe dans chacune de ces haltes, triomphales ou terribles, où Coutard paya si largement sa dette à la patrie; à Ratisbonne, dont la merveilleuse défense compte au nombre des plus beaux faits d'armes de cette campagne; en France et en Portugal, où sa loyauté, sa bonté, sa foi sincère, accomplirent un miracle plus difficile à un général français que les plus vaillantes prouesses, et le firent respecter, aimer presque, lui et les siens, par ces populations implacables qu'armait et irritait sans cesse contre nous le double fanatisme de la religion et de la nationalité; puis, dans les formidables aventures, dans les sanglantes mêlées de la Grande Armée, où s'épuisent toutes les ressources du courage humain sous les ordres du génie fourvoyé. Cette histoire a été souvent racontée; elle est encore présente, sinon à toutes les rancunes, au moins à toutes les mémoires; elle remplit de ses inexprimables douleurs et de ses lugubres images des livres que l'on s'arrache; M. de Riancey a fait preuve de tact en se bornant à indiquer, dans ce vaste sujet, ce qui touchait de plus près à la vie de son héros. D'ailleurs, si brillants

que soient, à ce moment de sa carrière, les états de service du général Coutard, si généreux qu'ait été son tribut dans cette immense saignée où se tarirent toutes les veines de la France, ce n'est pas là ce que nous allons chercher de préférence dans l'ouvrage de M. de Riancey, ce n'est pas ce qui nous frappe le plus dans l'ensemble de ce récit. Le courage militaire, les glorieux faits d'armes, l'insouciance joyeuse devant le danger, la patience dans les épreuves, les plus hauts grades gagnés à la pointe d'une épée, cela est de tous les temps dans notre pays, et des milliers d'exemples, sans amoindrir notre admiration pour chacun de ceux qui la méritent, la rendent plus collective. Ce qui forme le trait distinctif de la physionomie du général Coutard, ce qui a surtout inspiré, nous en sommes sûr, à M. de Riancey l'idée d'écrire sa vie, c'est que, soldat de l'Empire, il a su être et rester chrétien; c'est que, officier de l'Empire, il a fait estimer et chérir le nom français partout où il a passé; c'est que, général de l'Empire, il a admirablement distingué le moment où, sans trahison, sans défection, sans faiblesse, par le seul instinct de son patriotisme et de son cœur, il pouvait et devait être royaliste, et qu'il est pour toujours demeuré fidèle à ce sentiment révélé à son âme loyale dans le glorieux passé de sa patrie et dans ses effroyables calamités. Il comprit le sens national et réparateur de la rentrée des Bourbons; il s'associa à leur œuvre de salut; il fut ferme et inflexible contre les menées clandestines ou les révoltes ouvertes de leurs ennemis; il méprisa et détesta cette déviation funeste de l'esprit patriotique et guerrier de la grande époque impériale, ce sophisme haineux, transformant en tribuns et en conspirateurs les glorieux instruments du despotisme armé, et faisant à l'uniforme français cette mortelle injure qu'il pût parfois servir

de signe de ralliement à la rebellion et au désordre. Cette royauté à qui la gloire de nos armes était si chère, qui travailla, dès le premier jour, à restaurer notre grandeur et à cicatriser nos plaies, qui, malgré l'Angleterre, malgré l'Europe, réussit, en moins de dix ans, à nous refaire une armée, à nous rendre des champs de bataille, à nous assurer de fructueuses conquêtes, n'aurait pas dû trouver un seul adversaire parmi ces restes mutilés de nos vieilles phalanges dont les malheurs et les défaites n'avaient pas été son ouvrage. Ce fut l'honneur du général Coutard de s'être pénétré de cette vérité et de l'avoir mise en pratique avec cette droiture, cette intelligence, ce vigoureux sentiment du devoir qui ne l'abandonna jamais ; et c'est le meilleur titre du livre de M. de Riancey à la sympathie de ses lecteurs, de rappeler éloquemment, avec les traits de dévouement du général Coutard, les bienfaits de la monarchie qu'il aima.

On le voit, tout se tient, tout est d'accord dans cette existence qui vient de trouver un narrateur si fidèle et si sincèrement ému. L'obscur enfant de cette petite ville dont il devait plus tard être la providence visible reçoit une éducation chrétienne, et, pendant que ses compagnons d'armes, par fanfaronnade ou par ignorance, oublient trop souvent que ceux qui vivent si près de la mort sont insensés de vivre loin de Dieu, il conserve dans son âme les germes de cette foi qu'y a déposée un saint prêtre, et jusqu'à sa dernière heure le chrétien, en lui, soutient et fortifie le soldat. Tandis que les héros *impromptus* de cette époque troublée, gardant au milieu des camps quelque chose de la licence révolutionnaire, compromettent le prestige de leur bravoure par des excès, des désordres et parfois des concussions de tout genre, Coutard maintient parmi ses troupes une telle discipline, il observe si scru-

puleusement les distinctions du *tien* et du *mien*, trop aisément obscurcies par la fumée de la poudre, il traite ses ennemis avec tant d'urbanité, de modération et de justice, que, partout où il séjourne, il recueille en partant et emporte comme adieux les témoignages de gratitude des magistrats et des villes; il fléchit même les haines farouches des Espagnols contre les Français de la Révolution et de l'Empire. En un temps où le paganisme des mœurs, surexcité par cette brusque transition des angoisses de la Terreur aux folies de la délivrance, crée pour les jeunes officiers un idéal de libertinage facile et de galanterie *à la hussarde*, qui se reflète dans la littérature et le théâtre d'alors, Coutard prend le mariage très au sérieux, et y trouve un bonheur durable qui lui assure la dignité de la vie privée et le charme du foyer domestique. Enfin, lorsque l'Empire a succombé à ses propres fautes, lorsque l'intérêt, l'espoir, l'enthousiasme de la France se pressent autour de l'ancienne royauté, lorsqu'il est clair que là seulement et sous ce seul abri peuvent être la paix, le salut du pays, la guérison de ses blessures, la garantie de son avenir, le gage de son indépendance, l'intégrité de son territoire, Coutard est royaliste pour rester bon Français, et, une fois entré dans cette voie réparatrice, il va jusqu'au bout sans un moment d'hésitation et de faiblesse. Si l'on essaye, devant lui, de greffer les passions du libéralisme sur les souvenirs de l'Empire, il comprend tout ce que cette tentative a de décevant et de fatal; il est toujours là, sur la brèche, défendant la monarchie avec un remarquable mélange de vigueur, d'habileté et de mesure, déjouant les complots, intimidant les factieux et transportant dans la vie politique un peu de l'austère et vaillante discipline qu'il a apprise dans la vie des camps. Ainsi rien de ce qui a pu altérer ou ternir, pendant ces

quarante années qui vont du commencement de la Révolation à la chute de Charles X, ce noble et magnanime type du soldat, rien de tout cela n'a effleuré le général Coutard; il n'a pratiqué son métier que par les côtés les plus salubres et les plus purs; il s'est identifié avec tout ce que l'Empire avait de grand, avec tout ce que la Restauration avait de bon, et, après s'être donné à elle dans toute la plénitude de son cœur, il ne s'est plus repris. Bien des livres ont déja vengé cette Restauration si ardemment combattue, si violemment calomniée : M. Lubis, M. Laurentie, dans sa belle *Histoire de France*, contre laquelle ne prévaudront ni les Henri Martin, ni les Vaulabelle; M. de Marcellus dans sa *Politique de la Restauration*, M. Alfred Nettement dans des œuvres excellentes qu'il a publiées ou qu'il prépare, M. de Lamartine lui-même, rachetant auprès des frères de Louis XVI une partie de ses coupables sophismes contre les martyrs du Temple, ont dignement concouru à cette tâche d'expiation et d'équité. La *Vie du général Coutard*, par M. Henry de Riancey, aura sa place dans ce groupe. Il semble que le personnage fut fait pour l'historien, que l'écrivain soit fait pour le livre. M. de Riancey nous dit en commençant que la composition de cet ouvrage a été pour lui un tribut de famille; il a raison, deux fois raison : entre les sentiments qui ont guidé Coutard et ceux qui ont inspiré son biographe, entre l'âme vaillante et fidèle du général et le noble talent du publiciste, il y a une évidente parenté.

VIII

M. OSCAR DE VALLÉE

I

ANTOINE LEMAISTRE ET SES CONTEMPORAINS.

Il y a toujours eu un peu d'antagonisme et de débat entre la littérature écrite et la littérature parlée, surtout quand celle-ci est représentée par les avocats. M. Oscar de Vallée s'étonne avec raison des duretés de M. Sainte-Beuve envers Antoine Lemaistre, et, en effet, ces duretés surprennent d'autant plus de la part de l'ingénieux historien de Port-Royal, que Lemaistre fut une des plus belles conquêtes des Singlin et des Saint-Cyran. Racine lui-même, le tendre et pieux Racine, n'est pas à l'abri de tout reproche, s'il est vrai, comme on peut le croire, qu'il ait songé à l'illustre avocat janséniste en dessinant les burlesques caricatures de l'Intimé et de Petit-Jean. On a peine à concilier, chez l'élève de Port-Royal, tant de sensibilité avec tant d'ingratitude, et il vaut mieux supposer que c'est tout simplement la poésie qui, sous la plume du délicieux poëte, a continué sa vieille querelle contre la plaidoirie et la chicane. Un des hommes les plus distingués et les plus lettrés

de la Restauration, M. Delalot, qualifiait ainsi l'avantage qu'avaient sur lui les avocats à la tribune de la Chambre des députés : « Quand je parle, et que le mot propre ne m'arrive pas, je le cherche et je m'arrête : les avocats, eux, ont constamment à leur service dix expressions aussi impropres les unes que les autres ; ils emploient au hasard la première qui leur vient à la bouche, et ils avancent. » Si je rappelle ce souvenir, si j'en rapproche, avec M. Oscar de Vallée, le mot de M. Cuvillier-Fleury : « Il y a cette différence fondamentale entre l'orateur politique et l'avocat, que c'est la passion qui fait l'orateur politique, et que c'est l'avocat qui fait sa passion, » c'est pour expliquer comment, au milieu de toutes ces gloires du dix-septième siècle, qui trouvent aujourd'hui tant de biographes et d'appréciateurs, la gloire d'Antoine Lemaistre, au point de vüe littéraire ou littérairement oratoire, était restée problématique, et comment M. Oscar de Vallée a été amené à combler cette lacune : je l'expliquerai encore mieux en parlant de son livre, qui, en ajoutant aux richesses du grand siècle, nous console des pauvretés du nôtre.

Un mot d'abord sur l'éloquence judiciaire dans ses rapports avec l'éloquence proprement dite. Sans entrer dans ces querelles que je viens d'indiquer, on peut, selon moi, faire une remarque : c'est que l'éloquence judiciaire n'a toute sa valeur et tout son éclat qu'aux époques et sous les gouvernements où elle avoisine le plus la politique et le maniement des affaires. Démosthènes et Cicéron ont été à la fois des avocats incomparables et de grands orateurs politiques, non-seulement parce que leur génie s'est également approprié aux deux genres, mais parce qu'Athènes et Rome, par la forme et le jeu de leurs institutions, invitaient sans cesse l'éloquence à intervenir dans la vie publique et jetaient même sur les causes particu-

lières et les procès personnels un reflet des événements et des émotions de cette vie. Sans remonter aux Grecs et aux Romains, nous pouvons trouver des exemples dans notre siècle, du moins dans les moments où notre siècle a pu parler. Il y a eu évidemment entre le barreau et nos Chambres de députés ou de représentants, des affinités tellement étroites, que les avocats célèbres sont devenus tout naturellement des orateurs politiques, et que nous les voyons aujourd'hui, en colligeant leurs souvenirs, passer de l'histoire de leurs plaidoyers à celle de leurs discours, sans qu'on s'aperçoive d'une notable différence dans les sujets, l'auditoire et le style. Disons cependant, pour la consolation et l'honneur des lettres, que la plupart des grands orateurs de nos assemblées, à l'exception de M. de Martignac et de M. Berryer, n'avaient point passé par le barreau; témoin MM. de Serres, de Chateaubriand, Royer-Collard, le général Foy, Benjamin Constant, M. de Lamartine, M. Guizot, M. Thiers, M. de Montalembert, M. de Falloux... On le voit, c'est encore la littérature qui aurait la meilleure part.

Au dix-septième siècle, sous Richelieu, Mazarin ou Louis XIV, le rôle de l'avocat était forcément beaucoup plus restreint. Ces grands ministres et ce grand roi ayant la mauvaise habitude de vouloir commander par eux-mêmes, le pouvoir de la parole venait se briser contre la raison du plus fort, qui n'a pas besoin d'être plaidée. L'avocat politique, ce stagiaire de l'orateur homme d'État, n'existait pas ou existait peu : non pas que les grandes causes historiques, les grands procès mêlés aux événemens contemporains, aient manqué à cette époque; mais en général ils se terminaient à huis clos et avec des façons expéditives qui laissaient plus de place à la hache qu'à la phrase. Ni Montmorency, ni de Thou, ni Chalais, ni Cinq-Mars, ne

donnèrent lieu à une de ces oraisons *pro Marcello* ou *pro Ligario*, où l'éloquence, un moment victorieuse des volontés et des colères du maître, lui fait rétracter un arrêt déjà prononcé. M. Oscar de Vallée regrette cette gloire pour son héros; nous comprenons ce regret, mais nous doutons qu'on eût pu obtenir de Richelieu ce que Cicéron obtint de César : César était un grand artiste; Richelieu n'était qu'un grand politique.

Il manquait, en outre, aux avocats d'alors cet excitant que la vanité et l'ambition humaines trouvent dans la faculté d'agrandir, d'élever indéfiniment leur horizon. Les classifications sociales gardant leur précision inflexible, Antoine Lemaistre pouvait devenir un magistrat, un rival de Séguier ou d'Omer Talon, rien de plus : belle destinée sans doute ; et pourtant quelle différence si on la compare à ce pouvoir, à ce premier rôle dans la vie publique et le gouvernement d'un État, que hier encore un avocat pouvait rêver, en commençant par un procès de presse pour finir par un ministère ! Je me trompe : l'avocat éloquent pouvait au dix-septième siècle échanger sa mission terrestre et bornée contre une mission mille fois plus grande et plus haute; mais à quelles conditions? C'est Lemaistre lui-même qui nous l'apprend; en rompant avec les joies et les gloires de ce monde pour se donner tout entier à Dieu. La parole divine, l'éloquence sacrée, tel fut, de tous les genres oratoires, celui qui allait dominer le siècle de Bossuet. C'est ici qu'éclatent les dissemblances entre les époques. De nos jours, il y a si près entre la profession d'avocat et l'éloquence politique, que, pour franchir ce léger intervalle, il a suffi d'un rien, d'une élection, d'une date dans un acte de naissance, d'une crise ministérielle ou d'une révolution. Dès lors, l'éloquence judiciaire a dû se rehausser de tout l'éclat de ce voisinage. Au temps de

Lemaistre, les succès du barreau ne pouvaient conduire à la plus haute expression de l'éloquence d'alors, à l'éloquence de la chaire, qu'à travers un abîme ; et cet abîme était si large, que l'homme qui le franchissait se sentait saisi au passage par l'esprit de Dieu, et renonçait même à cette portion de gloire humaine qu'implique le génie du prédicateur. Ainsi fit Antoine Lemaistre : du moment qu'il ne fut plus avocat, il ne fut plus rien, qu'un solitaire muet et prosterné, pendant vingt ans, sur sa tombe entr'ouverte. Il ne s'éleva au-dessus de sa profession primitive que pour arriver à l'anéantissement absolu de toutes les facultés qui l'avaient rendu illustre parmi les hommes. Il est la preuve éclatante, et, disons-le, excessive, de ce qu'il y eut de borné, au dix-septième siècle, dans l'éloquence judiciaire, pressée d'une part entre le gouvernement despotique et la rigueur des hiérarchies sociales, de l'autre entre ces vocations soudaines, s'emparant tout à coup des consciences et des âmes en ces années encore palpitantes des luttes religieuses et du turbulent héroïsme des guerres civiles. Maintenant, si l'on songe que le monde se venge presque toujours, par l'oubli ou l'injustice, de ces grandes ruptures qui bravent sa puissance et accusent son néant, si l'on remarque notre penchant à dédaigner, dans le passé, ce dont nous avons perdu la tradition et le goût, et si l'on nous accorde que, par le genre de leurs grandeurs comme par le caractère de leurs fautes, les jansénistes sont peut-être les hommes les plus éloignés de nous, les plus inintelligibles à notre temps, on comprendra que la gloire d'Antoine Lemaistre se soit perdue dans une sorte de vague et de lointain.

Quelles ressources ce sujet offrait-il à M. de Vallée? Je dois indiquer les deux principales : d'abord cette physionomie elle-même si accentuée, si noble, si pure ; cette élo-

quence qui, se dégageant du grossier fouillis de la basoche, parla la langue de Corneille et de Descartes, la langue simple et forte, nette et virile, qui allait être celle de Pascal; cette carrière si courte et si bien remplie qui, en huit ans, épuisa tous les succès et se termina dans le silence et la prière. Mais ce n'est pas là peut-être que réside le plus vif intérêt du livre; ce qui le rend si attrayant au milieu de ses graves allures, c'est le tableau de la société d'alors, vue et observée à l'audience, se reflétant dans les nombreux procès qu'Antoine Lemaistre eut à plaider. M. Oscar de Vallée nous dit que quelques-uns de ces plaidoyers valent des romans : ils valent mieux ; car les romans de cette époque, ceux du moins qui passionnaient la société élégante et lettrée, n'étaient, pour ainsi dire, que les poëmes d'une chevalerie mondaine substituée à la chevalerie guerrière ; ils représentaient, sous des déguisements ingénieux, les personnages du temps, mais en les enveloppant d'une atmosphère idéale, chimérique, impossible, où disparaissaient à l'envi la vérité historique et la vérité humaine, et où se traduisait seulement l'aspiration de quelques âmes vers des sentiments héroïques jusqu'à l'absurde et sublimes jusqu'au ridicule. Une fois que la mode les délaisse, que les allusions s'effacent, que les originaux s'éteignent, ils ne nous apprennent plus rien sur les mœurs, sur la vie privée, sur l'histoire vraie, anecdotique et familière de leur siècle et de leur moment. A l'audience, au contraire, et dans ces plaidoyers d'Antoine Lemaistre, que M. Oscar de Vallée résume d'une façon si vivante et si piquante, c'est la société même de 1630 à 1640 qui vient poser en personne et prise sur le fait, sans masque et sans fard; non plus immobile et didactique, comme dans un ouvrage de morale ; non plus exagérée à dessein et arrangée pour l'effet, comme dans les pièces de

théâtre, mais animée, mouvante, agissante, et racontant ses secrets par la bouche de ses plaideurs, à l'oreille de ses avocats, pour l'édification de ses juges. Quelle variété! quelle récolte toute prête pour l'historien, le conteur et le moraliste! Ici c'est une séparation de corps en 1630: un gentilhomme de haute naissance est horriblement ivrogne; dans l'ivresse, il bat sa femme, et, crime bien plus affreux! il bat sa belle-mère! C'est Antoine Lemaistre qui plaide pour ces deux malheureuses victimes, et tel était alors le prestige de la haute noblesse et de l'autorité maritale, qu'il ne faut pas moins que toute l'éloquence du grand avocat pour obtenir gain de cause. Aujourd'hui quelle différence! Les belles-mères ont fait du chemin depuis ce temps-là, et je suis sûr qu'Antoine Lemaistre, ce défenseur des opprimés, prendrait maintenant parti pour les gendres. Voulez-vous voir, à la même date, un abus de l'autorité paternelle et des vœux monastiques imposés sans vocation, lisez l'histoire du sieur Jean Marpault de la Bonnetière, forçant un de ses fils à se faire cordelier, et les évasions de ce pauvre enfant, et le beau plaidoyer d'Antoine Lemaistre réclamant la liberté de conscience dans son vrai langage, à une distance égale des horreurs de la Saint-Barthélemy et des impiétés de Voltaire. Et ces affaires de rapt, si communes alors et si terribles, car elles pouvaient entraîner une condamnation à mort! Quelle dramatique aventure que celle de cette Louise d'Escluseau, séduite par François du Montet, qui lui avait promis mariage, demandant qu'il lui rende l'honneur en l'épousant, résignée à mourir, s'il le faut, pourvu qu'elle meure sa femme! Avec quel mélange de grandeur et de finesse, de pathétique et de raillerie, Antoine Lemaistre confond le ravisseur, et interprète ce cri de l'honneur désolé! Je ne puis, on le comprend, énumérer toutes ces

causes qui firent éclater, sous des aspects si divers, le talent de l'illustre avocat, et qui forment, dans le livre de M. Oscar de Vallée, une si attachante lecture : les unes, comme celle du duc de Ventadour contre les protestants du Vivarais, se rattachent à l'agonie de la féodalité, tour à tour décimée par les guerres de religion, et étouffée dans les robustes étreintes de Richelieu et de Louis XIV ; elles nous montrent, par quelques détails, les essais anonymes du socialisme d'alors, et prouvent la vérité du vieil adage « que rien n'est nouveau sous le soleil. » — Les autres, comme celle du testament de M. de Zanzelles, touchent à la grande question légale et sociale des substitutions, et nous font voir ce qu'un noble et libre esprit, aussi éloigné de l'immobilité féodale que des dissolvants révolutionnaires, pensait de cet inépuisable sujet de lutte entre la loi de nature et la loi de stabilité. Parmi les procès fournis par la vie privée, quoi de plus piquant que l'histoire de Marie Cognot, désavouée par son père, vieux médecin de la reine Marguerite? Quoi de plus comique que l'anecdote de ce tuteur limousin, compatriote de M. de Pourceaugnac et contemporain d'Arnolphe, voulant se faire aimer à coups de bâton? Quoi de plus romanesque que l'aventure de cette femme à deux maris, dont M. de Balzac semble s'être souvenu dans son *Colonel Chabert mort à Eylau?* L'art remarquable de M. Oscar de Vallée a été de mêler sans cesse à ses appréciations du talent d'Antoine Lemaistre le récit des procès qu'il plaida, de façon à nous donner de l'analyse en action et à intéresser également les lecteurs à l'étude de son éloquence et au succès de ses causes. Un autre mérite du biographe d'Antoine Lemaistre, c'est d'être de notre temps, de ne jamais oublier la leçon présente et applicable au milieu des souvenirs d'un autre siècle, de chercher attentivement

les analogies et les différences entre ce *fonds humain* qui change peu et ces variations extérieures qui transforment, d'âge en âge, les lois et les mœurs. Pour donner une idée de l'indépendance et de la justesse de vues que M. Oscar de Vallée apporte dans cette comparaïson, il nous suffira de citer les lignes suivantes : « Les grandes âmes ne font la leçon aux rois que quand les rois sont absolus et tout-puissants ; c'est le propre des petites, au contraire, de les attaquer quand ils sont faibles ; et c'est ce dernier spectacle qu'a donné notre siècle. »

Cependant il arrive un moment où l'avocat et l'orateur, chez Antoine Lemaistre, disparaissent ; il avait trente ans, il était à l'apogée de son talent et de sa gloire ; il était éloquent et beau, il aimait la fille d'un de ses collègues, et il songeait à l'épouser. Les austères et fanatiques conseils de sa tante, la mère Agnès, l'arrachèrent à toutes ces séductions de la vanité et du cœur et finirent par le jeter dans un cloître, silencieux et dépouillé. M. Oscar de Vallée raconte cette résolution suprême avec une tristesse sympathique : il l'admire plutôt qu'il ne l'approuve ; il la regrette plutôt qu'il ne la blâme. Ce que nous pouvons dire de mieux en l'honneur de cet excès de conversion, c'est que nous ne le comprenons plus. Antoine Lemaistre, agenouillé à Port-Royal et y passant dans la solitude et le silence les vingt dernières années de sa vie échappe à notre commentaire. Le monde le traita de fou, et c'était en effet une sainte et sublime folie que celle qui le poussa à ce violent sacrifice. Au point de vue de l'orthodoxie catholique, il est douloureux de songer que cette immolation excessive a dépassé le but au lieu de l'atteindre, et qu'Antoine Lemaistre ne s'est dérobé au monde où il pouvait rendre tant de services que pour aboutir à un mur mitoyen de l'hérésie. Mais ce mot est-il ici à sa place?

Convient-il de soulever la question théologique ? M. Oscar de Vallée s'en est abstenu, et nous croyons qu'il a bien fait. Sans vouloir ni ranimer des querelles éteintes, ni glorifier le jansénisme dans les hommes de Port-Royal, nous trouvons en eux cet idéal de grandeur morale, de spiritualisme chrétien, que l'historien d'Antoine Lemaistre a aimé et dépeint dans une de ses personnifications les plus éloquentes et les plus belles. Les hommes de Port-Royal se sont trompés, mais nous connaissons des siècles qui s'égarent aussi, et d'une façon moins haute. S'il fallait choisir, nous préférerions l'hérésie de M. de Saint-Cyran à celle de M. Mirès, et, si nous avons ressenti dès l'abord un vif attrait pour le livre de M. Oscar de Vallée, c'est que ce livre rend aux contemporains de M. Mirès un souffle et un écho lointain des grands solitaires.

II

LES MANIEURS D'ARGENT.

Lorsqu'un fait grave, alarmant ou honteux, se produit dans la société, les esprits qui s'en préoccupent pourraient se diviser en deux classes : les pessimistes, les mécontents, tous ceux qu'une humeur plus chagrine, une sensibilité plus vive, une imagination plus en éveil, prédisposent à des jugements extrêmes et absolus, sont portés à croire qu'il ne s'est jamais rien passé de pareil, qu'ils ont le triste privilége d'assister à une nouveauté, à une monstruosité sans exemple dans l'histoire des vices, des travers ou des folies de l'espèce humaine ; les raffinés, les sceptiques, ceux qui ont, comme on dit, le vent en poupe, ou mieux ceux qui

mettent leur amour-propre à ne s'étonner de rien ou qu'un goût de comparaison et d'analyse engage à rechercher le passé dans le présent, affirment, au contraire, que ce qu'ils voient s'est vu de tout temps, qu'il n'y a rien de nouveau ni de changé, hormis les effets d'optique, les décorations et les accessoires de ce théâtre où l'homme, cet acteur aux mille masques et au même visage, joue le drame de ses passions et la comédie de ses ridicules. Ces deux opinions opposées ont toutes deux leurs inconvénients. La première a le défaut de décourager ceux qui donnent des conseils et d'irriter ceux qui les reçoivent. En laissant entendre que tout, dans le mal qu'on signale, est monstrueux et insolite, elle amène à se demander à quoi bon essayer de combattre ce qui ne peut être ni atténué ni vaincu par des moyens ordinaires; comme, au milieu de ces récriminations et de ces doléances, les grands intérêts de la société vont toujours leur train et n'admettent pas de halte ou de lacune, cette opinion tend à livrer le gouvernement et la direction des affaires à ceux-là mêmes dont on se plaint, et à isoler ceux qui se plaignent dans une sorte d'inaction morose, trop favorable aux progrès du mal. La seconde est sujette à des périls encore plus graves : elle légalise, elle consacre par un contentement égoïste et une approbation coupable l'immoralité et le scandale. Elle altère ou confond l'idée du mal et du bien, maintient gouvernants et gouvernés dans une sécurité funeste, énerve dans les âmes le ressort nécessaire pour réagir contre les corruptions de notre nature. Elle finirait, si on lui cédait la place, par transformer le monde des heureux, des puissants et des riches en une salle de festins où les convives repus s'assoupiraient en une stupide ivresse, pendant qu'en dessous et au dehors, des misères sans croyance et sans Dieu, des con-

voitises sans contre-poids et sans frein, saperaient les fondements de l'édifice. Ai-je besoin d'ajouter que la vérité et le bon sens se trouvent entre ces deux opinions extrêmes? *In medio virtus.*

M. Oscar de Vallée a été frappé, comme nous tous, des dangers, des humiliations et des malheurs dont nous menaçaient la passion et l'omnipotence de l'argent, la fièvre de l'agiotage et des jeux de Bourse, l'éclosion malsaine de fortunes venimeuses au soleil ardent de la spéculation. Il a ressenti et mesuré tout ce qui devait en résulter d'artificiel dans la richesse de notre pays, de scandaleux dans sa morale, d'inquiétant dans son avenir, de dégradé et d'avili dans sa moyenne intellectuelle. Il n'y avait là-dessus qu'une voix parmi les gens de bien et les hommes prévoyants, et la littérature de théâtre elle-même, cette vigie un peu suspecte où se glisse trop souvent l'ennemi, dénonçait celui-là, du haut de ses affiches, par la voix de ses auteurs à la mode. Mais M. Oscar de Vallée, pour se joindre à la croisade et courir sus au monstre à écailles d'or et d'argent, se trouvait, semble-t-il, dans une position particulière, à la fois très-favorable et un peu embarrassante. Magistrat, c'est-à-dire indépendant par ses fonctions comme par son caractère, il n'en tenait pas moins par un anneau, si léger qu'il fût, à la chaîne des fonctionnaires publics, qui ont bien charge d'âmes, qui doivent bien tonner contre les abus, les excès et les vices, mais qui, pour des raisons fort délicates, ne peuvent pas peindre tout à fait en noir ni tancer trop violemment un temps, un pays, un gouvernement, une société où ils comptent pour quelque chose, qui les a choisis pour défenseurs de ses lois, de ses intérêts et de ses mœurs, et qu'ils convertiraient encore moins s'ils l'humiliaient encore davantage. M. Oscar de Vallée s'y est

pris très-habilement pour tourner la difficulté et dire tout ce qu'il avait sur la conscience et sur le cœur sans être accusé de trop de pessimisme contemporain. Il a écrit en tête de son livre 1720-1857 ; mais, par le fait, il a donné plus de trois cents pages à la première de ces dates et trente à peine à la seconde. Il s'est reporté, à cent trente-sept ans de distance, vers ce triste épisode de Law, qui, survenant après les ruineuses guerres de Louis XIV, après les hypocrisies courtisanesques de la fin du grand règne et au plus épais des désordres de la Régence, commença la déchéance de la noblesse, de l'ancienne France et de la monarchie. Law et la société française de 1720 ont été pour l'ingénieux auteur des *Manieurs d'argent* ce qu'est pour Chrysale, dans les *Femmes savantes*, le *c'est à vous que je parle, ma sœur*. Il a pu déployer sa verve généreuse, grouper les allusions, les leçons et les exemples, mettre à nu les conséquences désastreuses de ces apoplexies financières où des millions mal gagnés aboutissent à la banqueroute et à la ruine, nous peindre le faste des nouveaux enrichis, leurs prétentions au rôle de grand seigneur et de Mécènes, la platitude de leurs parasites et de leurs flatteurs, l'irréparable abaissement de la classe qui trempa dans cet insolent triomphe de l'argent, et qui tomba d'autant plus bas qu'elle était plus haut ; il a pu tout cela en nous frappant sur la joue de Law, et en parlant, en maint endroit, par la bouche de d'Aguesseau : il était difficile de mieux choisir la personnification du mal et l'interprète du bien.

A ce point de vue, ou, si l'on veut, sur ces hauteurs historiques où s'est placé M. Oscar de Vallée pour voir d'un regard plus calme et plus net ce qui se passait sous ses yeux, on comprend aisément tout ce qu'un esprit aussi pénétrant que le sien a pu recueillir d'analogies et de

nuances, de similitudes et de contrastes. C'est là le piquant de son sujet et de son livre ; nous allons essayer de le suivre, et, si nous rencontrons çà et là quelques légères dissidences, nous devons, dès à présent, rendre hommage au mérite de son entreprise, à l'excellence de son œuvre.

Nous ne raconterons pas, après M. Oscar de Vallée, l'avénement subit de Law dans les finances de l'État ; les embarras et les désordres qui augmentèrent son crédit auprès du Régent et des hommes de cour, comme une maladie incurable accrédite l'empirique aux dépens du médecin ; son système, ses promesses, ses dupes, ses victimes ; les actions qu'il créa sur les fleuves et les forêts vierges de l'Amérique ; les illusions dont il enflamma toutes les imaginations et dont les fumées obscurcirent toutes les consciences ; les folies de la rue Quincampoix, la crédulité de ceux-ci, l'enivrement de ceux-là, la friponnerie des uns, l'éblouissement des autres ; l'explosion de vices, de passions honteuses, de laideurs morales, de ridicules, de crimes même, qui jaillirent de ce fonds méphitique comme d'une mine inexplorée. M. Oscar de Vallée en a rassemblé les principaux traits d'après les historiens et les Mémoires du temps, et c'est là une lecture, sinon très-édifiante, au moins très-intéressante et très-instructive. Mais on n'y trouve, après tout, qu'un chapitre de l'histoire des aberrations humaines, et il ne faudrait pas avoir vécu, observé ou réfléchi pour s'étonner de la prise qu'offre, en pareil cas, le cœur de l'homme à quiconque le sollicite par ses côtés sensuels, avides ou grossiers. Ce qui est caractéristique, dans cet épisode de Law, dans ses préludes et ses suites, ce qui autorise l'historien et le moraliste à y chercher le point de départ de leurs parallèles, à le mettre en regard de nos propres

misères, c'est qu'il a été pour la classe qui dominait alors ce que serait, si elle n'y prenait garde, pour celle qui domine aujourd'hui cette idolâtrie du Veau d'or, constatée par tant de signes funestes et substituée aux généreuses croyances. S'il était permis d'introduire l'équation algébrique dans l'histoire et dans la morale, on pourrait dire, — et c'est là tout le livre de M. Oscar de Vallée, — que les Manieurs d'argent de 1720 ont été à la noblesse ce que sont ou ce que seraient pour la bourgeoisie les Manieurs d'argent de 1857.

On sait, hélas! où en était la noblesse française à cette date fatale, qui marqua la transition brusque et violente entre les grandeurs assombries de Louis XIV et les désordres du régime suivant. Décimée depuis les guerres de religion et les convulsions sanglantes du seizième siècle, affaiblie par la politique du roi et des ministres, qui lui ôtaient au dedans la force dont ils avaient besoin pour eux-mêmes afin d'agir et de triompher au dehors; énervée par cette vie de cour qui remplaçait pour elle les agitations fécondes de la lutte et du pouvoir; ruinée par les dernières campagnes; entraînée par la piété du vieux monarque à ce mélange de dévotion officielle et de libertinage clandestin qui trouve moyen de dégrader le vice et de corrompre l'immoralité, la noblesse française, à ce commencement de règne et de siècle, n'était presque plus qu'une plante brillante et parasite, tenant à peine au sol qu'elle avait arrosé de son sang, défendu et agrandi de son épée. Cette situation désastreuse la laissait sans défense contre une tentation d'un nouveau genre qui lui offrait de couvrir d'or la table rase faite en elle et chez elle par l'absolutisme de la monarchie, le faste de la cour, les frais de la guerre, l'affaiblissement des croyances et la licence des mœurs. Elle trouvait, dans ce mirage

qu'un charlatan faisait luire à ses yeux novices, de quoi repaître son imagination oisive et assouvir ce besoin de luxe qui s'accroît et s'envenime à mesure que diminuent les richesses véritables. Elle s'y livra, et ne fut pas seule emportée dans ce tourbillon de poudre d'or, prête à se noyer dans la boue. L'honneur et la conscience faiblirent ; l'omnipotence du vil métal passa dans les mœurs et se joua des lois.

Déjà ces monstrueuses existences, les Bouret, les Samuel Bernard, avaient vu les distinctions du rang, l'orgueil du nom, la dignité du trône et jusqu'à l'étiquette abdiquer devant leurs écus. Le règne de Law fit faire un pas de plus dans cette voie. Princes, grands seigneurs, gentilshommes, bourgeois, valets, artisans, vagabonds, se confondirent dans un pêle-mêle où toutes les grandeurs s'effaçaient au contact de toutes les bassesses, où l'égalité du but rapprochait toutes les distances sociales, où le noble devenait vil sans que le *vilain* devînt noble. Mais ce *vilain*, qui avait déjà sa part dans l'entraînement et la curée, n'en avait pas encore dans la responsabilité du mal et de l'opprobre. A la faveur de son obscurité qui allait finir, il se préparait à profiter de ce vertige qu'il partageait ; dans cette ombre où se glissaient les premières lueurs d'un jour nouveau, il apprenait à mépriser cette noblesse qui, après avoir perdu sa puissance, perdait son prestige. Soixante-dix années s'écoulèrent ; années oisives et futiles en apparence, remplies, en réalité, de tous les efforts et de toutes les audaces de la pensée humaine. Ce travail de décomposition, inauguré sous la Régence, activé par ce triste spectacle de l'élite d'une grande nation menée en laisse par un manieur d'argent, se poursuivit, s'accomplit et s'acheva. Cette bourgeoisie, qui n'était rien en 1720 que le témoin envieux et moqueur de cette

orgie de l'or associée aux autres orgies, allait être tout en 1790, tout, même le juge, le bourreau et le successeur de sa souveraine d'autrefois, qui s'était exposée d'avance à mériter ses violences en ne méritant plus ses respects. On le voit, le cadre est immense, et nous ne pouvons qu'abréger les textes que nous fournit M. Oscar de Vallée. Bornons-nous, et disons avec lui que la rue Quincampoix fut pour la noblesse de France une des étapes par où elle passa pour arriver à la place de la Révolution.

Maintenant qu'y a-t-il là d'applicable au temps présent? Aujourd'hui tout est changé, ou, si l'on veut, tout est descendu d'un étage. Un abîme, un monde, une immensité, ont passé entre les deux époques. Ce n'est plus la noblesse ayant devant soi, contre soi, ce terrible tiers état, cette puissance inconnue, prête à grandir en force, en intelligence, en prétentions, en orgueil, pour terrasser son ennemie démantelée, sa souveraine de la veille, sa victime du lendemain. C'est la bourgeoisie triomphante et régnante, qui, par la marche des choses et la logique même de ses victoires, se trouve en face d'une rivale non moins redoutable, non moins exigeante, renfermant dans ses flancs mystérieux non moins de calamités et de tempêtes. La démocratie a déjà montré, en des jours dont le souvenir devrait être indélébile, qu'elle entendait bien avoir son tour et sa part. Si la bourgeoisie lui donnait d'avance gain de cause en bornant aux jouissances matérielles et aux moyens de se les procurer toute la destinée de l'homme et des sociétés humaines, le lion populaire et démagogique aurait tôt ou tard beau jeu pour la déchirer et l'étouffer dans ses robustes étreintes. La bourgeoisie n'a pas eu de Louis XI, pas de Richelieu, pas de Louis XIV pour la paralyser et l'amoindrir. Tout a favorisé

son règne : on lui a créé des formes de gouvernement qui semblaient faites exprès pour le libre développement de ses talents et de son influence. C'est elle qui n'a pas su régner, ou qui du moins a laissé se détacher de son pouvoir tout le côté vraiment grand, intelligent, politique, la direction des esprits et des âmes dans le sens de la liberté sincère et de l'élévation morale. Qu'elle y prenne garde ! S'il était prouvé que son empire n'aboutit qu'au triomphe de l'agiotage ; que les manieurs d'argent, sortis de son sein, deviennent ses suzerains et ses maîtres ; qu'elle permet à ses enrichis, à ses parvenus, de cadenasser dans leur coffre-fort toutes les nobles idées qui ont été le souffle et la vie du monde moderne, il y aurait, dans ce spectacle, de quoi surexciter et légitimer tout ensemble les convoitises et les agressions de la démocratie. La foi, le sens moral, le goût du beau et du bien, l'aspiration vers une destinée plus haute, la règle intérieure des consciences et des âmes, tout ayant disparu dans l'égalité du tapis vert, tout étant traité de vieillerie ou de chimère par ceux de qui doit venir l'impulsion et l'exemple, il n'y aurait plus de raison pour interdire, à ceux qui n'ont rien, de se ruer sur ceux qui possèdent. Le scandale de ces fortunes rapides et véreuses dépouillant la propriété des garanties qui la consacrent, livrant le propriétaire au mépris de ceux qui l'envient, toutes les bases sur lesquelles la bourgeoisie a fondé son pouvoir s'écrouleraient à la fois. Au nom de la jouissance et de la matière, ses vainqueurs lui prendraient ce qui serait acquis en dépit de la justice, de la probité et de l'honneur.

Tels sont les enseignements qui ressortent des conclusions de M. Oscar de Vallée. Ici nous lui signalerons une légère inconséquence. Il commence par établir une dis-

tinction importante entre la politique et la morale. Il remarque excellemment que les lois ne sont rien sans les mœurs, et il en conclut qu'au lieu de discuter les formes variables de la politique on fait mieux de s'occuper de ces notions immortelles du bien et du mal, du juste et de l'injuste, qui seules peuvent préserver les peuples de la décadence et du désordre. Sans doute ; mais ne pourrait-on pas lui répondre — avec beaucoup de précautions oratoires — qu'il y a, dans certaines institutions politiques, une vie, une force, qui pousse les intelligences vers un but plus élevé, ouvre aux ambitions une plus noble carrière, donne à l'activité humaine un aliment plus digne d'elle; et que ces institutions ayant péri, ces intelligences, ces ambitions, cette activité, ne sachant plus où se prendre, s'abaissent vers les intérêts matériels, et, faute d'air, tombent dans la fange? Ne pourrait-on pas lui dire — toujours avec périphrases — que ces évolutions de haut en bas sont surtout inévitables si la déchéance des libertés, le silence de la tribune, le mutisme de la presse, forment au sein d'une nation un grand vide qu'il faut remplir, si le désabusement, l'égoïsme, la mollesse, le scepticisme, venus à la suite des catastrophes et des revirements politiques, servent de dogmes accessoires et comme d'introducteurs à la religion des sens et de l'argent? On nous accuse souvent de trop aimer l'ancien régime et de calomnier le nôtre. Eh bien, nous avouerons de bonne grâce, — et M. Oscar de Vallée sera de notre avis, — que rien, dans les scandales odieux ou grotesques qu'ont offerts, de nos jours, les manieurs d'argent, n'a été comparable à ce qui s'est passé en 1720; que, sous le rapport de l'arbitraire, du faste insolent, des friponneries évidentes, de la sottise des dupes, de l'oppression des victimes, du ridicule des enrichis, des abus, des vices et

des crimes, la légende de Law dépasse de bien loin le contingent fourni par nos coulissiers, nos *faiseurs*, et nos millionnaires. Cette amélioration, même dans le mal, n'est-il pas juste de l'attribuer, au moins en partie, au bienfait posthume d'institutions dont il est permis de médire, mais qui avaient l'avantage de forcer la conscience de tous à s'éclairer de l'examen de chacun? Le sujet est scabreux, et je glisse; j'aime mieux d'ailleurs finir sur de plus consolantes images. Sans doute c'est un spectacle douloureux que ce culte de l'or détrônant de plus purs enthousiasmes et des passions plus généreuses : pourtant, dans un pays comme le nôtre, il y a toujours du dédommagement et de la ressource. Ces princes et ces ducs de 1720, si démoralisés, si avilis, prêts à troquer leurs titres de noblesse contre les chiffons de papier d'un escroc, ils se retrouvèrent à Fontenoy; leurs fils et leurs petits-fils se couvrirent de gloire dans les guerres d'Amérique, et firent meilleure mine devant l'échafaud de Samson que devant le comptoir de Law. Ce fut assez de la persécution et de la mort pour les réhabiliter en les immolant. De nos jours, au moment où reparaissaient parmi nous les symptômes de cette fièvre de l'or, nos vétérans et nos conscrits renouvelaient en Crimée ces prodiges de dévouement et de bravoure, d'infatigable patience et d'abnégation héroïque, dont la France n'est jamais avare. Nos prêtres, nos sœurs de charité, nos religieux, ajoutaient encore à l'éclat de cette protestation magnifique de la vertu contre le vice, de la grandeur morale contre la cupidité et la bassesse. Non, il n'y aura pas lieu de désespérer de notre pays, tant qu'il pourra présenter au monde, en indemnité de ses agioteurs et de ses manieurs d'argent, une armée si intrépide, un clergé si admirable; — M. Oscar de Vallée me permettra

d'ajouter : et des magistrats profitant des loisirs que leur laissent leurs graves fonctions, pour écrire des livres remarquables et signaler à leur temps ses dangers et ses fautes.

IX

M. EUGÈNE POITOU

DU ROMAN ET DU THÉATRE CONTEMPORAINS, ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES MŒURS.

Nous venons de rendre hommage à l'œuvre remarquable d'un magistrat attaquant, avec talent et à propos, les manieurs d'argent. En voici un autre qui dénonce, avec non moins d'autorité et de vigueur, ceux qu'on pourrait appeler les manieurs de sophismes. Il serait facile d'établir des parallèles, de trouver des filiations et des analogies entre ces deux causes, ces deux entreprises, ces deux sortes de dangers et d'ennemis. Quiconque a observé le mouvement des esprits depuis vingt-cinq ans a pu aisément reconnaître que les idées fausses, les paradoxes corrupteurs, les doctrines perverses ou insensées, après avoir parcouru le cercle de leurs folies et s'être brisées contre d'inflexibles réalités, devaient nécessairement amener le règne des intérêts matériels et l'idolâtrie de l'argent : car il y avait deux parts dans ces enseignements du théâtre et du roman contemporains, que M. Eugène Poitou vient de grouper d'une main si ferme et si sûre : l'une, à l'usage des âmes enthousiastes et des

imaginations ardentes, consistait en déclamations passionnées contre les lois sociales et les devoirs de la vie ordinaire ; l'autre, dédiée aux natures grossières et sensuelles, surexcitait leurs convoitises par la peinture des jouissances du luxe, de l'omnipotence de l'or, des souffrances de la pauvreté. Toutes deux, par des moyens différents, conduisaient au même résultat. Les lois morales qui régissent les consciences étant livrées à la dérision et au mépris, les lois visibles qui gouvernent le monde étant signalées à la haine, les douleurs et les passions du pauvre étant à la fois dépouillées de toute consolation divine et délivrées de tout frein terrestre, puis tout cet ensemble d'erreurs funestes et d'ardeurs fébriles étant finalement comprimé ou ajourné par la force, le culte du bien-être et du gain a dû seul survivre dans ces intelligences violemment désabusées du faux sans être ramenées au vrai; la dictature des écus a dû ressortir de la chute des sophismes. C'est là ce que nous avons vu : les agioteurs, les enrichis, les raffinés de la coulisse et de la Bourse, ont été les exécuteurs testamentaires de Lélia et de Trenmor, de Rodolphe et d'Adrienne de Cardoville, de Vautrin et de madame Marneffe.

Mais tel n'est pas, à vrai dire, le sujet du livre de M. Poitou, et nous avons à le suivre de plus près. L'histoire même de ce livre, de la récompense académique qu'il a méritée et obtenue, pourrait donner lieu à quelques réflexions piquantes. L'Académie des sciences morales et politiques ne passe pas pour être exclusivement composée de contre-révolutionnaires bien fanatiques, ni même de chrétiens bien fervents. C'est pourtant cette Académie qui a mis au concours la question traitée par M. Poitou, et qui a couronné son mémoire. On ouvre ces pages ombragées de palmes vertes ; et, parmi les coopérateurs de ce travail

destructif dont M. Poitou énumère tous les points d'attaque et tous les coups de pioche, on rencontre, au premier rang, les noms de George Sand, de Balzac, de Victor Hugo, des deux Dumas, et même de Béranger. On se souvient alors que d'autres écrivains, sans mission officielle, sans espoir de récompense académique, poussés uniquement par l'envie de protester contre le désordre intellectuel et moral que consacrent et éternisent certaines admirations, ont essayé naguère de porter la main sur ces idoles, et qu'ils n'ont recueilli pour prix de leur tentative que railleries et injures; qu'on les a signalés à l'animadversion publique comme iconoclastes et contempteurs des gloires nationales; que leurs amis les ont très-faiblement soutenus, et que même les avisés et les sages les ont blâmés de ce zèle imprudent et de ces compromettantes équipées. On se souvient que, tout récemment encore, un membre bien spirituel de l'Académie française, qui est aussi de l'Académie des sciences morales et politiques [1], citait avec complaisance les obsèques de Béranger comme preuve de tout ce que nos sentiments patriotiques ont de vivace et d'indestructible : esprit charmant, en effet, et se contentant de peu, à qui des obsèques et une gloire accaparées par un préfet de police ont paru le triomphe du libéralisme! Mais que voulez-vous? L'inconséquence est une des conditions les plus essentielles de la nature humaine. S'il était défendu à l'homme d'être inconséquent, nous serions tous des saints ou des scélérats. Or les saints sont très-rares, les scélérats ne sont pas très-communs, et il doit être permis aux Académies d'être, là comme ailleurs, l'expression exquise de l'humanité.

Le procédé de M. Eugène Poitou est à la fois simple et

[1] M. Ch. de Rémusat.

habile. Au lieu de séparer, dans ses démonstrations, le roman et le théâtre, ce qui l'eût exposé à des confusions et à des redites, il les a réunis sous un même chef d'accusation, et il a tour à tour recherché leur influence sur la morale privée et sur la morale publique. Pour se rendre compte de cette influence, il lui a suffi d'inscrire successivement en tête de ses chapitres les vérités fondamentales sans lesquelles la société ne serait qu'une caverne de bandits ou une agglomération de sauvages, et il n'est pas une de ces vérités, pas une seule, qu'il n'ait trouvée démentie, insultée, raillée, démolie par ces romans et ces drames qu'il fait passer sous nos yeux. Les textes sont là, et M. Poitou n'y change pas une syllabe. Les guillemets ont une éloquence que rien ne saurait affaiblir ni remplacer. Est-il question de suicide, M. Eugène Süe et madame Sand, Lélia et mademoiselle de Cardoville, Ralph et la Mayeux, les héros et les héroïnes préférés des deux illustres romanciers, vous prouvent surabondamment que le suicide est légitime, nécessaire et glorieux. L'idée du devoir vous gêne-t-elle, le fatalisme vous paraît-il commode, M. de Balzac, M. de Stendhal et M. Dumas, M. Süe et madame Sand, *déjà nommés*, ne vous laisseront que l'embarras du choix en fait d'arguments et de plaidoyers. Le mariage vous ennuie-t-il, le même Balzac, le même Stendhal, le même ou la même George Sand, vous mettront en mesure de traiter, comme elle le mérite, cette institution surannée. Aimez-vous l'adultère, ils en ont mis partout. Un petit tour aux galères vous tenterait-il, Vautrin, Trenmor, ont été galériens, et s'en vantent. Avez-vous quelque motif de rancune contre la propriété ou la famille, quelque appétit pour le bien d'autrui, le *Meunier d'Angibault*, *Martin l'Enfant trouvé*, le *Péché de M. Antoine*, le *Compagnon du Tour de France*, *Frère et Sœur*,

et dix autres productions des mêmes auteurs, vous fourniront des pages entières pour légitimer votre haine et légaliser votre goût. Vous plaît-il de rendre la société responsable de vos fautes et de vos malheurs, feuilletez ces romans et ces drames, et ils vous diront, par la bouche de leurs personnages les plus séduisants, les plus poétiques, que la société seule est coupable, et que vous êtes innocent. Vous semble-t-il inique qu'il y ait des riches et des pauvres, le *Vieux Vagabond, Martin*, le *Juif errant*, les *Mystères du peuple, Riche et Pauvre, Lélia*, vont vous dire ce qu'ils en pensent. Ainsi de suite : il n'existe pas une erreur, un mensonge, une folie, un désordre, un vice, un crime, qui ne trouve son apologie, son panégyrique ou son apothéose dans ces œuvres, acceptées, applaudies, célébrées, populaires. On croit rêver, lorsqu'on revoit à froid, rassemblés dans un petit espace, tous ces témoignages de perversité et de démence, toutes les strophes de cet hymne au désordre, à la destruction et au mal. La société qui a toléré ou accueilli des énormités pareilles, est donc elle-même bien pervertie? Ou, si elle n'a pas voulu s'en laisser pervertir, elle les a donc repoussées avec horreur? Elle a donc porté en triomphe ceux qui ont tenté de combattre ces sophismes et ces extravagances? Eh bien, non ; ni l'un ni l'autre : il y a là une distinction importante, sur laquelle M. Poitou n'a pas, selon nous, assez insisté, et qui eût donné à son travail, un peu trop condensé peut-être, plus d'horizon et plus d'air.

Pour éviter d'aboutir à des conclusions trop désespérantes, que les Académies, en général, n'aiment pas, il a, dans les dernières pages de son livre, ouvert quelques points de vue moins sombres ; il a fait des réserves en l'honneur de quelques romanciers, de quelques auteurs dramatiques, moins déréglés que les autres : il a même

paru prendre au sérieux la réaction morale et classique entreprise, il y a une douzaine d'années, au nom du bon sens, par MM. Ponsard et Émile Augier, par l'auteur d'*Horace et Lydie* et celui du *Mariage d'Olympe*. Nous ne croyons pas que ce soit là la vraie question. Il avait mieux à dire. Qu'il me permette de lui indiquer cette nuance, non pas, à Dieu ne plaise ! pour le combattre, mais plutôt pour le compléter. Aussi bien, ce ne sera pas la première fois que j'aurai eu l'honneur de me rencontrer avec lui.

S'il fallait juger de l'état moral de la société contemporaine par les livres qui prétendent la peindre, par les doctrines et les images qu'ils renferment, par le scandaleux succès qu'ils ont obtenu, on arriverait à conclure que les mœurs publiques et privées ont atteint un degré de corruption inouï, que la famille et le foyer domestique sont abandonnés à de perpétuels outrages, que l'idée du devoir est anéantie dans les âmes, que l'adultère règne en maître, que le mariage est avili et bafoué, que les intelligences et les cœurs sont en proie à une anarchie sans frein, sans nom, où des milliers de mains impatientes déchirent, page par page, toutes les lois divines et humaines. Or c'est tout le contraire : jamais, pour nous servir d'un mot adopté par les mœurs faciles d'un autre siècle, la *galanterie* ne fut moins en honneur qu'aujourd'hui : jamais le mariage ne fut plus respecté, les joies de la famille mieux savourées, l'éducation des enfants mieux comprise et plus attentivement suivie. Interrogez les souvenirs de nos devanciers, les derniers demeurants d'une génération qui va s'éteindre : ils vous diront que, dans telle ou telle ville, où les mauvaises langues chercheraient en vain un seul scandale, il y avait, de leur temps, d'innombrables *intrigues*, — toujours le vocabulaire d'alors, — et que ces intrigues étaient admises, presque consacrées,

comme la conséquence naturelle de la vie mondaine. D'où vient ce contraste? Comment se fait-il que l'époque qui vit éclore, dans la littérature, des héros de sentiment, de chevaleresques figures, des personnifications exaltées de la vertu et du devoir, ait vu, dans les salons, de fugitives et frivoles amours se nouant et se dénouant d'une saison à l'autre, et que les ménages les mieux unis, les affections les plus sérieuses, les plus chastes et les plus pieuses mères de famille vivent côte à côte avec les inventions les plus désordonnées du roman et du drame moderne? Quel est le mot de l'énigme? Elle ne nous semble pas inexplicable.

Au temps dont nous parlons, c'était bien la société polie, élégante, aristocratique, celle des *honnêtes gens*, des *gens comme il faut*, qui entretenait un commerce quotidien avec la littérature, et qui se laissait endoctriner, pénétrer, égarer par elle. On conservait encore les traditions du siècle où Voltaire, Montesquieu, Rousseau, écrivaient pour les grands seigneurs et les grandes dames tout en préparant leur ruine, où, à Paris et en province, des duchesses et des marquises, recevant, le soir, un exemplaire frais éclos de la *Nouvelle Héloïse*, étaient surprises par le jour, en pantoufles et au coin de leur feu, dévorant les déclarations éloquentes de Julie et de Saint-Preux. Cet éternel fonds d'amour du plaisir, de romanesque chimère, de révolte sentimentale ou sensuelle, qui veille dans toutes les âmes et se joue à toutes les surfaces, était commun alors aux lettres et aux salons, et ceux-ci recevaient le contre-coup de tout ce qui agitait, amusait ou dépravait celles-là. Maintenant rien de pareil : avertie et, pour ainsi dire, repliée sur elle-même par des calamités incroyables, mise en dehors du gouvernement des mœurs publiques par une série de révolutions, la société, dans son expression la plus haute et la plus pure, a rompu avec ces jeux

et ces audaces de l'esprit qui lui avaient fait tant de mal. Elle leur a fermé sa porte, elle ne les connaît plus, et elle se console de ses désastres par la pratique de ces vertus, par l'accomplissement de ces devoirs, par la jouissance de ces félicités domestiques qu'elle avait négligés ou méconnus au milieu de ses brillantes prospérités. Elle exagère même cette rupture, cette attitude méfiante et hostile vis-à-vis des entreprises et des libertés de la pensée ; elle craint les courants d'idées comme les convalescents craignent les courants d'air : elle ressemble à ces blessés dont la plaie tressaille et saigne, même aux contacts les plus inoffensifs et les plus légers. C'est tout au plus si, de temps à autre, un des siens, « patricien ou patricienne, » comme on dit aujourd'hui, l'attriste ou l'étonne par l'éclat d'une faute romanesque, et tel est désormais le changement des mœurs, telle est la netteté des situations respectives, que presque toujours ces cœurs révoltés ou déchus, au lieu de s'effacer dans un milieu de faiblesses et de tolérances réciproques, passent à l'ennemi, se déclarent brusquement, arborent le drapeau de leurs désordres et que ce qui n'eût été jadis qu'un épisode mondain devient une déclaration de guerre. Mais au-dessous de cette société d'élite, calfeutrée et timorée, il s'en est formé une autre, ardente, spirituelle, passionnée, hétérogène, composée de tous les *détritus* révolutionnaires, appelant à elle les déserteurs des classes privilégiées, les naturels ou les volontaires de la bohème, les artistes, les viveurs, et l'immense majorité des gens de lettres, qui deviennent ainsi juges et parties. Toutes les existences douteuses et précaires, tout ce qui tient par un côté à l'industrie équivoque ou véreuse, à l'art corrupteur ou vénal, au plaisir bruyant et facile, à l'élégance suspecte et tarée, se rattache à cette société mixte, assez riche de son propre fond

pour défrayer toutes les peintures et tous les types de la littérature immorale. C'est de ses flancs orageux que sort cette littérature, et c'est à elle que cette littérature s'adresse. C'est elle, c'est ce produit frelaté de nos mœurs nouvelles et de nos victoires démocratiques, qui tient maintenant le haut du pavé dans le monde du théâtre et du roman, que l'on rencontre aux premières représentations, qui décide des succès, distribue les renommées et les couronnes, et qui fait bonne garde, lorsqu'à l'extrémité contraire une voix isolée s'efforce de signaler l'ignominie de ces triomphes et le danger de ces tendances. Ayant un enjeu dans toutes les idées dont s'alimentent le roman et le théâtre, complice des passions qu'ils exploitent et qu'ils caressent, vivant de plain-pied avec leurs grands hommes, leurs coryphées et leurs comparses, respirant le même air, parlant la même langue, cette société n'a pas seulement la littérature pour expression; elle est la littérature elle-même; il serait impossible du moins de les séparer, et voilà pourquoi elles s'entendent et se soutiennent si bien. Que fait, pendant ce temps, l'autre société, la véritable? S'indigne-t-elle? Non, car elle sait que, dans son atmosphère purifiée, ces miasmes ne peuvent l'atteindre. A-t-elle peur? Hélas! non, excepté peut-être le 25 février, quand le paradoxe descend dans la rue, porte un fusil et chante les *lampions*. Encourage-t-elle, dans la mêlée, ses rares défenseurs? Non; car elle ne croit pas avoir besoin d'être défendue, et, dans les conditions nouvelles où elle s'est placée, elle est étrangère, ou, si l'on veut, supérieure au débat. Les aberrations de l'art contemporain éveillent un moment sa curiosité, rien de plus; les efforts de la critique *réactionnaire* obtiennent un instant sa bienveillance, voilà tout; et il ne saurait y en avoir davantage. A la suite de nos catastrophes et par la

faute de tous, un abîme s'est creusé entre les lettres et ce monde qui les animait autrefois de ses leçons et de ses exemples. C'est à travers cet abîme qu'il assiste aujourd'hui à l'attaque et à la défense, et la distance est trop grande pour qu'il puisse juger la portée de l'une et le mérite de l'autre. De là cette disproportion énorme de la part faite à chacun : aux agresseurs, aux insulteurs, aux corrupteurs, les ovations, le bruit, la célébrité, la richesse ; aux défenseurs l'indifférence, l'injure et l'abandon. On en souffre d'abord, on est tenté de crier à l'injustice, à l'ingratitude, puis on réfléchit, et l'on reconnaît que trop s'étonner ou trop se plaindre, ce serait ne pas comprendre son temps.

Telle est la situation, et sans doute M. Poitou n'a pas attendu, pour s'en rendre compte, nos indications rapides. Elle ne le détournera pas, j'en suis sûr, de cette tâche réparatrice où il a fait preuve de talent et de courage, et où le sentiment du devoir accompli donne des joies meilleures et plus saines que les ivresses de la vanité. Lui dirai-je toute ma pensée? Peut-être, pour déployer, dans toute leur liberté et toute leur force, ses indignations et ses censures, ferait-il bien de ne pas trop les enfermer dans les cadres des programmes académiques. Le noble rôle de redresseur de torts littéraires exige une indépendance et parfois une âpreté d'allures, peu compatibles avec ce régime de ménagements discrets et d'accommodements habiles dont ne sauraient se passer ces doctes assemblées. Puisque M. Poitou a choisi, en littérature, la meilleure part, la part des austérités et des sacrifices, qu'il ne s'arrête pas en si bon chemin : les insultes de la basse littérature valent mieux même que les suffrages de Jérôme Paturot.

POËTES ET CONTEURS

I

M. DE SALVANDY

I

M. de Salvandy naquit le 11 juin 1795, à Condom, ce premier diocèse de Bossuet. Son adolescence studieuse et ardente s'ouvrit à la lumière et à la vie pendant ces années qui mêlaient déjà aux éblouissements de l'Empire quelques sombres présages. De là deux impressions différentes, bien qu'étroitement liées, qui décidèrent de la direction de son intelligence et préparèrent à sa carrière active, à travers nos changements et nos catastrophes, une remarquable unité. Il respira avec l'air l'amour de la gloire, cette passion qui ne messied pas aux âmes capables de la porter ; mais en même temps il accoutuma les premiers enthousiasmes de sa jeunesse à démêler ce qui, dans ce luxe de gloire et de puissance, s'accordait avec la

grandeur et le génie de la France, et ce qui n'était qu'un démenti infligé par un homme à la conscience des peuples et à la liberté humaine. M. de Salvandy apprit à aimer la liberté et son pays, en voyant ce qui opprimait l'une, et en songeant à ce qui menaçait l'autre. Mais, pour le moment, il n'était encore qu'élève au lycée Napoléon; élève volontaire qui avait gagné ce premier enrôlement classique à l'aide d'une pétition d'un genre bien inattendu sous la plume d'un enfant de douze ans : un poëme en prose sur les victoires d'Italie, d'Égypte et d'Austerlitz! A ce trait caractéristique s'en joignit bientôt un second qui ne l'est pas moins. La fortune de l'Empire suivit dans sa décroissance une marche plus rapide encore que dans ses conquêtes. Arrivèrent les douloureuses et héroïques campagnes de 1812 et 1813. Tout ce qui restait de ces générations mutilées, tout ce qui était trop jeune ou trop vieux pour courir à ces dernières mêlées, prêtait une oreille attentive à ces bruits glorieux et sinistres, échos de batailles perdues ou de victoires stériles, qui se rapprochaient peu à peu, et accroissaient, en se rapprochant, le péril et l'angoisse. Pour M. de Salvandy, alors en rhétorique, ces bulletins, ces récits éloquents et brefs, avaient un tout autre prestige que les pages refroidies de Tite-Live ou de Salluste. Un soir, au réfectoire, au lieu d'une lecture insipide que les quatre cents élèves s'apprêtaient à ne pas écouter, on entend lire un bulletin de victoire, daté de Lutzen, où les grands noms de l'histoire moderne se croisent et s'entrechoquent comme dans un conflit d'armées : le champ de bataille est décrit, les mouvements militaires esquissés à grands traits, et le tout est accompagné d'une proclamation où l'auditoire croit reconnaître le grand style de l'Empereur. Nous laissons à penser quelle fut l'émotion générale : disciples et maîtres s'y trompèrent, même le provi-

seur M. de Wailly. Le traducteur d'Horace fut dupe de ce nouveau chant d'Homère. Le lendemain, tout se découvrit ; l'auteur du récit, du bulletin, de la proclamation et de la bataille, c'était l'élève Salvandy. Il y avait là une de ces fautes (*felix culpa*) qu'il n'est pas donné à tous de commettre, et qu'on punit en les admirant. M. de Salvandy prévint la punition en se faisant soldat, et, l'année suivante, âgé de dix-neuf ans à peine, il revenait au lycée, pour son cours de philosophie, avec les épaulettes d'officier et la croix de la Légion d'honneur. Trente ans après, il rentrait dans ce même collége, en qualité de ministre de l'instruction publique, pour y installer comme proviseur le fils de M. de Wailly, et il témoignait au fils sa reconnaissance pour le père avec cette grâce, cette éloquence partie du cœur, dont il possédait le secret !

Tel fut le début de cette carrière où l'imagination, même dans ses hardiesses, ne fit jamais tort à la justesse de vues. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce bienfait d'une éducation littéraire, obtenu par un poëme en prose écrit à douze ans sur les prodiges de nos armes, et cette vocation militaire se déclarant tout à coup à la suite d'une équipée de rhétoricien enivré de patriotisme et de gloire, répondent bien à l'idée qu'on se forme de ce caractère et de cette vie. Chez M. de Salvandy, en effet, l'officier français doublé de littérature ne disparut jamais entièrement, et ce reflet chevaleresque, peu commun en politique, relevait d'une façon piquante l'ensemble de sa physionomie. L'instinct prophétique dont il fit preuve plus tard en bien des circonstances solennelles se révéla aussi, dès cette année 1814, par un détail où le sous-lieutenant de dix-neuf ans montrait une intelligence bien vive de la situation et de ses conséquences. Le 15 avril, quatre jours après l'abdication de Napoléon, M. de Salvandy accourait à Paris



et y prenait sa première inscription de droit : à ses yeux, une nouvelle ère commençait, où le talent, la science, la parole, la liberté, les arts de la paix, allaient avoir leur place et leur gloire !

Pourtant M. de Salvandy ne quitta pas encore cet état militaire dont les émotions plaisaient à son imagination martiale. Après les Cent-Jours, il entra dans la maison du roi ; il fut fier de servir ces princes dont la mission providentielle ne pouvait échapper à sa clairvoyance. Nul n'avait compris mieux et plus vite à quel point la royauté française était peu solidaire des malheurs qu'elle venait réparer, et combien il importait, pour lui rendre sa tâche plus facile, de bien distinguer ce que la haine et la mauvaise foi affectaient déjà de confondre : le rétablissement de la monarchie et le triomphe des ennemis de l'Empire ; la Restauration et l'Invasion. De cette pensée si vraie, à laquelle les douleurs de la patrie donnaient la vivacité d'une passion, jaillit la brochure célèbre : la *Coalition et la France*. La colère des alliés prouva que le jeune publiciste avait frappé juste ; son ouvrage, enlevé en quelques heures, et vendu le soir à prix d'or, les fit réfléchir à la puissance du sentiment national dont ils froissaient toutes les fibres et qu'interprétaient ces pages brûlantes. Nul doute que la *Coalition et la France* n'ait eu une influence notable sur la détermination des souverains, et n'ait aidé à l'œuvre difficile et glorieuse de l'évacuation du territoire. Toutefois, dans le premier instant de colère, les alliés demandèrent l'extradition de M. de Salvandy, et l'on parlait déjà de sanglantes représailles. A cette heure de crise et de danger où les violences de la veille préparent souvent de si mortels regrets à la justice du lendemain, un vieillard vint frapper à la porte de la mansarde où dormait paisiblement le courageux auteur de la *Coalition et la France*.

Il lui offrit un asile sûr dans un palais où on ne viendrait pas le chercher. Ce vieillard était le comte de Grave, chevalier d'honneur de madame la duchesse d'Orléans, grand-oncle maternel de celui qui écrit ces lignes. Qu'on me pardonne si je n'ai pu résister à l'envie de cueillir en chemin ce souvenir de famille ! Il m'a semblé que ma respectueuse affection pour M. de Salvandy trouvait là, dans ce passé si lointain, un lien de plus et un présage !

Il n'accepta pas cette offre généreuse, et l'énergique attitude de Louis XVIII montra à tous, amis et ennemis, que, sous son règne, les Français n'avaient besoin d'être protégés par personne. Ce que les alliés regardaient comme une offense, le roi, par cela même, le regarda comme un service, et, le jour où le dernier soldat de ces armées étrangères mit le pied hors de la frontière qu'il ne devait plus toucher, Louis XVIII demanda que M. de Salvandy lui fût présenté. Il le regarda fixement et lui dit d'une voix forte : « Monsieur, les étrangers quittent mon territoire ; je suis tout à fait maître chez moi, et je le prouve en vous nommant maître des requêtes dans mon conseil d'État. » — M. de Salvandy avait vingt-deux ans.

Ainsi s'ouvrirent pour lui, tout à la fois et comme dans un même coup d'éclat, cette carrière politique et cette vie de publiciste où il devait rencontrer un si digne emploi de ses facultés éminentes. Nous ne le suivrons pas dans toutes les phases où l'engagèrent les modifications successives de la politique suivie par le gouvernement de la Restauration. Passionné comme il l'était, comme il le fut toujours, pour l'alliance de la liberté et du pouvoir résumée dans la monarchie constitutionnelle, il dut éprouver des pressentiments sinistres, toutes les fois qu'il vit cette royauté pencher vers des opinions trop vives pour ne pas créer à la liberté des méfiances et à l'autorité des périls. En ressen-



tant ces craintes et en les exprimant, il restait également dévoué au trône et au pays; car, bien différent de ceux qui avaient, depuis trente ans, détourné à leur usage le sens du beau mot de patriotisme, M. de Salvandy fut, au plus haut degré, le patriote royaliste. De nombreuses brochures, d'innombrables articles de journal, qui, grâce à l'éclat du style, à la hardiesse de l'allure, au mélange habile de la langue littéraire et de la langue des affaires, eurent souvent l'honneur d'être attribués par d'excellents juges au plus grand écrivain de son temps, telles furent, avec le roman d'*Alonso* que lui inspira un premier voyage en Espagne, et la belle *Histoire de Jean Sobieski*, publiée en 1827, les productions de cette laborieuse période. Pendant près de quinze ans, on vit M. de Salvandy constamment sur la brèche, à la tête de la brillante pléiade des *Débats*, dont il se séparait pourtant par des nuances plus monarchiques. Il ne fit jamais une guerre systématique au gouvernement : cet esprit si juste et si loyal en comprenait trop bien les difficultés pour lui créer des embarras inutiles. Chaque fois qu'il le vit se rapprocher de ces points de rencontre où le passé et le présent, la liberté et le pouvoir, semblaient enfin se réconcilier et s'unir, il déclarait bien haut qu'il ne fallait pas, par des chicanes de détail, entraver le ministère ou fournir des prétextes aux violents de tous les partis. Il disait — et il prêchait d'exemple, — que le devoir des royalistes constitutionnels était de se rallier aussitôt autour du trône pour le préserver de deux sortes d'ennemis : ceux qui ne savaient que le haïr, et ceux qui ne savaient pas l'aimer sagement.

Hélas! ces conseils ne furent pas toujours écoutés ; de funestes malentendus amenèrent une rupture complète. M. de Salvandy avait prédit la Révolution de 1830; mais il l'avait prédite comme une calamité, et il ne l'accepta que

comme telle. Il en devina immédiatement les conséquences redoutables, au milieu même des enivrements d'un triomphe où son cœur restait avec les vaincus. Il reconnut, à d'infaillibles indices, que cette victoire de l'insurrection allait introduire dans tous les éléments de la société, dans tous les ressorts de la vie publique, des dissolvants tels, que d'immenses efforts de persévérance et d'énergie pourraient à peine mener à bien le sauvetage. En d'autres termes, il marqua et choisit sa place dans cette lutte nouvelle où le second rang des défenseurs de l'ordre était mis à découvert par la chute ou l'abdication du premier. Comment il remplit cette place honorable, désignée d'avance à tant de périls et d'attaques, le pays le sait et ne l'oubliera pas. Dès le mois de décembre 1831, la multiplicité et la fureur de ces attaques, le peu d'accord dans certaines parties de la défense, les progrès de l'esprit révolutionnaire dont la sape continuait au milieu de ces tiraillements extérieurs, les symptômes d'anarchie morale qui se trahissaient déjà dans la société et dans la littérature, inspirèrent à M. de Salvandy le livre qu'on regarde comme son chef-d'œuvre : la *Révolution de* 1830 ou *Vingt mois et leurs résultats;* ce livre, réimprimé il y a peu d'années, a paru conserver un à-propos rétroactif, et fait l'effet d'une prophétie retrouvée après l'événement qu'elle annonçait. Évidemment, pour l'auteur de cet ouvrage, la Révolution de juillet n'était et ne pouvait être qu'un de ces malheurs où l'homme sincèrement dévoué à son pays court au plus pressé, se résigne à un expédient, mais n'en garde pas moins dans son âme les notions de vérités immortelles qu'une catastrophe ne peut ni infirmer ni prescrire.

Trop jeune, sous la Restauration, pour pouvoir être élu député, M. de Salvandy, après 1830, avait été un des premiers à profiter de l'abaissement de l'âge d'éligibilité, et

l'arrondissement de la Flèche l'avait envoyé à la Chambre. Quelques mois plus tard, le 13 février, au moment où une populace en délire saccageait l'archevêché et Saint-Germain-l'Auxerrois, et où l'incroyable faiblesse du ministère lui donnait presque un air de complicité, le jeune député monta à la tribune, et, bravant toutes les passions mauvaises ameutées contre lui, tenant tête à un de ces effroyables orages qui reparaissent de loin en loin dans les fastes parlementaires, il fit entendre le cri vengeur, le cri d'indignation et d'anathème, au nom de la religion, de la royauté, de l'histoire et de la société outragées. Toute sa politique répondit à ce début. Il aima mieux devenir impopulaire et s'éloigner de la Chambre, que s'engager à voter pour la mutilation de la pairie. Dans cette nouvelle distribution des forces conservatrices, il se plaça à l'extrême droite de ce centre droit de qui, depuis quarante ans, la destinée singulière a été de représenter presque toujours la vraie pensée de la France et d'être presque toujours dépassé. Cependant, grâce à des efforts de courage et de sagesse, les crises les plus menaçantes se calmèrent ; le parti démagogique, après quelques folles tentatives, ajourna ses espérances ; il n'y eut plus d'agitation qu'à la surface, au sein d'une factieuse minorité. Les services rendus par M. de Salvandy au rétablissement de l'ordre l'appelaient à figurer tôt ou tard parmi les conseillers de la couronne. En 1837, il fut nommé ministre de l'instruction publique.

L'espace nous manque pour parler convenablement de ses travaux dans ce ministère, d'où il sortit avec M. Molé, où il rentra cinq ans plus tard, après avoir été, dans l'intervalle, ambassadeur en Espagne. Chacun de ces épisodes, qui passionnèrent la politique d'alors, mériterait un chapitre à part. Qu'il nous suffise de dire que partout et

toujours, à l'étranger comme en France, au ministère comme sur les bancs de la Chambre, M. de Salvandy resta invariablement fidèle aux grandes lignes de conduite qui ont dominé toute sa vie : au dehors, un sentiment profond de la dignité de son pays et une vigilance admirable à le préserver de toute atteinte ; au dedans, un souci constant des vraies conditions qui maintiennent aux gouvernements leur force et leur grandeur morale, une intelligence expansive, accueillant avec faveur les idées de progrès et de liberté, du moment que l'ordre raffermi et la société pacifiée permettaient de songer à l'avenir. Ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy ne put pas réaliser tout ce qui s'est fait plus tard ; mais il en eut le pressentiment, et l'on peut dire que cette liberté d'enseignement, tellement disputée, si elle ne naquit pas tout à fait sous son ministère, l'eut au moins pour précurseur ; qu'il l'aima, qu'il la devina, qu'il eût été digne de la donner, et qu'aujourd'hui, à distance, on ne sépare plus son nom de ceux des hommes éminents qui ont continué et complété son œuvre. Dans ses rapports avec la littérature, rapports si délicats, où l'esprit a si souvent à se heurter contre des vanités et le cœur contre des misères, M. de Salvandy apporta une cordialité, un tact, une prévenance, qui désarmaient toutes les haines, adoucissaient toutes les amertumes. Ce n'était ni un protecteur ni un maître, à peine un supérieur ; mieux que cela, un confrère arrivé, tendant la main à ses confrères en retard. Tous les écrivains, tous les journalistes qui eurent affaire à lui ou besoin de lui, tous ceux qui l'approchèrent, à titre d'amis ou de solliciteurs, d'adversaires ou de protégés, pendant cette phase de sa vie publique, lui ont rendu une éclatante justice. Leur reconnaissance et leurs regrets le suivirent dans sa retraite, alors qu'une catastrophe nouvelle vint rendre à la vie pri-

vée et aux lettres l'homme qui avait su toujours associer tant de courtoisie à tant de fermeté. Déjà, depuis plusieurs années, M. de Salvandy était membre de l'Académie française ; il y avait remplacé, en 1835, M. Parseval de Grandmaison : en 1841, il y avait eu une de ces bonnes fortunes qui marquent dans une carrière littéraire, et qu'il a souvent renouvelées depuis. Il était chargé de répondre à M. Victor Hugo, qui arrivait à l'Académie, presque en conquérant, précédé d'une réputation immense, et apportant à la docte assemblée les allures hautaines d'un homme habitué déjà par ses flatteurs à regarder sa gloire poétique comme le prologue de son avénement politique. Le discours du récipiendaire se ressentit de ses dispositions belligérantes. Ses admirateurs ont fort reproché, dans ces derniers temps, à des académiciens hommes d'État, d'avoir mis de la politique dans leurs discours. Personne n'a plus parlé politique à l'Académie que M. Hugo, ou plutôt il eut le mauvais goût de ne pas parler d'autre chose. Il le fit avec ces formules superbes et doctorales que nous l'avons vu, plus tard, transporter sur un autre théâtre, et qui, dès lors, déguisaient très-mal le vide et l'incohérence de ses pensées. M. de Salvandy le rappela à l'ordre littéraire, et il y mit une finesse, une grâce, une malice qui, de l'avis même des amis de M. Hugo, lui laissèrent tout l'avantage. Le poëte, anticipant sur ses divagations ultérieures, avait prodigué à la Convention les épithètes de *sublime*, *auguste*, *surnaturelle*. M. de Salvandy releva énergiquement ces paroles absurdes, et l'auditoire salua avec transport sa protestation éloquente. Cinq ans après, les *Girondins* paraissaient, et, l'année suivante, la Révolution de février faisait descendre dans la rue ces apothéoses et ces utopies. Ainsi tout, chez l'homme que nous regrettons, a répondu à un plan général dont il ne s'est jamais départi,

et que l'on peut résumer en quelques mots : Pressentiments de nos malheurs, efforts intelligents et intrépides pour les éviter; compréhension vive et prompte du meilleur moyen de les réparer.

Cet esprit si prévoyant et si ferme ne pouvait être ni surpris ni abattu par la Révolution de 1848. Elle ne s'accordait que trop avec ses tristes prévisions ! Elle n'était que le triomphe, accidentel, mais logique, de la démocratie profitant d'un moment de crise pour pénétrer par une brèche longtemps défendue, mais toujours ouverte. Elle affligea M. de Salvandy, elle ne le déconcerta pas. Il fut douloureusement ému de l'exil et des malheurs des princes qu'il avait servis; mais, sans s'arrêter à regretter pour lui-même les honneurs et le pouvoir, sans s'effrayer de la médiocrité de fortune qu'il retrouvait au déclin de sa laborieuse carrière, il s'éleva à des pensées plus hautes et plus fécondes. Comme tous les hommes illustres dont il avait partagé les travaux et qui tombaient avec lui, comme tous ceux que n'ont pas égaré des ambitions personnelles, des piqûres d'amour-propre ou l'esprit de coterie et d'intrigue, M. de Salvandy comprit aussitôt, comme moralité et conséquence de l'événement qui foudroyait et ranimait tant d'espérances, la nécessité d'une réconciliation entre toutes les branches de la maison de Bourbon, entre tous les serviteurs de la monarchie française. Il vit là, non pas, à Dieu ne plaise! un expédient politique, — nous n'aurions alors ni le pouvoir ni l'envie d'en parler, — mais un grand intérêt social, indépendant des caprices du sort et de la mobilité des hommes. L'avenir des races royales est entre les mains de Dieu ; mais leur passé appartient à l'histoire, leur dignité à elles-mêmes, au pays qu'elles ont gouverné pendant des siècles et élevé au rang des grandes nations. Si l'on veut que ce passé reste environné de ses

prestiges et de sa gloire, que cette dignité demeure intacte, que l'idée même de royauté, de puissance souveraine, exposée à de tels outrages, conserve sa force tutélaire et réparatrice, il ne faut pas, il n'est pas bien que des malentendus et des nuages subsistent là où il ne peut plus y en avoir, que les lois immortelles du droit et de l'équité soient chicanées et méconnues là où elles reçoivent du malheur même et du lointain une consécration nouvelle. M. de Salvandy a salué cette vérité comme un dédommagement de ses disgrâces, de ses angoisses pour son pays. Sa raison, son cœur, son patriotisme, la pensée de toute sa vie, lui ont dit que les querelles de mots n'étaient plus possibles, que les dissidence passées n'avaient plus de sens, qu'une réconciliation était nécessaire, et que la maison de Bourbon ne pouvait plus avoir qu'un chef. Ce ne sera là ni le moindre ni le moins durable de ses titres !

Mais revenons vite, avant de finir, à un terrain moins périlleux et moins glissant, à cette littérature qu'il a tant aimée et qui nous donne le droit de parler de lui. M. de Salvandy a été à la fois orateur, écrivain, publiciste et improvisateur; car qui dit journal ou brochure dit, hélas ! improvisation. Il a déployé, dans ces genres si différents, des qualités de premier ordre; verve, expansion, saillie, élévation naturelle, généreuses vibrations de l'âme, imagination dans le bon sens, et alliance bien rare d'un sentiment exalté de la grandeur avec le plus vif et le plus charmant esprit français. Cet esprit, sans lequel rien n'est complet en France, se retrouvait dans sa conversation, où le trait jaillissait sans cesse, où le mot se soulignait de lui-même. Dans ces élégantes joutes de salon, M. de Salvandy charmait tout le monde et ne redoutait personne. Parmi ses ouvrages les plus importants, nous avons parlé de la *Coalition et la France ;* nous avons mentionné le roman

historique d'*Alonso*, dont il venait de préparer une nouvelle édition : son ***Histoire de Jean Sobieski***, souvent réimprimée, retrace avec une sympathique éloquence et une ampleur remarquable les infortunes d'une nation chevaleresque qui vivrait encore si elle avait mis dans sa politique autant de bon sens que d'héroïsme sur les champs de bataille. Quant à la *Révolution de 1830, ou Vingt mois et leurs résultats*, ce livre de circonstance restera tant que s'agiteront les deux grands principes, les deux grandes forces qui se disputent le monde ; c'est dire que cette *actualité* ne finira pas de-sitôt. Rappelons, comme un honneur tout littéraire, que ce livre, si éloquent et si vrai, fut le dernier que se fit lire Gœthe octogénaire et mourant, et qu'on garde encore à Weimar l'exemplaire où il porta ses lèvres quelques minutes avant d'expirer. Comment terminer cette rapide nomenclature, sans mentionner ces trois belles séances de l'Académie française où M. de Salvandy fut appelé tour à tour par le sort à répondre à trois hommes illustrés par l'éloquence de la chaire, par l'éloquence politique et par les luttes de la presse, et ne resta inférieur à aucun d'eux ? Tous nos lecteurs se souviennent de l'attrait de ces séances, de l'élévation de ce langage.

Cette noble vie a été brisée avant l'âge ; de ce talent si pur, de ce caractère si ferme, de cette voix si généreuse, il ne nous reste plus que le souvenir. Mais de tels exemples ne passent pas avec l'homme qui les a donnés. Les réputations éphémères éblouissent et disparaissent ; les sophismes ont leur moment ; le triomphe des intérêts matériels fait pencher la balance du côté du succès et de l'or. Les grandes vérités sociales et morales survivent à ces ivresses, à ces surprises et à ces bruits. On les retrouve aux heures marquées par Dieu, et c'est alors la gloire des

hommes tels que M. de Salvandy de s'être montrés dignes de les léguer à l'avenir en les proclamant dans les jours mauvais.

20 décembre 1857.

II

Peut-être m'accusera-t-on de faire de la critique sentimentale ; mais, je l'avoue, je n'ai pu me défendre d'une émotion profonde en lisant, à la dernière page de *Don Alonso*, à la fin de l'épilogue qui complète maintenant et précise le sens de ce grand ouvrage, cette simple date : « *Graveron*, 3 *octobre*, » à laquelle l'éditeur a ajouté : « En marge est écrit : Il me fallait huit jours de plus ! » Ainsi c'est deux mois avant sa mort, d'une main déjà tremblante et crispée par d'indicibles douleurs, que M. de Salvandy écrivait cet éloquent épilogue de son œuvre, après avoir corrigé, agrandi, perfectionné l'œuvre tout entière ! A cette image, à ce souvenir que ravive un douloureux anniversaire, qui pourrait éprouver d'autre sentiment que l'admiration et le regret? Critiques de détail, réserves chagrines sur les inconvénients de tel ou tel genre, maussades chicanes à propos de cette juxta-position du roman et de l'histoire, tout s'efface devant ce noble exemple donné par un mourant à une génération où se perdent de plus en plus l'amour du travail, le goût des choses élevées, le respect de l'artiste pour son propre ouvrage, et ce jet naturel des grandes pensées dont Vauvenargues a déterminé la source dans une ligne immortelle. Désormais *Don Alonso* est plus et mieux qu'un livre : c'est le testament d'un homme d'un grand esprit et d'un grand cœur se reprenant, avant de disparaître, aux pages préférées de sa jeunesse, et y enfermant,

comme dans un cadre splendide, tout ce que peuvent suggérer à un riche pinceau les paysages, les monuments, les mœurs, les personnages, les destinées, les malheurs et l'avenir de l'Espagne.

Reportons-nous à l'époque du premier voyage de M. de Salvandy dans cette poétique contrée où tout s'appropriait si bien au tour particulier de son imagination, et, pour ainsi dire, au tempérament qu'il devait développer plus tard. Rappelons-nous le moment, les circonstances qui lui inspirèrent la première idée de son livre, et nous comprendrons qu'il y eut là, dans cet ensemble d'images et d'événements, de quoi exalter ce jeune pèlerin de vingt-cinq ans, si aisément porté au chevaleresque et à l'héroïque. La patrie du Cid-Campéador devait être, après la France, le pays de prédilection de l'auteur de *Don Alonso*. On était alors en 1820 : les souvenirs vaillants et terribles de la guerre de l'indépendance vivaient encore dans toutes les âmes; mais, en même temps, la Révolution, un moment étouffée dans le sang des champs de bataille, se réveillait en Europe, et ses contre-coups agitaient la Péninsule. En vertu de cette loi d'expansion qui a voulu que la Révolution française pénétrât de son esprit, échauffât de son souffle, incendiât de ses étincelles les peuples mêmes qui avaient repoussé avec le plus de furie son représentant et son maître, la contagion révolutionnaire s'emparait des compatriotes, des contemporains de ces héros en froc et en haillons qui avaient défendu Saragosse, battu en brèche le conquérant du monde et commencé le déclin de sa prodigieuse fortune. Tout contribuait à cette altération visible de l'antique génie espagnol; les tristes spectacles offerts, au seuil de cette orageuse époque, par la cour et la famille royale; les faiblesses de la reine Marie-Louise, le règne scandaleux de

Godoy, la souveraineté passagère et fragile de Joseph, l'esprit démocratique caressé par le parti français, les idées philosophiques franchissant les Pyrénées et gagnant tout d'abord les sommités sociales comme ces lueurs du matin qui n'éclairent que les cimes; l'influence anglaise donnant pour passe-port à ses dissolvants ordinaires les haines nationales contre l'usurpation et la conquête; le brusque passage de Ferdinand de la popularité du malheur à l'impopularité du despotisme, et, par-dessus tout, ce vent d'orage et de mort qui secouait les trônes et remuait, jusque dans leurs profondeurs, les constitutions et les sociétés vieillies. Au milieu de cette crise que trente-cinq années n'ont pas apaisée, à la veille de cette expédition française qui allait faire rentrer l'Espagne dans sa véritable voie et rendre au drapeau blanc sa place en Europe, que de contrastes! que de scènes piquantes ou émouvantes! que de textes de réflexion et d'examen pour une intelligence à large envergure! quel sujet fécond d'étude et de parallèle dans la physionomie de ce peuple où la Révolution est venue de haut en bas, où le fond est monarchique et l'accident révolutionnaire, contrairement à la France où la Révolution s'est faite de bas en haut, et où le fond reste révolutionnaire quand même l'accident est monarchique! Ajoutez à cet intérêt politique, historique, international, les magnificences de ce pays qui n'avait été encore que peu visité et très-peu décrit; ces édifices gigantesques, cette nature opulente, ces mœurs vigoureuses et en saillie, ces costumes accentués, ces figures pittoresques ou charmantes, ce soleil de feu, ces nuits constellées, ces villes où la poésie des Maures se brode sur la poésie chrétienne, ces populations où tout, même le crime, garde un cachet de grandeur et de fierté : Mettez en présence de cet incom-

parable spectacle un homme doué, au plus haut degré, des deux facultés les plus contraires, la sagacité et l'enthousiasme, aussi habile à prévoir qu'à regarder, arrivant, aux plus beaux jours de la jeunesse, d'un pays rajeuni par la liberté et inaugurant à la fois une nouvelle politique et une nouvelle littérature : songez à tout cela, et vous vous expliquerez ce que ce livre de *Don Alonso* offre peut-être d'exubérant et de trop plein, comme ces cœurs juvéniles où débordent à la fois toutes les pensées généreuses. Ce qui est presque un défaut chez l'écrivain était une qualité de l'homme.

L'auteur semble nous indiquer lui-même ce qu'il a voulu faire, dans ce passage de son introduction : « Tout peut être compris dans un genre qui, embrassant à la fois l'*Émile* et la *Cyropédie*, *Gulliver* et *Tom Jones*, *Corinne* et le *Roman comique*, *Gil Blas* et *Robinson Crusoé*, *Mathilde* et *Clarisse Harlowe*, *Candide* et la *Nouvelle Héloïse*, les *Mémoires du comte de Grammont* et *Werther*, la *Princesse de Clèves* et *Adèle de Sénange*, les créations de Rabelais et le chef-d'œuvre de Cervantes, appartient en même temps à la pastorale par *Paul et Virginie*, à la politique par *Bélisaire* et *Lascaris*, à l'histoire par *Ivanhoé* et les *Puritains*, à l'épopée par *Télémaque* et les *Martyrs*. Vaste comme l'imagination et changeant comme la société, le roman échappe à toute définition comme à toute entrave... » — M. de Salvandy a très-bien défini, dans ces quelques lignes, le caractère essentiellement élastique du roman, qui, pouvant s'adapter à toutes les formes de la pensée, aux plus sérieuses comme aux plus frivoles, mériterait moins de dédains, si l'on ne songeait à ses excès et à ses fautes. Cependant, il nous semble qu'il y a là deux objections à faire, et l'illustre écrivain, sans nul doute, eût été le premier à les signaler. Le roman historique qui

nous a donné, sous la plume de Walter Scott, de si admirables chefs-d'œuvre, peut-il s'emparer d'un sujet contemporain? Ce qui était possible, ce qui donnait à l'histoire plus de relief, de couleur et de vie, en s'appliquant à Marie Stuart, à Louis XI, à Richard Plantagenet, peut-il s'appliquer avec un égal bonheur à Charles IV, à Godoy, à Marie-Louise, à Napoléon, à Wellington, à Ferdinand? Nous ne le croyons pas : le temps est comme l'art ; il place à leur vrai point de vue les événements et les hommes : il élague et relègue dans l'ombre les détails, les accessoires, les figures secondaires, tous ces comparses des drames de la vie publique, qui, de près, semblent y tenir une grande place, et de loin, s'effacent dans cette brume séculaire, faite de lumière et d'obscurité. Deux ou trois personnages réels, autour desquels cinq ou six personnages fictifs nouent et dénouent une action romanesque, voilà tout ce qu'il a fallu à Walter Scott pour refaire et raviver toute une époque. Ç'a été, outre son merveilleux génie, une de ses heureuses fortunes, d'arriver en un moment où ce passé qu'il allait évoquer de sa tombe y dormait depuis assez lontemps pour que l'apaisement des passions et des partis y laissât régner en souveraine l'imagination et la mémoire. Il n'en est pas de même d'une époque qui nous touche de si près que nous sommes obligés d'y voir à la fois ce qui attire notre regard et ce qui le contrarie. Ce n'est pas tout encore : si l'on nous accorde que les lecteurs se divisent en deux classes, les sérieux et les frivoles, le seul moyen, pour le roman historique, de rallier à son profit ces deux classes de lecteurs, est, d'une part, que l'histoire gagne quelque chose au contact du roman, et, de l'autre, que le roman obtienne grâce pour les austérités de l'histoire. Or cette double condition n'est pas impossible, lorsqu'il s'agit d'une époque lointaine. Les hommes

graves peuvent savoir gré au romancier de cette façon d'attirer la lumière et le mouvement sur des temps obscurs et immobiles, de populariser et d'animer ce que l'histoire érudite ou systématique s'occupe seulement d'enseigner et d'expliquer : les esprits futiles pardonnent à cet historien d'un nouveau genre de les instruire en les amusant. Mais, pour des sujets actuels, encadrés dans un vaste récit comme *Don Alonso*, l'accord sera moins facile : ceux-ci se plaindront que ces héros imaginaires, ces épisodes inventés, ces sentiments romanesques viennent les distraire de cette politique qui les passionne, de cette histoire toute récente où les partis ont encore leur enjeu; ceux-là s'ennuieront de ces larges développements historiques et politiques qui interrompent la fiction, et il faudra que l'auteur ait un talent bien supérieur pour désarmer tous ces mécontents.

Ce talent, Dieu merci, éclate à toutes les pages de *Don Alonso*, et l'on oublie vite les scrupules de l'orthodoxie littéraire en lisant ces deux volumes où les tableaux les plus brillants succèdent aux vues les plus hautes et les plus solides, où la *folle du logis* garde ses droits sans exagérer ses priviléges, où se déroulent vingt années de la plus dramatique histoire, où l'Espagne tout entière, avec ses beautés, ses grandeurs, ses calamités, ses faiblesses, revit et se personnifie en des types variés, énergiques, gracieux, poétiques. Là apparaissent tour à tour, convoqués comme par une baguette magique, le prince et le vagabond, la grande dame et la camériste, le milicien et le moine, la comédienne et la gitana, l'*arriero* et le licencié, l'alcade et le bandit, le courtisan et le soldat, le grand d'Espagne et le toréador. Trois récits, habilement soudés l'un à l'autre, conduisent le héros en Amérique, l'opposent aux premières insurrections d'où sortirent les républiques américaines, le ramènent en Espagne, le font assister aux convulsions de la royauté mou-

rante entre l'insolente fortune du prince de la Paix et l'abaissement funeste de l'héritier du trône, le rendent témoin, auteur ou victime des catastrophes qui s'accumulent: ici la révolution d'Aranjuez; là les complots de Bayonne; plus loin les batailles de Napoléon, les irrésolutions de Joseph, les campagnes des guérillas, les scènes de violence, d'héroïsme et d'horreur, les alternatives de la politique et de la guerre, et les premiers tressaillements des libertés nationales croyant trouver dans la royauté de Ferdinand leur garantie, leur conquête et leur symbole. Je n'essayerai pas d'analyser *Don Alonso;* le livre a plus de douze cents pages, et cette multiplicité de personnages et d'événements dont je parlais tout à l'heure nuirait encore plus à l'analyse qu'au roman. Je me bornerai à indiquer le point culminant, l'idée dominante de l'ouvrage. Alonso est un de ces héros tels que devait les enfanter, avant toute décadence, le pays de Rodrigue et de Calderon, dont les pieds touchaient à peine la terre, dont le front se baignait dans l'idéal, tel, en un mot, que les aimaient ces belles années, qui avaient leurs modes comme les nôtres, où René et Corinne régnaient, où les imaginations, un peu portées à l'emphase, ne distinguaient pas encore très-bien le Chateaubriand du d'Arlincourt, et où les héros malpropres de notre *réalisme* auraient fait l'effet de truands dans un tournoi de chevaliers. Alonso représente, en outre, l'Espagne monarchique et progressive, attachée aux antiques mœurs sans être inaccessible aux idées nouvelles, et comprenant à quel point une loyale alliance avec la France peut être favorable aux deux nations et aux deux génies. Deux femmes interviennent dans sa destinée; le bon et le mauvais ange; Maria, l'Espagne héroïque, pieuse, dévouée, grande, sublime; Mattéa, l'Espagne dégénérée, passionnée, fantasque et galante. Ces deux fem-

mes se disputent le cœur d'Alonso. En le voyant, au début, échanger une correspondance si vive avec Maria, sa sœur, je me suis souvenu de René, et j'ai craint une récidive : mais je me trompais : Maria, dans le fait, n'est pas la sœur d'Alonso, et il découvre ce secret assez tard pour beaucoup souffrir, assez tôt pour pouvoir se livrer à ses mystérieuses tendresses pour cette femme adorable. Tout ce que ce couple héroïque et charmant a d'épreuves à surmonter, de malheurs à subir, de périls à conjurer, d'épisodes historiques à traverser avant d'arriver à ce bonheur sans nuages qui termine les bons romans, je ne pourrais le détailler sans dépasser les bornes de cette causerie; d'ailleurs, qui n'aimera mieux en chercher l'histoire dans le livre même? Cette lecture donne lieu à un rapprochement et à un contraste. Voilà ce que, à cette date de 1820 à 1823, un jeune et brillant esprit trouvait en Espagne et en rapportait. Sans doute l'imagination, la forme, la couleur, ont leur part dans cet ouvrage; le côté pittoresque n'est pas négligé, et nous pourrions citer bien des descriptions dignes de rivaliser avec les plus éclatants produits de la palette moderne; mais les objets, les sites, les costumes, les spectacles de la nature, n'empiètent pas sur le domaine de l'homme : ils lui laissent la première place : ses sentiments, ses passions, ses idées, sa vie morale, dominent cette vie matérielle qui n'a de valeur que celle qu'il lui donne. Dans cet ensemble d'observations et de peintures, de récits et de tableaux, de réflexions plongeant dans le cœur humain et de regards jetés sur la création, l'auteur s'élève peu à peu à des considérations plus hautes ; il poursuit la solution des problèmes qui s'agitent sous ses yeux. Ses horizons s'agrandissent à mesure qu'il avance ; son œuvre d'art devient une œuvre de politique et d'histoire et la littéra-

ture garde, sous sa plume, son droit d'intervention dans les affaires humaines. Aujourd'hui les formes de l'art se rapprochent de la réalité : on se moque volontiers du sentimental et de l'héroïque. On peint avec plus de précision et d'exactitude la pierre, l'arbre, le brin d'herbe, l'azur du ciel, le rayon du soir, la pâle clarté des étoiles se reflétant dans une eau dormante, la basquine, l'écharpe, le sang du taureau rougissant l'arène. C'est un magnifique fouillis que les ateliers admirent; mais l'homme en est absent : l'œuvre éblouit et plaît comme une gageure gagnée, comme une curiosité bien réussie; elle ne représente plus ce côté de l'intelligence qui unit les lettres au mouvement général d'une société et d'un temps. La littérature qui l'a produite est une étrangère que l'on regarde; elle n'est plus une conseillère que l'on écoute. Les procédés matériels et techniques se sont perfectionnés : l'inspiration s'est amoindrie et abaissée. Entre les deux époques, entre la mission de l'écrivain, telle que la comprenait M. de Salvandy, et son rôle, tel qu'on l'entend aujourd'hui, nous venons de marquer la différence.

Voilà le contraste; voici l'analogie. Le nom de M. de Salvandy restera attaché à trois importants ouvrages : l'*Histoire de Jean Sobieski*, la *Révolution de* 1830, et ce *Don Alonso*, le premier en date, dont cette édition renouvelle le succès et les chances de durée. Ainsi, sous des formes et dans des circonstances bien diverses, la France, la Pologne, l'Espagne, ont tour à tour fixé l'attention de M. de Salvandy; ou plutôt, préoccupé constamment des intérêts et de l'avenir de la France, il a cherché dans l'histoire de deux nations chevaleresques de quoi répandre plus de jour sur cette grande question qui fut la pensée, le regret et l'espérance de toute sa vie; l'antagonisme ou l'alliance de l'autorité et de la liberté; la lutte féconde ou

stérile, salutaire ou funeste, des deux immortels principes qui se disputent le monde, et qui, par chacun de leurs excès, amènent ou expliquent l'excès contraire. L'Espagne et la Pologne devaient plaire à l'auteur de *Don Alonso* et de *Jean Sobieski;* elles répondaient à cet idéal d'héroïsme et de grandeur qu'aimait son imagination brillante; mais à côté de cette imagination il y avait un sens droit, profond, pénétrant, parfois prophétique, un esprit vif, sérieux, élevé, attentif à toutes choses, un patriotisme ardent et sincère, demandant aux spectacles ou aux souvenirs de la grande famille européenne une gloire ou un enseignement pour son pays. Dans cette Pologne dont l'histoire ressemble à un roman, dans cette Espagne dont le roman s'est allié pour lui à l'histoire, c'est à la France encore qu'a songé cet homme éminent et excellent; à la France qu'il eût voulu voir heureuse, pacifiée, sûre de ses destinées et usant avec sagesse d institutions libres et fortes. Aussi, en supposant que quelques détails, quelques traits de physionomie littéraire, quelques formes extérieures d'œuvres telles que *Don Alonso*, eussent vieilli ou dussent vieillir, la portion la plus précieuse et la meilleure de ces nobles pages survivrait toujours : les livres ont un corps et une âme : qu'importe que le corps soit périssable, quand l'âme est immortelle?

II

ALFRED DE MUSSET

La mort d'Alfred de Musset soulève une foule de pensées douloureuses dont nous nous abstiendrons aujourd'hui. Si, en un temps où les marques trop visibles de décrépitude n'avaient encore atteint que son talent, nous avions cru pouvoir en laisser deviner les causes, s'il est quelquefois permis à la critique de chercher ses exemples, ses leçons et ses preuves un peu au delà des œuvres mêmes, dans certains traits de mœurs littéraires qui expliquent certaines tendances de la littérature, ce droit d'interprétation de l'écrivain par l'homme et des productions de l'intelligence par les habitudes de la vie s'arrête et s'absorbe dans ce sentiment de respect que la mort porte avec elle. Du vivant d'un auteur, on peut, bien qu'avec mesure, l'avertir de ce qui attriste ou décourage ses admirateurs. Plus tard, beaucoup plus tard, s'il est de ceux dont s'occupe la postérité, quelques commentaires biographiques peuvent servir à indiquer ce qui a entravé le développement ou compromis la durée de son génie : à l'heure où sa tombe vient de se fermer, on n'a prise que sur ses ou-

vrages. M. de Musset n'est donc, en ce moment, et ne peut être pour nous que le délicieux poëte qui a figuré au premier rang des enchanteurs de nos jeunes années. Notre admiration préventive pour ce contemporain brillant et charmant a eu quelque chose de plus affectueux et de plus fraternel que celle que nous inspiraient ses deux devanciers illustres, qu'il a un instant égalés et qui lui survivent, Lamartine et Victor Hugo. Ceux-là, nous les avions lus avant de les connaître : lui, nous l'avons connu avant de le lire. Presque du même âge, assis sur les mêmes bancs, nous nous sommes familiarisé avec l'idée de sa gloire future, lorsque le public ne s'en doutait pas encore. Il y avait, de cette gloire à nous, une sorte de solidarité qui nous en rendait fiers comme si elle eût été notre découverte et notre œuvre. Elle ne nous arrivait pas toute faite, apostillée par d'autres suffrages ; elle se faisait entre nous, jour par jour ; et, comme les gros bataillons n'étaient pas d'abord pour elle, comme les délicatesses et les grâces de cette Muse n'étaient alors goûtées que par l'élite, on s'enorgueillissait, à part soi, d'être du nombre des privilégiés ; l'on se fût dit volontiers que, pour si bien comprendre et aimer cette poésie, il fallait être soi-même un peu poëte. Aujourd'hui même cette illusion n'est pas complétement dissipée et elle va teindre, j'en suis sûr, quelques-unes de ces pages. En parlant des autres célébrités de cette époque, je ne fais que de la critique ou de l'histoire littéraire ; en rappelant les débuts d'Alfred de Musset, en parcourant la liste de ses ouvrages, en effleurant à vol de causeur les qualités et les lacunes de ce talent mûr avant la jeunesse et vieux avant la maturité, il me semble que j'écris un chapitre de mes *Mémoires*.

Né en novembre 1810, Alfred de Musset, au moment où il s'apprêtait à horripiler les lecteurs *classiques* par sa

Ballade à la Lune, achevait d'excellentes études au collége Henri IV. On a pu même remarquer, non sans sourire, qu'il avait eu de grands succès en philosophie, et que son nom était inscrit dans les *Annales des Concours généraux*, à sa date de 1828, pour le second prix de dissertation latine. Déjà nous commencions à regarder, aux cours de la Sorbonne ou dans les allées du Luxembourg qui furent alors le rendez-vous de tant de rêveries et de confidences littéraires, ce jeune homme aux cheveux blonds, à la taille svelte, serrée dans une redingote brune, et qui paraissait, à vrai dire, plus préoccupé de toilette que de poésie. Mais bientôt ses airs de fatuité juvénile lui furent amplement pardonnés, quand nous sûmes que ce *dandy* du pays latin préparait un volume de vers si beaux, si hardis, si passionnément *romantiques*, que M. Hugo et ses amis passeraient immédiatement à l'état de retardataires et d'académiciens. Dès lors M. de Musset devint pour nous la personnification de la poésie, j'allais dire de notre poésie, telle qu'elle apparaît au moins une fois à toute imagination éprise d'idéal et de chimère. Nous qui n'avions pas vu M. de Lamartine à cette époque dont il a parlé si complaisamment, « où il avait dix-neuf ans, une taille élancée, de beaux cheveux non bouclés, mais ondulés par leur souplesse naturelle autour des tempes, des yeux où l'ardeur et la mélancolie se mariaient dans une expression indécise et vague, » nous qui nous figurions naïvement M. Victor Hugo comme une sorte de hiérophante, de pontife d'un art nouveau, s'enveloppant de majesté sibylline et possédant la dignité et la grandeur de son sacerdoce, nous nous prîmes pour le nouveau venu d'un sentiment non moins enthousiaste, mais plus amical, et M. de Musset fut proclamé notre poëte, avant même qu'un seul de ses poëmes eût été publié. L'année suivante, en janvier 1830, le fa-

meux volume parut. C'étaient les *Contes d'Espagne et d'Italie*. L'auteur n'avait pas vingt ans.

Ce fut, au premier abord, un scandale plutôt qu'un succès : on était au plus fort de ces querelles littéraires dont la vivacité et la fougue sembleraient maintenant bien invraisemblables, puisqu'il ne s'agissait pas d'argent à gagner. Naturellement on put croire que M. de Musset et son livre étaient un renfort pour le groupe romantique, et, toute prévention à part, il fut permis de s'y tromper. Pour le gros du public, pour ces beaux esprits qui sont de tous les temps et qui combattaient alors le romantisme par le sarcasme et la parodie, c'était le 93 de la révolution poétique succédant au 89, Robespierre venant après Mirabeau. Le *point sur un i* de la *Ballade à la Lune*, les insuffisances volontaires de certaines rimes, les entorses cavalièrement données à la prosodie et à la césure, l'ébouriffant début de *Mardoche*, et bien des traits d'outrecuidance, que dis-je? de gaminerie, jetés, comme à plaisir, à travers les pages du volume, tout cela fut signalé comme indice d'un *crescendo* dans le mal, d'un pas de plus vers l'abomination et le chaos. Mais, pour quelques lecteurs attentifs ou délicats, l'impression fut toute différente. En dessous de ces folles apparences, équipées ou gageures, tours de page ou espiégleries d'écolier, escalades d'ambitieux voulant entrer par la fenêtre au lieu de se faire ouvrir la porte, ils démêlèrent l'accent de la passion sincère que les romantiques attitrés n'avaient pas toujours, un sentiment très-juste et très-fin des vraies ressources de la poésie française, une grâce, une souplesse, une élégance de lignes, de contours et d'allures, qui s'accordaient mal avec les violences d'un révolutionnaire énergumène, et, là-dessus, comme un rayon ou un voile d'or, je ne sais quel don merveilleux d'émotion et de fantaisie, le sourire

mouillé dont parle Homère, la trace légère des fées autour du berceau poétique. On relut, on répéta les beaux passages de *Portia* et de *Don Paëz*. Les jolies chansons de l'*Andalouse* et de la *Marquise* attendirent à peine la musique de Monpou pour devenir populaires. Et pourtant, il faut bien l'avouer, il y avait dans cette poésie tout un côté où le parti pris dominait trop. D'ailleurs, dans les arts d'imagination, la mode se fait presque toujours sa part : même chez les talents assez vivaces pour pouvoir se passer d'elle, il suffit qu'elle intervienne, pour que, vingt-cinq ans après, il y ait beaucoup à rabattre. Elle inaugurait, avec M. de Musset, la guitare à demi amoureuse, à demi goguenarde, au lieu du luth et de la lyre, l'enfant gâté de la Muse remplaçant le néophyte, la *Marchesa d'Amaëgui* prenant la place d'Elvire. Que resterait-il de solide et de vrai, après que le temps aurait terni les brodreries et les paillettes de cette fantaisie nouvelle? C'est ce qu'il s'agissait de savoir, et les deux ou trois années qui suivirent laissèrent la question en suspens. D'assez mauvais vers publiés dans la *Revue de Paris*, la *Nuit vénitienne* sifflée à l'Odéon, les organes officiels du romantisme faisant bon marché de ce jeune hérésiarque qui gênait et compromettait les maîtres, ces lendemains douteux d'un éclatant début purent faire craindre que ce fantasque joueur n'eût tout mis dans son premier enjeu : mais en décembre 1832 parut le *Spectacle dans un fauteuil :* la question fut résolue : Alfred de Musset était un grand poëte.

On sait de quoi se composait ce volume; un étincelant prologue, adressé à ce pauvre Alfred Tastet, mort, il y a six mois, le jour même où nous perdions Paul Delaroche, la *Coupe et les Lèvres*, poëme dramatique injouable, incomplet, parfois rempli de confusion et d'obscurité, gardant çà et là les bizarreries de la première manière, mais

où jaillissaient, de temps à autre, des éclairs assez magnifiques pour illuminer tout le reste ; *A quoi rêvent les jeunes filles*, comédie entre ciel et terre, où l'auteur préludait, en vers faciles et agréables, à ses charmants proverbes ; et enfin *Namouna*, conte oriental ou plutôt cosmopolite, plein de ces digressions brillantes qui ont égaré tant d'imitateurs, et, après bien des méandres et des folies, arrivant à ce morceau célèbre sur don Juan, que nous avons tous su par cœur, et qu'après vingt-quatre ans, je réciterais encore de mémoire. En rapprochant de ce morceau quelques autres passages du même volume, l'invocation au Tyrol, l'admirable chœur de la *Coupe et les Lèvres :*

Franck, une ambition terrible te dévore!

et des vers délicieux, épars à toutes les pages, on avait là toute une nouvelle face de la poésie moderne, ne se bornant plus cette fois à des caprices de mode et de mise en scène, mais vraie, profonde, vivante, mêlée de tristesse et d'ironie, d'ivresse et d'amertume, prise au cœur même d'une génération déjà frappée dans ses enthousiasmes et ses espérances, et répondant bien mieux que les effets de palette et les évolutions splendides de M. Hugo à l'idéal de la jeunesse d'alors, destinée à ne rien accomplir après avoir tout rêvé. Il ne faudrait cependant pas croire que les succès partiels de M. de Musset prissent, dès ce moment, les caractères de la popularité et de la gloire. Bien loin de là! ce volume fit moins de bruit que le premier. Les grandes batailles littéraires finissaient, les groupes s'étaient dispersés, les mots d'ordre s'oubliaient dans une sorte de désarroi général où il était difficile de distinguer les vainqueurs et les vaincus. M. de Musset d'ailleurs, ar-

rivé un peu tard, avait toujours eu des allures trop indépendantes pour que la *Pléiade* pût l'adopter. Il n'obtint alors — et bien longtemps encore — que des suffrages individuels. M. Sainte-Beuve écrivit en son honneur un de ces articles *précurseurs*, que son goût exquis, mûri et purifié par l'âge, applique maintenant à *Madame Bovary* et à *Fanny*. A Paris, dans les *chambrées* d'étudiants, en province même, dans quelques villes où venaient échouer les épaves des premiers naufrages parisiens, on commença à se redire, à se transmettre les chœurs de la *Coupe et les Lèvres*, l'invocation au Tyrol, les strophes de *Namouna*, comme les morceaux *classiques* de cette poésie, qui, pour être vraiment la poésie d'un siècle ou d'un moment, a besoin de chanter à la fois dans bien des imaginations et des âmes. Ce fut tout : vanté, exalté, gâté — hélas! beaucoup trop ! — dans le cercle intime de ses camarades et de ses amis, M. de Musset n'était encore accepté ni par les salons, ni par les académies, ni par le public, et quiconque l'eût proclamé l'égal de Victor Hugo ou de Lamartine eût horriblement scandalisé, non pas Lamartine ou Victor Hugo, trop modestes pour s'étonner du parallèle, mais leurs innombrables admirateurs.

Cette année 1833 n'en fut pas moins glorieuse et belle pour ce poëte de vingt-deux ans qui ne comptait presque plus de supérieurs, et qui ne devait plus se surpasser. En avril, la *Revue des Deux Mondes* publia son *André del Sarto*, et ce fut, entre le recueil et le poëte, la date d'une alliance qui leur porta bonheur à tous deux. *André del Sarto* fut suivi de près par les *Caprices de Marianne*, fantaisie ravissante, la plus parfaite peut-être de ces petites comédies aux ailes d'abeille, qui, après avoir longtemps voltigé hors de la scène, ont fini par s'y poser. Au mois de septembre ou d'octobre de la même année, *Rolla* parut

dans la *Revue*, et ce poëme marqua, selon nous, l'apogée, le dernier mot du talent de M. de Musset. Il y fit preuve de qualités qui avaient semblé lui manquer jusqu'alors, l'ampleur, le souffle, la puissance, le lyrisme complet d'une époque qui, sans renoncer encore à ses songes, commençait à en reconnaître le vide et n'avait pas de quoi les remplacer. La poésie du dix-neuvième siècle n'a rien de plus grandiose et de plus beau que le début de *Rolla* : « *Regrettez-vous le temps...* » l'apostrophe à Voltaire, et l'image de cette cavale du désert, préférant sa liberté aux *râteliers dorés* et aux *luzernes fleuries*. Sans doute, — et cette remarque préviendra, je l'espère, tout malentendu, — il y avait, dans *Rolla* comme dans presque toutes les œuvres d'Alfred de Musset, des passages affligeants pour les lecteurs chrétiens. L'auteur se pressait beaucoup trop, non-seulement de nous déclarer qu'il ne croyait plus, qu'il entrait, tête levée, dans nos temples, qu'il laissait à d'autres la foi et la prière, mais encore de faire de son incrédulité le symbole de son temps. Louer, sans de nombreuses et formelles réserves, *Rolla* ou toute autre production de M. de Musset, ce serait, sous ma plume, ou étrange inconséquence ou complaisance inexplicable, et l'on aurait le droit de me demander comment on peut être si accommodant d'un côté et si rigoriste de l'autre. Pourtant, sans même invoquer de nouveau cette trêve de la mort, qui laisse à l'hommage et au regret un jour entre la discussion de la veille et la sentence du lendemain, qu'on me permette une distinction capitale. Un enfant du siècle, — titre que M. de Musset allait inscrire, deux ans plus tard, en tête d'un de ses livres, — un élève de nos colléges, ayant eu à subir cette phase universitaire de 1825 à 1830, où condisciples et maîtres semblaient conjurés contre notre foi, puis lancé par ses premiers succès dans

cette vie torride où rien ne lui rappelait les sérieux devoirs de la destinée humaine, un poëte enfin, cette *chose* légère, aérienne et sacrée qui, depuis Platon, n'a jamais passé pour très-raisonnable, enivré en outre des philtres de Gœthe, de Chateaubriand et de Byron, cet enfant, cet écolier, ce poëte, s'apercevant un jour qu'il ne croit plus, poussant un cri de détresse et d'angoisse, jetant au froid squelette de Voltaire ses récriminations désolées et écrivant avec le sang de ses blessures le bulletin de ses doutes, de ses souffrances, de ses aspirations infinies et de ses suprêmes lassitudes, m'inspire un tout autre sentiment que le corrupteur à froid qui raille mes croyances, assaisonne son impiété au sel empoisonné de ses épigrammes ou pervertit les jeunes imaginations par des peintures libertines. Il mérite et éveille mes sympathies, bien plus que le rêveur superbe qui, à force de se contempler en tout, finit par perdre l'idée de Dieu; bien plus que l'homme à qui l'âge et la douleur n'ont appris qu'un harmonieux verbiage, et qui, également désenchanté de la vérité et de l'erreur, achève de s'exhaler en sonorités brillantes. L'*irréligion* de M. de Musset, — si toutefois un si gros mot peut s'allier à un nom si charmant, — c'est encore une partie de nous-même; non pas, Dieu merci! de ce que nous sommes, mais de ce que nous avons failli être, de ce que nous avons senti passer près de nous, comme un souffle délétère, dans ces premières crises de la jeunesse qui décident souvent de toute la vie. Aussi nous l'avons plaint, nous l'avons compris, nous l'avons aimé, nous avons éprouvé pour le mal qu'il exprimait en strophes si éloquentes un sentiment analogue à celui qu'éprouve, après la bataille, le soldat qui n'est que blessé, pour son général qui meurt; et aujourd'hui, après dix ans de rupture et d'oubli, après que des sentiers différents nous

avaient conduits à des extrémités contraires, nous chercherions en vain une parole dure ou un rigoureux anathème à prononcer devant ce cercueil.

Mais arrêtons-nous encore un moment à cette rayonnante époque de cette courte carrière ; c'est de 1833 à 1838, — des *Caprices de Marianne* au *Fils du Titien*, — que s'échelonnent presque toutes les belles œuvres d'Alfred de Musset : *Fantasio*, *Il ne faut jurer de rien*, *Il ne faut pas badiner avec l'amour*, le *Chandelier*, *Lorenzaccio* ; en 1835, la *Confession d'un enfant du siècle* ; l'élégie de *Lucie* ; *Une Bonne Fortune*, la *Quenouille de Barberine;* en 1836, quelques jours après *Jocelyn*, l'admirable épître à Lamartine, qui ne daigna répondre que longtemps après ; tant la vanité des hommes illustres est sujette à prendre leurs égaux pour des inférieurs, sauf à traiter leurs inférieurs comme des égaux ! En septembre, les belles stances à la *Malibran*, où Alfred de Musset se fit, comme toujours, l'interprète de cette génération, qui, une fois la Malibran morte, n'a plus voulu entendre ni la chanson de Rosine, ni la prière de Ninette, ni la romance de Desdemona ; en 1837, le *Caprice*, cette frêle comédie qui devait un jour faire plus pour la fortune littéraire de M. de Musset que tous ses autres ouvrages, et qui mit dix ans à arriver de la *Revue des Deux Mondes* au Théâtre-Français, en passant par Saint-Pétersbourg ; puis les jolies Nouvelles, *Emmeline*, les *Deux Maîtresses*, *Frédéric et Bernerette*. On le voit, ce furent là cinq années fécondes, et il n'en faut pas davantage, il en faut bien moins pour immortaliser un nom. N'oublions pas deux petits chefs-d'œuvre que laissa tomber, en se jouant, cette muse nonchalante : *Pâle étoile du soir*, et *J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur*. Le talent de M. de Musset s'y révèle dans sa perfection exquise, de même que, dans *Rolla*, il

atteint son plus magnifique élan. Les connaisseurs ont cependant préféré à tout le reste les *Nuits*, où la douleur du poëte nous livre ses secrets et leur donne un accent impérissable. L'*Espoir en Dieu*, dont nous ne retrouvons pas la date, mais qui figure dans le précieux volume de l'édition Charpentier, doit tenir sa place à côté des *Nuits*. Les strophes :

O toi que nul n'a pu connaitre!

sont d'une émouvante beauté. De la poésie voltairienne à cette merveille de mélancolie, et, sinon de foi, au moins de regret, de lutte, d'aspiration religieuse, quel abîme ! N'eût-il signé que ces strophes, le nom de M. de Musset ne pourrait pas périr : mais quelle riche saison, celle où l'on cueillit sur la même tige ces fruits et ces fleurs, ces beaux vers, ces frais récits, ces comédies charmantes, sourires et larmes d'une imagination enchanteresse dont chaque larme était un diamant, dont chaque sourire montrait une perle ! Alfred de Musset était dans tout l'éclat de ses vingt-cinq ans : sa célébrité naissante se doublait d'une romanesque auréole : les échos de la Brenta lui renvoyaient, dans une prose presque aussi poétique que ses vers, les lyriques effusions des *Lettres d'un Voyageur*. Ah ! qu'ils seraient beaux, ces songes de la jeunesse, s'ils n'avaient pas de réveil !

Ce fut vers 1841 que les premiers indices d'épuisement ou de lassitude se trahirent chez M. de Musset. Mais ils furent heureusement déguisés par la publication du volume *définitif* où se rassemblèrent ses principales poésies et dont le succès dépassa toutes les espérances. Ainsi sa gloire commençait au moment où son talent allait faiblir. Il y a encore bien de la finesse et de la grâce, mais déjà un

peu de manière et de mignardise mondaine, dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, qui parut, dans la *Revue des. Deux Mondes*, à la fin de 1845. Ce proverbe et celui d'*Un Caprice*, les plus légers, selon nous, et assurément les moins originaux de tout le délicieux bagage, préparaient pourtant une nouvelle phase dans la carrière du brillant poëte. En novembre 1847, la Comédie-Française joua le *Caprice;* en avril 1848, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée;* en juin, *Il ne faut jurer de rien ;* et, malgré les préoccupations de cette terrible année, malgré nos angoisses républicaines et les menaces d'insurrection renouvelées chaque jour et cruellement réalisées, ces trois ouvrages réussirent, si bien que presque tout le panier de cerises y voulut passer : on représenta, mais avec un succès moindre, les *Caprices de Marianne*, *André del Sarto*, le *Chandelier*. Un peu plus tard, affriandé par ce regain plus riche que la vraie moisson, M. de Musset essaya d'écrire directement pour la scène ; il fit *Louison* en 1849, *Bettine* en 1851. Mais l'heure du déclin avait sonné, et elle fut inexorable : il se trouva que les pièces que M. de Musset avait écrites sans songer au théâtre y étaient applaudies, et que celles dont le théâtre eut les prémices y passèrent sans laisser de traces. La veine était tarie, et elle ne reparut plus. Nous ne suivrons pas notre poëte dans cette période de décadence, qui ne l'empêcha ni d'être très-légitimement nommé, à quarante ans, membre de l'Académie française, ni de publier, en 1850, un nouveau recueil de vers qui fut lu et même admiré, par égard pour son aîné. Un écrivain moderne a comparé les jeunes amours coupés dans leur fleur à ces enfants qui meurent au berceau et dont on n'a connu que les sourires. Nous voudrions, de même, n'avoir connu M. de Musset que dans le court espace que sa muse a si bien rempli, et pou-

voir y renfermer son nom, son œuvre et son souvenir. Nous voudrions qu'il n'y eût pas, qu'il n'y eût jamais eu d'autre Musset que celui de 1830 à 1846, l'adolescent et le jeune homme, le Musset des *Contes d'Espagne et d'Italie*, du *Spectacle dans un fauteuil*, de la *Confession d'un enfant du siècle*, des *Comédies et Proverbes*, le Musset de l'*Épître à Lamartine*, de l'*Espoir en Dieu*, de la *Pâle étoile du soir*, des *Stances à la Malibran*, de *Rolla*, des *Nuits* et de *Bernerette*. Aujourd'hui du moins, il nous a semblé que nous pouvions ne parler que de celui-là.

Finirons-nous pourtant ce rapide et mélancolique inventaire, sans risquer quelques paroles plus graves? L'homme éminent[1] qui a dit adieu, au nom de l'Académie française, au poëte que la France vient de perdre, nous a donné, en ce sujet si délicat, un de ces modèles dont il est trop avare. Le don de poésie, les facultés rares de ces imaginations charmantes qui font nos délices de ce qui fait leur torture, n'acceptent pas toujours les lois de la vie ordinaire ; elles ne vont pas sans un certain penchant à s'éblouir d'elles-mêmes, à perdre, dans leur douloureux contact avec l'idéal qui les abuse, avec la réalité qui les froisse, le sens droit, vrai, lucide, de ce qui est possible, raisonnable et bon. Tantôt, comme chez d'autres illustres que je me dispenserai de nommer, ce côté décevant et dangereux des natures poétiques, s'appliquant à de grands intérêts, fait tort également à elles et à nous : tantôt, comme chez Alfred de Musset, il ne nuit qu'à elles seules. Pour toutes, pour celle-là surtout, la plus inoffensive et la plus malheureuse, il ne sied pas de se montrer trop sévère. L'essentiel est de ne jamais ériger en doctrine, en une sorte de poésie pratique, ce qui

[1] M. Vitet

n'est que l'exception et la faiblesse de ces créatures privilégiées. L'essentiel est de ne jamais laisser aux aspirants, aux surnuméraires de la littérature et de l'art, le droit de croire que ces faiblesses sont le signe caractéristique du talent, que le désordre et le génie sont frères, et que mettre du désordre dans sa vie, c'est mettre du génie dans ses ouvrages. Non, il n'en est rien, et cette erreur a été assez funeste aux lettres contemporaines, pour qu'il me soit permis d'insister. Jeunesse, roman fantaisie, jeux cruels d'un cerveau cherchant à s'étourdir, d'un cœur se punissant de ce qu'il souffre, tout cela passe et s'évanouit comme les brumes matinales : la raison reste et finit par prévaloir, ne fût-ce que sur un cercueil : ce cercueil alors en dit plus que toutes les leçons. L'épuisement poétique d'Alfred de Musset était si notoire, que le sentiment d'égoïsme mêlé à toutes nos affections a affaibli même les regrets, et n'a pas permis à sa mort de produire l'effet d'un événement littéraire : ses admirateurs savaient trop que leurs plaisirs ne perdaient plus rien en le perdant ! Ainsi la vanité même serait ici du même parti que le bon sens. N'en disons pas davantage. Des censeurs chagrins ont cherché et n'ont pas trouvé la moralité des œuvres de M. de Musset. Cette moralité, l'aimable et infortuné poëte vient de nous la donner : il n'en est pas de plus douloureuse et de plus frappante.

Mai 1857.

III

DÉSIRÉ CARRIÈRE

S'il est doux et honorable, pour la critique, de mettre en lumière les talents jeunes et inconnus, il y a peut-être quelque chose de plus précieux encore : c'est de ramener l'attention sur des écrivains trop tôt disparus; c'est de compléter, pour ainsi dire, et de prolonger par un affectueux souvenir et un hommage tardif ces destinées poétiques ou littéraires brisées avant l'heure de la maturité, avant d'avoir donné au public et à elles-mêmes tout ce qu'elles avaient promis. En lisant les belles pages qu'un illustre religieux a consacrées à la mémoire d'Ozanam, je payais, avec une sorte de repentir plein de charme, tout un arriéré de sympathie et de tendresse à cette belle âme, à ce génie mélancolique et inachevé que nous avions laissé, nous, critiques mondains, passer et s'éteindre sans que son nom se rencontrât sous notre plume trop souvent vouée à des œuvres frivoles et à de futiles vanités. Je ne me doutais pas que j'aurais sitôt, grâce à une touchante confiance et à une pieuse entremise, à m'occuper d'un homme qui a été presque, en poésie et dans le cercle modeste d'une vie de province, ce que fut Ozanam en des

voies plus larges, plus sérieuses, plus variées, dans une chaire entourée et applaudie. Je ne voudrais pas avoir l'air de, trop prêcher pour mon saint, — et le mot est ici bien juste, appliqué à ces existences si chrétiennes, — en comparant ce qui n'est pas comparable, en affirmant que le talent de Désiré Carrière a été d'une trempe aussi fine, d'une portée aussi haute que celui de Frédéric Ozanam. Non : laissons là ces parallèles qui touchent de trop près à la gloriole humaine pour être essayés devant deux tombeaux : mais il est impossible de ne pas être frappé des étroites affinités qui ressortent de leur simple biographie. Tous deux sont nés en 1813 et morts en 1853, à quelques jours de distance. Tous deux sont morts à quarante ans, à cet âge qui commence le déclin pour les grâces juvéniles et coquettes de l'esprit et de la beauté, mais qui, pour les âmes pures, pour les intelligences affermies par le travail, la méditation et l'étude, pour les cœurs incessamment rajeunis dans une affection chaste et saine, marque le moment de la possession complète et de la souveraine plénitude. Tous deux, attirés d'abord vers le sacerdoce par les premières ferveurs de leur piété, se sont décidés à rester dans le monde, à y exercer cette mission inférieure, mais bien belle encore, attribuée par la Providence au laïque qui sait rendre la vertu éloquente dans ses écrits et persuasive dans ses exemples. Tous deux ont eu cela de remarquable, que, venus à une époque troublée, où la polémique religieuse soulevait bien des passions et des haines, où la tyrannie entêtée de l'athéisme légal provoquait et justifiait, chez ses contradicteurs, des représailles et des colères, où enfin le titre de catholique ne se produisait plus dans la littérature et dans le monde qu'avec des allures militantes et une impopularité vaillamment acceptée, ils ont été doux et tendres dans leur

orthodoxie sans tache : ils ont mieux aimé réussir par l'attrait que par le coup de foudre, et, au sein d'une génération sceptique ou blasée, ils sont restés presque populaires, gardant une sorte de séduction grave et triste, particulière aux fronts inclinés sous les pressentiments d'une mort prochaine. Tous deux enfin, — et ce fut là la plus charmante des ressemblances, — ont eu ce bonheur, que leur ange gardien se fit visible en ce monde : tous deux ont rencontré sur leurs pas cette femme, cette compagne dévouée, attentive, pieusement aimante, qui, dans tous les états et pour tous les hommes, est le meilleur des bienfaits de Dieu, mais qui, pour le poëte chrétien, est le complément de tout, la couronne de fleurs de son génie, de sa foi, de sa gloire, le trait d'union entre le ciel où il aspire et la terre où il chante. Ils ont eu cette sensation délicieuse, de voir se pencher souriante, sur leur table de travail, la muse familière, la Béatrix du foyer domestique, doucement éclairée par la lampe du soir dont le rayon tremble sous l'albâtre, confidente de la pensée qui s'essaye, du vers qui se murmure ou s'achève, consolatrice des jours mauvais, des jours de défaillance et de lassitude, et purifiant l'orgueil même, puisqu'on ne veut plus le succès pour soi, mais pour elle. Arrêtons-nous ; — peut-être en avons-nous trop dit : les chastes tendresses, les douleurs inconsolées, n'aiment pas qu'on les trahisse, et c'est les trahir que d'en parler.

Quoi qu'il en soit, la famille et les amis de Désiré Carrière viennent de publier, en un beau volume, le recueil de ses œuvres choisies, et, bien que ce recueil ne soit pas destiné au public, bien que l'auteur soit allé chercher une autre récompense, il m'est permis de rappeler ses titres à des suffrages, inutiles désormais pour lui, précieux encore à ceux qui le pleurent.

On le sait, — ou peut-être, hélas ! l'a-t-on oublié, — l'œuvre capitale de Désiré Carrière fut le poëme du *Curé de Valneige*, poëme écrit en marge du *Jocelyn* de M. de Lamartine, non pas pour le réfuter, — les poëtes ne se réfutent pas, — mais pour montrer ce que pouvait être, sous une plume vraiment chrétienne, la vraie figure du curé de campagne.

L'impression causée par *Jocelyn* dans le public catholique ne fut pas tout à fait, au début, ce qu'elle a été depuis. L'histoire des idées, comme celle des faits, a besoin, pour s'éclaircir et se préciser, de ce lointain, de cette série d'expériences qui, montrant les conséquences renfermées en germe dans un premier événement ou dans un premier ouvrage, jette sur cet événement ou sur cet ouvrage une lumière décisive, ignorée des contemporains. En 1836, quoique M. de Lamartine eût déjà laissé pressentir, par maint passage de son *Voyage en Orient*, le penchant de son esprit mobile vers une sorte de vague déisme entremêlé de réminiscences évangéliques et de fatalisme oriental, nous ne l'abandonnions pas encore. Il nous paraissait trop cruel de perdre à la fois l'enchanteur et l'apôtre de notre jeunesse, le poëte des *Harmonies* et le prêtre de l'*Essai sur l'Indifférence*. Nous ne voulions pas croire à ces deux désastres successifs, et, dans la petitesse de nos vues terrestres, nous ne comprenions pas que la défection de ces deux hommes illustres, en servant de date à la décadence de leur génie, deviendrait un jour un éclatant témoignage en l'honneur des croyances qu'ils désertaient. Il y avait d'ailleurs dans *Jocelyn* tout un côté fait pour plaire à l'imagination des jeunes prêtres ; la langue encore délicieuse, malgré ses incorrections et ses négligences, qui recouvrait les erreurs de dogme ou les dissidences de pensée, ressemblait à ces beaux effets d'or-

chestre qui dérobent à l'oreille le sens des paroles chantées. On n'aperçut donc, à ce premier moment, dans le magique entraînement de ce génie et de ce succès, que la grandeur de ces tableaux, la puissance de ce souffle, ces magnificences descriptives, ces flots de tendresse et d'amour jaillissant du fond de ces solitudes et de ces neiges, le tout élevant à la poésie la plus haute et la plus splendide l'humble figure du curé de village. Le dirons-nous? Les jeunes et pieux collègues de Jocelyn furent si émus, si heureux de trouver leur image si poétique, qu'ils ne songèrent pas d'abord à se demander si elle était bien orthodoxe. Plus tard on lut mieux, on réfléchit, on se refroidit, et on reconnut que, dans *Jocelyn*, le véritable esprit chrétien, l'austère notion des devoirs du prêtre, réglés et consacrés par l'Église, étaient sans cesse sacrifiés à un idéal de rêverie sentimentale ou de philosophie raisonneuse, où la poésie défigurait la religion sous prétexte de l'orner. C'était l'époque des débuts de Désiré Carrière, et Nancy, sa ville natale, Nancy, la vieille cité catholique, tressaillait déjà aux purs accents de ce poëte de vingt-quatre ans, qui s'écriait, comme pour résumer en quelques vers toute l'inspiration de sa muse:

Moi, si je sens mon sein tout vibrant d'harmonie,
J'en rends grâce à ma foi; ma foi, c'est mon génie :
C'est elle qui m'inspire et me force à parler.
Mon âme, qu'en accords je voudrais révéler,
Est comme un instrument suspendu dans l'espace,
Et qui rend quelques sons quand l'esprit de Dieu passe.
Ces sons, ma faible langue emprunte leur secours
Pour former ma prière; et je sens tous les jours,
Seigneur, en murmurant des hymnes à ta gloire,
Qu'il est doux de chanter ce qu'il est doux de croire.

Déjà, quoique bien jeune, Carrière avait songé à écrire

un poëme sur les devoirs du prêtre, à détacher sur un fond d'azur et d'or cette figure que le commun des hommes comprend si peu et qui doit prêter à la poésie au lieu de lui emprunter. Cette figure, elle lui arrivait toute faite, de la main d'un maître admiré, mais ajustée de telle façon et placée dans un tel cadre, qu'une moitié seulement s'illuminait des clartés célestes et que l'autre s'estompait dans les brumes et les vapeurs de la terre. On donna à Carrière l'idée de reprendre ce premier Jocelyn mêlé de lumière et d'ombre, et d'en faire un second, ou plutôt de substituer aux souvenirs troublés, aux inquiétantes confidences du héros de M. de Lamartine, d'autres récits, d'autres souvenirs qui rétablissent dans toute son intégrité le vrai caractère du prêtre. Il suffisait pour cela d'un très-léger changement dans la fiction primitive ; ces papiers laissés par Jocelyn, puis dispersés à tous les vents ou employés par Marthe à allumer ses flambeaux [1], Carrière a supposé qu'ils se retrouvent entre les mains d'un curé voisin de Valneige, et que celui-ci, ami intime du défunt, se décide à les envoyer au Botaniste [2], confident donné à Jocelyn par M. de Lamartine, pour compléter, corriger ou expliquer les fragments que le Botaniste a publiés et qui forment le premier poëme. On conçoit aisément la difficulté de cette tentative au double point de vue de la poésie et de la vraisemblance. De deux choses l'une : ou le *Jocelyn* de l'illustre poëte renfermait réellement des hérésies de dogme et de sentiment, et alors il était bien difficile d'en amortir l'effet en intercalant entre chaque page suspecte une page irréprochable; ou bien M. de Lamartine n'avait pas mérité les

[1] Voir *Jocelyn*.
[2] Id. ibid.

reproches qu'on lui adressait, et alors, la littérature et la poésie reprenant leurs droits, comment excuser la folle témérité d'un obscur jeune homme de vingt-quatre ans, soufflant M. de Lamartine, lui prenant son cadre pour le remplir à sa façon, son héros pour l'habiller et le faire parler à sa guise? Il y avait là évidemment excès ou de vanité poétique ou d'humilité chrétienne; et comment croire à l'excès d'humilité chez un poëte? Ce n'est pas tout : les œuvres du génie, surtout des génies spontanés et primesautiers comme M. de Lamartine, ont le glorieux et dangereux privilége d'éclore d'un jet, d'une venue : elles sortent du moule telles quelles, avec leurs beautés et leurs défauts, leurs vérités et leurs erreurs; mais, à y regarder de près, tout cela est si compacte, tout cela se tient si étroitement et si fort, qu'essayer d'y trier le bien, d'y corriger le mal, d'y effacer le pire, c'est tenter l'impossible. Désiré Carrière, dans la courte préface de sa première édition, a déclaré que son poëme n'était pas et ne voulait pas être une réfutation de *Jocelyn;* et, en effet, il m'a toujours paru aussi difficile de *réfuter* M. de Lamartine que de réfuter la harpe de Godefroid, le piano de Thalberg ou la voix de l'Alboni. Et cependant il n'y avait que cela de praticable : un esprit en réfute un autre, il ne le refait pas; la vérité réfute l'erreur, elle ne la remplace pas. Carrière est entré dans l'idée d'autrui, — et quel autrui! — pour penser ce qu'il aurait dû penser et dire ce qu'il aurait dû dire; il a côtoyé M. de Lamartine sur le mince sentier de Valneige, de manière à lui laisser toujours le côté du précipice et à garder pour soi le côté de la montagne : entreprise paradoxale qui ne pouvait réussir qu'à demi! En outre, comme il l'a fort bien remarqué lui-même, en acceptant ainsi un point de départ, un plan, un cadre et un héros tout faits, il se privait d'une des

plus grandes forces, d'une des plus grandes joies de l'artiste et du poëte ; celle de donner un corps, une âme, une forme à ses propres rêves, de travailler sur sa propre pensée, de la développer et de la suivre depuis le moment où elle apparaît tout au fond de son esprit comme une lueur tremblotante jusqu'à l'heure où elle se répand sur son œuvre et sur le monde avec des splendeurs immortelles. S'il est vrai que les phases diverses de la gestation poétique aient quelque chose des mystérieuses délices, des douleurs enivrantes de la maternité, l'auteur du *Curé de Valneige* se condamnait à n'en connaître qu'une partie : il n'était, pour ainsi dire, que la nourrice de son poëme : il n'en était pas la mère.

On le voit, — et je me rencontre ici avec le pieux biographe de Désiré Carrière, avec l'abbé Chapia, qui a fait précéder ce volume d'une excellente notice, — le *Curé de Valneige* n'est et n'a pu être qu'un tour de force, et les tours de force ne sont que la fausse monnaie des chefs-d'œuvre. N'importe ! même en réduisant à sa juste valeur le mérite de la difficulté vaincue, on ne saurait méconnaître tout ce qu'il a fallu d'habileté, de souplesse, de ressources poétiques pour réaliser sans trop d'encombre cet envers orthodoxe de *Jocelyn*. On peut même remarquer à quel point Carrière, tout en gémissant des écarts de M. de Lamartine, tout en essayant de traiter son poëme en palympseste sous lequel une main catholique retrouverait le vrai texte, procédait, au fond, de l'illustre poëte, et possédait plusieurs de ses qualités ; l'ampleur, le souffle, le courant rapide, et cette faculté du récit ferme et soutenu, si rare en poésie, où il semble toujours que l'haleine manque et que les genoux fléchissent du moment que l'on n'est plus porté par le mouvement lyrique. A ces avantages, l'auteur du *Curé de Valneige* en ajoute un autre qui

fait très-souvent défaut à M. de Lamartine : c'est d'être dans le vrai et de voir juste. Je n'en citerai qu'un exemple, et j'aurai soin de ne pas le choisir au cœur même de ces vérités religieuses, qui me donneraient trop raison. Le curé de Valneige dit à propos des habitants de sa rustique paroisse :

Au-dessus des sillons où sa courte pensée,
Comme une herbe sans sève, est toujours abaissée,
Qui pourra soulever l'âme du laboureur?
Qui détruira chez lui cette étrange fureur
De vouloir agrandir, agrandir davantage,
Même aux dépens d'autrui, son étroit héritage?
Ce qui rend pour le ciel son œil indifférent,
C'est pourtant cette cendre! O mon Dieu, qu'il est grand,
Qu'il est triste aujourd'hui, cet amour de la terre!
Des obstacles nombreux que le saint ministère
Dans le peuple des champs rencontre chaque jour,
Le premier, le plus fort, c'est cet ignoble amour.

Voilà le vrai, et tous ceux qui ont vécu longtemps et familièrement à la campagne peuvent contre-signer en prose ces vers de Désiré Carrière. A sa place, mettez M. de Lamartine; il nous peindra, avec des couleurs probablement plus magnifiques, des paysans contemplatifs, chevaleresques, étudiant les étoiles et les simples, héros de dévouement, d'abnégation et de vertu, proches parents de son Tailleur de pierres de Saint-Point; lesquels n'ont pas, comme la jument de Roland, l'unique défaut d'être morts, mais le tort presque aussi grave de n'avoir jamais existé.

Désiré Carrière avait donc deux grandes qualités qui se concilient rarement : il était poétique et il était vrai : il avait en outre le don de ce vers facile et naturel qui semble épanoui tout d'un trait dans le cerveau du poëte, et où ex-

cellait Alfred de Musset. On sent qu'il n'y a eu ni recherche ni effort : le vers part et arrive au but, vif et léger comme une aile d'abeille au premier rayon du matin.

Il est doux de chanter ce qu'il est doux de croire !

J'ai cité ce vers qui caractérise l'œuvre entière du poëte, et qui lui sert aujourd'hui d'épigraphe. Il y en a, comme cela, des centaines, d'un tour heureux, d'une svelte allure, enfants d'une inspiration sincère, doux et gracieux essaim voltigeant autour de la croix. En revanche, la langue poétique, chez Désiré Carrière, n'était pas formée, et c'est une ressemblance de plus avec M. de Lamartine, qui semble avoir fait, non pas de la prose, mais des vers sans le savoir, et ne s'est pas douté de la révolution qui s'accomplissait sous son règne dans la forme et le tissu de la poésie. Carrière vivait habituellement en province, à Nancy, à Mirecourt surtout, sa patrie adoptive, la patrie de son bonheur ; excellente condition pour rester poëte, mais non pas pour être toujours au courant de ces progrès, de ces détails techniques, qui ne sont, fort heureusement, que très-secondaires. Ainsi l'auteur du *Curé de Valneige* n'est pas inaccessible à la périphrase : à tous moments je rencontre, dans son poëme, des vers tels que ceux-ci :

C'est à moi qu'il faisait l'aveu simple et fidèle
Des secrets qu'à genoux le repentir révèle
Au confident sacré par Dieu même établi
Pour couvrir nos erreurs de pardon et d'oubli !

Total huit hémistiches et quarante-huit syllabes pour dire : « J'étais son confesseur. »

Un peu plus loin, je lis :

.... Pour boisson nous avions ce breuvage
Qu'on exprime en hiver de la pomme sauvage.

Et je dis tout bas : « *cidre*, style de 1810. » Plus loin encore :

> Et c'est près l'un de l'autre, à la table sacrée,
> Que nous avons reçu dans notre âme enivrée,
> Pour la première fois, le céleste froment.

Et je traduis : « Nous avons fait ensemble notre première communion. »

Mais, encore une fois, ce sont là des vétilles ; ce n'est là que le corps de la poésie ; Carrière en avait l'âme ; ce n'est que l'accessoire, et j'ajoute que la poésie moderne a mérité de déchoir, le jour où elle a pris cet accessoire pour le principal.

Je ne prétends pas avoir donné une idée complète du talent et de l'œuvre de Désiré Carrière ; pour que l'esquisse fût moins insuffisante, il faudrait parler de ses pèlerinages aux bords du Rhin et à la cathédrale de Strasbourg, de ses vers à Sylvio Pellico, à M. de Lamartine revenant de son voyage en Orient, à M. de Lamennais, à propos des trois premiers ouvrages par lesquels il rompit avec la Cour de Rome et l'Église catholique. Mais on peut du moins comprendre ce qu'a été ce talent mis au service d'une cause qui cherche ailleurs que sur la terre ses triomphes et ses couronnes ; ce qu'a été ce poëme, entrepris dans des conditions défavorables et pourtant mené à bien à force de volonté, de sincérité et de foi ; ce qu'a été surtout ce cœur, cette source de piété et d'amour où la poésie puisait sans la tarir, cette existence calme et pure, abritée dans le demi-jour du foyer et de la famille, alternant entre la muse et la charité, entre Jocelyn et saint Vincent de Paule, laissant après elle un parfum de douceur et de grâce ; telle enfin que, si le mot de gloire semble trop

bruyant ou trop fastueux pour elle, on peut du moins lui promettre le tendre et pieux souvenir assuré aux âmes d'élite qui, richement douées par la bonté de Dieu, lui ont rendu toutes leurs richesses avant de remonter vers lui.

IV

M. VICTOR DE LAPRADE

PSYCHÉ — ODES ET POÈMES. — FRANTZ.

M. Victor de Laprade a publié, l'an dernier, à l'époque de sa première candidature à l'Académie française, une édition populaire de *Psyché* et des *Odes et Poëmes*. Il y a eu, ce nous semble, une sorte de loyale et légitime fierté, en un moment décisif dans sa carrière de poëte, à placer sous nos yeux les productions de sa jeunesse, unies par tant de liens à celles de sa maturité, mais où des regards sévères ou soupçonneux avaient cru pourtant démêler quelques tendances alarmantes. M. de Laprade pense, — et il a raison, — que ceux de ses poëmes qui interprètent le sens philosophique du symbolisme païen s'accordent avec ceux qui ont suivi, et en renfermaient d'avance les germes et les préludes ; il veut qu'on reconnaisse dans la succession de ses pensées, toujours si élevées et si pures, ces grandes lignes d'ensemble, ces qualités d'harmonie et d'unité qui font des œuvres diverses d'un même talent les anneaux d'une même chaîne ; et afin qu'il ne puisse pas y avoir là-dessus ombre d'équivoque et de doute, il nous rend ces premiers poëmes, sauf quelques corrections de détail, tels qu'il les a conçus et écrits. « L'écrivain, nous dit-il dans une remarquable préface, a cru devoir respec-

ter scrupuleusement sa pensée première sur les points mêmes qui se sont rectifiés dans son esprit. Un auteur n'a pas le droit de détruire sa propre pensée une fois émise, quand cette pensée a été honnête, sérieuse et sincère. Que l'on se hâte d'effacer un tableau licencieux, une page empoisonnée de lâches conseils, d'énervantes séductions, un mot enfiellé de haine et de calomnie, si l'on a été assez malheureux pour l'écrire, c'est là un devoir. Mais de pareilles souillures, dont il importe de purger son nom et son œuvre, n'ont rien de commun avec cette chose noble et sainte entre toutes, la conviction d'une âme éprise de la vérité et témoignant ce qu'elle croit. Une erreur de l'esprit n'est coupable, n'est dangereuse même, que si elle est combinée avec une mauvaise passion du cœur. Il faut donc se respecter soi-même dans toutes les pages que l'on a écrites loyalement, et corriger son œuvre ancienne dans une œuvre nouvelle. » La critique, à son tour, laisserait sa tâche incomplète, si elle ne répondait à ce courageux appel, à cet honorable langage.

La fable, ou, pour parler plus juste, le mythe de *Psyché*, est présent à toutes les mémoires. La poésie, la peinture, la statuaire, tous les arts plastiques ou d'imagination, y ont trouvé des inspirations gracieuses, et récemment encore un musicien ingénieux [1] s'en est emparé avec bonheur. Cette légende a, sur la plupart des autres fictions du polythéisme, l'avantage de se rattacher à un ordre d'idées évidemment supérieur, de marquer, soit aux temps primitifs, soit plutôt à l'époque de transition philosophique, le trait d'union entre la tradition païenne et l'interprétation de ses fables sensuelles par un esprit déjà plus pur et plus dégagé. Ou *Psyché* ne signifie rien, ou il faut bien y recon-

[1] M. Ambroise Thomas.

naître le symbole de l'âme humaine, mise en contact avec un Dieu, avec un être d'une nature idéale et céleste, s'enivrant d'abord de son bonheur plein de mystère, puis aspirant à compléter, à éclairer ce bonheur par la science, voulant savoir, punie de sa curiosité, condamnée à toutes les phases de l'épreuve, à tous les degrés de l'expiation, jusqu'au moment où, ayant parcouru le cercle des exils et des souffrances, elle rentre enfin en possession de ce Dieu, de ce bonheur désormais reconquis dans toute sa lumière et toute sa plénitude.

On le voit, la Fable, ainsi interprétée, échappe aux puériles fadeurs, aux plates gravelures du paganisme-Pompadour; elle avoisine de bien près la tradition hébraïque et chrétienne, et, prise en cet instant où elle sort des nuages hiératiques pour se baigner dans les vagues clartés du platonisme, elle peut séduire un poëte essentiellement spiritualiste, un harmonieux émule de Ballanche, mais de Ballanche embelli et éclairci. Plus tard, quand ce poëte, cédant à l'irrésistible empire de la vérité absolue, ouvrira l'Évangile, lorsqu'il effeuillera « dans son beau vase athénien les immortelles fleurs du Calvaire, » il n'y aura ni contradiction ni rupture entre la première partie de son œuvre et la seconde : il n'aura fait que s'élever, par une gradation naturelle, des sphères inférieures et mélangées de lumière et d'ombre vers les sphères radieuses et certaines ; à peu près comme l'adolescent, en devenant homme, passe des illusions caressantes aux viriles réalités ; à peu près comme l'esprit humain lui-même a, dans sa marche séculaire, passé de la mythologie aux pressentiments philosophiques, et de ceux-ci à la Révélation. C'est ainsi que les poëmes de *Psyché* et d'*Éleusis*, dans leur attitude déjà à demi chrétienne, ont mérité de rester sous le péristyle du temple,

pendant que ce temple se consacrait au vrai Dieu et que le poëte s'agenouillait dans le sanctuaire.

Voilà par quel trait distinctif la poésie de M. Victor de Laprade, alors même qu'elle porte une étiquette païenne, se sépare, non-seulement du paganisme littéraire du dix-septième et du dix-huitième siècle, mais aussi de l'élégance toute sensuelle d'André Chénier, sur laquelle il est impossible de prendre le change. Sans doute Racine dans *Phèdre*, Fénélon surtout dans *Télémaque*, sont bien moins païens que les auteurs grecs et latins, bien moins qu'ils ne le croyaient eux-mêmes; mais c'est à leur insu et par l'excellence de leur esprit, de leur éducation religieuse et morale, qu'ils laissent pénétrer l'esprit chrétien dans leurs imitations de l'antiquité. Pour eux, la mythologie n'a l'air de signifier que ce qu'elle dit, et, s'ils s'y réfugient, c'est parce qu'ils croient avec Boileau que la poésie ne doit pas toucher au christianisme. Quant à André Chénier, enfant d'un siècle sans foi dont la sensibilité factice n'était au fond que du sensualisme raffiné, il a pu, par ses grâces exquises, par ses opinions monarchiques, par le douloureux prestige de sa vie et de sa mort, faire illusion à quelques-uns de ses admirateurs; mais on ne saurait se dissimuler qu'il a été complétement dépourvu du sentiment chrétien, qu'il n'a vu et voulu voir dans la poésie antique que ses brillantes et voluptueuses images. Seulement, comme il était vraiment poëte, un admirable poëte, il a ramené la vie dans ce squelette glacé; il a rajeuni cet instrument dont toutes les cordes s'étaient usées et racornies entre les froides mains des Gentil-Bernard et des Saint-Lambert. Violemment arrêté par le mouvement romantique, si splendide, mais si court, il était clair que ce courant devait tôt ou tard reparaître dans notre siècle, et on doit se féliciter qu'un poëte spiritualiste et chrétien se

soit rencontré pour compléter, agrandir et purifier l'œuvre d'André Chénier. C'est l'honneur de M. Victor de Laprade d'avoir été ce poëte.

On comprend maintenant dans quel esprit ont été conçus ces poëmes de *Psyché* et d'*Éleusis*, qui forment la partie la plus importante de ce volume. L'auteur a marché depuis ; mais, en se retournant, il lui a paru qu'il n'avait pas changé de route ; il a écrit autre chose sur le livre de son temps, mais il n'a pas eu à déchirer sa première page. Il y a, entre *Psyché* et *Éleusis*, des analogies lointaines. *Psyché*, au milieu des développements poétiques qui en font une charmante lecture, c'est l'histoire de l'âme se lassant d'aimer sans connaître, châtiée de sa convoitise imprudente, tombant de la couche de son mystérieux hymen avec le dieu inconnu, sur une terre barbare où le sang des victimes humaines rougit l'autel de grossières divinités; exilée ensuite au milieu des théogonies immobiles de l'Égypte et de l'Orient où l'*esprit* est étouffé sous la pesanteur des symboles, comme le corps sous la pierre des cryptes et des pyramides; puis, dans une première délivrance, transportée en des régions plus riantes, plus lumineuses, où un art plus délicat cisèle les monuments et les statues, où la vérité se joue sous des voiles plus légers et plus transparents; ramenée enfin vers l'Olympe, vers un ciel païen encore, mais déjà bien près du ciel chrétien, et y retrouvant, avec les embrassements de l'époux céleste, le bonheur de savoir en aimant et de connaître ce qu'elle possède. L'auteur s'est respectueusement arrêté à ce premier échelon de la délivrance; mais on sent qu'à un degré de plus, l'âme, rachetée par le vrai Dieu et le véritable amour, franchira les dernières barrières du paganisme vaincu, et embrassera, dans une étreinte infinie, les félicités célestes. *Éleusis*, moins déve-

loppé, signale le passage de l'époque théocratique à celle où la libre interprétation introduit dans les dogmes son souffle dissolvant, où le prêtre fait place au poëte et le poëte au critique, où la foi et l'imagination des peuples s'attristent de ce qu'on leur ôte, sans prévoir encore ce qui leur sera donné en échange ; sorte de crépuscule religieux dont on se demande si c'est une ombre qui se dissipe ou une lumière qui s'en va. Cette clarté naissante ou pâlie, aube ou soir, souvenir d'un culte aboli ou espérance d'une religion nouvelle, se reflète dans les pages du poëme comme les blanches lueurs d'un ciel constellé dans une eau profonde et limpide. On assiste aux regrets, à la terreur, aux plaintes de ces générations déshéritées qui sentent s'échapper de leurs mains ces dieux changés en idoles, ces signes visibles d'un culte où elles trouvaient un charme fortifiant et consolateur. Mais à ces voix plaintives répond une voix prophétique, annonçant que le ciel n'est pas dépeuplé, que le bonheur d'adorer et de croire n'est pas ravi au genre humain, qu'un Dieu nouveau, un Dieu éternel va remplacer ces divinités périssables : un pressentiment virgilien, un écho de *Pollion*, vibre dans les derniers accents du poëte. Là encore, comme dans *Psyché*, le paganisme, cessant d'être un texte banal à l'usage des rimailleurs et des libertins, laissant sa lettre morte s'imprégner peu à peu et s'animer des souffles et des clartés d'une doctrine supérieure, ne ressemble-t-il pas à ces brumes matinales dont le voile flottant prépare et accoutume nos regards à l'éclat du jour et du soleil ?

Mais je rendrais un bien mauvais service à M. Victor de Laprade, et l'on se ferait de sa manière une idée bien inexacte, si l'on réduisait, en me lisant, ses mérites à la question philosophique. L'imagination, si elle ne doit pas tout absorber chez les poëtes, a toujours le droit de leur

demander sa part, et cette part est belle dans ces poëmes où le développement de la pensée primitive amène naturellement les scènes riantes et grandioses du monde extérieur, la peinture vraie et variée des mouvements et des aspirations de l'âme. Quoi de plus frais et de plus charmant que ces invisibles chœurs de toutes les forces, de toutes les créations de la nature, oiseaux, plantes, sources, fleurs et chênes, s'associant aux joies, aux troubles, aux vagues ardeurs de Psyché, opposant à son désir de connaître ce contentement égal et facile des créatures secondaires à qui Dieu a mesuré en une fois leur bonheur et leur science, et qui ne comprennent pas cette soif de l'idéal et de l'infini, tourment et gloire de l'âme humaine?

LES SOURCES.

Il est des jours sacrés, des jours que nous aimons,
Où la source descend plus pure aux pieds des monts;
Où, sur le sable fin, sans pluie et sans tourmente,
L'onde semble dormir, et pourtant suit sa pente.
Alors nul flot n'écume et ne gronde en marchant :
Le peuple des forêts s'égaye à notre chant;
Le vent ne jette rien que fleurs et verts feuillages
Sur l'argent des graviers, sur l'or des coquillages;
Et mille êtres, mêlés par un amour fécond,
S'agitent sous les eaux sans en troubler le fond.
Et tu seras béni des sources éternelles,
Toi qui gardes le calme et la fraîcheur en elles;
Toi qui dans un seul lit sais faire parvenir
Toutes les gouttes d'eau se cherchant pour s'unir;
Toi par qui nous sentons, en notre onde ravie,
Descendre la lumière et palpiter la vie!

PSYCHÉ.

Oh! tout ce que j'entends et tout ce que je vois,
Oiseaux, sources, forêts, mystérieuses voix,

Oh! dites-moi son nom, parlez-moi de mon maître!
Plus heureux que Psyché, vous l'avez vu peut-être?
Comme il charme les cœurs, il doit charmer les yeux,
Et sans doute il est bon, puisqu'il vous rend heureux!

Frantz, la dernière publication de M. Victor de Laprade, se rattache au nouvel ordre de pensées qu'il a si heureusement exprimées dans les *Symphonies*. Il y reprend, d'une main de plus en plus ferme et souple, ce thème qui lui réussit toujours, ce poëme de la nature, de la campagne, présentée, non plus comme une dangereuse conseillère dont les influences nous plongent dans une enivrante ivresse ou nous poussent à l'isolement, mais comme une douce et familière médiatrice entre l'âme et Dieu, entre l'activité de l'homme et les devoirs, les tendresses et les joies de la famille. Frantz, le héros sauvage et morose que nous avons vu, dans la *Symphonie alpestre*, exhalant contre la société ses superbes anathèmes, se prépare encore à s'enfuir vers les solitudes, lorsqu'il est arrêté en chemin par la voix de l'aïeul, par la prière de Berthe, sa chaste et souriante compagne, par les suaves harmonies de la vie rustique, enseignant le travail, le recueillement et la paix. Le tableau de ces labeurs récompensés par d'opulentes moissons se déroule avec une ampleur, une richesse de tons, qui rappelle les plus belles toiles de Rosa Bonheur, et fait songer à cet autre poëte, émule et ami de Victor de Laprade, à ce chantre de la *Vie rurale*[1], où le sentiment de la nature s'associe aux plus salubres et aux plus pures émotions du cœur. Frantz, converti et rasséréné, échange avec Berthe l'hymne charmant de son amour, qui s'embellit encore de toutes les félicités paternelles. Les enfants portent bonheur aux poëtes, à ces enfants divins ou terribles qui en savent plus que les hommes sur les grandes cho-

[1] M. Joseph Autran.

ses et un peu moins sur les petites. Après les *Feuilles d'automne*, après bien d'autres mélodies aimables, inspirées par ces fronts souriants et ces visages roses, M. Victor de Laprade a su trouver des accents pénétrants et de délicieuses images :

L'enfant est roi parmi nous
Sitôt qu'il respire ;
Son trône est sur nos genoux,
Et chacun l'admire.
Il est roi, le bel enfant !
Son caprice est triomphant
Dès qu'il veut sourire.

C'est la gaieté du manoir,
Jadis solitaire ;
Ses yeux éclipsent, le soir,
Notre lampe austère.
C'est la primeur du verger,
L'agneau blanc cher au berger,
La fleur du parterre.

Il fait de ses cheveux d'or
L'anneau qui nous lie ;
Il fait qu'on espère encor,
Il fait qu'on oublie.
Lorsqu'un orage a grondé,
Que les pleurs ont débordé,
Il réconcilie.

C'est pour lui qu'on a semé,
Qu'on remplit la grange ;
Le pain blanc reste enfermé
Pour le petit ange.
C'est pour lui, joyeux garçon,
Que chacun dit sa chanson,
Pour lui qu'on vendange !

Et le poëme marche ainsi à travers les scènes de la

campagne qui n'est plus la solitude, tantôt radieux et empourpré avec les fêtes et les récoltes de l'automne, tantôt douloureux et funèbre avec les épisodes de deuil attachés aux affections de la famille, mais toujours calme, résigné, recueilli dans son bonheur ou dans sa tristesse, toujours prêchant à l'homme l'activité, le dévouement, les joies du devoir accompli, le contentement du bien, l'espérance du mieux, l'apaisement de l'âme dans sa destinée présente, ses aspirations légitimes et régulières vers ses destinées infinies :

Sois soumise au travail, ô terre ! et sois bénie !
Donne à flots tes épis au pain de tous les jours :
Mais conserve tes bois, sources de l'harmonie,
Et garde aussi tes fleurs, dont vivent les amours.

Par les vertus des morts qu'à tes champs nous donnâmes,
Fais grandir la beauté, la sagesse en tout lieu;
Tu dois nourrir les fruits et les fleurs pour les âmes,
Et les âmes pour Dieu ! »

Jusqu'au dernier vers, on le voit, le poëte associe la nature, les champs, l'*alma parens*; non plus aux rêveries, aux chimères, aux inquiétudes de l'homme, à ses révoltes contre ses semblables, contre Dieu et contre lui-même, à son dédain pour les vraies et laborieuses conditions de son passage en ce monde, mais à ses rapports les plus directs, les plus pratiques avec son Créateur et sa conscience, avec la terre et le ciel. La campagne cesse d'être, comme chez Jean-Jacques Rousseau et ses modernes disciples, la confidente de l'orgueil, refusant sa part de l'activité humaine, la complice du désœuvrement et de la paresse, déclamant contre les vices de la société pour se dispenser d'en accepter les devoirs : elle devient pour les cœurs blessés ou incertains de leur route un vivant commentaire de la loi

du travail, un cadre naturel des affections et des joies domestiques, une page, — la plus riante et la plus belle, — du livre de Dieu, ouvert sous les yeux de l'homme. Nous voilà bien loin, il faut en convenir, de cette poésie dont l'abus a été souvent signalé, qui affaiblit et désarme les facultés actives et viriles, pour surexciter les facultés amollissantes et dangereuses, et ne nous laisser d'autre alternative que la prostration ou la démence. Si M. Victor de Laprade a été parfois accusé, ainsi qu'il le dit lui-même, de pousser *au désert*, s'il nous est un moment apparu au milieu de ses grands chênes, comme ce bûcheron qu'il a chanté en beaux vers et qui s'absorbe dans la forêt où s'écoule sa vie solitaire, le voilà aujourd'hui redescendu parmi nous, et se dessinant de mieux en mieux comme le poëte de l'âme. C'est par ce mot que je finirai, car il me semble caractériser la poésie de M. de Laprade, dans le sens dont il s'honore et qu'il réclame. Bien que les classifications soient toujours un peu illusoires, bien que l'imagination, — nous l'avons avoué, — soit souveraine chez le poëte, on peut dire pourtant que l'imagination, chez M. de Lamartine, s'est adressée surtout à la sensibilité : chez M. Hugo, à la curiosité ; chez M. de Musset, à la fantaisie ; et que, chez M. de Laprade et le groupe auquel il appartient, elle s'adresse à l'âme. Dans le symbolisme antique, dans les récits de l'Évangile, dans les spectacles de la nature, c'est l'âme qu'il a cherchée ; c'est elle qu'il rappelle à son origine, à ses devoirs et à son but, en la mettant en présence, tantôt des mythes où la voilait le paganisme philosophique, tantôt des merveilles du monde extérieur, tantôt des joies de la famille, tantôt des douleurs de son divin modèle. Or la sensibilité se dessèche ou passe aisément de l'imagination aux sens ; la curiosité s'émousse ou s'éblouit ; la fantaisie n'a qu'un temps, et il lui est interdit de ne pas

être toujours jeune : l'âme ne vieillit pas ; elle est immortelle comme les lois qui la régissent, comme le Dieu dont elle émane, comme la destinée qui l'attend. Muse de Dante et de Corneille, elle donne à ce que l'on fait pour elle quelque chose de sa grandeur et de sa durée. Être le poëte de l'âme, représenter le spiritualisme dans l'art, le *Sursum corda* poétique, c'est assez pour marquer sa place dans la poésie d'un siècle, et, s'il y en a eu de plus éclatantes, il n'en est pas de plus honorable.

V

M. LECONTE DE LISLE[1]

S'il suffisait d'une forme très-savante et d'une vocation très-déterminée pour atteindre à la gloire et à la popularité poétiques, le nom de M. Leconte de Lisle serait au premier rang. L'auteur des *Poëmes et Poésies* et des *Poëmes antiques*, publiés en 1853, possède à un degré éminent deux qualités sans lesquelles il n'y a pas de poëte : d'une part, on sent que le vers se moule naturellement dans son esprit et en jaillit sans effort ; de l'autre, on reconnaît qu'à ce don heureux et probablement irrésistible s'ajoute un travail énergique, une persévérante passion d'artiste, qui corrige, polit, assouplit le métal, en efface les rugosités, les soudures et les scories, et finalement arrive à une poésie nette, ferme, sobre, vigoureuse, colorée, où tressaillent pêle-mêle les visions de l'Orient et les songes de la Grèce, pareilles à ces images confuses prolongées entre le rêve et le réveil. Et pourtant, en dehors d'un petit cercle d'amis, d'initiés, d'adorateurs fervents des Muses délaissées, en dehors des dilettantes attitrés ou des critiques obligés par état à toutes sortes de dégustations littéraires, qui connaît M. Leconte de Lisle? A Paris même,

[1] *Poëmes et Poésies*

parmi les gens du monde, en province, dans ces milieux beaucoup moins béotiens qu'on ne le dit, et où Lamartine, Hugo, Alfred de Musset, étendirent si vite leurs conquêtes, parlez de M. Leconte de Lisle; on vous demandera depuis quand l'abbé Delille porte le titre de comte. Poëte ou plutôt artiste supérieur, le chantre de *Baghavat* et des *Jungles* a moins de notoriété qu'un dramaturge de l'Ambigu ou un vaudevilliste du Palais-Royal.

D'où vient ce fâcheux contraste, tant de talent et si peu de célébrité? Faut-il l'attribuer uniquement au discrédit de la poésie pure, aux tendances prosaïques de notre époque, à toutes ces causes, tant de fois énumérées, que les poëtes allèguent dans leurs préfaces pour s'expliquer d'avance leur disgrâce, et qui ne les empêchent pas de publier leurs volumes? Sans doute, ces causes existent; mais il y en a une autre que je voudrais indiquer à M. Leconte de Lisle, et qui me servira à caractériser sa poésie.

Je connais des poëtes chrétiens; j'en connais aussi, par malheur, qui sont sceptiques, panthéistes, païens, sensualistes, plastiques, fantaisistes, funambulesques, irréligieux, impies : ce que je n'avais pas encore rencontré, c'est un recueil commençant par un poëme très-sérieux, très-pathétique, et en apparence très-convaincu, sur la Passion de Notre-Seigneur, et finissant par des strophes où éclate, non pas l'insulte ou le blasphème, mais l'ivresse du désespoir et du néant, proclamant la déchéance du Dieu immolé sur la croix.

.... « Nos jours valent-ils le déclin du vieux monde?
Le temps, Nazaréen, a tenu ton défi;
Et pour user un Dieu deux mille ans ont suffi,
Et rien n'a palpité dans sa cendre inféconde ! »

Déjà, dans son premier recueil, M. Leconte de Lisle s'écriait avec le même accent désolé :

« Plus de charbon ardent sur la lèvre-prophète,
Adonaï! les vents ont emporté ta voix ;
Et le Nazaréen, pâle et baissant la tête,
Pousse un cri de détresse une dernière fois.

« Figure aux blonds cheveux, d'ombre et de paix voilée,
Errant aux bords des lacs, sous ton nimbe de feu,
Salut! L'humanité, dans ta tombe scellée,
O jeune Essénien! garde son dernier Dieu. »

Voilà évidemment le sentiment intime du poëte, la note de prédilection, quelque chose comme cette mélodie préférée qui plane sur une partition et en marque le trait distinctif, après que le reste est oublié. Et pourtant c'est bien la même plume qui a écrit le poëme sur la Passion, placé en tête de ce nouveau volume ; poëme où sont retracés, avec une fidélité respectueuse, tous les épisodes de la divine agonie, et que des lecteurs superficiels ont pu accepter comme un signe de conversion chez l'adorateur de Zeus, de Kronos et d'Artémis. Nous savons bien qu'il n'en est rien; que, pour M. Leconte de Lisle, la Passion n'a été qu'un sujet d'étude poétique, une *vue* prise sur le Calvaire. Il est monté sur la sainte colline, comme il était monté sur le Pinde ou sur l'Hélicon, et il suffit d'un peu d'observation et d'analyse pour comprendre que sa *Passion* est exactement, en fait de poésie chrétienne, ce que sont, en fait de peinture religieuse, les travaux de M. Gérôme ou de M. Couture. Eh bien, oui, et c'est là son malheur ; c'est là ce qui condamne sa poésie à une sorte de beauté cellulaire et coupe les communications entre le public et lui. Si nous lui parlions en théologien, si nous avions à le discuter au nom de cette vérité vivante et immortelle dont

il annonce l'anéantissement et la mort, que n'aurions-nous pas à lui dire? Quel est donc ce vertige, cet aveuglement volontaire, s'obstinant dans ces désastreuses images *du Nazaréen vaincu par le temps?* Mais, s'il est un siècle qui proteste contre cet arrêt par d'éclatants témoignages, c'est le nôtre ; s'il est une époque où se révèle le contraste de la fragilité de ce qui passe avec l'immortalité de ce qui dure, c'est celle-ci. Vingt siècles, dites-vous, ont usé un Dieu ; il n'en a pas fallu davantage : eh ! reportez-vous donc de cent ans en arrière ; c'est quelque chose que cent ans, quand deux mille ont suffi à un pareil travail. Voyez, rappelez-vous quelle était, en 1758, la situation du christianisme dans le monde, et par combien de points,— à ne consulter que les probabilités humaines, — il semblait toucher à sa perte. Le libertinage ou l'athéisme assis sur presque tous les trônes de l'Europe ; le culte compromis dans la plupart de ses ministres ; le clergé avili dans les plus illustres de ses membres ; la supériorité de l'esprit se traduisant en attaques et en sarcasmes contre la religion de Jésus-Christ ; les princes, les grands, les prélats, jouant avec les débris de leurs croyances *comme la main du crime avec les vases de l'autel;* les diocèses abandonnés par les évêques travestis en courtisans ; cette odieuse dissonance d'une société qui ne croit plus et à qui ses pouvoirs imposent le respect extérieur de ce dont ils rient tout bas ; cette marque décisive de décrépitude et de mort, la forme maintenue dans les institutions quand la vie s'en est allée ; voilà quelques traits entre des milliers d'autres, qui paraissaient tous annoncer la ruine prochaine de l'Église. Les années s'écoulent ; survient une révolution radicale, mise en action de l'impiété philosophique, écrivant dans les lois ce qui s'était infiltré dans les mœurs, imprimant à la société politique cet athéisme

qui avait préludé dans les âmes, démolissant les temples, égorgeant les prêtres, dépeuplant les cloîtres et les presbytères, poursuivant Dieu jusque dans les agrestes retraites du Bocage et de la Bretagne, installant sur l'autel désert les grossières prêtresses de la liberté et de la raison, s'appliquant avant tout à faire disparaître le dernier atome de cette religion, déjà ébranlée avant la tempête. Pour la première fois depuis son avénement, le christianisme, dans sa lutte contre ses ennemis, perd la puissance visible qui avait paru lui servir à les vaincre. Il sort désarmé de cette crise qui a transporté chez ses agresseurs les forces officielles de l'attaque et de la défense. Autrefois, dans ces phases violentes où l'hérésie, la guerre intestine, les vices et les passions des hommes s'étaient conjurés contre lui, il était resté maître de ce gouvernement des sociétés qui semblait lui assurer celui des consciences : cette fois il est renversé, pauvre et nu, sur une table rase où tout est détruit, nivelé, anéanti, le temple et le palais, la loi et le dogme, le prêtre qui enseigne la prière et le magistrat qui l'ordonne ; on le dépouille tout ensemble de son action mystérieuse et de son empire matériel ; on lui ôte les corps et les âmes. Il ne peut plus rien, il n'a plus un soldat, plus un code, plus un juge, plus un écu, plus un morceau de terre, pour l'aider à reconquérir ce qu'il a perdu : on dirait que la déchéance et la défaite ne peuvent aller plus loin, qu'il ne reste qu'à déclarer, avec quelques esprits superbes, l'abolition définitive du règne de l'Évangile. Erreur ! folie des jugements terrestres appliqués aux choses célestes ! De cette faiblesse suprême, la religion se fait une force ; elle se pare, elle s'affermit de son dénûment et de sa misère : l'âme et la vie, qui s'étaient retirées de l'édifice, reparaissent sur les ruines : la proscription, l'échafaud, les geôles, les

massacres, lui rendent ce que lui avaient ravi une sécurité trompeuse, une prospérité factice. Pendant ce temps, tout tombe et s'écroule de ce qui avait essayé de la remplacer ; les œuvres auxquelles l'orgueil de l'homme avait promis la durée meurent et se succèdent sans laisser plus de trace que le pied du passant sur le sable ; les esprits altiers, dont les prophéties funèbres mesuraient au christianisme ses heures d'agonie, s'éteignent vite, moins vite pourtant que leurs illusions et leurs systèmes. Ce qui s'était flatté de vivre succombe ; ce qu'on avait condamné à mourir survit : au bout de cinquante ans, l'hérésie fatiguée tend à rentrer dans l'unité catholique ; la philosophie vaincue s'avoue désabusée de ses rêves ou s'efforce de capituler avec la foi ; le clergé régénéré se retrempe dans la souffrance, les privations et le sacrifice ; les chaires retrouvent des voix éloquentes, muettes depuis Massillon ; les âmes, saturées de douleurs et de mécomptes, se réfugient au pied des autels comme des ramiers blessés qui retournent à leur nid ; même, la plus puissante des faiblesses humaines, la vanité de l'esprit, se fait complice des vérités religieuses ; la France chrétienne du dix-neuvième siècle prend sa revanche sur celle du dix-huitième : dans notre pays, hélas ! si enclin à juger d'après le talent des avocats la bonté de leurs causes, Voltaire s'appelle Émile de la Bédollière ; si bien, qu'à ceux qui soutiendraient que l'esprit est encore du côté de l'irréligion, ce nom seul suffirait à prouver le contraire, et que tous les logiciens du monde chercheraient en vain une preuve plus péremptoire. Dites : en face de ces spectacles, de ces contrastes, de ces parallèles, que devient votre poésie lugubre, portant le deuil de Dieu dans ses rimes désolées ?

Voilà ce que je dirais à M. Leconte de Lisle, s'il n'y

avait pas toujours un peu de naïveté et de péril à discuter trop sérieusement avec les poëtes. Sans dépasser mes attributions littéraires, je vais lui adresser un argument *ad poetam* plus léger, mais plus persuasif. Si ses vers, en dépit de leurs remarquables qualités de forme et de couleur, ont peu de retentissement, c'est justement à cause du soin qu'il a pris d'en écarter tout ce qui peut rendre la muse communicative et bienfaisante. La poésie, si souvent et si incomplétement définie, pourrait se définir une vibration commencée dans l'âme du poëte et s'achevant dans celle du lecteur : or, pour que ce courant s'établisse, il ne faut pas que le poëte s'isole dans une contemplation désespérée où le fatalisme oriental remplace les sentiments, les affections, les croyances, les joies et les douleurs de la grande famille humaine. Sous ce ciel dépeuplé, dans cette morne solitude, chauffée à blanc par un soleil indien, je ne le suivrai pas, de peur de tomber haletant, faute d'un souffle d'air et d'une goutte de rosée. Et je ne parle pas seulement de Dieu, cette source suprême d'où découlent toutes les autres : chez M. Leconte de Lisle, les sentiments, les images où se défraye d'ordinaire la poésie, sont pris de ce côté implacable qui repousse et terrifie, au lieu d'attendrir et d'attirer. L'amour a cessé d'être, comme chez Lamartine, une mystique souffrance portant avec elle ses consolations et ses douceurs, ou, comme chez Victor Hugo, une alliance superbe des facultés de l'imagination et du cœur avec les grands spectacles de la nature : il ne s'écrie pas, comme M. de Musset, dans un transport de juvénile colère !

Amour, fléau du monde, exécrable folie !

sauf à fredonner, une heure après, sa chanson amoureuse sous le balcon de Bernerette ou de Portia. Non ; pour lu

l'amour est une divinité terrible, un de ces dieux taciturnes et barbares auxquels on immole des victimes humaines, ou plutôt l'amour est un enfer ; les *damnés de l'amour !* c'est le titre d'une des pièces du nouveau recueil où se produit, avec une incontestable puissance, ce caractère de sombre désolation, cette abdication douloureuse de l'âme, n'aimant plus, n'espérant plus, ne croyant plus. La Nature, cette mère complaisante et prodigue de la poésie moderne, n'a pas, pour l'auteur des *Poëmes et Poésies*, ces vagues tendresses, ces maternelles *gâteries*, ces familiarités charmantes qui rafraîchissent, détendent, parfois même absorbent et enivrent l'imagination des poëtes. Elle s'offre à lui sous des aspects vertigineux et redoutables, au milieu de paysages dont la beauté inquiète, éblouit, écrase ou brûle, à travers des scènes à la fois splendides et lugubres, parmi des bêtes fauves ou des chiens sauvages exhalant sur la grève leurs sinistres hurlements : des chiens, ai-je dit? ces fidèles et intelligents amis du foyer domestique, ces bonnes créatures à qui Dieu a assigné une place dans nos affections et nos plaisirs, perdent, auprès de M. Leconte de Lisle, leur physionomie cordiale et douce ; le lien qui les attachait à l'homme se brise ; ils ne connaissent plus ce compagnon et ce maître ; ils errent *sur la plage aride aux odeurs insalubres*, maigres, pantelants, affamés, et le voyageur qui les aperçoit ou les entend se demande si ce ne sont pas là des squelettes ou des spectres. On le voit, M. Leconte de Lisle est encore bien moins tendre que Buffon, qui n'oubliait que le chien de l'aveugle. Si je note ce trait secondaire, c'est qu'il achève d'indiquer cette manière âpre et dure, où le lecteur est condamné à une suite de sensations torrides et de tableaux desséchants, où rien n'est accordé aux sentiments affectueux, aux consolantes images, où une tempé-

rature exceptionnelle fait naître des plantes de serre chaude, mais tue les végétations aimables et aimées de nos campagnes et de nos jardins. Il en est un peu des émotions du cœur humain, des touches de ce clavier sur lequel se promène la main du poëte, comme des fleurs : les plus communes sont quelquefois les plus odorantes et les plus belles. Voilà ce qu'oublie trop M. Leconte de Lisle : il oublie trop que la loi suprême, la condition essentielle de l'art, est de ne jamais rompre avec les hommes, de leur appartenir toujours par un côté, de garder, jusque dans ses fantaisies les plus élégantes, ses recherches les plus exquises, un trait d'union avec ce *commun des martyrs* qui seul fait les grands succès, parce que seul il représente, en somme, les passions, les bonheurs, les tristesses, la foi, l'amour, les sourires et les larmes, les biens et les maux de l'humanité.

Voici un échantillon de cette poésie fauve et tigrée, qui est à la poésie véritable ce qu'un bronze de Barye est à la Vénus de Milo :

Sous l'herbe haute et sèche où le hapa vermeil,
Dans sa spirale d'or, se déroule au soleil,
La bête formidable, habitante des jungles,
S'endort, le ventre en l'air, et dilate ses ongles.
De son mufle marbré qui s'ouvre, un souffle ardent
Fume ; la langue rude et rose va pendant ;
Et sur l'épais poitrail, chaud comme une fournaise,
Passe par intervalle un frémissement d'aise ;
Toute rumeur s'éteint autour de son repos :
La panthère aux aguets rampe en arquant le dos ;
Le python musculeux aux écailles d'agate
Sous les nopals aigus glisse sa tête plate,
Et, dans l'air où son vol en cercle a flamboyé,
La cantharide vibre autour du roi rayé.

Lui, baigné par la flamme et remuant la queue,
Il dort tout un soleil sous l'immensité bleue.

Mais l'ombre en nappe noire à l'horizon descend;
La fraîcheur de la nuit a refroidi son sang :
Le vent passe au sommet des herbes; il s'éveille,
Jette un morne regard au loin, et tend l'oreille.
Le désert est muet. Vers les cours d'eau cachés
Où fleurit le lotus sous les bambous penchés,
Il n'entend point bondir les daims aux jambes grêles,
Ni le troupeau léger des nocturnes gazelles.
Le frisson de la faim creuse son maigre flanc :
Hérissé, sur soi-même il tourne en grommelant :
Contre le sol rugueux il s'étire et se traîne,
Flaire l'étroit sentier qui conduit à la plaine,
Et, se levant dans l'herbe avec un bâillement,
Au travers de la nuit miaule tristement.

Assurément cela est très-beau dans son genre : la science de la forme est poussée à ses dernières limites, et elle garde une ampleur et une carrure qui manquent aux tours de force plastiques de M. Théophile Gautier. Si une pièce de vers pouvait figurer dans un musée ou dans un cabinet de collectionneur, au milieu d'œuvres d'art ou de curiosités rapportées des lointains pays, bien des pages de ce volume y mériteraient une place. Mais, puisque j'en suis à cette comparaison, j'y resterai. On va voir, au Jardin des Plantes, les tigres, les lions, les jaguars, toutes les créations exotiques du règne animal et végétal. On admire un moment ces couleurs éclatantes, ces formes bizarres, ces mufles plissés, ces robes tachetées, ces flancs robustes, ces yeux aux reflets de sang et d'or; puis l'on s'en retourne : on aperçoit de jeunes enfants jouant avec leurs mères, des promeneurs tenant leur chien en laisse, un couple amoureux suivant à pas lents la grande allée du jardin; on passe

devant une église, et on en voit sortir quelque humble femme au front mélancolique et doux ; on reprend le chemin du *chez soi;* on songe qu'on va retrouver les objets de son affection ; l'on se dit que la vie est là, la vie de chaque jour, avec ses tendresses, ses douleurs et ses bonheurs ; et l'on porte gaiement à sa femme, à sa fille ou à sa sœur, le bouquet de violettes qu'une pauvre marchande vous offre avec un pâle sourire. Que M. Leconte de Lisle me pardonne ! Entre sa poésie et celle que j'aime, je viens de marquer la différence ; je viens aussi d'expliquer pourquoi sa renommée poétique est jusqu'ici restée si inférieure à son talent.

VI

M. JOSEPH AUTRAN

MILIANAH[1]

Après l'éclatant succès des *Poëmes de la mer*, de *Laboureurs et Soldats* et de la *Vie rurale*, le poëme de *Milianah* ne pouvait rester plus longtemps dans l'ombre. En nous donnant cette nouvelle édition de son poëme, retenu jusqu'ici dans le cercle d'une publicité trop restreinte, M. Autran n'a pas seulement usé de son droit de conquête dans la poésie contemporaine : il a accompli un devoir et réparé une grave injustice ; il s'est acquitté excellemment de cette partie, la meilleure peut-être de la mission du poëte, qui consiste à illuminer l'histoire, à rétablir la proportion et la mesure entre le véritable héroïsme et sa légitime récompense.

Nos dernières révolutions, — je parle de celles de 1830 et de 1848, — ont offert ce caractère bizarre, que, faites ou du moins préparées au nom de notre gloire nationale, trop sacrifiée, disait-on, par nos gouvernements monarchiques, elles commencèrent par humilier, amoindrir et briser le plus énergique instrument de cette gloire, c'est-

[1] *Épisode des guerres d'Afrique.*

à-dire notre armée. Les héros des barricades avaient beau crier : « Vive la ligne ! » et s'efforcer d'envelopper nos braves soldats dans leur funeste triomphe, un sentiment plus fort que toutes les ivresses disait à ces habitués des vrais champs de bataille que ce n'était pas ainsi qu'ils devaient obtenir les acclamations populaires ; un raisonnement plus puissant que tous les sophismes disait aux officiers que, là où la discipline était enfreinte, l'autorité méconnue, le désordre proclamé, le drapeau déchiré ou menacé, l'honneur militaire perdait de sa pureté et de son éclat. Il y eut donc, à ces époques, pour notre armée, amoindrissement, humiliation, heureusement fort passagère et vaillamment rachetée : mais il y eut aussi une compensation que je dois indiquer, puisqu'elle me ramène à mon sujet. N'étant plus l'enfant gâté de la société française, ayant à lutter contre d'autres courants d'opinion qui portaient ailleurs le succès, la renommée et le bruit, le type de l'officier et du soldat, sans rien perdre de ses qualités originales, perdit ce je ne sais quoi d'empanaché, de théâtral, de tapageur, qui avait ébloui les premières années de ce siècle et mêlé du clinquant à cet or. Ce côté un peu charlatan que lui avaient donné les grandes guerres du premier Empire, et, plus tard, les flatteries intéressées de l'opposition libérale, disparut dans cette situation nouvelle où le *cedant arma togæ* était traduit en mauvais français par des milliers de bavards. Au lieu du conquérant, du séducteur, de l'officier de hussards copié par Elleviou, du Saint-Léon ou du Florval de l'Opéra-Comique, nous vîmes naître et grandir le caractère du soldat, tel que nous nous le figurons aujourd'hui, tel que le développèrent nos campagnes d'Afrique, tel que le trouva, prêt à tous les genres de sacrifices et d'épreuves, notre guerre de Crimée : grave, intrépide, calme, exact à

son devoir, sans rodomontade et sans fracas, résigné d'avance aux dévouements obscurs, aux héroïsmes perdus dans le désert, écrivant sur le sable, avec son épée, d'héroïques poëmes, et ne se plaignant pas de voir le simoun en effacer les traces avant que l'écho en arrive aux distributeurs de gloire. C'est à ce type nouveau que répond la poésie de M. Autran, chaque fois qu'il fait vibrer cette corde guerrière, si douce et si puissante sous sa main. Ce n'est plus ce chauvinisme hâbleur, banal ou perfide, cherchant sous la poussière des champs de bataille la cendre encore chaude des révolutions et versifiant, au profit du *Constitutionnel*, les bulletins de la grande armée. Ce n'est plus l'alexandrin classique, s'empaquetant dans la redingote grise ou dans la pelisse de Murat, et appliquant les images de l'art et de la civilisation antiques à ces merveilles toutes modernes; ce n'est plus le refrain, effilé et aiguisé à deux tranchants, instigateur de l'émeute habillé en courtisan du soldat. C'est la voix même de la France empruntant à la poésie ses plus purs et ses plus fermes accents pour célébrer ces martyrs du devoir, ces héros inconnus, ces anonymes de la gloire, que nul encore n'avait chantés, parce qu'on ne flattait, en les chantant, ni passions, ni intérêts, ni partis. C'est le soleil de la patrie jetant, à travers l'espace et la mer, un rayon tardif mais consolateur sur ces tombes héroïques, creusées dans ces vastes solitudes. La gloire, nous dit le poëte au début de *Milianah* :

La Gloire est une femme aux caprices injustes;
Dans le volume ouvert sur ses genoux augustes
Elle écrit mille fois le nom d'un conquérant,
Heureux aventurier que le hasard fit grand;
Puis, de ses feuilles d'or si hautes et si larges
Elle ne daigne pas laisser même les marges

Aux noms de ces soldats, héros laborieux,
Qui souffrirent longtemps et loin de tous les yeux,
Qui, de la discipline observateurs austères,
Sanctifiaient les camps, nomades monastères,
Et, dans la fleur des jours, sont morts obscurément,
Léguant au monde ingrat quelque beau dévouement.

Le poëte se trompe : il restait encore, à ces feuilles d'or, des marges assez grandes pour que sa main fraternelle ait pu y écrire des vers qui ne mourront pas.

Telle est l'inspiration de ce poëme de *Milianah :* elle rejoint, elle complète, à bien des années de distance, celle que nous avons saluée dans *Laboureurs et Soldats*, et, plus récemment, dans la *Vie rurale*. Dans les *Bancs de marbre*, fragment publié par la *Revue des Deux Mondes*, M. Autran nous décrivait naguère, avec ce même sentiment profond et vrai, cette fermeté de contour, cette riche sobriété de couleur, les invalides de la marine française, mâles et rudes figures, se promenant sur les grèves, et reposant leurs yeux fatigués sur l'immensité de cette mer où leur mémoire évoque tant de souvenirs de souffrance et de grandeur. Cette légende populaire de la vie militaire et de la vie des champs, nul ne l'a mieux saisie et mieux retracée que M. Autran. Sous ce rapport, il s'associe, mais dans le sens du progrès réel et de la morale immortelle, à ce mouvement universel que ne sauraient méconnaître ceux-là mêmes qui s'en effrayent, et qui entraîne la société, l'art, la littérature, à agrandir de plus en plus la valeur des petits, des faibles, des masses, à augmenter, à détailler le rôle du chœur dans le grand drame de l'humanité et de l'histoire, à multiplier les noms sur cette carte où ne s'inscrivaient autrefois que les dominateurs et les grands. Seulement, il y a des hommes qui, au lieu de

régler et de discipliner ce mouvement, le surexcitent et l'enveniment : il y a des poëtes, des artistes, qui, au milieu des champs, cherchent une pâture à des rêves insensés, aux chimères de leur orgueil, à toutes leurs secrètes révoltes contre les lois éternelles : il y en a qui se complaisent à y perdre l'idée de Dieu en l'absorbant dans son ouvrage ; qui, au milieu du peuple, s'obstinent à méconnaître ses besoins et ses intérêts véritables, à le détourner des conquêtes lentes et légitimes pour lui en proposer de coupables et d'impossibles, à créer dans ses rangs deux peuples, le vrai, qui travaille, qui souffre, qui lutte, qui vivifie l'atelier ou féconde le sillon, et qu'on néglige parce qu'il offre peu de prise aux songe-creux et aux utopies, et le faux, que l'on flatte, que l'on caresse, à qui l'on prêche, sous de beaux mots, l'agitation, le désordre et la haine, jusqu'à ce qu'il ait expié par de nouveaux mécomptes et de nouvelles misères ses folles espérances et ses stériles entreprises. Il y a des gens enfin qui, au milieu des camps, ne sont frappés de la poésie familière du bivac et de l'épaulette de laine que pour poétiser le soldat aux dépens du capitaine. Voilà, nous le savons et nous le reverrions encore, comment on a trop souvent compris et pratiqué, de nos jours, la poésie rustique, populaire et militaire. Chez M. Joseph Autran, l'art n'accepte cette nouvelle tendance, cette expansion de ses rayons sur le plus grand nombre, que comme indice d'une nouvelle étape de l'humanité vers le beau et vers le bien : il ne s'y prête que dans la mesure la plus juste, la plus humaine et la plus chrétienne, comme moyen de rasséréner les âmes, d'affermir les consciences, d'intéresser l'homme dans la création, le pauvre dans la société, le soldat dans la nation, par tous les liens sacrés de l'affection, du travail et du devoir. Sur ce niveau, dont d'autres voudraient faire une

table rase, il verse à pleines mains la foi, l'amour, la vie, l'espoir, l'austère joie des immolations et des sacrifices, et ce sentiment de la grandeur de l'homme, poursuivi jusque dans le détail de ses misères : il est réel aussi, réaliste, si vous tenez absolument à admettre le barbarisme ; mais avec quelle différence ! S'il touche aux plaies et aux blessures, aux taches et aux haillons, ce n'est pas pour les inventorier avec cette dureté implacable, trait distinctif de l'art démocratique ; c'est pour y répandre, d'une main délicate et douce, quelques gouttes de ce baume dont les vrais poëtes ont le secret ; c'est pour les purifier en y mettant l'âme et la lumière, et y attirer la pitié, cette tendre et fidèle compagne de la poésie : aimable et heureux poëte, qui, en reportant ses regards sur sa carrière si brillante et déjà si bien remplie, n'a pas une page, pas un vers à effacer !

M. Autran nous dit, avec une modestie charmante, que, pour la plupart de ses lecteurs, son poëme sera tout à fait un nouveau venu, et il est d'autant mieux fondé à le dire que sa première édition n'était qu'une esquisse, si on la compare à l'œuvre achevée qu'il vient de nous donner. Hélas ! il aurait pu ajouter que l'épisode même, l'héroïque et douloureux épisode qu'il a chanté, est un inconnu ou un oublié pour bien des gens qui savent le titre de tous les romans d'Eugène Sue et le nom de toutes les danseuses de l'Opéra. La défense de Milianah se rattache, en effet, à une époque où, parmi d'autres inquiétants présages, on pouvait signaler ce contre-sens qui exagérait l'importance des petites choses en diminuant le prix des grandes, et exaltait le cerveau en desséchant le cœur. Ce fut à la fin de 1840 que M. Autran rencontra à Marseille, dans une maison hospitalière, l'intrépide colonel d'Illens, le commandant de cette garnison, réduite à une centaine de malades

et de blessés. Entre le poëte et le colonel, il y eut attraction sympathique. Paris alors s'occupait très-peu de d'Illens ; c'était le moment où les aventures de Mathilde et de Lugarto passionnaient tous les esprits, et où les politiques du *National* prouvaient, chaque matin, que le gouvernement déshonorait la France. Comment, à travers de si graves intérêts, aurait-on pu s'inquiéter de d'Illens et de ses soldats ? Il n'y avait pas moyen de faire, avec leurs souffrances, un Premier-Paris ni un feuilleton. Mais le colonel avait serré la main de ce poëte, presque inconnu encore, qui le regardait et l'écoutait avec une émotion ardente ; il lui avait confié le journal manuscrit, tenu par lui-même à Milianah : cette gloire, qu'il avait méritée et que ses comtemporains lui refusaient, la poésie allait la lui donner.

« Ce fut, nous dit M. Autran, d'après ces notes mêmes que le poëme fut écrit : modeste légende du simple soldat, tracée bien au-dessous des grandes épopées. » Au-dessous, soit ; mais le ton épique eût été aussi peu de mise ici que la mélopée tragique dans un sujet actuel ou la manière de David dans la peinture des batailles de l'Isly ou de Malakoff. Ce dont il faut, au contraire, féliciter M. Autran, c'est d'avoir observé, avec une justesse remarquable, la nuance, la gamme poétique qui s'appropriait le mieux à son récit. C'est la vérité même, prise sur le fait, et légèrement teintée de poésie comme d'un sable d'or qui laisse lire l'écriture. Le poëme se divise en quatre chants : les *Travaux*, les *Douleurs*, les *Angoisses*, les *Morts*. A peine est-on au seuil de ce drame pathétique et poignant, on se sent pris par cet inimitable accent de vérité, et là où les vieux artifices poétiques, les vieilles combinaisons de l'épopée eussent bientôt lassé l'attention, on est entraîné jusqu'au bout par cet art simple, net, vigoureux, ou plu-

tôt par cette émotion sincère qui se moule d'elle-même dans le vers ou le frappe à son image. Dans cette simplicité, quelle souplesse! quelle variété! que de ressources! Le maréchal Vallée confie à d'Illens et à sa petite troupe le soin de défendre et de rebâtir la ville de Milianah, conquise sur les Arabes, mais incendiée par les fuyards. Les travaux de défense, les essais de culture autour de la place démantelée, ont fourni à M. Autran ces pages où il excelle, et où le laboureur et le soldat s'unissent dans un même type et dans une même œuvre. A ces labeurs encore pleins de gaieté et d'espérance, s'entremêlent les jeux, les chants, les refrains de la patrie, douces et mélancoliques chansons, au rhythme svelte et bref, brodées sur le ferme et souple tissu du récit. Mais bientôt l'horizon s'assombrit : les ennemis reparaissent, les vivres vont manquer :

.... Il faut pour les temps de détresse future,
Il faut, dès aujourd'hui, peser la nourriture,
Retrancher une part du pain quotidien,
Se résigner au peu dans la crainte du rien.
A l'heure où des soldats le festin se prépare,
Le calcul inquiet prend sa balance avare,
Et d'un fragment du pain, chaque jour moins pesant,
Pour sauver l'avenir amaigrit le présent.

A dater de ce moment, on entre dans une série de douleurs indicibles, un cercle dantesque d'où l'espérance même est bannie, et que l'héroïsme éclaire seul de ses funèbres lueurs. Rien n'égale le navrant effet de ce drame, où la faim, la soif, la maladie, l'orage, le simoun, les Arabes, réunissent toutes leurs horreurs, toutes leurs furies, contre cette poignée de héros. En comparant leurs angoisses à celles des naufragés de la *Méduse*, l'auteur est

allé au-devant d'un parallèle qui vient naturellement à l'esprit : sa toile rivalise avec une toile célèbre : seulement, la sienne possède deux choses qui manquent à celle de Géricault : la foi et l'amour. Au milieu de ce lugubre ensemble, quel charme répand sur un coin du tableau l'amitié de ces deux compagnons d'armes, Doll et Bergerhausen, unis dans les combats, unis dans la mort, Euryale et Nisus baptisés par le poëte ! Quel charme surtout dans l'apparition de ce couple à demi chrétien, à demi arabe, Martini et sa belle compagne, fleur du désert dont le parfum s'exhale à travers toutes ces scènes de désespoir et de deuil ! Nulle corde ne reste muette sous cette main vraiment inspirée. Le poëte regrette cette consolante figure du prêtre, que de stupides préjugés et une impardonnable faiblesse éloignaient, à cette époque, de notre armée, et il s'écrie :

Prêtre du régiment, vénérable figure,
Aux jours passés, alors que la foi brillait pure,
Aimé des bataillons que bénissait ta main,
De l'armée aux combats tu suivais le chemin.
Partout l'homme du Christ se mêle aux vieilles guerres :
Ce n'étaient pourtant pas des combattants vulgaires,
Ces Bayard, ces Clisson ; — ni vous, parmi nos rois,
O neuvième Louis, mort en baisant la croix !
Mais dans ce siècle ingrat, qui volontiers s'en raille,
Plus de consolateur sur nos champs de bataille :
Nos fils vont à la mort, conduits comme un troupeau ;
Hélas ! où Dieu n'est plus, qu'est-ce que le drapeau ?

Et lorsque le poëte peut s'arrêter un moment pour peindre cette nature qui retrouve parfois toutes ses beautés comme cadre à toutes ces souffrances, quelle sûreté de main, quelle finesse de ton dans le contraste de cette magnificence avec ce fond sombre et désolé :

Ils eurent de ces nuits rayonnantes et pures,
Dont le charme ajoutait l'ironie aux tortures.
Les astres d'or là-haut roulaient paisiblement,
Ces étoiles d'Afrique au vif scintillement
Qui semblent inviter les sereines pensées
A plonger dans l'azur, languissamment bercées.
Plein de molles senteurs, le vent soufflait des bois :
Les cascades au loin chantaient à pleine voix.
Des cris d'oiseaux, des sons voilés, des harmonies,
S'exhalaient de partout, comme un chœur de génies.
Les palmiers des jardins, réveillés par moments,
Imitaient de la mer les sourds bruissements;
Et, là-bas, au Chéliff transparent et bleuâtre
Les constellations trempaient leurs pieds d'albâtre.
C'était la nuit d'été si bien fondue au jour
Que chaque âme y respire une haleine d'amour,
Que la matière même à son parfum s'enivre,
Que toute voix enfin chante : « Il fait bon de vivre ! »
— Ah ! disait un malade achevant de mourir,
Ah ! sous un ciel si beau qu'on peut encor souffrir !

Enfin, quand d'Illens et les siens ont épuisé tout ce que le corps et l'âme peuvent souffrir : quand de ces douze cents soldats il ne reste plus que cent hommes, que dis-je ? cent spectres, hâves, livides, mutilés et nus, un rayon d'espoir apparaît à l'horizon : des troupes fraîches viennent au secours de ces débris humains. A leur tête est Changarnier...

Changarnier se présente; un de ceux dont le nom
Résonne, au ciel d'Afrique, à l'égal du canon.
On dit que, l'autre soir, prophétesse inconnue,
Une femme, au désert, sous sa tente venue,
Lui parlait d'avenir sombre, illustre, inconstant....

Ainsi l'honneur de nos armes n'a pas fléchi : notre drapeau n'a pas cessé de flotter sur ces murailles croulantes.

Les Arabes épouvantés lèvent le siége, et cette garnison de squelettes n'a pas failli à l'ordre du maréchal Vallée ; elle a gardé Milianah ; elle est sortie victorieuse de ces calamités effroyables dont une seule eût suffi pour abattre les plus mâles courages. Aussi le poëte a-t-il raison de s'écrier en finissant :

Ah ! tant que tes soldats, légion magnanime,
Auront cette vertu dont ton sang les anime,
France ! — tant que la main des fléaux désastreux
En tombant sur leurs fronts se brisera contre eux ;
Tant que, deux contre vingt, quatre contre soixante,
Ils braveront le nombre et la masse impuissante ;
Tant que, pâles, fiévreux, vêtus de leurs linceuls,
Au-devant des canons ils s'avanceront seuls ;
Que la soif au désert, la famine, la flamme,
Consumeront leurs corps sans amoindrir leur âme,
Et qu'ils vivront enfin, six mois, dans un enfer,
Sans trahir par un mot l'angoisse de la chair,
O France ! tu seras ce que tu fus sans cesse,
La race devant qui chaque peuple s'abaisse !
Ceux qui de ton déclin disent les temps venus,
Prophètes envieux que chaque âge a connus,
Te verront toujours belle et toujours triomphante ;
Et, reine qui sourit aux héros qu'elle enfante,
Aïeule séculaire et pourtant jeune encor,
Tu tiendras l'univers sous ta sandale d'or !

Et nous, passant de Milianah à nos luttes pacifiques et de la gloire des armes à celle des lettres, nous dirons, à l'exemple du poëte : Tant que d'aussi grandes actions inspireront d'aussi beaux vers ; tant qu'un talent pur, élevé, simple, énergique, retracera avec une émotion pareille et dans un pareil langage des souvenirs chers au pays ; tant que les nobles accents de sa muse feront battre les cœurs généreux, que les lecteurs lui viendront en foule et que le

succès de ses poëmes protestera contre l'égoïsme, l'indifférence et la dépravation du goût, la bohême littéraire peut continuer ses prouesses : notre littérature et notre poésie ne périront pas.

VII

MM. EDMOND ABOUT ET GUSTAVE FLAUBERT

LE ROMAN BOURGEOIS ET LE ROMAN DÉMOCRATE.

I

Tout critique qui vieillit et qui, par conviction ou par humeur, se sent porté à juger sévèrement les nouveaux venus en littérature, doit s'interroger avec scrupule et se demander s'il n'apporte pas dans ce pessimisme cette disposition chagrine qui existait déjà du temps d'Horace; s'il n'obéit pas à cette condition naturelle de la faiblesse humaine, qui veut qu'après avoir compris et goûté vivement certaines formes, certains procédés de l'art, on devienne insensible à des formes nouvelles, à des procédés différents. Il y a vingt ou trente ans, de *Cinq-Mars* à *Colomba*, le roman français, toutes réserves faites sur sa moralité et ses tendances, était dans une période de splendeur: aujourd'hui, je le vois descendre à *Germaine*, tomber à *Madame Bovary*, et la décadence me semble manifeste. Est-ce moi qui me trompe? Dois-je m'en prendre à un changement d'optique, répéter, avec le chat de la fable, *que les ans en sont la cause*, me souvenir que, dans la jeunesse, on est le complice des romans qu'on lit et que,

plus tard, on en est le censeur et le juge? Je me suis questionné comme un coupable; j'ai eu le très-pénible courage de relire les pièces du procès, et, en conscience, je n'ai pas pu me donner tort.

Et pourtant il y a eu succès, c'est positif; M. About a réussi, M. Gustave Flaubert vient de réussir; les maîtres de la critique ont coopéré à son triomphe ou s'en sont émus : or le succès peut être usurpé, excessif, surfait, éphémère; il n'est jamais sans cause. Pour que le roman arrive de la *Princesse de Clèves*, ou, sans remonter si haut, d'*Eugène de Rothelin* à *Germaine* et surtout à *Madame Bovary*, il faut, non seulement que le goût se déprave, — ce qui est bientôt dit et difficile à prouver, — mais qu'il se soit accompli dans la société même des révolutions telles, que, pour peindre exactement ce qu'il avait sous les yeux ou pour plaire à ceux qui devaient le lire, le roman ait eu, lui aussi, à se déclasser, à passer d'un extrême à l'autre dans l'échelle sociale : il faut que les anciennes et impérissables influences de la société sur la littérature se soient tellement dénaturées, que, pour être de son temps, pour rencontrer encore des sympathies et des suffrages, le roman ait été forcé de se façonner à ce qui règne aujourd'hui, à ce qui vaincra peut-être demain; de se faire, en deux mots, bourgeois et démocrate. Mais, de grâce, qu'on ne se méprenne pas sur le sens que je donne à ces mots, qui ont toujours l'air d'amener avec eux quelque grosse et irritante polémique : pour moi, bourgeoisie et démocratie ne sont pas ici des catégories sociales ni des partis politiques, mais des influences, l'action irrésistible de deux forces qui, ayant grandi dans le monde, ayant marqué de leur empreinte les institutions et les mœurs, s'étant propagées à travers tous les détails de la vie publique, matérielle, extérieure, privée, doivent aussi s'infiltrer

dans la vie intellectuelle, imprimer leur cachet sur la littérature, avoir un art, une poésie, un roman à elles : art, poésie, roman, qui essayeront de donner le change, qui chercheront leur raison d'être dans des théories littéraires, qui s'appelleront, si vous voulez, réalisme, mais qui, au fond, ne seront que l'expression de ces deux puissances règnantes. C'est à ce point de vue que je crois pouvoir dire : M. About, c'est la bourgeoisie, M. Gustave Flaubert, c'est la démocratie dans le roman.

La réputation de M. Edmond About ne date guère de plus de quatre ans, et elle a marché fort vite. Il y a eu dans son avénement rapide un peu de ces allures tapageuses qui paraissent plaire aux hommes de sa génération, et qu'on a aussi remarquées, avec des nuances plus sérieuses, chez MM. Lanfrey, Ernest Renan et Taine. Ces messieurs semblent croire, et le résultat les justifie, qu'on gagne double en cassant les vitres : on entre et on fait du bruit. Quoi qu'il en soit, même en mettant en ligne de compte l'habileté et le savoir-faire, on s'explique difficilement cette subite trouée de M. Edmond About, surtout quand on songe que, dans notre temps d'encombrement et de nivellement général, le théâtre seul peut rendre un nom célèbre en quelques jours, et que ce n'est pas précisément par le théâtre que M. About est arrivé. La *Grèce contemporaine*, le premier, et, au dire d'excellents juges, le meilleur de ses ouvrages, est une amusante satire, assez vraie, assure-t-on, pour que les malices portent coup. En écrivant ce livre, l'ancien élève de l'école d'Athènes, l'helléniste lauréat, nourri du miel classique de l'Hymette, fit sa première avance à ces instincts bourgeois qui devaient se reconnaître et s'aimer en lui. La bourgeoisie française, encore peu au fait en 1825 des conditions de son règne, avait bien pu, exaltée et fanatisée par ses journalistes, se

passionner pour la Grèce, porter son argent aux souscriptions et se moquer du ministre qui appelait Athènes une localité. Mais, dans un pays variable comme le nôtre, les enthousiasmes qui se désistent amènent une réaction contraire, surtout quand le culte des intérêts remplace celui des idées. Pour l'esprit positif de notre époque, ç'a été une vraie friandise que de voir un jeune homme, arrivant de cet antique berceau de poésie et de liberté, bafouer ces illusions d'un autre âge et dresser en chiffres moqueurs le bilan de la faillite hellénique. Nous ne ferons pas ressortir tout ce que pouvait suggérer de réflexions tristes ce début de M. About. Nous avons voulu seulement montrer comment, dès son premier pas, le jeune écrivain flattait ces tendances de désabusement et de terre-à-terre que l'esprit bourgeois, rendu à lui-même, adopte si volontiers comme siennes. Nous n'avons rien à dire de *Tolla*, qui ne prouve rien, que nous sachions, en faveur des facultés d'imagination de M. About et de son goût pour l'idéal. Ses trois derniers ouvrages nous aideront mieux à compléter nos preuves.

Les *Mariages de Paris* ont joui d'une certaine vogue : il est bien rare de monter en waggon sans trouver ce volume entre les mains d'un compagnon de voyage : et, à ce propos, qu'on me permette une remarque qui semblera peut-être puérile ou paradoxale, mais dont je n'ai pu me défendre : je me suis dit souvent que, si les chemins de fer n'existaient pas, M. About n'aurait pas été inventé. Ce genre de récit et de littérature s'approprie admirablement à ce genre de locomotion étourdissante, où tout sentiment trop vif, toute attention trop soutenue, donneraient la migraine, où un talent de taille moyenne, servant et découpant des lectures de petite dimension pour le plaisir de

consommateurs pressés, occupe agréablement l'esprit au milieu du bruit de la machine, des cris des employés, du tumulte des stations et de l'obscurité des tunnels. Décidément M. About devait être, et il a été en effet l'auteur favori des chemins de fer. Il ne serait pas facile de s'expliquer autrement le succès des *Mariages de Paris*. Quelques-unes des Nouvelles qui composent ce volume, les *Jumeaux de l'hôtel Corneille*, entre autres, et la *Mère de la Marquise*, sont pourtant d'intéressantes ou piquantes esquisses ; mais voyez comme dans tous ces récits, bons ou mauvais, l'élément bourgeois domine ! Autrefois le roman se suffisait à lui-même : l'analyse des sentiments, l'étude des caractères, le jeu des passions se développant à travers les événements de la vie, la curiosité excitée ou suspendue par d'habiles péripéties, la peinture du monde extérieur employée avec mesure et laissant aux personnages leur valeur relative, tel était son domaine, multiple et varié à l'infini, comme l'âme, comme le cœur, comme l'imagination de l'homme. Le lecteur de romans, — et c'était là le charme et le danger de ces lectures, — entrait dans un monde où la réalité complaisante n'apparaissait que tout juste pour faire valoir la fiction, où, du moins, si l'auteur y penchait trop, elle s'assouplissait et se transformait au gré de l'idéal et de l'art. Avec M. Edmond About, le roman se sécularise ; il devient l'humble serviteur d'une foule de détails matériels et techniques, qu'il eût jadis repoussés comme indignes ou incompatibles. C'est tantôt le *séparateur Bourgade*, pour dégager l'or de la poussière des mines et du sable des rivières ; tantôt le fourneau économique pour réduire à 200 francs le prix de la tonne de rails ; tantôt la plus-value des terrains aux Champs-Élysées ; ou bien ce sont des pages entières renfermant la nomenclature de fabricants, de tapissiers, d'ébénistes, de

carrossiers, de bijoutiers : partout un je ne sais quoi qui sent le chiffre, la boutique, le livre en partie double, la géométrie ou le dessin linéaire. Cette fois le roman, au lieu d'appeler à lui son public, s'en rapproche, lui parle sa langue, caresse ses goûts, flatte son amour-propre en lui montrant le romanesque, non plus comme un sentiment ou un rêve, non plus comme une puissance à part, difficile à concilier avec les vulgarités ou les industries de la vie bourgeoise, mais comme une sorte de régal à petites doses qu'on peut se donner, sans tirer à conséquence, entre une addition et une facture, — l'accessoire peu gênant d'existences utilement occupées à acheter, à vendre et à s'enrichir. Si nous passons du *matériel* de ces récits au sens des événements et des caractères, nous reconnaîtrons la même méthode. Dans la querelle toujours persistante entre l'artiste et le bourgeois, M. Edmond About se garde bien de prendre parti : il fait mieux, il fond dans un même type ces deux types contraires, habitués à échanger les anathèmes et les invectives. Ses artistes, Tourneur, par exemple, dans *Terrains à vendre*, sont des bourgeois véritables, ne gardant plus rien qui puisse effaroucher les plus ombrageux *Philistins*, et traitant la peinture ou la statuaire exactement comme ils traiteraient le commerce des vins, la fabrique de porcelaine ou le point d'Alençon. Ce sont des hommes rangés, rasés, polis, proprets, paisibles comme des bonnetiers retirés, pratiquant l'arithmétique, visant à épouser des héritières, mais dont je me soucierais peu d'acheter les tableaux ou les statues. Comme on sent que le roman où se meuvent de semblables héros est bien d'accord avec une époque où l'imagination se met au service de l'industrie, où la littérature et la presse tendent à s'absorber dans la finance, où des banquiers achètent et dirigent les organes, autre-

fois si actifs et si influents, de l'opinion, de la vie intellectuelle et politique! Mais c'est surtout lorsqu'il touche à la noblesse que M. Edmond About mérite et justifie les prédilections bourgeoises : non pas qu'il insulte les distinctions ou les priviléges de la naissance, qu'il jette l'outrage aux grands noms, qu'il représente systématiquement les gentilshommes comme des scélérats ou des imbéciles, les grandes dames comme des courtisanes effrontées! Il est bien trop habile! Il sait que sa clientète n'aime pas ces éclats qui, après tout, font tort au commerce, et qu'avoir l'air de trop bien répondre à des passions haineuses et jalouses, c'est laisser croire qu'il reste encore de quoi les tenir en éveil. Dans ses récits, les noms et les titres nobiliaires sont des joujoux que l'on ramasse et dont on s'amuse, comme on porte à sa boutonnière un œillet en guise de ruban rouge. Léonce Debay, un des jumeaux de l'*Hôtel Corneille*, s'avise tout à coup d'écrire sur ses cartes de visites Léonce de Bay, avec une couronne de marquis : cela le pose, le met en passe de faire un bon mariage, et personne n'y trouve à redire. Daniel Fert, le héros du *Buste*, prend au dénoûment le nom et le titre de Fert de Guéblan, afin de faciliter un arrangement de famille. Sous ce rapport, la *Mère de la Marquise* est le chef-d'œuvre du genre. Les gentilshommes spirituels, s'il y en a encore, peuvent lire cette spirituelle histoire avec un sourire approbateur, et pourtant elle ne leur laisse absolument rien. En nous montrant pour la centième fois une alliance entre un marquis ruiné et une jeune fille riche et bourgeoise, M. About, fidèle à sa méthode, ne nous a pas donné son marquis pour un dissipateur, un libertin, prêt à manger la dot de sa femme et à payer avec l'argent de sa bellemère les fredaines de sa jeunesse. Il en a fait un ingénieur qui invente des machines, qui a tous les goûts d'un for-

geron, et qui dessine des plans ou écrit des devis sur les vieux morceaux de ses parchemins. Il est bien entendu que c'est là le personnage intéressant, le seul noble qui soit raisonnable, malgré ses manies. Les autres sont de pauvres diables, qui grignotent tant bien que mal de misérables restes d'opulence avec le sans-façon de bohèmes titrés, et qui sont bien heureux qu'il y ait de temps à autre une roturière vaniteuse et arriérée comme madame Benoît, qui, dans l'espoir de se faire recevoir dans le faubourg Saint-Germain, paye les comptes de leurs fournisseurs ou les invitent à dîner. La vieille comtesse de Malésy n'est pas une de ces douairières de madame Sand ou de M. Eugène Süe, qui se font lire Crébillon fils par leurs suivantes et toisent d'un regard connaisseur les amants de leurs petites-filles ; non, tout se rapetisse, tout se fait bénin et se délaye à l'eau de mauve dans le système de M. About : la comtesse de Malésy n'est plus qu'une vieille gourmande et dépensière, qui trouve commode d'échanger avec madame Benoît une invitation de bal contre des factures acquittées. Là, comme pour les artistes et les bourgeois, le vieil antagonisme cesse, parce qu'il n'y a plus rien à se disputer. Les bourgeois se font gentilshommes, les gentilshommes se font bourgeois : on trinque ensemble, le combat finit faute de combattants, et tout s'égalise dans le niveau commun. Le faubourg Saint-Germain d'Arlange, — le pays où madame Benoît possède ses forges, — rappelle, avec le même procédé de réduction-Colas, le *Cabinet des Antiques*, et la *société* d'Angoulême, des *Illusions perdues*, de M. de Balzac ; comme le baron de Subersac rappelle le chevalier de Valois, de la *Vieille Fille ;* comme une lithographie rappelle une eau-forte. En général, M. About imite M. de Balzac ; mais, en homme avisé, il le corrige, il l'émonde, il le met au point de vue

des voyageurs de première et de seconde classe : car enfin tout le monde voyage, et il faut bien que tout le monde puisse et veuille acheter ses livres ! Il n'a garde d'oublier que Balzac, en somme, n'a jamais plu à l'esprit bourgeois ; qu'il l'a toujours terrifié de ses énormités, et que, pour le faire accepter dans ces derniers temps, il a fallu les apothéoses du journal et les séductions du bon marché. Cette manière de prendre adroitement la mesure d'un géant bossu, et, en effaçant telle saillie, en émoussant telle aspérité, en redressant tel contour, en diminuant le tout de tant de centimètres, d'en faire un joli homme de cinq pieds, bien pris dans sa petite taille, correctement habillé, et donnant les modes de Paris aux lignes de Strasbourg et de Bordeaux, voilà toute la poétique de M. About, et il s'en est bien trouvé.

Je pourrais noter d'autres points caractéristiques ; c'est chose notoire, en librairie, que ce mot magique de *Paris*, figurant d'une façon quelconque dans le titre d'un ouvrage, triple les chances de succès, c'est-à-dire de débit. Il faut connaître ce détail pour comprendre que M. About ait vu ou cru voir Paris dans les mariages qu'il raconte. Sans doute, la lutte du génie parisien, des nécessités, des secrets, des intrigues, des fausses élégances et des misères cachées de la vie parisienne contre le bonheur ou l'honneur du mariage, contre tout ce que les cœurs tendres et purs voudraient apporter ou maintenir dans cette union douce et sacrée, cette lutte pourrait fournir de beaux romans, de pathétiques peintures ; mais, de bonne foi ! en quoi un marquis ingénieur épousant la fille d'une maîtresse de forges, un comique du Palais-Royal épousant une actrice, un peintre entrant dans la famille d'un propriétaire de terrains, un jeune fou devenant le gendre du médecin d'une maison de santé, nous représentent-ils les

mariages de Paris, l'influence de Paris sur le mariage, la combinaison des mœurs parisiennes avec les joies ou les douleurs matrimoniales? Ceci n'est qu'une bagatelle : il est curieux d'observer comment sur des points plus délicats M. About combine tout d'après sa tactique habile et prudente. Ainsi on devine aisément que M. About est voltairien ; on peut supposer aussi que sa morale n'est pas des plus rigoristes ; mais qu'il est loin de ressembler à ces malavisés qui prêchent des doctrines subversives, sapent ou raillent le mariage, rompent en visière à la religion de la *majorité des Français*, et troublent, après un bon dîner, la digestion et la conscience de gens riches et heureux ! M. About a compris encore, — car, s'il a, selon nous, peu de talent, il a infiniment d'esprit, — que l'impiété et l'immoralité n'étaient pas du tout, quoi qu'on en ait dit, le moyen de réussir auprès du plus grand nombre ; que le bourgeois les tolérait, quoiqu'en rechignant, dans les lectures très-amusantes ou très-émouvantes, mais qu'en somme il valait bien mieux lui accommoder une honnête morale et une religion facile, en harmonie avec l'existence régulière et bien ordonnée de pères et de mères de famille, achetant à la gare de quoi s'amuser sans scandale. « Tu sais, dit Cécile Jordy à Lucile Benoît, que je n'étais pas trop dévote autrefois ; maintenant, quand je pense que nos enfants sont dans la main de Dieu, je deviens *superstitieuse*... Écoute un peu le paragraphe que j'ai ajouté à mes prières : « Vierge sainte, si mon cœur vous semble assez pur, bénissez mon amour, et obtenez que j'aie le bonheur d'avoir un fils pour lui enseigner la crainte de Dieu, le culte du bien et du beau, et tous les devoirs de l'homme et du chrétien. » C'est très-édifiant : on parierait que cette Céline, qui est « une petite blonde potelée et rondelette, » possède un oratoire *moyen âge*

avec un prie-Dieu *gothique*, surmonté d'une *Sainte-Famille* de M. Signol ou de M. Dubuffe. Ailleurs l'amour légitime reçoit l'hommage suivant : « Je ne nie pas l'enivrement des passions coupables que le remords assaisonne et que le péril ennoblit ; mais ce qu'il y a de plus beau en ce monde, c'est un amour légitime qui s'avance paisiblement sur une route fleurie, avec l'honneur à sa droite et la sécurité à sa gauche. » — On ne saurait mieux dire. Nous voilà à mille lieues des perversités et des licences anticonjugales et antisociales de notre grande école romanesque. Regardez de près pourtant : cette orthodoxie religieuse et morale vous paraîtra de médiocre aloi ; elle n'existe qu'à la condition de se combiner avec les aises de la vie, de faire partie d'un bien-être matériel qui dorlote à la fois l'âme et le corps, d'assurer à cette épouse vertueuse un mari amoureux et aimable, à cette femme chrétienne assez de félicité bien acquise pour avoir envie de prier et de remercier le Dieu des gens heureux, quelque peu semblable au Dieu des bonnes gens. Cette vertu, cette religion, ont besoin d'un milieu où il y ait beaucoup de fleurs, « un magnifique fouillis de broderies et de dentelles où reposent deux larges oreillers, » des parties de campagne où les deux couples légitimement unis mangent des perdreaux, boivent du vin de Champagne, et où les deux jeunes épouses manifestent, en tout bien tout honneur, un appétit de femmes grosses. Cela n'a rien de commun, bien entendu, avec le spiritualisme chrétien, avec les douloureux combats de la passion et du devoir, avec les joies austères de l'immolation et du sacrifice, et la révélation du néant humain planant sans cesse au-dessus des rapides félicités de l'homme. C'est de la science du bonhomme Richard appliquée au romatnesque. Le lecteur bourgeois, mis, lui aussi, en appéti

par ces perdreaux et ces oreillers, se frotte les mains en songeant que le roman n'est, après tout, ni si difficile à atteindre, ni si dangereux à essayer, qu'il ne s'agit que de savoir l'assouplir aux exigences de la vie réglée et lucrative ; que les romanciers ne sont plus des prédicateurs de passions coupables et de ruineuses folies, mais des hommes pénétrés de l'esprit du temps, dignes de marcher de pair avec les industriels, d'obtenir comme eux des médailles aux expositions, de prendre parti auprès des imaginations vives pour le positif contre le chimérique, et même de procurer aux bonnes âmes quelques minutes d'édification sans ennui. Peut-on demander davantage, et l'auteur qui réunit tous ces agréments dans un volume portatif et de facile lecture, ne mérite-t-il pas de passer dans toutes les mains, d'être de tous les trains directs, concurremment avec les *Guides* et les *Itinéraires?*

J'ai insisté sur les *Mariages de Paris,* d'abord parce qu'ils nous livrent à peu près tous les procédés de M. About, ensuite parce qu'il n'a encore rien fait de supérieur à cet amusant récit, la *Mère de la Marquise.* Le *Roi des Montagnes* et *Germaine* ne nous apprennent rien de nouveau sur ce talent sitôt parvenu. Après nous avoir donné la *Grèce contemporaine,* M. About a voulu écrire la légende de ce malheureux pays dont l'hospitalité n'avait pas désarmé sa verve satirique, et raconter une histoire de voleurs comme pièce à l'appui de ses remarques sur les ministres, le budget et le gouvernement helléniques. Peut-être, ayant eu du succès sous une première forme, aurait-il mieux fait de s'abstenir de cette récidive ; mais nous ne discutons pas ici la question de bon goût et de convenance. Accepté pour ce qu'il est et pour ce qu'il vaut, ce *Roi des Montagnes* est une *charge* assez spirituelle, dont le principal défaut est d'avoir trois cents

pages et de faire songer aux inconvénients des plaisanteries trop prolongées. L'on a remarqué déjà que, dans les ouvrages de M. About, la fin ne vaut jamais le commencement, et l'on en a conclu, non sans raison, que le souffle lui manquait. Cette infirmité n'est nulle part plus visible que dans le *Roi des Montagnes*. Tant que l'aventure du botaniste Hermann et de ses compagnes, les deux Anglaises, tombées au pouvoir d'Hadgi-Stravos, ne nous est présentée que par le côté comique, elle amuse, et, si scandalisé que l'on puisse être de voir les beaux noms d'Athènes et de Périclès, de l'Hymette et du Pentélique, compromis dans une affaire de complicité entre bandits et gendarmes, on ne peut s'empêcher de sourire. Mais lorsque le sang coule, lorsque la chose tourne au tragique ou plutôt à la boucherie, on ne veut pas de cette émotion mal préparée, et l'on se révolte contre le narrateur, comme on se révolterait contre un guide qui, sous prétexte de nous faire visiter les curiosités d'un pays, nous mènerait dans un abattoir. Le dénoûment serait sifflé dans le plus mince vaudeville. Cette facétie d'Anglaises ne voulant pas reconnaître leur sauveur, parce qu'il ne leur a pas été présenté, traîne dans tous les *ana*. En tout, comme cet esprit-là est inférieur à la *Chasse au chastre* de M. Méry, aux premières *Impressions de voyage* de M. Alexandre Dumas, à la *Frédérique* de M. Léon Gozlan, à toutes ces drôleries charmantes, aujourd'hui oubliées ! Cette ingratitude du public envers ses amusements de la veille doit donner à réfléchir à M. About.

Germaine nous paraît être, jusqu'à présent [1], le plus

[1] Depuis, M. About a publié les *Échasses de maître Pierre*, récit qui offre tout le charme, tout l'intérêt romanesque d'un rapport au Conseil général des Landes ou d'un prospectus de société de dessèchement

faible de ses ouvrages. L'art du conteur ne saurait déguiser ce qu'il y a de choquant et d'odieux dans le marché par lequel le duc et la duchesse de la Tour d'Embleuse, réduits à la misère, unissent leur fille poitrinaire à un grand d'Espagne, riche à millions, pour qu'il puisse légitimer l'enfant né de sa liaison avec une femme mariée. Il faut laisser la phthisie pulmonaire aux livres de médecine, et l'introduire le moins possible dans les romans. Outre qu'elle donne lieu à des images et à des scènes d'une nature peu réjouissante, elle a le tort de constituer pour le romancier une difficulté à la fois insoluble et illusoire. Lorsqu'un auteur me fait assister aux phases diverses d'une passion, aux variations d'un caractère, amenant peu à peu des événements imprévus, je puis, pourvu que je me consulte ou que j'observe, apprécier son habileté à rendre vraisemblables ces péripéties intérieures. Mais une maladie de poitrine ! Le conteur peut la guérir comme il lui plaît, sans que l'analyse psychologique ait rien à y voir. Les médecins seuls pourraient réclamer, et ils n'ont aucun intérêt à prouver qu'il y a des maladies incurables. Je ne puis donc accepter Germaine : son père, le duc de la Tour d'Embleuse, est ignoble ; sa rivale, madame Chermidy, n'a pas même les mérites et les agréments de son rôle. M. About n'a pas su lui donner cette beauté sensuelle qu'appelait la loi des contrastes, et qui défraye, dans le roman moderne, la peinture des femmes de cette espèce : « Madame Chermidy était *emmaillottée* dans une douillette de satin blanc... son pied était le pied court des Andalouses, arrondi en fer à repasser... tout son petit corps était court et rondelet, comme ses pieds et ses mains ; la taille un peu épaisse, les bras un peu charnus, les fossettes un peu profondes ; trop d'embonboint, si vous voulez, mais l'embonpoint mignon d'une caille, » etc...

Il n'y a rien là de bien attrayant. Quelle différence entre madame Chermidy et ces superbes héroïnes qui emportaient les Sténios et les Bénédicts dans leurs tourbillons de flamme! L'amour, la passion, dans les romans de M. About, sont figurés par une petite femme fraîche, grosse et courte, qui ferait merveilles, le dimanche, dans une *bastide* de Marseille, au milieu d'une société de marchands de savon et de blé. Il nous donne madame Chermidy comme capable de ruiner des nababs et des grands d'Espagne : il la calomnie; tout au plus a-t-elle aidé un spéculateur de la Cannebière à manger les bénéfices réalisés sur les derniers arrivages. Aussi, quand madame Chermidy passe de son état de caille grasse à des velléités de scélératesse et de mélodrame, elle produit exactement le même effet que le Roi des Montagnes, lorsque arrive le carnage. Les assassinats, chez M. About, ont toujours l'air d'être commis avec de petits couteaux de poche. On a remarqué combien le duc de la Tour d'Embleuse ressemble au général Hulot, et madame Chermidy à madame Marneffe, des *Parents pauvres :* on peut de nouveau constater, dans ces imitations chétives, le procédé de réduction dont nous parlions tout à l'heure, l'art de nous faire regarder, par l'autre bout de la lorgnette, les vices et les perversités grandioses du roman d'il y a quinze ans. J'ai perdu le droit de glorifier M. Balzac; mais, en vérité, quand je mesure la taille de ses héritiers, j'éprouve comme un sentiment de doute et de remords; je me dis du moins que ce n'est pas ainsi que la littérature romanesque fera une noble et salutaire pénitence de ses splendides excès. Se ranger n'est pas se convertir; j'aime et j'admire le grand coupable qui met dans son repentir autant de grandeur qu'il en a mis dans ses fautes; mais le libertin corrigé par le calcul et dé-

cidé à faire des économies m'inspire peu de sympathie.

C'est pourtant là le secret des succès de M. About : il est venu à son moment, en un moment où l'esprit bourgeois s'était fatigué, dans le monde fictif, des poétiques chimères et des dangereuses aventures où l'avaient entraîné des imaginations puissantes, comme il se dégoûtait, dans le monde réel, de ces libertés, de ces institutions, de ces idées qui élevaient et excitaient autrefois les intelligences. Ce sentiment de conservation pratique, agissant dans les deux sphères, repoussant d'ici les ardeurs et les rêves qui troublent le bien-être de la vie privée, chassant de là les aspirations et les luttes qui agitent la vie publique, a dû amener dans cette moyenne bourgeoise un état de calme extérieur, de contentement matériel, qui ne va pas chercher bien haut ses raisons et ses causes, qui ne rattache pas à des origines bien profondes les angoisses et les périls passés, mais où les intérêts positifs, maîtres de la situation, distribuent à leur gré les rôles : tant pour les affaires, tant pour les plaisirs; ceci pour les sciences, cela pour les lettres, et ce petit coin pour l'imagination, pourvu qu'elle soit bien sage et amuse sans déranger. Ce petit coin, c'est le royaume de M. Edmond About : il l'occupe très-spirituellement et très-décemment; mais le jour où la place s'agrandirait, il n'aurait plus, je le crains, de quoi la remplir.

II

Artiste supérieur à M. About, M. Gustave Flaubert, l'auteur de *Madame Bovary*, suggère des réflexions d'un autre genre.

On connaît les antécédents de ce roman : déférée devant un tribunal comme coupable d'outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs, défendue par l'*illustre* M. Sénart, à qui son plaidoyer a valu les honneurs de la dédicace, acquittée par les juges, d'après des considérants très-détaillés, *Madame Bovary* s'est présentée au public dans les conditions les plus favorables. Unissant, à son profit, les immunités d'une innocence officielle à l'appât d'un scandale entrevu, elle ressemble à ce dépositaire dont il est question dans *Gil-Blas* et dont on ne pouvait mettre la vertu en doute, puisqu'il avait eu, pour dépôts à lui confiés, trois ou quatre procès qu'il avait gagnés avec dépens. Rien ne lui a manqué, pas même l'apostille d'un académicien, qui, depuis longtemps, ne s'occupe plus que des morts, mais qui, dans les occasions importantes, sort de sa nécropole afin de constater les grandes naissances littéraires, et, pour les rendre plus authentiques, les enregistre dans le *Moniteur*.

Qu'est-ce donc que ce roman que les connaisseurs saluent, que la littérature adopte, à qui tout, au dehors et au dedans, assure une attraction irrésistible sur le gros des lecteurs ? Nous croyons pouvoir le définir en quelques mots : *Madame Bovary*, c'est l'exaltation maladive des sens et de l'imagination dans la démocratie mécontente.

On pourrait diviser en deux parts, en deux phases, les œuvres que l'esprit démocratique a inspirées au roman moderne. Dans la première, on verrait l'utopie s'élançant librement vers les régions inconnues, teignant de ses couleurs les songes d'artistes et les aspects de la campagne, n'étant pas encore envenimée ni matérialisée par l'épreuve et créant des socialistes chevaleresques, des démocrates enthousiastes, prêts à régénérer le monde pour le seul

plaisir de substituer le bien au mal, le juste à l'inique, la fraternité à l'oppression et l'amour à la haine. C'est la période de madame Sand écrivant *Consuelo*, le *Péché de M. Antoine*, le *Compagnon du tour de France*, le *Meunier d'Angibault*, et finissant par dédier la *Petite Fadette* à M. Barbès. Dans la seconde, l'épreuve a eu lieu, et elle n'a pas été bonne : il y a eu commencement de victoire et déroute finale : les esprits se sont irrités, les questions se sont aigries et simplifiées tout ensemble : les utopies, crevées par l'expérience, se sont aplaties et réduites à néant : le côté théoriqne a disparu, mais l'appétit sensuel est resté; il est resté avec cette surexcitation fébrile qu'y ajoutent des espérances un moment réalisées et de nouveau déçues, des convoitises ajournées et mâchant à vide après un moment de triomphe. Maintenant, dans ce vieux monde où la démocratie a pris pied sans le façonner encore à sa guise, où son ambition à demi satisfaite tient ses désirs en éveil, où l'importance de son rôle lui rend plus poignante l'âpreté de ses misères, placez une femme, une fille de fermier, touchant du front à la bourgeoisie, du pied au petit peuple, née sur ces confins de la pauvreté et de la richesse qui ne sont ni l'une ni l'autre, vulgaire avec de faux instincts d'élégance, disposée par une éducation incomplète à toutes les fâcheuses influences d'un idéal bâtard, d'un roman frelaté et d'un mysticisme de bas étage, mariée à un homme besogneux et borné qui lui donne les semblants du bien-être sans lui en assurer les douceurs; ayant, de temps à autre et comme par éclairs, les révélations rapides de ce luxe, de cet éclat, de ces plaisirs qu'elle rêve ; grisée de lectures, d'oisiveté, de toutes ces poésies de convention dont se repaissent les imaginations banales ; voulant briller, voulant connaître, voulant jouir, se servant à elle-même la contre-

façon de ses chimères, se débattant dans le contraste de la petitesse de ses joies avec l'immensité de ses songes, et y persistant jusqu'au désespoir, jusqu'à la ruine, jusqu'au crime, jusqu'au suicide : vous aurez *Madame Bovary*.

L'auteur a si bien réussi, — et on l'en a loué comme d'un signe de force, — à rendre son œuvre impersonnelle, qu'on ne sait pas, après l'avoir lu, de quel côté il penche. Il est aussi dur pour le voltairien de pharmacie que pour le curé de village ; il n'a pas plus d'entrailles pour le paysan que pour le hobereau, pour le petit boutiquier que pour le grand seigneur. Prêtre et médecin, citadin et villageois, riche châtelain et pauvre valet d'écurie, femme romanesque et entraînée, apothicaire aux allures de Joseph Prudhomme, tout ce monde vit et s'agite dans une atmosphère étouffée où la lumière d'en haut est absente, où la foi, la pitié, l'attendrissement de l'âme humaine en face des douleurs de l'homme, n'apparaissent jamais. Cette indifférence implacable, cette égalité de la créature devant le mal est un des caractères distinctifs de l'esprit démocratique dans l'art. On le retrouve dans toute cette école, qui, sous le nom inexact de réalisme, installe le sentiment de l'égalité absolue de toute chose et de tout être, comme inspiration suprême de la poésie, de la peinture et du roman. Il y a trente ans, un écrivain célèbre a défini le romantisme : « Le libéralisme en littérature. » — Nous disons, nous, que le réalisme n'est et ne peut être que la démocratie littéraire, et *Madame Bovary* nous sert de preuve. Nous verrons tout à l'heure jusqu'où l'auteur a été conduit, en fait de forme et de détails, par cette inspiration si passionnément, que dis-je? si froidement égalitaire. Pour le moment, indiquons quelques points plus sérieux.

Nous n'analyserons pas *Madame Bovary* : les magistrats lui ont délivré un certificat de moralité suffisante ; c'est assez pour arrêter, sous notre plume, les récriminations amères ; c'est trop peu pour nous donner le courage de suivre, sur le vif et sur le nu, cette anatomie du vice, qui n'enseigne pas même à guérir la gangrène en nous la montrant. Ce que j'en ai dit pourtant suffit pour se faire une idée du sujet, pour comprendre quel enseignement salubre et fécond aurait pu jaillir de l'histoire de cette existence déclassée ; ce que les vrais intérêts de l'âme et de la vie, les lois immortelles de la destinée humaine, pouvaient ajouter de grandeur et d'utilité morale à ce tableau que M. Gustave Flaubert a fait si aride, si morne et si désolant. Pour cela, que fallait-il ? Admettre une âme d'abord, m'y faire croire, me la laisser voir, là où je n'aperçois qu'un corps, un corps qui souffre, qui tressaille, qui saigne au contact brutal d'ignobles réalités, et auquel une imagination affolée fait pressentir des satisfactions impossibles et des jouissances chimériques. Il fallait ne pas se contenter de déduire, comme par une sorte de méthode scientifique, les résultats, les symptômes extérieurs, matériels, sensuels, de la maladie dont cette malheureuse femme est atteinte, mais remonter aux causes, établir les filiations entre les vices de cette éducation et les infirmités de cet esprit, entre le danger de ces lectures et la fièvre de cette imagination, entre le vide de cette âme et l'égarement de ces sens. C'est là le sujet, et, d'après ce que nous avions primitivement entendu dire, nous pensions que M. Flaubert l'avait compris ainsi, que l'idée d'une grande leçon s'était jointe chez lui à la manie de tout peindre et avait pu faire pardonner, ou du moins *acquitter*, quelques peintures excessives. Mais non, cela n'est pas et ne pouvait pas être. Ce système tout impersonnel

qu'on a salué chez l'auteur de *Madame Bovary* lui interdisait de prendre parti pour ce qui aurait pu protéger et sauver son héroïne contre ce qui la déprave et la perd, comme il lui interdit de se prononcer pour l'abbé Bournisien contre le voltairien Homais. Cet *égalalitarisme* sans bornes s'oppose à toute manifestation, à toute préférence religieuse on morale de la conscience ou du cœur, de même qu'au point de vue simplement littéraire il assigne exactement la même valeur aux objets inanimés, voire aux choses immondes et grossières, qu'à la figure de l'homme et aux sentiments humains. Aussi l'idée d'une leçon, même incomplète, chez les écrivains de cette école, est inadmissible, et M. Sénart, malgré tout son talent, n'aurait pas réussi à me convaincre. D'ailleurs, le côté philosophique et chrétien du sujet eût entraîné M. Gustave Flaubert où il ne voulait pas aller. Il a bien pu indiquer rapidement les lectures de *Madame Bovary*, ces romans où elle entretenait son amour pour le clinquant et le chimérique : mais la place que ces lectures tiennent dans l'ensemble du récit, — il a cinq cents pages, — est tellement microscopique, qu'on a peine à les apercevoir. L'esprit démocratique en littérature, même en reniant les mauvais livres, en dégageant sa cause de celle qu'ils plaident ou qu'ils favorisent, ne peut pas oublier qu'il leur doit beaucoup, qu'il leur doit ce désordre intellectuel et moral qui n'est pas encore le nivellement, mais qui le prépare, et qui égalise dans l'erreur et le mal les imaginations et les âmes, en attendant qu'il les égalise dans la possession et la jouissance. Mécontent des résultats obtenus jusqu'ici, se demandant avec amertume si c'était la peine de tant remuer et de tant corrompre pour qu'il y ait toujours ici-bas la même somme de souffrances, cet esprit a peut-être des moments de rude franchise : il lance par-

fois une satire à cet ensemble d'écrivains et de parleurs qui ont promis à l'humanité ce qu'ils ne pouvaient pas lui donner : mais n'en croyez pas sa mauvaise humeur ! il frappe à côté ; ce ne sera jamais dans ses œuvres qu'on trouvera ces accusations énergiques, ces éloquents anathèmes où les âmes, ramenées par la douleur et l'évidence, proclament les vérités longtemps méconnues. C'est ainsi que M. Flaubert, glissant sur les causes des fautes et des malheurs de son héroïne, s'est appesanti, au contraire, sur les conséquences, et les a étalées de sang-froid dans toute leur crudité : d'où il suit que, tout dans son livre s'adressant aux yeux et aux sens, rien au raisonnement et à la conscience, on ne saurait alléguer en sa faveur qu'il ait raconté et décrit pour avertir et corriger. On a dit aussi, — singulière excuse ! — que l'effet de ses peintures est, en définitive, peu tentant, qu'il inspire le dégoût plutôt que l'attrait des corruptions qu'il retrace. C'est possible, et j'avoue qu'on songe pour la centième fois, en le lisant, à l'esclave ivre de Lacédémone : mais cet esclave ne dégoûtait que les hommes libres, c'est-à-dire les esprits élevés ; il n'eût pas produit la même impression sur les autres esclaves, sur les âmes grossières ou basses. Quand on dit que les tableaux de M. Flaubert ne rendent pas le vice aimable, qu'ils portent avec eux leurs correctifs, on se met trop au point de vue des lecteurs d'autrefois, de ces sociétés *aristocratiques* où le mal, pour séduire, avait besoin de distinction, de charme et d'élégance. On ne songe pas qu'à mesure que le niveau de la littérature s'étend et s'abaisse, le niveau des lecteurs suit la même progression et obeit aux mêmes lois, que le même esprit démocratique et égalitaire qui a dicté le livre en recevra les influences, que ces milliers de lecteurs nouveaux s'inquiéteront peu de savoir si le vice et le plaisir ont des raffine-

ments plus exquis, s'il y a des liqueurs plus fines et plus délicates que ce vin frelaté dont se grise madame Bovary et dont ils se griseront comme elle.

C'est pourquoi, sans vouloir cependant nous brouiller avec la justice, nous refuserons de reconnaître dans *Madame Bovary* le côté moral, qui n'y brille que par son absence, et nous ne pouvons y amnistier le côté plastique ou sensuel, dont les amorces, nulles pour l'élite, sont très-réelles pour la foule. Arrivons vite à la question littéraire, où les magistrats nous laissent libres d'avoir un avis et nous ont même donné l'exemple.

Il y a dans les *Puritains d'Écosse* un passage où Claverhousse, pour guérir Morton de ses velléités presbytériennes, lui cite Froissart et lui fait remarquer avec quel prolixe enthousiasme le chroniqueur français parle des chevaliers, avec quel dédain il passe sous silence les multitudes de *vilains* ou les jette dans la fosse commune. Loin de nous cette idée méprisante pour les *petits*, mille fois plus contraire à l'esprit chrétien qu'à l'esprit démocratique ! Mais nous ne faisons ici que de la littérature, et je songe souvent à cette page de Walter Scott, lorsque j'assiste au progrès du *réalisme* ou de la démocratie dans l'art, et que je me demande avec inquiétude où ces progrès s'arrêteront. Dans le roman, tel qu'on l'entendait autrefois, dans ce roman dont la *Princesse de Clèves* est restée le délicieux modèle, la *personnalité* humaine, représentée par toutes les supériorités de naissance, d'esprit, d'éducation et de cœur, laissait peu de place, dans l'économie du récit, aux personnages secondaires, encore moins aux objets matériels. Ce monde exquis ne regardait les petites gens que par la portière de ses carrosses et la campagne que par les fenêtres de ses palais. De là un grand espace, et admirablement rempli, pour l'analyse des sentiments plus

fins, plus compliqués, plus difficiles à débrouiller dans les âmes d'élite que chez le vulgaire. Rousseau est le premier qui, en haine de la société et de ses hiérarchies, ait littérairement relevé l'importance relative des aspects de la nature. L'école moderne a suivi ses traces, et le genre descriptif y a gagné en vérité, en éclat, en fraîcheur. Mais chez Rousseau et ceux de nos contemporains qui se sont inspirés de sa manière, la campagne, cette confidente des rêves que la société entrave, cette consolatrice des souffrances que la société inflige, est peinte sous ses faces aimables, attrayantes, poétiques. On sent que ceux qui la contemplent et en jouissent sont venus la chercher, qu'ils se rapprochent d'elle par goût plus qu'ils ne lui appartiennent par état; que ce sont des hôtes reconnaissants qui la remercient, en la décrivant, du calme de ses solitudes et de la beauté de ses paysages. Ainsi, dans cette nouvelle phase, l'homme, bien qu'amoindri, les objets extérieurs, bien qu'amplifiés, gardent une sorte de proportion respective. L'école dont *Madame Bovary* nous donne le dernier mot a fait un pas de plus : elle peint la campagne telle quelle, avec ses rugosités, ses laideurs, ses misères, ses petitesses et son fumier : elle la décrit sans amour, sans préférence, uniquement parce que les objets matériels sont là, que l'appareil photographique est dressé, et qu'il faut tout reproduire. Comment en serait-il autrement? Dans ce système, tous les personnages sont égaux, si toutefois les plus laids ne sont pas les meilleurs. Le valet de ferme, le palefrenier, le mendiant, la fille de cuisine, le garçon apothicaire, le fossoyeur, le vagabond, la laveuse de vaisselle, prennent une place énorme; naturellement les choses qui les entourent deviennent aussi importantes qu'eux-mêmes; ils ne pourraient s'en distinguer que par l'âme, et, dans cette littérature, l'âme n'existe pas:

elle gênerait. Quand je peins un personnage vraiment digne d'animer et de dominer un récit, la proportion s'établit d'elle-même entre lui et ce qui l'environne : mais, si je décris à la loupe un conducteur de patache ou un pauvre en haillons, les haillons, la patache, les chevaux, le harnais, étant tout aussi importants, exigent un crayon non moins minutieux. De là une description continue, incessante, intarissable, qui engloutit peu à peu, comme une marée montante, tout ce que le récit offrirait d'intéressant. Le succès préventif et certain de *Madame Bovary* a rendu à M. Gustave Flaubert un mauvais service : il a empêché son éditeur de lui demander le sacrifice de deux cents pages, c'est-à-dire de deux mille descriptions dont son roman eût fort bien pu se passer. Un affreux villageois veut se faire saigner : description de la cuvette, du bras, de la chemise, de la lancette, du jet de sang, etc. M. Homais, le pharmacien bel esprit, achète à Rouen des petits gâteaux pour son épouse : description de ces petits gâteaux amenant la digression suivante : « Madame Homais aimait beaucoup ces petits pains lourds, en forme de turban... dernier échantillon des nourritures gothiques, qui remonte peut-être au siècle des croisades, et dont les robustes Normands s'emplissaient autrefois, croyant voir sur leur table, à la lueur de torches jaunes, entre les brocs d'hypocras et les gigantesques *chaircuiteries*, des têtes de Sarrasins à dévorer. » — Tout cet étalage historique pour des massepains mangés par une femme d'apothicaire ! Voilà où mène le démocratique mépris des proportions sociales et littéraires. Un mendiant tend la main sur une grande route : description. Celle-ci mérite une mention sociale. Jadis, dans les temps barbares où les clartés du *réalisme* n'avaient pas encore lui sur le monde, lorsqu'un romancier racontait un rendez-vous

amoureux, il avait soin d'entourer l'aller et le retour de circonstances agréables, sentimentales, pittoresques, émouvantes. Nous avons changé tout cela. Quand madame Bovary revient de Rouen, où la conduit, tous les jeudis, son amour pour un clerc de notaire, voici ce qu'elle rencontre : « Il y avait *dans* la côte un pauvre diable vagabondant avec son bâton tout au milieu des diligences ; un amas de guenilles lui recouvrait les épaules, et un vieux castor défoncé, s'arrondissant en cuvette, lui cachait la figure ; mais, quand il le retirait, il découvrait, à la place des paupières, deux orbites béants tout ensanglantés. La chair s'effiloquait par lambeaux rouges, et il en coulait des liquides qui se figeaient en gales vertes jusqu'au nez, dont les narines noires reniflaient convulsivement. Pour vous parler, il se renversait la tête avec un rire idiot; alors ses prunelles bleuâtres, roulant d'un mouvement continu, allaient-se *cogner*, vers les tempes, sur le bord de la plaie vive. » O Corinne ! ô Amélie ! Indiana et Valentine ! Lélia et Geneviève! Poétiques créations de la rêverie moderne ! Aspirations parfois insensées, souvent coupables, toujours dangereuses, vers un idéal qui n'est pas de ce monde, et qu'il faut demander au ciel ou désespérer d'atteindre ! Vous aviez, je le sais, mérité un châtiment; jadis les belles pécheresses, pour expier leurs fautes, se condamnaient au cloître et au cilice; mais les *lambeaux rouges des chairs effiloquées !* les *liquides figés en gales vertes !* les *narines noires reniflant convulsivement !* Non, vos plus rigides censeurs n'avaient ni désiré ni prévu une punition pareille : il a fallu, pour vous l'infliger, la démocratie dans le roman : voilez-vous, belles *aristocrates,* et cédez la place à madame Bovary.

Que serait-ce si nous parlions des scènes hideuses du dénoûment, de cette veillée funèbre auprès du cadavre

d'Emma où le curé et le pharmacien, après s'être querellés sur la religion, finissent par boire et ripailler ensemble? Et cette ignorance incroyable, cette ignorance *démocratique*, qui confond le délicieux ouvrage de saint François de Sales, l'*Introduction à la vie dévote*, avec je ne sais quels petits livres de sacristains, qui fait déjeuner un curé à quatre heures du matin, deux heures avant de dire la messe! N'allons pas plus loin : nous décrivons un symptôme, nous ne dénonçons pas un livre. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas de talent dans le roman de M. Gustave Flaubert? Assurément non : on y sent, malgré soi, une force, une puissance inconnue, qui ne sait pas encore très-bien ce qu'elle veut, ce qu'elle fait, qui passe du néologisme à la platitude, de la faute de français au galimatias, qui ignore l'art des ménagements, de la proportion et de la mesure, mais qui finira peut-être par faire à coups de serpe ce que les mains délicates et raffinées ne sauront plus faire à coups de lime. Cette force, cette puissance, c'est l'esprit démocratique, qui cherche encore sa voie, dont les fautes sautent aux yeux, qui fait rire et gémir par ses folies et ses misères, mais à qui l'avenir réserve peut-être un grand destin dans ses profondeurs mystérieuses, qui envahit le monde moderne, l'étreint et le brisera un jour, si les classes supérieures, oubliant leur mission et leur tâche, sacrifiant les idées aux faits et les croyances aux intérêts, légitiment ses conquêtes et attisent ses représailles.

Voilà de bien grands mots à propos de deux romanciers. Encore une fois, nous n'avons prétendu ni condamner la bourgeoisie dans les livres de M. About, ni juger la démocratie dans l'ouvrage de M. Flaubert. Nous ne prétendons pas davantage que l'esprit bourgeois et l'esprit démocratique ne puissent pas produire des œuvres différentes de celles-là, des œuvres meilleures, et que, notre

siècle ayant accepté ces deux influences, la littérature doive et puisse y échapper. Nous savons aussi tout ce qu'une préoccupation trop *aristocratique* (mot inexact dont je me sers faute de mieux) a amené et amènerait encore, dans l'art, de convenu et de factice, de glacial et de guindé. Mais il nous a paru que ceux qu'on accuse de chercher à ranimer des cendres éteintes, à renouer des traditions brisées, avaient le droit d'ouvrir, de temps à autre, les livres conçus et écrits dans un sentiment contraire, et de dire à la bourgeoisie : Prenez garde ! si vous vous obstiniez à négliger ce qu'il y a en vous de fécond et de vivace, à borner à des questions de chiffres et de bien-être les destinées de l'homme en ce monde, vous seriez réduit à un petit art industriel et calculateur comme celui qui se révèle dans les romans de M. About ; — puis de dire à la démocratie : Prenez garde ! si, au lieu d'élever vos cœurs, de chercher en haut, du côté de la lumière et du ciel, la solution des problèmes qui vous agitent, l'allégement des douleurs qui vous tourmentent, la conquête des biens que vous rêvez, vous persistiez à tout abaisser, vous arriveriez, en littérature, à cette égalité implacable, aussi tyrannique qu'un joug de fer, et, soumettant au même niveau le bien et le mal, le beau et le laid, le grand et le petit, la créature vivante et l'objet insensible, l'âme et la matière : vous arriveriez à *Madame Bovary*. Si la bourgeoisie, si la démocratie, ne s'efforçaient pas de surmonter ce marasme intellectuel, inhérent à certaines situations sociales, et qui favorise à la fois le mesquin et l'excessif, si elles ne demandaient pas à leurs écrivains, à leurs artistes, à leurs poëtes, de puiser à des sources plus élevées et plus pures, l'art aurait à gémir du règne de l'une, des progrès de l'autre, et ce ne seraient ni M. About ni M. Flaubert qui pourraient le consoler.

VIII

M. JULES SANDEAU [1]

Prises dans leur ensemble, les œuvres de M. Jules Sandeau pourraient se diviser en deux parties principales : Dans la première, l'auteur de *Marianna*, de *Fernand*, de *Richard*, nous présente le revers des ruineuses médailles frappées par une main superbe en l'honneur de la passion révoltée. Il décrit, avec un mélange d'amertume et de tristesse, les châtiments suprêmes et parfois héréditaires de ces sentiments déréglés qui, se plaçant hors la loi commune, finissent par succomber dans leur lutte contre l'ordre éternel des sociétés et des consciences. Mais le temps marche : cette passion arrogante, dont les triomphes effrayaient la morale et le bon sens, n'a plus besoin que l'on contredise ses sophismes et ses chimères : elle s'affaisse d'elle-même dans sa misère, son ennui et son néant; si bien que ceux qui l'ont combattue sont tentés de la plaindre, et que le désarroi du plaidoyer rend inutile le réquisitoire. Jules Sandeau d'ailleurs est, moins que personne, l'homme d'un système ou d'un parti pris : rien en lui qui sente le pédant ou le docteur. Le voilà donc écrivant tout simplement d'aimables et touchants

[1] La *Maison de Penarvan.*

récits où ses qualités charmantes se mettent au service des sentiments vrais. Il nous les montre se faisant leur part légitime dans les cœurs honnêtes, au milieu des agitations stériles et des intérêts vulgaires qui forment le fond de notre histoire et de toutes les histoires. Si j'osais emprunter mes comparaisons à un autre art, qui n'a pas plus de douceur et de grâce que le talent de Jules Sandeau, je dirais qu'il excelle à rendre la mélodie, le *chant* des âmes tendres et pures, planant au-dessus des tumultueux accords de cet orchestre humain, où les passions sont les instruments, et où les plus vaines sont les plus bruyantes.

Telle a été l'inspiration primitive de Jules Sandeau dans les œuvres de sa seconde manière, et, entre autres, dans le plus célèbre de ses romans, *Mademoiselle de la Seiglière.* Mais il y a pour l'écrivain, pour l'artiste prédestiné au succès, un moment, une date décisive, qui, tout à coup et à son insu peut-être, le fait pencher d'un côté auquel il n'avait pas songé. Ce moment, il n'est pas difficile de le découvrir dans la vie littéraire de Jules Sandeau. Ce fut, j'imagine, cette brillante soirée où *Mademoiselle de la Seiglière*, cessant d'être un livre pour devenir une comédie, remporta, pour quelques jolies scènes, plus de vogue et d'éclat que n'en avaient obtenu quinze années de travail et dix volumes excellents. Le public du Théâtre-Français, en applaudissant outre mesure les mollets du marquis de la Seiglière, fixa, chez l'auteur, à l'état de disposition chronique, ce qui n'avait été d'abord que l'étude désintéressée d'un caractère et d'un ridicule : Nous voici bien près de la *Maison de Penarvan.*

Cette intéressante histoire peut s'analyser en quelques pages. Le marquis de Penarvan et ses quatre fils ont péri dans les grandes guerres de la Vendée. De cette belle et

noble famille il ne reste qu'une fille, âgée de vingt ans, abritée tant bien que mal dans les ruines du château ravagé par les *bleus*, et y menant une vie austère et triste, sans autre société que celle du bon abbé Pyrmil, précepteur, chapelain et historiographe de cette antique maison. Renée de Penarvan est décidée à ensevelir dans un célibat sans fin sa beauté et sa jeunesse. Dernière héritière d'un nom consacré par l'héroïsme et le martyre, elle le gardera jusqu'à la mort, et, avec lui, les traditions précieuses de trente générations de vaillance et de vertu. Mais l'abbé Pyrmil découvre que la famille de Penarvan n'est pas éteinte, qu'il existe un rejeton de la branche cadette, un arrière-cousin de Renée, lequel a adopté les idées de la Révolution, et, pour pratiquer ses maximes, est sur le point d'épouser la fille d'un meunier. La fière Vendéenne veut, à tout prix, empêcher cette mésalliance; elle part avec le fidèle Pyrmil; elle va trouver son cousin Paul dans son modeste manoir de la Brigazière, et Paul, à moitié converti par les beaux yeux et les cheveux blonds de sa cousine, à moitié séduit par le titre de marquis qu'elle lui décerne comme au chef de sa maison, perd aussitôt toute envie de devenir le gendre du meunier Michaud. Il ne tarde pas à aimer passionnément Renée; celle-ci lui tend la main, et le mariage a lieu. Les illusions de Paul durent peu; il s'aperçoit qu'on ne l'a pas épousé par amour, mais par orgueil de race et pour que la maison de Penarvan pût renaître de ses cendres. Il revient au château, après une absence, ramené par une lettre où Renée lui annonce sa grossesse. Hélas! ce pauvre gentilhomme démissionnaire, n'aspirant qu'aux tendresses et aux joies du cœur, est mis là à une rude épreuve. Sa femme l'a rappelé pour en faire un héros digne du sang des Penarvan; la guerre vient de se rallumer, et il faut

que Paul figure au premier rang des nouvelles troupes vendéennes. Après une certaine résistance, il cède à l'ascendant de Renée et aussi au plaisir un peu puéril de chausser des bottes éperonnées et de se coiffer d'un chapeau à plumes. Une fois en train, il se bat comme un lion, et est rapporté, quelques semaines après, dangereusement blessé. Il meurt bientôt, moins encore de sa blessure, que de découragement et de tristesse. Une heure avant sa mort, la marquise de Penarvan accouche d'une fille. Désormais la famille est éteinte ; car la marquise, restée veuve du dernier des Penarvan, compte pour rien cette frêle enfant qui représente pour elle un suprême mécompte et qui ne peut pas perpétuer son nom. La jeune Paule grandit entre ces murailles lézardées, sous un ciel gris et froid, devant les regards glacés de sa mère, et n'ayant d'autre compagnon, d'autre ami que le vieil abbé Pyrmil. Pourtant les années s'écoulent ; les Bourbons rentrent en France, et, un jour, une amie de madame de Penarvan, la femme du préfet de la Gironde, madame de Soleyre, emmène Paule à Bordeaux, où l'on attend la visite de Monsieur, comte d'Artois. Paule obtient un grand succès dans les salons de la préfecture, et un mot charmant du prince qui devait s'appeler plus tard Charles X ajoute encore à son innocent triomphe. A la même époque, Bordeaux pleure un de ses plus aimables enfants, Henri Caverley, fils d'un riche armateur, et qui, dit-on, a péri dans un naufrage. Non, Henri n'est pas mort ; il revient, il est chaleureusement fêté par ses compatriotes ; il voit Paule de Penarvan ; il l'aime et il en est aimé : Henri a toutes les qualités, toutes les distinctions, toutes les grâces, hors une seule : il n'est pas noble, et Renée, la terrible veuve, est impitoyable sur ce chapitre. Paule rentre dans ce château de Penarvan dont les murailles pè-

sent plus lourdement que jamais sur ses blanches épaules. Elle attend, elle se résigne, elle se tait, mais elle ne renonce pas à son amour; et, le jour même où elle accomplit sa vingt et unième année, Henri, rappelé par elle, vient demander sa main à sa mère. Nouveau refus de la marquise; alors Paule, usant du bénéfice de la loi, se retire dans un couvent, et épouse, quelques mois plus tard, Henri Caverley. Madame de Penarvan refuse de la revoir, et reprend ses habits de deuil, comme si elle avait perdu sa fille. Mais Paule devient mère à son tour, et c'est sa petite Renée qui sera l'ange du pardon. La fin du roman est ravissante. Malgré son amour, malgré son bonheur, en dépit du luxe et de l'opulence qui l'entourent, Paule ne peut plus vivre sous le poids de la malédiction maternelle. Elle se glisse dans le château comme une proscrite, avec sa fille et son mari, favorisée par l'indulgente complicité de l'abbé Pyrmil. La grande Renée voit arriver près de son fauteuil solitaire une blonde enfant qu'elle ne connaît pas, et qui se nomme aussi Renée. Elle commence par la repousser avec colère. « L'enfant s'en allait à petits pas, et la marquise la suivait des yeux. Et à mesure que l'enfant s'éloignait, elle voyait se dérouler son existence tout entière; elle voyait son mari, si tendre, si charmant, et qu'elle avait envoyé à la mort; elle voyait sa fille, si belle, si touchante, qui l'eût entourée de tant de soins, d'amour, et dont elle portait le deuil. Elle comprenait toutes les joies qu'elle avait méconnues, tous les bonheurs qu'elle avait repoussés. La blonde tête s'enfonçait peu à peu dans la pénombre, et la marquise sentait que c'était la vie qui s'en allait encore une fois, qui s'en allait pour ne plus revenir. Elle jeta un regard de détresse sur les portraits de ses ancêtres, et crut voir autant de minotaures qui avaient dévoré sa jeunesse et sa destinée.

« Et cependant l'enfant s'éloignait. Elle était près de la porte entr'ouverte, et Renée hésitait encore. Au moment de sortir, la petite se retourna :

« — C'est donc pas vrai, dit-elle d'une voix argentine, que c'est vous qui êtes mon autre maman ?

« L'orgueil s'engloutit et le cœur éclata... »

Le reste se devine : La marquise consent à vivre heureuse entre sa fille, son gendre et ses petits enfants ; grâce à l'activité et aux millions de Henri Caverley, tout se ranime et se relève dans ce château, si longtemps condamné à la ruine et au silence ; la vie, le présent, l'avenir, renaissent sur les décombres du passé, comme les fleurs printanières croissent sur les pierres des tombeaux, et, un soir que le bon vieil abbé apporte à la marquise son chef-d'œuvre enfin terminé, l'*Histoire de la maison de Penarvan*, Renée, abjurant ses chevaleresques erreurs, lui ordonne d'écrire à la ligne :

« Louise-Charlotte-Antoinette-Renée, marquise de Penarvan, dernière du nom. Elle vécut cloîtrée dans la gloire de sa famille, et reconnut, quoiqu'un peu tard, que, s'il est beau d'honorer les morts, il est bien doux d'aimer les vivants. »

Et elle ajoute au bas de la page :

« Ici finit l'histoire de la maison de Penarvan. »

Voilà le squelette du récit, et je sais tout ce qu'il a perdu dans cette rapide analyse. Presque tous les détails sont délicieux. L'abbé Pyrmil, qui parfois rappelle le Dominus Sampson de *Guy Mannering*, et un autre abbé, personnage du roman de *Valcreuse*, n'en est pas moins une excellente figure. Les fraîches et jeunes amours de Paule et de Henri jettent comme un rayon de mai sur ce fond d'héroïque tristesse. Enfin, les vingt dernières pages sont irrésistibles ; le lecteur a trop de douces larmes dans les yeux pour y

voir clair, et pour se demander si ce caractère tout d'une pièce de Renée, puisqu'il devait finir par se démentir, n'aurait pas mieux fait de faiblir un peu plus tôt, et avant que Paule, en se mariant toute seule, eût marché sur les brisées des ingénues de la nouvelle école dramatique. Que Jules Sandeau pardonne à un vieux radoteur royaliste ! Il me semble que, d'une part, l'orgueilleuse marquise, qui enveloppe dans un égal dédain tout ce qui ne s'appelle pas Penarvan, la marquise pour qui la naissance de sa fille a été une véritable faillite nobiliaire, manque de logique et de vérité en attachant tant de prix à ce que cette fille n'épouse qu'un gentilhomme, et, d'autre part surtout, qu'avec l'intervention de Monsieur, comte d'Artois, il y avait moyen de tout arranger. Comment supposer qu'une femme, si hautaine qu'elle soit, qui a tout sacrifié à ses princes légitimes, résisterait à la demande du frère du Roi, que dis-je ? de Louis XVIII lui-même, anoblissant, de son autorité souveraine, Henri Caverley, et enchanté, comme tous les rois habiles, de restaurer, avec les écus de l'armateur, les nobles murailles de Penarvan ? J'insiste sur ce point, parce que, en dehors de l'opinion politique, tout serait préférable à ces *sommations respectueuses* qui font tache dans cet aimable récit et gâtent la virginale figure de Paule. Cette objection est-elle la seule que soulève la *Maison de Penarvan?* Hélas non ! et c'est ici que commencent mes perplexités.

Jules Sandeau, j'en suis bien sûr, en écrivant ce roman, n'a pas voulu, n'a pas cru faire une œuvre de parti. A ceux qui lui reprocheraient certaines tendances, il répondrait que l'idée de défigurer ou même d'amoindrir l'héroïsme vendéen a été à mille lieues de son esprit; que médire des princes de la maison de Bourbon, quand leurs descendants sont en exil, lui paraîtrait peu digne d'un

homme de cœur, et que ce n'est pas sa faute si, ayant mis d'un côté les sentiments factices, de l'autre les sentiments vrais, il est résulté de ce contraste naturel un tableau où le type vendéen est quelque peu sacrifié, et où la royauté même reçoit par-ci par-là quelques égratignures. Son sujet s'est présenté à lui de cette façon ; il l'a développé dans ce sens, et, s'il s'est trompé, ce n'est pas, à Dieu ne plaise ! une fausse vue politique : c'est une erreur d'artiste, de romancier et de poëte.

Voilà ce que répondrait l'auteur de la *Maison de Penarvan* ; il serait de bonne foi, et je le croirais en l'écoutant. Mais, si, au lieu de juger l'intention, on juge l'effet, on est bien forcé de reconnaître, dans maint endroit de ce roman, ce penchant, cette disposition chronique dont je parlais tout à l'heure et qui date de la triomphale soirée de *Mademoiselle de la Seiglière*. Ainsi, pour commencer par d'insignifiants détails, Jules Sandeau, même en conservant les caractères, les événements, les situations respectives qui composent son récit, ne pouvait-il pas effacer certaines phrases mal sonnantes pour des oreilles royalistes ? Où a-t-il vu, par exemple, que les Chouans fussent tous des coupe-jarrets et des bandits, et qu'il suffise de passer de 1793 à 1799 pour trouver, en Vendée, le vol, le pillage et l'assassinat remplaçant les luttes héroïques de Cathelineau et de Lescure ? Quand il écrit ceci : « On comptai sans un jeune vainqueur *qui* devait *sauver* la Révolution, et l'asseoir *quelques* années plus tard sur le trône *qu'aucun* des princes français n'avait tenté de reconquérir à la pointe de l'épée d'Henri IV dans cette Vendée *qui* s'épuisait pour eux, » comment ne s'aperçoit-il pas qu'il commet à la fois une phrase assez mal tournée, une flatterie aux victorieux, une épigramme aux vaincus et un non-sens politique ; car le jeune vainqueur, s'il installa sur le trône

de France la Révolution, y installa le contraire de la liberté. Quand il nous représente Mgr le comte d'Artois, à Bordeaux, dans les salons de la préfecture, récompensant par un bon mot les sacrifices des Penarvan, et se croyant quitte envers eux, la tournure ironique qu'il donne à ce passage ne fait-elle pas l'effet d'un couplet *bleu* dans une chanson vendéenne? Enfin, lorsque, pour expliquer le lointain voyage où Henri Caverley a failli périr, il nous dit: « En 1817, dans l'espoir de tromper le vide et l'ennui de son cœur, *peut-être aussi pour échapper au spectacle des réactions sanglantes dont la France était le théâtre*, » etc., est-ce bien lui, lui, le conteur sympathique et délicat, qui se fait l'écho d'un mensonge toujours contredit et toujours répété, et qui prend au sérieux cette réaction imaginaire, ces imperceptibles gouttes de sang servant de représailles à des torrents et à des fleuves? L'écrivain si justement cher à la bonne compagnie aurait-il dû se rencontrer jamais, même en quelques syllabes, avec les la Bédollière et les Vaulabelle? On le voit, ce serait ici l'affaire de quelques traits de plume : en raturant çà et là une vingtaine de lignes, on ferait disparaître, sinon l'uniforme, au moins la cocarde du roman, et rien ne serait changé, ni à la saillie des caractères, ni à la trame du récit. Serait-ce assez? Pas encore. Cette Renée, cette marquise de Penarvan, si grande, si belle, si héroïque dans les premières pages, cette Renée de qui l'auteur nous dit avec un noble laconisme : « Elle s'installa fièrement dans sa pauvreté ; il y a des âmes qui ne relèvent pas de la fortune, » il arrive un moment où elle devient odieuse, ennuyeuse, presque ridicule. Le lecteur s'impatiente ou s'irrite contre elle ; il lui en veut de son orgueil intraitable ; il ne lui pardonne ni la mort de son mari, ni les chagrins de Paule et de Henri, ni cette obsti-

nation à s'enfermer dans ses souvenirs et à vivre de ses parchemins. L'auteur l'a voulu ainsi; ainsi le veut l'économie de son drame, la lutte et le triomphe des sentiments vrais, humains, un peu vulgaires, entravés par un héroïsme hautain. Encore une fois, ce n'est pas de la politique, c'est de l'art, ou, si vous aimez mieux, c'est de la nature. Eh bien, tant pis pour la nature et pour l'art! Cette folie, dont la marquise est atteinte, est-elle donc de celles qui règnent aujourd'hui et qu'il faut combattre? Ces instincts de grandeur, de dévouement et de sacrifice, ce mépris du bien-être et des mollesses de la vie, ce fanatisme du passé, de la noblesse expirante, de la royauté vaincue, de toutes les religions proscrites et persécutées, est-ce le mal qui nous travaille? Est-ce l'idéal de notre société et de notre littérature? Est-ce de ce côté que penchent les imaginations et les âmes? Prenez-garde! la Vendée, c'est un souvenir historique et politique; mais c'est aussi l'expression partielle d'un sentiment sublime, qu'il ne faut pas rapetisser ou affaiblir, si l'on ne veut rabaisser du même coup le niveau des consciences et des cœurs. Le devoir des écrivains est justement de regarder par où pèchent ou périclitent les mœurs, les esprits, l'art, la physionomie de leur temps, et de faire de leurs ouvrages des protestations vivantes contre ces tendances, dangereuses ou mesquines, insensées ou basses, tantôt exaltées jusqu'à l'égarement, tantôt positives jusqu'à la dureté. Êtes-vous sûr d'avoir accompli cette tâche en écrivant la *Maison de Penarvan?* Quand vous sortez de votre cabinet de travail où sont écloses de si aimables œuvres, que trouvez-vous au dehors? L'idolâtrie de tout ce qu'a dédaigné la marquise Renée de Penarvan, le dédain ou l'oubli de tout ce qu'elle adorait, un art nouveau qui s'inspire de ces habitudes sociales, et qui s'ingénie à fouiller dans le panier

aux ordures des civilisations corrompues. Est-il bon, est-il sain, est-il sage de trop laisser croire aux intelligences façonnées par ces spectacles et par ces livres, qu'après tout le mieux est de jouir en paix des biens de ce monde, d'aimer honnêtement une grosse réjouie comme mademoiselle Irma Michaud, de planter, sous un joyeux soleil, ses choux et ses salades, de rire au nez des chevaleresques et des convaincus, et qu'il y a démence à élever au-dessus de ces jouissances vulgaires et de ces amours périssables l'idéal de son cœur et le but de sa vie! Les procédés de l'art réaliste vous révoltent, et vous avez, en effet, le droit de les regarder de haut. Et cependant, lorsque vous donnez raison à ce Penarvan dégénéré, reniant ses ancêtres, regrettant ses sabots, et n'aimant de son rôle de héros que le chapeau et les bottes, lorsque vous concentrez tout l'intérêt du récit sur une jeune fille qui, pour se marier à sa guise, désobéit à sa mère, lorsque vous rendez insupportable cette marquise entichée des grandeurs de sa maison, que vous voit-on faire, sinon chercher la comédie aux dépens de ces sentimens héroïques dont vous avez été si souvent le poétique et pathétique interprète? sinon ménager à la littérature des honnêtes gens, qui s'honore de vous compter parmi les siens, des traits d'union, des points de contact avec cet art que vous avez en horreur et en dégoût? Car enfin sa méthode ne se réduit-elle pas à placer la vérité de plus en plus bas, au-dessous de cette atmosphère où respirent à l'aise les grandes âmes et les imaginations d'élite, au-dessous même de cette moyenne qui convient aux gens de cœur et aux esprits délicats, au niveau de ces multitudes ameutées par la soif de l'or et du plaisir? Faites un pas de plus, et votre Paul de Penarvan méritera de figurer dans la galerie du réalisme, et sa fille ira rejoindre ces héroïnes délurées de la Comédie-

Française et du Gymnase, qui ont rayé de leur catéchisme le quatrième commandement, et la marquise portera sur sa noble joue la trace du soufflet démocratique. Que devient, dans tout cela, le sentiment du respect, cette sauvegarde des sociétés et aussi des littératures? Je pose la question; je ne me charge pas de la résoudre.

Et ne dites pas que, pour laisser au type vendéen tout son héroïsme, vous auriez eu à forcer la nature, à tomber dans le faux et l'excessif, à pétrifier le cœur de vos personnages, à substituer aux humaines tendresses le culte des idoles brisées par le temps! Walter Scott, le plus modéré des *torys*, a écrit des romans jacobites, à cent quarante ans de distance, après que toutes les passions soulevées autour des Stuarts s'étaient éteintes dans la mort et dans l'oubli, après que leur cause, perdue dans l'histoire était aussi condamnée par les résultats définitifs de la révolution d'Angleterre. Diana Vernon est-elle moins poétique? Alice Lee moins dévouée? Edith Bellenden moins touchante? La plupart de ces chastes filles du génie de Walter Scott aiment des jeunes gens engagés dans le parti contraire, Markham Everard, Henri Morton, Frank Olbaldiston : pourtant, une fois cette part faite à l'amour, à la faiblesse des jeunes cœurs, que de grandeur! quelle émotion! quelle poétique auréole autour de ces lointaines figures! comme cette corde de la fidélité royaliste vibre encore à travers les siècles! Quoi! dans un pays protestant et positif, Walter Scott a retrouvé l'âme jacobite enfouie sous une poussière séculaire, vaincue par des institutions décidément conquises; et sur notre noble terre de France, un historien, un romancier, un poëte, ne retrouverait pas l'âme vendéenne, encore vivante, gravée en caractères ineffaçables sur ce sol pétri dans le sang des martyrs, traduite en noms immortels, Cathelineau, Stofflet, d'Andi-

gné, la Rochejaquelein, Charette, Lescure, d'Elbée ! Ce roman vendéen, nul n'était plus digne et plus capable de l'écrire que M. Jules Sandeau, et c'est parce que la *Maison de Penarvan* n'en est, pour ainsi dire, que l'envers, que j'ai cru devoir exprimer ici un blâme et un regret.

Mais ce regret et ce blâme ne me rendent pas insensible aux qualités exquises de cette œuvre. Dieu merci ! en lisant la *Maison de Penarvan*, nous sommes délivrés de ces éternelles intrigues de mansarde et d'atelier, où des rapins sans ouvrage et des étudiants de dixième année font du Marivaux à l'eau-de-vie avec des grisettes du Demi-Monde ; nous n'avons rien à démêler non plus avec ces mécanismes à patente et à brevet, qui fabriquent savamment des poupées de bois ou de fer-blanc, raisonnant amour et finance comme des personnes naturelles. Dans la *Maison de Penarvan*, les personnages, les incidents, les sentiments, les caractères, s'ils donnent lieu à des réserves, sont au moins de ceux dont on peut discuter, entre honnêtes gens, le plus ou moins d'élévation ou de charme, de vérité ou de vraisemblance, et qu'on n'est pas forcé de renvoyer aux experts en fait d'immondices matérielles et morales. Les détails en sont si chastes et si purs, que le livre peut rester impunément sur la table de famille ou défrayer la lecture du soir, sans qu'un mot, un trait, une image vienne troubler les âmes craintives ou offenser les consciences rigides. Les paysages sont d'une sobriété qui n'exclut ni la finesse des tons ni la richesse des couleurs. Le style, sauf quelques taches légères, s'accorde bien avec ce doux et harmonieux ensemble ; il est plein de familiarités heureuses ou d'heureuses élégances ; il est simple, net, délicat, dégagé, et n'a plus, comme dans la première manière de l'auteur, cette abondance

d'analogies où s'alanguissaient parfois le sentiment et la pensée. En somme, la *Maison de Penarvan* est un délicieux tableau, mais ce n'est qu'un tableau de genre, inspiré par un sujet d'histoire. La Vendée, la marquise de Penarvan et Jules Sandeau méritaient mieux. Que mon cher et éminent conteur veuille me croire ! je ne fais pas de politique en affirmant qu'il faudrait désespérer de la littérature et de la société françaises, le jour où il semblerait possible de comprendre la Vendée autrement que par le côté héroïque et sublime.

IX

M. AMÉDÉE ACHARD[1]

———

Il ne suffit pas d'être sévère, il faut encore être juste. Ceux qui s'alarment ou s'indignent de certaines tendances du roman et du théâtre se rendraient coupables d'inconséquence et hâteraient les progrès du mal qu'ils dénoncent, s'ils refusaient leurs suffrages aux rares écrivains qui se préservent de la contagion et racontent en tout bien tout honneur d'aimables ou touchantes histoires, dignes d'intéresser les honnêtes gens. M. Amédée Achard est de ceux-là ; il n'affecte pas de grands airs de pruderie et de rigorisme ; il n'endosse pas l'embarrassante armure de redresseur de torts et de don Quichotte ; il se soucie peu de combiner en sa personne le comte de Maistre, le chevalier de Laclos et le marquis de Mascarille ; il ne possède pas deux paquets de plumes, l'un pour écrire des romans indécents, l'autre pour rédiger d'éloquentes philippiques contre l'immoralité du siècle : non ; il accomplit simplement sa tâche, se bornant à chercher le mieux après avoir trouvé le bien ; marchant d'un pas ferme sur une route droite ; accommodant la réalité aux

[1] *Maurice de Treuil. — Les Femmes honnêtes. — Brunes et Blondes.*

goûts délicats ; sachant regarder, observer, réfléchir, inventer et peindre, et persuadé que, lorsqu'une œuvre répond aux bons sentiments du cœur, lorsqu'elle révèle un esprit juste, un jugement sain, un coup d'œil net, une imagination pure, lorsqu'elle ne renferme ni un mauvais conseil ni une peinture dangereuse, l'auteur peut laisser crier les Tertulliens de cabinets littéraires, et se reposer dans sa propre estime, en attendant le succès.

Le succès est arrivé, — et depuis longtemps, — pour M. Amédée Achard. A dater surtout de la *Robe de Nessus*, récit très-remarquable, et auquel les juges les plus difficiles ont rendu une éclatante justice, le jeune et brillant écrivain n'a cessé de raffermir sa manière, de serrer de plus près ses sujets, d'étudier plus profondément les passions et les caractères, de fouiller plus avant dans cette mine, explorée toujours, jamais épuisée, où les forts s'enrichissent et où les faibles succombent. Il a très-heureusement franchi la ligne de démarcation, presque indéfinissable, fort réelle pourtant, qui sépare, en littérature, l'éclat, l'agrément, l'entrain, la verve facile, mille qualités séduisantes et légères, de ces zones plus sérieuses et mieux famées où les connaisseurs fixent leur attention et recherchent leurs lectures. Les plus illustres, les plus fiers organes de la publicité littéraire ont commencé par lui ouvrir leur porte, et ont fini par aller frapper à la sienne : de progrès en progrès, le charmant conteur s'est élevé jusqu'à *Maurice de Treuil*, qui nous semble, comme on dirait aujourd'hui, ce qu'il a écrit de plus *fort*, ou, comme on eût dit autrefois, le meilleur de ses ouvrages.

Mais, avant d'aborder *Maurice de Treuil*, disons quelques mots de toutes les jolies nouvelles groupées, comme

a de l'imagination et de l'intelligence; il est de cette race dangereuse à autrui et à elle-même, qui aspire à sortir de son état. Dédaignant la petite Clairette, gentille orpheline élevée à la ferme et très-disposée à le chérir de tout son cœur, il passe ses jours et ses nuits dans la forêt, abandonnant le sillon pour le fourré et l'honnête profession de laboureur pour le hasardeux métier de braconnier. C'est qu'il y a au château une belle et noble créature, mademoiselle Berthe de Gaille-Fontaine, qu'ils ont été élevés ensemble, que les familiarités du premier âge ont donné le change à ce cœur ambitieux, et qu'une folle passion le jette hors des voies régulières. L'auteur a dessiné de main de maître le trouble et le malheur de ces âmes déclassées, que l'égalité moderne enivre de ses philtres et éblouit de ses mirages, et qui, trop superbes pour se borner, trop pressées pour attendre, se débattent contre le douloureux contraste de leur impuissance et de leur chimère. Bientôt Berthe épouse un gentilhomme du voisinage, M. de Puiseux. Alors Jean s'enfonce de plus en plus dans cette vie de hasards et de révolte : il devient braconnier des pieds à la tête, et peu s'en faut qu'il ne s'enrôle tout à fait dans les rangs de ces *outlaws* qui commencent par tuer un lièvre et finissent par tuer un homme. Heureusement cette nature exaltée n'est pas corrompue : dans ce cœur égaré survit le sentiment de l'honneur et du bien. D'ailleurs, voici que cette déclaration de guerre contre les lois sociales prend, sous les yeux de Jean, des formes ignobles et criminelles, bien faites pour le dégoûter et le convertir. Nous sommes en 1847, à ce moment où, sous prétexte de crise alimentaire, éclatèrent dans plusieurs provinces ces explosions de colère et de haine, signes avant-coureurs d'une révolution. M. Amédée Achard nous montre, dans un dramatique tableau, une de ces émeutes arrivant jusqu'au

château de Gaille-Fontaine, M. de Puiseux assassiné sur les marches du perron, son beau-père frappé d'une apoplexie foudroyante, et Jean remplissant dans cette tragédie le rôle de défenseur et de vengeur. Il n'en est pas moins compromis par suite de ses relations notoires avec quelques-uns des coupables. Mais les témoignages de Berthe et de Clairette, les preuves de sa belle conduite en face des émeutiers, ses réponses franches et loyales, militent en sa faveur : il est acquitté ; il devient régisseur au château : le travail, la vie active et réglée, le souvenir de cette cruelle leçon, ramènent peu à peu dans son cœur la sérénité et la paix ; et, un soir, devant un de ces beaux paysages dont l'aspect communique à l'homme quelque chose de son calme et de sa douceur, Jean tend la main à Clairette : Berthe l'aimera comme un frère.

Il n'y a pas une ligne à retrancher dans ce récit que j'ai gâté en l'abrégeant. Et pourtant je ne serais pas étonné si les lecteurs et surtout les lectrices de M. Amédée Achard ne mettaient encore au dessus de *Rose-Blanche* cette étrange histoire de *Daphnis et Chloé*, où l'auteur, il faut bien l'avouer, a fait çà et là quelques concessions au goût moderne. Celle-là, je ne vous la dirai pas ; on frissonne en la lisant. Figurez-vous un roman d'Anne Radtcliffe raconté par un Hoffmann parisien. Qu'il vous suffise de savoir que l'héroïne, la belle, passionnée, poétique et rancuneuse Esther, a des cheveux blonds au début et des cheveux noirs à la fin ; qu'elle est morte est qu'elle est vivante ; qu'elle change de couleur et de mari, et tout cela sans trop d'invraisemblance.

L'autre recueil, le nouveau venu, les *Femmes honnêtes*, est aussi le meilleur, et je regrette de n'avoir pas plus d'espace pour détailler les mérites de ces trois nouvelles : ***Daniel, Thérèse***, et ***Mademoiselle du Rosier***. Daniel

est un de ces pâles héros de résignation et de sacrifice, dont l'existence s'use à se dévouer, à travailler et à souffrir. L'amour lui sourit un moment, la gloire lui laisse entrevoir une de ses vagues lueurs au delà d'un horizon bas et triste : mais amour et gloire disparaissent sous les dures exigences de la pauvreté et du devoir, et, quand ils reviennent, il est trop tard ; ils ne trouvent plus qu'un mourant sur un grabat. Ce récit est d'une justesse, d'une harmonie de tons, qui en redoublent l'effet navrant et pathétique. Dans *Thérèse*, légende allemande tout imprégnée des vagues senteurs et des brumes flottantes d'outre-Rhin, l'auteur a fort habilement combiné ce que le génie et le goût de notre littérature réclament de net et de saisissable, avec cette nuance de fantaisie vaporeuse qui donne tant de charme à la poésie germanique : c'est une gracieuse politesse du pays de l'idée au pays du rêve. *Mademoiselle du Rosier* nous semble un petit chef-d'œuvre. Un des personnages dit, en parlant de l'héroïne, Mademoiselle Alexandrine du Rosier : « C'est un caractère ! » C'est un caractère, en effet, et tracé d'un bout à l'autre avec une merveilleuse sûreté de crayon. Le notaire, les deux amoureux, la vieille tante, madame de Fongerolles, le château de la Bertoche, où l'orpheline, ruinée par les prodigalités de son père, trouve une maigre et revêche hospitalité, tous ces accessoires encadrènt à merveille la figure principale. Cette jeune fille, riche la veille, pauvre le lendemain, et qui, au lieu de plier et de gémir, envisage froidement sa situation et trouve en elle-même assez de force pour vivre avec sa pensée et préparer sa revanche, sort tout à fait de ce que j'appellerai le romanesque ordinaire, et offre un mélange de grâce et de fermeté, de clairvoyance et d'énergie, qui fait grand honneur au peintre. On sent qu'il est maître de son sujet, et qu'il touche à cette phase où

le talent de l'artiste sait donner à ses moindres esquisses une valeur que n'ont pas toujours les grandes toiles.

Nous voici arrivé à *Maurice de Treuil*. Dans notre société nivelée et réduite à l'état de table rase, les sujets de roman et de drame sont rares ; car tout drame ou tout roman suppose une lutte, toute lutte un contraste, et où trouver des contrastes là où l'égalité civile, la diffusion des lumières, la rapidité des circulations, l'effacement des costumes, le morcellement des héritages, l'uniformité des physionomies, des mœurs et des manières, forcent chacun de ressembler à tous, suppriment les types et remplacent les médailles par des pièces de monnaie courante? Aussi le roman et le drame, contraints d'épuiser le peu de provisions qui leur restaient encore, n'ont-ils pas manqué d'abuser de l'antagonisme de la bourgeoisie et de la noblesse ; nous avons vu, avec mille variantes, des gentilshommes ruinés épousant de riches héritières de la banque ou du négoce, ou des jeunes filles nobles et pauvres, mariées à ces hommes que la vanité égalitaire, la plus insatiable de toutes, appelle fils de leurs œuvres ; ce qui, pour le dire en passant, m'a toujours paru bien hautain vis-à-vis de leurs véritables pères. Cette peinture est souvent partiale et rarement utile : s'il est vrai que la noblesse ne garde plus aujourd'hui de ses priviléges que celui d'exciter un peu d'envie, tout ce qui ranime cette envie, un des sentiments les plus bas et les plus stériles du cœur humain, doit être signalé comme fâcheux ; et, s'il est vrai que la bourgeoisie ait désormais des ennemis autrement redoutables que les ducs et les marquis, tout ce qui l'écarte des vrais points d'attaque et de défense, tout ce qui la maintient en hostilité et en méfiance contre des hommes intéressés comme elle à la conservation et à l'ordre, doit affliger les gens sages. Mais, à côté des di-

verses classes considérées dans leur expression matérielle et positive, il y a les classes d'intelligences, de sentiments et d'habitudes, les hiérarchies idéales d'après lesquelles un grand seigneur peut être plus bourgeois qu'un marchand, une fille du peuple plus patricienne qu'une grande dame. Là, l'observateur, le romancier, seront plus à l'aise, d'abord parce que la vanité, n'étant plus en contact avec des classifications visibles, laissera plus aisément la parole à l'équité et au bon sens ; ensuite, parce que les combinaisons de la vie extérieure sont bornées, tandis que celles de la vie intérieure ou du cœur sont innombrables. *Maurice de Treuil* représente la lutte, non pas du gentilhomme, non pas même de l'artiste, contre le bourgeois, mais des natures délicates, fines, élevées, contre les natures vulgaires et dures. A cette donnée s'en ajoute une autre, non moins instructive et non moins vraie : Maurice de Treuil est de son siècle : il a le goût de l'art sérieux et grand ; il n'en a pas le courage ; la pauvreté l'effraye ; il manque de cette initiative énergique qui va au-devant des privations, des épreuves et des sacrifices. Il n'a pas échappé à cette maladie du bien-être, de la jouissance immédiate, de la vie facile, du succès escompté et monnayé, qui a étouffé, de nos jours, tant de vocations fécondes et de généreux enthousiasmes. Ce caractère où toutes les distinctions de l'esprit, du talent et du cœur s'allient à une certaine faiblesse de résolution et de volonté, est d'une vérité frappante. Combien n'en avons-nous pas connu, de ces écrivains, de ces artistes, en qui un fond de mollesse altérait des facultés brillantes, et qui arrivaient à faire de jolies choses, faute d'avoir su assez attendre et assez lutter pour faire des choses grandes ! Le roman s'ouvre par une scène d'une beauté mélancolique et pénétrante, dont ma froide analyse ne peut donner une

idée. La journée a été bonne pour Maurice : à la suite d'une Exposition de peinture, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, et le ministre a acheté son tableau. Ce premier bonheur de la vie d'artiste, il n'est pas seul à le goûter. Une jeune personne, son amie d'enfance, riche autrefois, n'ayant plus maintenant d'autre ressource que son talent de musicienne, l'attend dans son petit appartement, voisin de l'atelier du peintre. Elle veut avoir la première confidence du succès de Maurice, et elle la reçoit avec une émotion fraternelle : fraternelle, ai-je dit ? non ; si le jeune artiste pouvait ou voulait la comprendre, ce sentiment, malgré la chaste réserve de Laure, ne serait plus une amitié de sœur. Mais Maurice craint la pauvreté : il n'a que son pinceau ; sa jeune femme serait forcée de courir le cachet ! Pour braver ces luttes et ces misères, il faudrait un de ces amours héroïques qui se nourrissent de leur propre folie comme de la seule pâture digne d'eux ; et Maurice n'a pas d'amour pour Laure. Elle le devine, se résigne et garde son secret. Sur ce balcon, dans un des plus hauts quartiers du nouveau Paris, par une de ces nuits d'été dont les sereines magnificences s'accroissent de leur contraste avec les bruits lointains de la ville s'agitant ou s'endormant à nos pieds, ces deux êtres si bien faits pour s'entendre et pour s'aimer, échangent un dialogue où la tendresse contenue, les souffrances voilées de Laure, ce trésor de patience, de courage et de vertu qu'elle met tout bas au service de son ami et qu'il pourrait conquérir d'un mot, alternent avec les irrésolutions de Maurice, ses vagues espérances, ses élans involontaires vers des joies dont il est avide, vers un idéal d'amour entouré de luxe, d'éclat et de richesse. C'est la vérité prise sur le fait, la vérité du cœur humain dans ces natures exquises et incomplètes, que l'on appelle natures artistes. La scène

change : un magnifique mariage est offert à Maurice par un de ces hommes connus sous le nom générique de *fléaux d'ateliers*, une *scie* bourgeoise et millionnaire, s'appelant M. Closeau du Tailli, et que le jeune peintre a laissé pénétrer dans son intimité sans savoir pourquoi. Ce Closeau du Tailli, l'*ami des artistes*, comme il s'intitule, parvenu de bas étage, vaniteux, bouffi, ridicule, sot et retors tout ensemble, membre d'une société du Caveau où l'on se réunit pour chanter des gravelures, salissant son âge mûr à la poursuite de grossiers plaisirs après avoir déshonoré sa jeunesse dans de véreuses affaires, est une création d'autant plus remarquable que l'odieux et le grotesque n'y dépassent jamais cette limite où l'homme de goût et de bonne compagnie est obligé de se récuser. M. Closeau du Tailli accapare Maurice, et, bon gré mal gré, il le présente à la Colombière, chez M. et madame Sorbier, propriétaires de millions mal acquis et d'une fille mal élevée, mais trop belle, hélas ! pour ne pas triompher des indécisions de M. de Treuil. L'intérieur des Sorbier, leurs antécédents, la manière dont madame Sorbier est devenue peu à peu maîtresse chez elle, malgré l'âpreté de son mari, jadis surnommé à Pithiviers *Sorbier-le-Loup*, tout cela est de première force, et peut braver la comparaison avec les plus vigoureuses peintures de la vie réelle en province. Tous les mauvais côtés de la bourgeoisie d'instincts, de sentiments, de goûts, d'habitudes (et non pas, bien entendu, de la bourgeoisie prise dans son ensemble et comme classification sociale), dureté, vulgarité, avarice, inintelligence volontaire de tout ce que certaines âmes ont de délicat, d'élevé et de généreux, se dessinent et se personnifient tour à tour, avec une nuance d'épicuréisme burlesque chez M. Closeau du Tailli, avec un caractère d'égoïsme féroce sous les traits de M. et de madame

Sorbier. On devine en eux les minotaures prêts à dévorer la jeunesse, le talent, l'avenir, la vie de Maurice. En effet, la beauté de mademoiselle Sophie Sorbier, filleule de M. Closeau du Tailli, subjugue M. de Treuil ; le mariage a lieu, et la lutte commence. Ce qu'il y a d'original dans la situation de Maurice, et ce qui a fourni à M. Amédée Achard des développements d'un vif intérêt, c'est que le jeune artiste a fait un mariage d'argent et est amoureux de sa femme. Ces deux éléments, qui semblent s'exclure et qui se combinent chez lui, le livrent sans défense à toutes les taquineries, à toutes les persécutions de la race Sorbier et du Tailli, et forment une des meilleures moralités du récit. En épousant mademoiselle Sophie Sorbier, Maurice a paru sacrifier au culte du Veau d'or. On peut le croire intéressé, positif, dépourvu de sensibilité, et il éprouve, au contraire, une ardente passion pour cette jeune femme qui l'a fait riche et qu'il tiendrait quitte de ses richesses si elle voulait le comprendre et l'aimer. D'où lui vient cette opposition douloureuse entre l'apparence et la réalité, entre ce qu'il a fait et ce qu'il rêve, entre les plus chères aspirations de son cœur et les lourdes chaînes de sa vie? De sa faiblesse, du penchant involontaire de cette imagination charmante, qui, tout en gardant sa délicatesse, sa chaleur et sa grâce, a mieux aimé jouir que lutter. Rien de plus opportun que cette leçon donnée au sybaritisme, au sensualisme pratique, qui est une des plaies de l'art moderne. Le reste du roman nous montre la punition, les souffrances, le meurtre à coups d'épingle, l'agonie et la mort de Maurice de Treuil. Je ne veux pas déflorer ce poignant récit ; mais je veux citer une page où l'on reconnaîtra tout ce que le style de M. Amédée Achard a acquis de fermeté, d'élévation et de vigueur. Parmi les instruments du supplice de M. de Treuil, l'auteur ne pouvait

omettre la liaison de Sophie avec une de ces femmes telles qu'en produisent les perpétuels paradoxes de la vie parisienne, et qui, appartenant à la bonne compagnie, font tout ce qu'elles peuvent pour parvenir à la mauvaise.

« Ce n'était pas la première fois que Maurice trouvait sur son passage de ces natures dévoyées. On dirait que, fascinées par l'éclat qu'on prête au vagabondage de certaines aventurières, éblouies et entraînées par le tapage qui se fait autour d'elles, excitées par une envie malsaine d'attirer sur leurs fronts quelques rayons de cette auréole qui couronne les plus célèbres, elles s'efforcent de suivre leurs traces et de s'inspirer de leurs habitudes pour arriver à la même notoriété. Poussées par ce fatal besoin de succès et d'hommages qui domine quelques femmes, on en voit qui cherchent, demandent, sollicitent d'étranges rivalités, et se croient au sommet de la mode et du goût, quand, par hasard, grâce à leurs toilettes et à leur attitude, les étrangers les confondent avec les Dalila de la Chaussée-d'Antin. Le cercle de la famille les protége, elles le franchissent; leur qualité de femme du monde les couvre, elles n'épargnent rien pour faire croire qu'elles n'en sont pas. Elles ont des maris, elles les dissimulent, et quelquefois les oublient; elles ont pour leur cœur la sainte garantie des devoirs, elles n'affectent de tendresse et d'enthousiasme que pour les emportements de la passion et les dérèglements du vice : elles ont une maison et un ménage, elles ne parlent que des enchantements de la bohème. Ce n'est rien pour elles que d'être de bonnes femmes : ce qu'elles regrettent ou feignent de regretter, c'est de n'être pas d'adorables maîtresses. Elles pourraient éclairer doucement le foyer domestique; elles veulent faire croire que leur mission était de briller dans le monde galant. La Providence les a faites épouses et

mères; elles ne croient pas que cela suffise, et aspirent à la réputation de libres penseurs. Tout les convie à s'agenouiller sous le joug tutélaire de la règle et du devoir; elles se plaisent à chanter les louanges de l'indépendance sur le mode pindarique, et n'ont qu'une médiocre estime pour ces vertus que la coutume recommande aux petites bourgeoises. Ce qu'elles aiment, c'est le bruit; ce qu'elles cherchent, c'est le mouvement; ce qu'elles envient, c'est l'éclat. Une littérature malsaine, en poétisant certaines existences dont la Grèce antique a chanté les hardiesses, a contribué dans une large mesure à rendre ces imitations plus faciles et plus nombreuses. Le trouble s'est fait dans les esprits faibles et dans les cœurs irrésolus. Des femmes qui, mieux inspirées, auraient dû détourner les yeux de ces scandales, ont cru que la vie était là : elles en ont accepté les apparences en attendant les réalités. »

Qu'en dites-vous? L'homme qui a écrit cette page et bien d'autres, qui a tracé les caractères de M. Sorbier, de madame Sorbier, de M. Closeau du Tailli, et la figure si vraie de Maurice de Treuil et la chaste et poétique silhouette de Laure, n'a plus le droit de dire de son œuvre ce que Maurice dit de son tableau: — « Ce n'est pas mal, mais ce n'est pas encore cela! » — C'est tout à fait cela, au contraire! Et cependant je ne finirai pas sans mêler à mes justes éloges une petite critique: les cinquante dernières pages de *Maurice de Treuil* ne valent pas le reste du roman. Maurice meurt littéralement d'amour pour sa femme, qui, cédant aux mauvaises influences de son entourage, l'a laissé s'éloigner d'elle. Cet effet de nostalgie matrimoniale est une exception touchante, un bel et rare exemple à proposer à l'émulation des bons maris; mais j'y surprends çà et là quelques traits un peu trop physio-

logiques, et j'y reconnais une trace qui me met aussitôt sur la défensive: Balzac a passé par là:

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés!

N'importe! sauf cette critique légère que me contesteront les lectrices d'Amédée Achard, étonnées et ravies que l'on meure encore d'amour pour elles après les avoir épousées, *Maurice de Treuil* est un ouvrage excellent. Que l'auteur persiste dans cette voie, qu'il s'attache de plus en plus à l'interprétation vraie des caractères et à la portée morale des sujets, sans lesquelles le roman n'est qu'une frivolité coupable ou puérile; il achèvera de marquer sa place, une belle et grande place, entre les anciens qui s'en vont et les nouveaux qui, décidément. n'arrivent pas. Nul n'est plus digne que lui de me faire comprendre et ressentir la plus douce, la plus innocente et la plus rare des vanités littéraires : la joie des succès d'autrui.

X

M. MAZÈRES[1]

C'est déjà beaucoup, en ce monde, d'avoir eu son moment, et je connais bien des écrivains de mérite qui cherchent ce moment toute leur vie sans le rencontrer jamais. Seulement, les heureux, les habiles, savent survivre à cette date brillante, et lui donner, pour ainsi dire, un caractère officiel qui leur permet de rester des personnages alors que leur rôle est fini. Il y en a même qui, afin d'y mieux réussir, s'arrangent pour être toujours du parti du plus fort : M. Mazères, pour en trouver, n'aurait peut-être qu'à relire la liste de ses collaborateurs.

Mais, si le temps passe, si le goût du public change, si de nouveaux noms succèdent aux noms applaudis naguère et en diminuent le prestige, si les révolutions surtout bouleversent et transforment les surfaces où la comédie glisse et les saillies où elle s'accroche, si, en un mot, les auteurs et les œuvres subissent la loi commune, il n'est pas défendu, Dieu merci ! à un honnête homme, à un homme d'esprit, de rassembler, en ses jours d'automne, des ouvrages qui furent la joie, la fête, le rayon et le sourire de sa vie, d'y joindre des souvenirs qui en

[1] *Comédies et Souvenirs.*

fixent la physionomie et en rappellent l'à-propos, et de dire à ses contemporains : Voilà mes états de service; je ne prétends ni les humilier ni les surfaire; je vous les présente avec la sécurité permise à qui n'a pas à rougir d'une seule ligne de ses écrits. Voilà ce qui réussissait, et très-haut, et très-fort, à une époque où la littérature était pour le moins aussi florissante qu'à présent. Je sais très-bien que mes comédies ne sont pas des chefs-d'œuvre ; mais les chefs-d'œuvre sont rares, même aujourd'hui, et l'on verra si, dans trente ans, la *Fiammina* et les *Faux Bonshommes* feront meilleure figure que les *Trois Quartiers* et le *Jeune Mari*. Quoi qu'il en soit, je suis tranquille. Celui-là ne peut être ni dédaigné ni tout à fait oublié, qui n'a jamais eu d'autre ambition que de pratiquer l'honnête précepte du bon vieux Picard, son collaborateur et son maître : « Le but de la comédie est de divertir les braves gens ! »

Tel est, ou à peu près, le discours que nous adresse ou que pourrait nous adresser M. Mazères en nous offrant ces trois volumes, qu'il appelle *Comédies et Souvenirs*. *Souvenirs*, vous entendez bien ! M. Mazères met même ses juges bien à l'aise : il leur conseille — ô modestie d'un autre âge ! — de ne pas relire ses comédies, mais de lire ses souvenirs. Il a raison, au moins dans la moitié de ce conseil; ses souvenirs offrent un double intérêt : ils ne nous disent pas seulement dans quelles circonstances ces pièces furent écrites, à quels courants d'opinion elles répondaient, quel sentiment public elles traduisirent, quelles influences en déterminèrent ou en amoindrirent le succès ; ils nous apprennent aussi, ce que notre époque ne sait plus guère, comment un auteur peut et doit parler de ses œuvres et de lui-même, sincèrement, simplement, à la façon des écrivains du bon siècle, montrant le fort et le faible, les

points où il a échoué et ceux où il croit avoir réussi, et n'y apportant ni cette fausse humilité qui n'est que l'envers de l'orgueil, ni cette plénitude de soi, qui suppose que le monde va changer de face pour une comédie en trois ou en cinq actes : ils nous enseignent encore comment un homme de cœur, mûri par l'expérience et fidèle aux causes vaincues, sait reconnaître l'injustice, la chimère, le côté dangereux ou puéril de ces passions politiques auxquelles il demandait autrefois des sujets et des succès. Je n'en citerai qu'un exemple, et il suffira pour donner une idée de tout ce qu'ont d'honorable ces confidences rétrospectives de M. Mazères. Il a publié, dans son second volume, une comédie, écrite en collaboration avec M. Empis, et intitulée : *Un Changement de Ministère.* Cette pièce, inspirée par la chute du ministère Villèlle, ajournée par M. de Martignac, fut finalement défendue par M. de la Bourdonnaye, et ne put être jouée qu'en mars 1831, c'est-à-dire qu'après qu'une révolution radicale eût fait perdre aux allusions et aux épigrammes de 1828 une partie de leur sel et même de leur sens. Aussi, le succès qui eût été très-vif trois ans auparavant, fut-il des plus médiocres. Assurément, si l'on songe au *genus irritabile vatum*, on avouera qu'il y avait là un sujet de longue rancune. Eh bien, voici en quels termes M. Mazères achève l'histoire de sa comédie : — « J'ignore ce qu'en pense mon collaborateur : quant à moi, après tant d'épreuves traversées, j'estime que M. de la Bourdonnaye a bien agi en défendant énergiquement la représentation d'*Un Changement de Ministère*, et j'adresse de sincères remercîments à sa mémoire, si je lui dois d'avoir été privé du grand succès que nous pouvions alors espérer. Ce succès n'eût-il, en secondant l'effervescence publique, comme la *Muette de Portici* à Bruxelles, avancé que d'une heure la chute

de la monarchie, je croirais n'avoir pas assez de larmes pour en racheter la désolante responsabilité. » S'il est vrai que les qualités du cœur valent mieux que celles de l'esprit, on conviendra avec nous que cette noble franchise vaut mieux même qu'une pièce excellente : ces larmes dont parle M. Mazères, elles nous venaient aux yeux, pendant que nous lisions ces simples lignes. Ce n'est pas là le genre de triomphe que se propose de préférence un poëte comique ; mais M. Mazères, j'en suis sûr, sera le premier à me pardonner.

J'ai donc lu ses *Souvenirs* ; j'ai lu aussi ses comédies, et je n'y ai pas de mérite ; car les plus heureuses, les plus applaudies, le *Jeune Mari*, les *Trois Quartiers*, *Chacun de son côté*, se rattachent pour moi à ce moment de la vie où, encore écolier, on veut déjà être un homme, et où le théâtre, avec ses rumeurs et ses prestiges, apparaît comme la seule récréation digne d'un rhétoricien. Il faut bien que les triomphateurs d'aujourd'hui se le disent : leurs pièces n'ont pas plus de retentissement que n'en avaient ces comédies ; on s'abordait en se demandant des nouvelles d'Oscar de Beaufort, de Desrosiers et du notaire Bargeot, comme on s'en demande aujourd'hui de la baronne d'Ange ou de M. Desgenais. Et quelle joie, et qu'on était fier, lorsqu'en traversant la grande allée du Luxembourg ou en prenant place au banc d'honneur, entre Cicéron et Virgile, on pouvait dire à ses camarades : J'ai vu hier *Chacun de son côté ;* mademoiselle Mars y est divine, et j'ai encore dans l'oreille cette voix enchanteresse disant : « Rendez-moi malheureuse, si vous en avez le courage ! » — Et les grands comédiens d'alors ! l'élégance d'Armand, le jeune premier quinquagénaire ! la grâce timide de Menjaud ! l'ardeur romantique de Firmin ! l'embonpoint majestueux de mademoiselle Leverd ! la roideur sénatoriale de Baptiste aîné ! Il m'a semblé, tandis que je lisais ce

premier volume, voir se relever tout ce cortége des gracieux fantômes de la jeunesse qu'on laisse tomber sur sa route avant d'y tomber soi-même; voir reluire ces douces étoiles de l'aube qu'éteignent tour à tour les incertaines clartés du matin, les orages de la journée et les pâlissantes lueurs du soleil couchant. M. Mazères, lui aussi, en parcourant de nouveau ces paisibles champs de bataille qui furent autant de victoires, en se souvenant de ces bravos, de cette foule souriante, et des cajoleries de Célimène pour obtenir un rôle, et des compliments des grandes dames, et des bontés de Charles X l'indemnisant des *rigueurs* de la censure, a le droit de s'écrier : Ah! c'était le bon temps! — Oui, c'était le bon temps pour lui et pour nous; mais une révolution survint; elle estompa, de sa griffe démocratique, ces frêles pastels; et un beau matin, après bien des services rendus, le fusil à la main, à l'ordre et à la société menacés, M. Mazères se réveilla préfet. Jusqu'à quel point la préfecture est-elle compatible avec la comédie? La question est délicate, et l'auteur des *Trois Quartiers* ne l'a pas résolue. Sans doute il put recueillir çà et là des traits de mœurs et de caractère qui lui rappelèrent la *Petite Ville* de son premier collaborateur; les élections amenaient aussi leurs scènes plaisantes et donnaient lieu à des conflits d'amours-propres, à des manœuvres diplomatiques et stratégiques, à un écheveau de ruses, d'ambitions locales, d'empressements serviles, dont les a délivrées, comme chacun sait, dans sa franchise et son intégrité populaires, le suffrage universel. Mais enfin il n'est pas prouvé que des rapports au conseil général, des centimes additionnels et des tournées de révision soient très-propres à entretenir la main d'un auteur comique; que douze ou quinze ans de gravité préfectorale laissent à ses idées toute leur fraîcheur,

à son coup d'œil toute sa promptitude, à son crayon toute sa finesse. M. Mazères cependant avait rempli d'avance cette lacune par le succès de quelques pièces jouées au début de cette nouvelle phase, parmi lesquelles la comédie de la *Mère et la Fille* réussit avec éclat et émut profondément une foule distraite par le drame orageux et sombre du procès des ministres. Mais, lorsqu'une seconde révolution fut venue le relever de ses vœux de préfecture, et qu'il reprit courageusement la libre et heureuse plume des années brillantes et applaudies, il y eut comme une solution de continuité dans cette trame légère. Entre le public et son favori d'autrefois, le charme était rompu : cette comédie avait toujours ses grâces décentes : fin sourire, propos ingénieux, figure honnête et bon air; mais elle ne s'habillait plus à la mode du jour, et il en est alors des auteurs au théâtre comme de Lauzun reparaissant à la cour de Louis XIV. M. Mazères obtint encore quelques honorables succès, l'*Amitié des femmes*, la *Niaise*, le *Collier de perles* surtout. Ce ne fut qu'un regain, et il comprit ou crut comprendre que la moisson était finie.

Ces derniers ouvrages ne sont pourtant pas inférieurs aux premiers. La *Niaise* m'a même paru plus fortement intriguée et non moins spirituelle que les meilleures pièces de l'auteur. Pourquoi donc ce commencement de disgrâce? Pourquoi cette froideur a-t-elle réagi sur les œuvres précédentes? Et pourquoi, sans cesser d'intéresser et de plaire, toute cette galerie, veuves coquettes, maris volages, banquiers vaniteux, fières marquises, riches parvenus, notaires galants, Anglais romanesques, orgueilleuses bourgeoises, magistrats amoureux, femmes compromises, sémillants colonels, Russes séducteurs, a-t-elle pâli, comme si un coup de soleil indiscret en eût effacé

les couleurs, ou comme si nous les regardions à travers le lointain et l'ombre? Je voudrais en indiquer la cause; j'y trouverai le double avantage de parler de la Restauration sans toucher à la politique, et de dire à un homme que j'honore et que j'aime ce que je crois la vérité.

On a dit de la comédie de la Restauration presque autant de mal que de la tragédie de l'Empire. Toutes deux, dans des conditions bien différentes, péchaient par le même défaut : elles manquaient de base et de raison d'être. Pour que la comédie soit possible, pour qu'elle soit viable, il faut que la société qu'elle reflète ait eu le temps de s'asseoir; il faut que les caractères qu'elle observe soient pris à des profondeurs assez grandes pour qu'un caprice du goût public ou un changement politique ne suffise pas à en altérer les traits, à en défigurer le sens. Il faut que les mœurs, les ridicules, les travers, les vices, aient acquis assez de corps et de carrure pour que la comédie puisse s'y prendre, s'y fixer et y vivre. Les types comiques forment une grande famille, capable de s'acclimater et même de s'accroître sous tous les régimes; mais à la condition que le côté humain, universel, indélébile, y domine, et, à la longue, y absorbe le côté accidentel, local et périssable. A mesure que ces types s'éloignent de leur origine, ils se rapprochent de la vie réelle et de ses innombrables nuances; ils perdent cette physionomie toute d'une pièce, qui leur donnait, dans le vieux théâtre, tant de relief et d'accent. Déjà, dans Molière, les personnages se détachent de ce monde intermédiaire entre la fantaisie et la réalité, pour prendre pied dans les salons, à la Cour ou dans la rue. Ils sont de leur temps, et ne paraissent complétement explicables que si l'on se rend bien compte de la société où ils vivent, des lois auxquelles ils obéissent. Et pourtant que ce millésime est encore in-

perceptible, si on le compare à tout ce que ces figures ont d'admirables ressemblances avec l'éternelle vérité ! M. Mazères, dans une de ses courtes préfaces, nous dit « que Molière lui-même glissait quelque peu de politique dans le fond de la cassette de *Tartuffe;* que le paisible Orgon, comme son ami fugitif, a joué son rôle dans les troubles de la Fronde. » C'est possible, mais ces allusions à des événements contemporains ou récents, ce rôle politique et réel du personnage, ce n'est pas Orgon lui-même ; c'est tout au plus son passe-port auprès du Roi et du public. On peut en dire autant des autres créations de Molière, Alceste, Arnolphe, Harpagon, Trissotin, Chrysale, M. Jourdain, Célimène, Agnès, Philaminte. S'ils tiennent par un point à la vie particulière de leur époque, tout le reste appartient à l'inaliénable patrimoine de la nature humaine. Le dix-huitième siècle n'enrichit, à vrai dire, la comédie que de deux nouveaux personnages ; Turcaret et Figaro ; placés, l'un au seuil, l'autre à l'issue de ce siècle formidable — 1708 et 1784 — comme pour mieux préciser leur sens par leur date. Là les deux éléments, général et accidentel, se combinent et se balancent à des doses plus égales. Turcaret, c'est bien l'homme d'argent ; Figaro, c'est bien le valet émancipé, supérieur à son maître par l'esprit et par l'intrigue : mais Turcaret n'est possible que dans cette société dont la corruption latente prépare la Régence et Law ; Figaro n'est acceptable qu'à ce moment, sous ce régime qui va périr et dont les barrières croulantes le gênent et l'excitent à la fois. Aussi, malgré le génie comique de Lesage, malgré la verve prodigieuse de Beaumarchais, bien des traits ont vieilli dans ces deux figures, et l'on sent que l'art qui les a créées est déjà d'une trempe moins forte que l'incomparable comédie de Tartuffe et d'Alceste. Nous voici arri-

vés, ou peu s'en faut, aux auteurs plus ou moins comiques de la Restauration. Tous commirent la même faute. Placés en présence d'une société nouvelle, ils n'en virent que l'accident, le trait fugitif, cette vérité du moment qui souvent touche de bien près au mensonge. Ils nous montrèrent des fonctionnaires, des ingénieurs, des militaires, des avocats, des journalistes, des élégants, des banquiers, des patriciennes et des bourgeoises; mais tous ces personnages dépendaient tellement de ce monde d'un jour qui les vit éclore, qu'une fois ce monde disparu, ils cessèrent d'exister. Enfin, séduits par cette puissance inconnue qui se révélait tout à coup et qui s'appelait opinion, opposition, liberté, libéralisme, frappés de cette place immense que prenait la politique dans nos mœurs et notre langage, ils crurent qu'il leur suffirait d'un écho de toutes ces sonorités soudaines de la presse et de la tribune, pour attirer sur leur œuvre la vie, le mouvement et le bruit. Ils voulaient réussir, faiblesse bien pardonnable! et quel meilleur moyen de succès que de s'associer à ces enthousiasmes, à ces colères, à ces ardeurs généreuses qui ne pouvaient, semblait-il, revendiquer que le bien, flétrir que l'arbitraire, invoquer que la justice, l'humanité et la liberté? Ainsi faisait-on, et l'allusion politique couvrait de ses broderies en similor la fraîche parure de ces jeunes premières, l'uniforme neuf de ces colonels. Hélas! qu'arrivait-il? L'accessoire emportait le fond, la broderie étouffait l'habit, comme l'habit avait étouffé le corps. Non-seulement cette comédie ne retraçait que les aspects les plus changeants de cette société éphémère, mais elle s'attachait à ce qu'il y avait de plus mobile dans cette mobilité. La peinture du cœur humain, des caractères, des ridicules de l'homme, c'est-à-dire ce qui devrait être le plus solide et le plus durable, s'appuyait sur ce qu'il y

a de plus passager et de plus factice, l'esprit de parti. Sous les ministères impopulaires, — ils l'étaient presque tous, — nos auteurs taillaient leur plume, aiguisaient leurs bons mots et leurs épigrammes, s'apprêtaient à venger, sinon à défendre, le pays opprimé. On eût dit que l'opinion publique en masse allait se porter vers l'œuvre vengeresse, pour en consacrer, par des acclamations sans fin, l'opportunité, la vérité et la beauté. Les ministres tombaient; leurs successeurs laissaient jouer la pièce, et il se trouvait que toutes ces colères étaient calmées, ces passions éteintes, que ces sarcasmes portaient à faux, que ces allusions frappaient à côté, que ces bons mots se figeaient sur les lèvres des acteurs, et que l'ouvrage expirait dans le vide, le néant et l'ennui. C'est ce qui advint à Casimir Delavigne pour sa *Princesse Aurélie*; c'est ce qui adviendra toujours à la comédie politique sous des régimes sans cesse ébranlés, attaqués, renversés et justifiés par ceux qui en héritent. Ce fut là, en somme, le malheur et le tort de la comédie de la Restauration, et M. Mazères n'y a échappé ni plus ni moins que ses émules. Arrivée à un moment où la société n'était plus ou n'était pas encore en fonds pour lui fournir des types, elle s'est contentée de surfaces; elle a esquissé au lieu de peindre, et elle a choisi, pour ses esquisses, les points de vue qui devaient le moins ressembler, le lendemain, à ce qu'ils étaient la veille. Elle a été, soit dit sans malice, le contraire de la comédie de Molière.

Si son déclin a été rapide, si l'on s'est aperçu trop vite de ce qui lui manquait, n'y aurait-il pas encore une autre cause? Je la cherche, et c'est M. Mazères lui-même qui va m'aider à la trouver. Il a eu l'heureuse et spirituelle imprudence de publier le *Charlatanisme* à la suite de ses œuvres plus sérieuses; il donne pour raison ou pour excuse

le désir de rendre hommage à M. Scribe, son collaborateur. Il n'avait pas besoin de ce prétexte; la lecture du *Charlatanisme* eût suffi. En relisant ce charmant vaudeville, aussi gai, aussi piquant, aussi actuel aujourd'hui que le 10 mai 1825, jour de sa première représentation, on se demande si ce n'était pas là par hasard la vraie comédie bien plutôt que des ouvrages d'allure plus ambitieuse et de plus longue haleine; si, à une époque amoindrie, à une société toute de nuances, des croquis excellents ne convenaient pas mieux que des tableaux contestables. M. Mazères a aussi écrit, en société avec M. Scribe, la *Loge du Portier*, un autre chef-d'œuvre du genre : le *Charlatanisme*, la *Loge du Portier*, après plus de trente ans, sont encore vrais; le verre est petit, mais l'auteur a bu dans son verre, au lieu d'aller puiser à la source tarie de la comédie en cinq actes. Qui ne préférerait les jolies pièces du bon temps de M. Scribe, la *Demoiselle à marier*, la *Mansarde des artistes*, le *Nouveau Pourceaugnac*, les *Premières Amours*, le *Mariage de raison*, à tout ce qu'il a écrit pour le Théâtre-Français? Ce *Charlatanisme*, M. Scribe a voulu le replacer dans un plus grand cadre : Il l'a refait une première fois dans la *Camaraderie*, une seconde dans le *Puff*, et il a laborieusement manqué ce qu'il avait réussi du premier coup, et si aisément ! Il n'a agrandi ni son sujet ni sa manière; il les a hissés sur des échasses. Mais, en 1825, nous étions des aristocrates : la hiérarchie des genres et des théâtres existait encore, et, en passant du Gymnase au Théâtre-Français, M. Scribe croyait monter en grade. Aujourd'hui que nos prouesses démocratiques ont tout égalisé, cette ambition ne tenterait plus les heureux auteurs de tant de charmants ouvrages; ils resteraient fidèles au théâtre de leurs premiers succès, et la comédie du dix-neuvième siècle ne s'en porterait pas plus mal.

Il faut se borner; je quitte à regret M. Mazères et ses attachants souvenirs. Après tout, il a lieu d'être content de sa carrière et de ses œuvres, du public et de lui-même. Par ses premières pièces, il tend la main à Picard, au seul poëte comique du commencemment de ce siècle, à Picard qui ne chercha pas bien haut et ne creusa pas bien fort, mais qui fut gai, qui fut vrai, et qui fit, redisons-le encore, honnêtement rire les honnêtes gens. Un peu plus tard, M. Mazères fut pour moitié dans les plus brillants triomphes de M. Empis, lequel a occupé et conserve encore toutes sortes de dignités officielles et littéraires. Enfin, par le *Charlatanisme*, la *Loge du Portier*, la *Quarantaine* et bien d'autres aimables esquisses, il s'est associé aux meilleurs moments de M. Scribe, ce vieux roi du théâtre moderne, se jouant des révolutions qui ont respecté sa liste civile. Il y aurait là de quoi satisfaire trois vanités, et M. Mazères n'en a pas même une, si j'en juge par le ton de ses préfaces. Du moins, en dehors de tous ses succès passés, il en est un qui ne lui manquera jamais, c'est le succès d'estime; peut-être, en sa qualité d'auteur dramatique, M. Mazères est-il peu épris de ce succès-là : qu'il nous croie cependant! il n'en existe pas de meilleur et de plus durable.

XI

M. AUDIBERT ET MADAME ANCELOT

FOYERS ÉTEINTS

J'emprunte à madame Ancelot son second titre, *Foyers éteints*, comme trait de physionomie commun à ces deux aimables petits livres, qui semblent nés d'une inspiration fraternelle. Hélas! oui, ils s'éteignent, ils disparaissent, ces foyers où la causerie allait s'asseoir, où l'on avait de l'esprit à petit bruit et à demi-mot, où des personnes de bonne compagnie parlaient littérature, art, théâtre, politique, sans se croire obligés de poser comme des bateleurs devant un public de curieux et d'affairés. Aujourd'hui on a du talent, autant et peut-être plus qu'alors; les artistes distingués ne manquent pas; les sources de l'esprit français ne se sont pas taries, mais troublées. Il n'y a plus ou presque plus de ces centres qui ôtaient à chaque *individualité* ce que l'isolement ou la contemplation de soi-même lui eût donné d'excessif et de déplaisant, qui adoucissaient les aspérités et les angles, rapprochaient des volontés diverses par une similitude de goûts ou de vanités, et forçaient l'amour-propre de chacun à se plier au plaisir de tous. Ajouterai-je qu'il n'y a plus ou

[1] *Indiscrétions et Confidences.* — Les *Salons de Paris*.

presque plus de ces maîtresses de maison, spirituelles, accueillantes, recherchées, donnant à la causerie des leçons et des modèles, habiles à faire tourner au profit d'une société polie les qualités et jusqu'aux défauts des habitués de leur salon, à continuer avec grâce les traditions charmantes de ce temps qu'elles regrettent et qu'elles racontent? On ne me croirait pas, et madame Ancelot, après avoir si heureusement retracé le salon des autres, n'aurait qu'à citer le sien pour me contredire. Ce qui est vrai, ce qui ressort évidemment des tendances de la société nouvelle, c'est que tout, même les manifestations et les rendez-vous de l'esprit français, change de milieu et de caractère. La grosse caisse et les concerts en plein vent ont remplacé la musique de chambre : les bons mots ne se disent plus à l'oreille, entre convives choisis et discrètement rassemblés pour en déguster la saveur; ils mangent en pique-nique, avec retentissement de mâchoires, d'assiettes et de réclames : ils s'annoncent, ils s'affichent, ils s'exploitent. Encore un peu, et ils se coteront à la Bourse.

Ce que je dis des salons pourrait, avec variantes, se dire aussi des théâtres, et ceci me ramène aux *Indiscrétions* et aux *Confidences* de M. Audibert. Surtout ne vous effrayez pas de ces deux mots que nos illustres nous ont appris à redouter. Ils ont été si expansifs, si prodigues de familiarités et de détails intimes, que maintenant, quand on nous promet des indiscrétions et des confidences, il nous semble toujours que l'auteur va nous parler des fredaines de ses parents, des tics de son précepteur, des antécédents de sa mère, des premières amours de sa sœur et des chenets de son père. Rien de pareil dans les récits de M. Audibert : il a vu, il a observé, il a retenu, et ses indiscrétions ne sont que des anecdotes

piquantes, finement et lestement racontées. Elles se rattachent à une époque où le théâtre n'était pas encore une vaste table d'hôte dramatique à l'usage des étrangers et des provinciaux qu'amènent les chemins de fer, où il restait le plaisir des délicats et des lettrés, où des artistes supérieurs étudiaient, travaillaient sans cesse, cherchaient le mieux après avoir trouvé le bien, initiaient les connaisseurs aux secrets de leurs études et profitaient de leurs conseils. C'était le temps où mademoiselle Mars jouait, dans une pièce d'ailleurs assez mauvaise, le rôle d'une jeune femme, mère de trois enfants. Au second acte, on venait lui dire qu'un de ses enfants était tombé dans le bassin du parc. Elle se précipitait vers la porte en poussant un cri que le parterre applaudissait à tout rompre : rentrée dans sa loge et complimentée par ses amis, elle leur répondait : « Non, je ne suis pas contente ; dans la pièce, j'ai trois enfants, et j'ai crié comme si je n'en avais qu'un. » — Aujourd'hui l'actrice en aurait quinze, et elle crierait comme s'il s'en noyait trente.

Cet art du comédien, entouré de tant de séductions et de prestiges, est aussi, on l'a dit cent fois, le plus fugitif de tous. Pourtant, l'acteur ne meurt pas tout entier, lorsqu'il a su s'entourer d'hommes capables de le bien comprendre, et, plus tard, de nous redire par quels efforts constants de réflexion et d'intelligence il arrivait à d'irrésistibles effets. M. Audibert figurait au premier rang de ces interlocuteurs attentifs qui m'auraient reconcilié avec les confidents de tragédie. Lorsque Néron, Joad, Auguste, Hamlet, Oreste, avaient fait revivre Corneille, Racine ou Shakspeare, et soulevé dans la salle ces frémissements électriques, plus éloquents que les bravos; lorsque Talma, leur interprète incomparable, palpitant encore des émotions qu'il venait de produire, avait remplacé son costume

tragique « par une robe de chambre toute blanche, de basin en été, de molleton en hiver, » ses amis, jeunes et vieux, Lemercier, Ducis, Chénier, Andrieux, David, accouraient auprès de lui ; on causait, on se rendait compte des effets qu'il avait trouvés, de ceux qu'il cherchait encore, et souvent ces entretiens familiers élevaient cet art fragile du théâtre à la dignité, j'allais dire à la solidité de l'histoire. Or M. Audibert était là, jeune, passionné, enthousiaste, désireux de s'instruire, heureux et fier de l'amitié du grand artiste, écoutant de toutes ses oreilles d'homme d'esprit, et l'on sait que moins les oreilles sont longues, mieux elles écoutent. De là des souvenirs intarissables, qui, parfois, sous leur frivolité apparente, cachent de réels enseignements. Lisez, par exemple, la querelle de Talma avec Lemercier, à la suite d'une représentation de *Britannicus*. Talma n'était pas encore content de la manière dont il avait dit le vers célèbre :

J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler,

bien qu'il eût été applaudi avec transports, et que son ami Lemercier lui affirmât qu'on ne pouvait pas trouver mieux. Le tragédien donne ses raisons : il analyse admirablement ce caractère de férocité voluptueuse, de tendresse sanguinaire, qui perçait déjà dans le langage de Néron et que l'on doit deviner en entendant ce vers. — « Tu viens de faire une page de Tacite ! » s'écrie à la fin Lemercier, et l'éloge est mérité : Talma du moins donnait là, en se jouant, un vivant commentaire de l'historien de qui Chateaubriand disait, à la même époque, sauf à faire supprimer le *Mercure :* « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire. » Il expliquait, sans le vouloir peut-être, ce raffinement de cruauté sensuelle et *artistique*, trait distinctif des Empereurs romains,

ces mœurs étranges que le despotisme démocratique et militaire place tôt ou tard sur le trône, alors que, toute loi étant muette, toute liberté étouffée, le bon plaisir des multitudes délègue au bon plaisir d'un seul homme sa tyrannie et ses caprices. En lisant ce passage du livre de M. Audibert, on comprend comment Talma exerça une si grande influence sur la littérature et l'art dramatique de son temps, et l'on est amené, par une comparaison involontaire, à comprendre pourquoi notre pauvre Rachel en a exercé si peu. Vous avez applaudi Hermione, Roxane, Phèdre, Camille, Pauline, Émilie: avez-vous jamais entendu dire que leur éminente interprète, hors du théâtre où elle obtenait de si légitimes triomphes, eût donné un conseil à un auteur, raisonné un de ses effets, développé un aperçu quelconque sur son art, suscité un tragédien ou un poëte, profité du mouvement littéraire pour le diriger ou pour le combattre? Non. Organisation privilégiée, diction savante, masque digne de Melpomène, vibration intelligente et sonore de nos chefs-d'œuvre endormis, don naturel du geste, de l'attitude et de l'ajustement, mademoiselle Rachel a possédé tout cela, et, malgré tout cela, elle n'a été qu'un accident heureux, épisodique, dans l'histoire du théâtre; sans autorité, sans lendemain, sans lien avec ce passé qu'elle ressuscitait, avec cet avenir à qui elle pouvait rendre une tradition et un modèle; laissant la tragédie un peu plus impossible après son règne qu'avant sa venue, et ayant eu, pendant sa carrière trop courte, le temps de décourager toutes les espérances qu'elle avait ranimées chez les amateurs d'un art noble et grand. C'est qu'il y a, en dehors du talent et du génie, la règle, la conduite de ce génie et de ce talent; c'est qu'il ne suffit pas de l'enivrement de quelques soirées brillantes pour faire de l'artiste une partie de la vie intellectuelle

de son époque, pour établir entre ses contemporains et lui ces communications fécondes qui le perfectionnent en nous éclairant. Ç'a été une des supériorités de Talma, de rester, après le rideau baissé et dans sa robe de chambre en basin ou en molleton, le maître, l'autorité, l'enseignement de cet art dont il était, devant la rampe, l'expression suprême. Grâce à cette préoccupation permanente de sa tâche et de son rôle, il nous apparaît encore, après un demi-siècle, comme étroitement uni à l'ensemble des œuvres et des hommes de son temps, statuaire, peinture, réforme du costume, derniers efforts d'une école dont il déguisait le déclin, premier essai d'un art nouveau qu'il eût maintenu dans les limites de la vérité et du goût, tout, jusqu'à ces régions supérieures où la comédie se joue souvent, mais ne s'avoue pas, et où le maître de la France et du monde ne dédaignait pas de causer avec son ancien ami. Il faut lire, dans le livre de M. Audibert, les conversations ou plutôt les monologues de Napoléon sur *Polyeucte*, sur Corneille, et sur cet art du tragédien que je ne voudrais pas comparer à celui du conquérant. On se souvient alors de ce qu'il y avait d'un peu théâtral dans cet éblouissant génie: on songe à cette belle scène de *Servitude et Grandeur militaires*, par M. le comte Alfred de Vigny, où le pape Pie VII, malade, exténué, captif à Fontainebleau, ne répond aux cajoleries de Napoléon que par ce seul mot: « *Comediante!* » et à ses menaces que par cet autre mot : « *Tragediante!* »

J'ai parlé de Talma, et je m'y suis attardé : c'est qu'il forme, pour ainsi dire, le point culminant de ces *indiscrétions* et de ces *confidences* ; c'est qu'il appartient depuis longtemps à M. Audibert par droit d'admiration et de mémoire, et que nul n'a mieux réussi que notre ingénieux écrivain à faire revivre parmi nous cette grande

figure tragique. Il faudrait citer aussi les anecdotes où comparaissent tour à tour mademoiselle Mars et mademoiselle Maillard, Elleviou et Berton, Fiévée et Raynouard, Martin et mademoiselle Duchesnois, Boiëldieu et Marsollier, et cette aimable madame Kreützer, dont le nom pourrait me servir de trait d'union avec ces personnages célèbres, puisqu'ils ont été les premiers hôtes de son salon, et que je fus un des derniers. Ce salon charmant, foyer éteint, hélas! comme tant d'autres, me conduit tout droit au livre de madame Ancelot : là nous retrouvons quelques-uns des héros de M. Audibert, et, avec eux, madame Lebrun, Gérard, madame de Staël, Isabey, Rossini, Charles Nodier, Balzac, Victor Hugo, Benjamin Constant, la duchesse d'Abrantès, le vicomte d'Arlincourt, Parseval Grandmaison, madame Récamier, et la pléiade plus ou moins fidèle qu'elle rassemblait aux côtés, que dis-je? aux genoux de M. de Chateaubriand. Foyers éteints! oui, mais il reste encore des tisons, et madame Ancelot les a recueillis : que de choses piquantes et instructives dans ce volume! On y rencontre tel chapitre qui pourrait défrayer un ouvrage de morale ou de philosophie pratique, tel autre qui pourrait consoler les écrivains maltraités par leurs contemporains et leurs confrères. Voyez Charles Nodier et son salon si spirituellement décrit par madame Ancelot : vous y apprendrez ce qui reste, au bout de vingt-cinq ans, de l'exploitation réciproque des vanités littéraires et des célébrités enfumées par l'encensoir des coteries. Nodier, égoïste madré et aussi faux bonhomme que l'illustre ami de *mon cher Perrotin*, avait merveilleusement compris ce mécanisme de la louange hyperbolique, servie entre deux tasses de thé, et établissant une société d'assurances entre la gloire de l'amphitryon et la célébrité des convives. Il se passionnait

tellement pour les succès d'autrui, qu'autrui, pour être quitte, se chargeait des siens, et, quand il avait fait des grands hommes de tous ceux qui venaient le voir, ils le faisaient Dieu pour reconnaître sa politesse. Madame Ancelot nous donne là-dessus de ravissants détails. Telle était la profusion d'éloges décernés, chez Nodier, à des imbéciles ou à des inconnus, que, lorsque arrivait un poëte d'une valeur véritable, Victor Hugo par exemple, le Victor Hugo des *Feuilles d'automne*, on était fort embarrassé ; car enfin la langue française n'est pas inépuisable en formules laudatives. — Alors, nous dit madame Ancelot, on avait recours à un argot, intelligible seulement pour les initiés. Ainsi, au dixième vers lu par le poëte, une voix inspirée s'écriait : Cathédrale ! — au vingtième, une autre voix répondait : Ogive ! — au cinquantième, une autre répondait : Pyramide d'Égypte ! — Ces mots sacramentels passaient de bouche en bouche, et l'assemblée entière s'inclinait dans un profond recueillement, comme sous un souffle divin. Pendant ce temps, Charles Nodier riait sous cape, ou jouait au whist ; mais il y gagnait, pour le lendemain, dans le *Figaro* ou la *Revue de Paris*, un article où l'on affirmait qu'il était le plus jeune, le plus charmant, le plus délicieux, le plus inimitable des écrivains, des conteurs et des poëtes ; il finit même par y gagner un fauteuil à l'Académie française, dont il s'était moqué toute sa vie : il n'y a rien de nouveau sous le soleil !

Le vif plaisir que m'a causé l'ouvrage de madame Ancelot devrait m'interdire toute critique : pourtant je veux être ingrat, et je lui reprocherai d'avoir été trop charitable. En maint endroit, si elle avait appuyé un peu plus fort, son livre, qui n'est qu'une série d'agréables esquisses, aurait eu une tout autre portée. Elle n'a été malicieuse

qu'une fois, à propos de madame Récamier, et sa malice a frappé à côté. Je sais bien tout ce qu'on peut dire de cette charmante femme, dont nous n'avons connu que le mélancolique automne, et tout ce qu'il y avait d'artificiel dans cette atmosphère de serre chaude dont elle environnait le chantre d'Amélie et de Velléda. Mais la génération nouvelle est déjà trop sévère et trop dédaigneuse envers M. de Chateaubriand, pour qu'une personne aussi distinguée que madame Ancelot doive s'associer, même de loin, à cette réaction excessive. Madame Récamier, d'ailleurs, a été une des gloires de son sexe, et il semble que, par esprit de corps, les femmes devraient l'épargner. Puisque madame Ancelot était en veine satirique, elle avait là, sous ses yeux, sans sortir du salon de l'Abbaye-aux-Bois, un texte qui aurait pu, sous sa plume, devenir un piquant chapitre d'histoire littéraire : Je lis, à la page 188 : « M. Sainte-« Beuve, cet écrivain si spirituel, etc., etc... mais il cessa « d'y venir plusieurs années avant que le salon se fermât. » — Cela n'a l'air de rien, et madame Ancelot n'en dit pas davantage. Eh bien, ce rien est tout un trait de physionomie et de caractère. M. Sainte-Beuve fréquenta assidûment le salon de madame Récamier, tant que ce salon eut une porte ouverte sur l'Académie française. Il était même, à cette époque, le thuriféraire en titre de l'homme illustre qu'il fallait admirer pour plaire à la maîtresse du logis. Quand M. de Chateaubriand avait lu, dans ce cercle intime, au milieu de l'extase universelle, quelques chapitres de ses *Mémoires*, M. Sainte-Beuve, avec ces allures d'homme de lettres à la suite, que toutes ses prospérités n'ont pu lui enlever, se chargeait de colporter, dans les *Revues*, les fragments du livre sacré, et de faire savourer à l'idole un avant-goût d'immortalité. Il s'en acquittait avec ces effusions mystiques, ces ferveurs d'apothéose,

que madame Sand prenait probablement au sérieux quand elle l'appelait « un pieux et tendre rêveur. » Quelques années s'écoulèrent ; le salon de madame Récamier perdit, en vieillissant, son autorité et son prestige. M. Sainte-Beuve, nommé académicien, n'eut plus besoin de ce patronage. C'est alors, pour revenir à notre texte, « qu'il cessa d'aller chez madame Récamier. » Puis, une nouvelle phase commença ; M. de Chateaubriand était mort ; madame Récamier mourait ou allait mourir. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* parurent : malgré le fâcheux effet que produisirent certaines parties, la critique gardait le silence, tant était profond encore le respect inspiré par ce grand nom. M. Sainte-Beuve fut le premier à attaquer l'œuvre et l'auteur ; il publia plusieurs articles contre ces *Mémoires*, et dans un de ces articles, intitulé *Chateaubriand romanesque et amoureux*, il essaya de déchirer des voiles que Chateaubriand n'avait pas soulevés. Telle fut, entre plusieurs autres, une des plus instructives étapes de cette vie littéraire, commencée sur le sommet de la Yung-Frau romantique, pour aboutir à l'amitié de M. Véron et au panégyrique de *Madame Bovary*, en attendant de nouvelles évolutions.

C'est ainsi que madame Ancelot aurait pu annoter, de temps à autre, l'histoire de ses *Salons*. Mais a-t-elle eu tort de s'en abstenir ? N'était-ce pas un peu trop pousser au noir ses intéressantes esquisses ? N'a-t-elle pas bien fait de se borner à ce sourire sans fiel qu'éveillent les légères faiblesses et les travers innocents ? Tel qu'il est, dans cette nuance tempérée, son livre plaît, il amuse, il ravive, pour un moment, ces *foyers éteints*, ces figures mortes, toutes ces images d'un passé d'hier, qui nous apprend, dans ce mélancolique adieu, ce que seront demain nos vanités et nos fêtes, nos œuvres et nos gloires. Par là comme par

bien d'autres qualités aimables, l'ouvrage de madame Ancelot et celui de M. Audibert se ressemblent : ils sont doux et tristes comme tout ce qui rappelle la disparition de choses charmantes et le charme de choses disparues.

XII

M. ÉMILE DE GIRARDIN[1]

« Quelle raison a eue Sémonville pour être enrhumé ? » — Quel motif a pu avoir M. Émile de Girardin pour écrire la *Fille du Millionnaire?* Car enfin il n'est pas toujours sage de donner sa mesure. Le monde est peuplé d'esprits chagrins, railleurs ou sceptiques, enclins à se dire en pareil cas : « Voilà une pièce ennuyeuse, plate, absurde, méchante, détestable, insupportable, impossible : l'homme qui l'a écrite, et qui, l'ayant écrite, a voulu la faire jouer, et qui, n'ayant pu y réussir, s'est obstiné à la publier, serait-il par hasard moins *fort* que nous ne l'avions cru ? Aurions-nous été pris pour dupes ? Se pourrait-il que l'ex-rédacteur en chef de la *Presse* fût, en définitive, un homme de plus d'alinéas que de génie ? » — Et ainsi de suite : quelle imprudence d'encourir ces mauvais propos lorsque, après des commencements orageux et difficiles, on est enfin parvenu, lorsqu'on pourrait jouir paisiblement, et sans donner la comédie à personne, de biens industrieusement acquis ? Encore une fois, pour commettre cette faute, quels ont pu être les motifs de M. Émile de Girardin ? Je n'en

[1] La *Fille du Millionaire*.

trouve que deux, dont je laisse le choix à mes lecteurs : ou M. de Girardin, à l'exemple de plusieurs personnages historiques, a voulu finir par où il avait commencé, et refaire, sous forme de dialogue, le *Journal des Connaissances utiles*, dont il fut jadis le fondateur; ou bien, ce qui serait plus touchant et me semble plus probable, ayant entendu dire qu'on l'accusait d'avoir trop vite oublié la grande et poétique Delphine, il s'est proposé de faire à cette illustre mémoire un pénible sacrifice. Veuf de Malabar, mais d'un Malabar civilisé où le ridicule est plus mortel que le bûcher, il a publié la *Fille du Millionnaire*, afin de démontrer qu'il n'était pour rien, absolument pour rien, dans les agréables ouvrages de l'auteur du *Lorgnon* et de *la Joie fait peur*. Convenons-en, jamais démonstration ne fut plus péremptoire, plus glorieuse pour la défunte et plus accablante pour le survivant.

Et pourtant, voyez le guignon! nous doutons que la grande Delphine, si elle revenait au monde, sût le moindre gré à son époux de cette immolation posthume. Sa monomanie — qui l'ignore? — était d'appartenir à la meilleure compagnie de Paris et de vivre dans les salons du faubourg Saint-Germain comme dans son atmosphère naturelle. Or ce qui éclate, à chaque ligne de cette incroyable *Fille d'un millionnaire*, ce n'est pas seulement le manque absolu de talent, d'esprit, de gaieté, d'intérêt, de style, d'agrément et de grammaire; c'est encore et surtout l'ignorance la plus complète des mœurs, des manières et du langage de cette société aristocratique où madame de Girardin était entrée de force, sa plume à la main. Un Hottentot, arrivant des plus lointains parages de l'Afrique, et invité par une commission scientifique à exposer ses idées sur la Noblesse de France, ne s'y prendrait pas autrement. Quelle humiliation, grand Dieu! et

quel désespoir pour cette personne célèbre qui eût échangé volontiers tous ses papiers contre un parchemin !

M. Adam, le héros de la pièce — le premier homme du monde (l'auteur n'a pas reculé devant ce calembour contemporain des patriarches), — M. Adam n'est pas un être vivant, une figure animée, comme s'efforcent d'en créer ces pauvres diables de poëtes qui n'ont pas étudié leur art dans le *Manuel du Spéculateur*. M. Adam est un argument, un commentaire, en chair et en os, de l'axiome suivant, à l'usage des nouveaux enrichis : « On ne doit pas arriver à l'argent par la considération, mais à la considération par l'argent. » – La comédie n'avait rien inventé de mieux, depuis le fameux précepte de Valère, dans l'*Avare :* « Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger » Seulement, le précepte de Valère était plus sain. Commencer par faire fortune à tout prix, *per fas et nefas*, et ne s'occuper de mériter l'estime qu'après que l'on a gagné assez de millions pour avoir le loisir de vivre en honnête homme, voilà une vérité sortie en grand costume, non pas de son puits traditionnel, mais des mines de Saint-Bérain : voilà qui mettra bien à leur aise tous les Adam coupables d'avoir mangé du fruit défendu. Mais gardons-nous de discuter avec l'auteur de la *Fille du Millionnaire :* nous serions beaucoup plus plaisants que sa pièce, si nous avions l'air de la prendre au sérieux. Donc son M. Adam représente le capital intelligent, hardi, heureux, fécond, parti de rien pour arriver à tout, maître de l'avenir, maître du monde. Sa marquise de la Roche-Travers (vous entendez bien, Travers !) personnifie la noblesse ruinée, aigrie, rancuneuse, cupide, allongeant sur les débris de son ancienne splendeur des griffes de procureur cachées sous un gant de grande dame. Voici comment procède l'argumentation de M. de Girardin. Au premier acte, il nous fait as-

sister à l'ouverture d'un testament. Tous les parents du défunt marquis de la Roche-Travers sont là rassemblés devant le juge de paix, socialiste déguisé, qui résume en ces termes la discussion où tous ces nobles héritiers ont échangé des propos de poissardes : « Il en a toujours été ainsi depuis que l'héritage existe, et il en sera toujours ainsi tant qu'il existera. » —Propos léger, mais que l'on pardonne à un homme forcé d'entendre, pendant une heure, des phrases dans le genre de celle-ci : «Monsieur le juge de paix, vous êtes ici pour *lever des scellés*, et non pour *en mettre* sur les lèvres *de qui a le droit de dire ce qu'il pense.* » C'est la marquise qui parle ce langage fleuri : la marquise est une femme forte, très-forte, et l'on a remarqué que, si un directeur imprudent, alléché par le nom de l'auteur, avait voulu *monter* cette pièce, il aurait été obligé de chercher dans un théâtre forain, pour le rôle de la marquise, quelque femme géante ou quelque Alcide femelle. Quoi qu'il en soit, cette dame de la Roche-Travers, qui avait espéré que son fils serait l'unique héritier de son beau-frère, ne cesse pas de parler, de vociférer, de mettre les poings sur les hanches, avant, pendant, et après la lecture du testament. Elle fait un tel tapage, que le juge de paix est, à tout instant, forcé de la rappeler à l'ordre. — Le mort a laissé une pension à son cuisinier : « Il était si gourmand ! » s'écrie-t-elle; — une autre pension à son cocher : « Il avait si peur de verser! » si peur de verser! M. de Girardin aurait bien dû avoir un peu de cette peur-là! il ne s'est donc pas rencontré auprès de lui une âme charitable pour lui apprendre que, dans ce monde auquel appartient la marquise, les passions peuvent être aussi violentes, les cupidités aussi furieuses, les ridicules aussi réels que partout ailleurs, mais que rien n'en éclate au dehors, que les tempêtes intérieures ne montent pas à la surface, et que

c'est justement là, dans cette faculté de tout dire, de tout faire, de tout ressentir sans bruit, que réside la différence entre la bonne compagnie et la mauvaise? La marquise de la Roche-Travers disputant aux collatéraux, aux avocats et aux juges la succession de son beau-frère, dépassant en rapacité et en finesse les gens du métier, exprimant une sorte de naïve surprise en face de cette législation nouvelle qui déconcerte toutes ses idées sur le droit d'aînesse et l'héritage, la marquise pourrait être vraie et comique : mais, quand cette femme de haute naissance se querelle comme une harengère avec ses cousins et cousines, lorsqu'elle s'attire, par ses incartades, une leçon méritée de la part d'un notaire ou d'un greffier, lorsqu'elle parle de la gouvernante et du filleul de son oncle en des termes qu'on sifflerait à Bobino ou au petit Lazari, c'est l'auteur seul qui est ridicule, et il l'est tellement qu'il n'en reste plus, Dieu merci, pour ses personnages.

Continuons. Le marquis défunt avait vendu d'avance son château et son hôtel à ce phénix des millionnaires impromptus qu'on appelle M. Adam. M. Adam a une fille, et dès lors la marquise de la Roche-Travers déploie toute sa stratégie maternelle, patricienne et féminine pour amener un mariage entre son fils Roger et Caroline, la fille d'Adam. Mais Adam, l'infaillible Adam, a décidé que sa fille épouserait Rodrigue : qui, Rodrigue? un descendant du Cid? Non; un ingénieur des ponts et chaussées :

. . . . . . Rodrigue, as-tu du cœur?
— Ah! beaucoup, père Adam; je suis ingénieur!

Or M. Émile de Girardin s'est si adroitement arrangé, que le lecteur ne s'intéresse qu'à Roger, gentilhomme progressif de l'école de M. de la Fayette, et que, jusqu'à la fin, Caroline semble très-médiocrement éprise de son in-

génieur, en dépit de ses perfections algébriques. Aussi bien, la passion est de même force que la plaisanterie dans la *Fille du Millionnaire*. L'habile marquise ménage un tête-à-tête entre Roger et Caroline, et voici le dialogue amoureux qui s'établit entre les deux jeunes gens :

Roger. — On nous laisse seuls... en tête-à-tête !

Caroline. — Oh ! il n'y a pas de danger !

Roger. — Une héritière !

Caroline. — Eh bien !

Roger. — Je pourrais vous séduire.

Caroline. — En cinq minutes ?

Roger. — En effet, ce serait court ; mais je pourrais vous enlever...

Caroline. — Sans ma dot je ne cours aucun péril... etc., etc.

Le reste est à l'avenant. Voilà le type de la scène de sentiment, filée d'après le procédé positiviste, qui, dans notre littérature dramatique et démocratique, doit remplacer avec avantage les anciennes méthodes, Racine et Shakspeare, Molière et Marivaux, Ophélia et Juliette, Esther et Bérénice, Henriette et Araminte, Célimène et Sylvia, toutes ces créations surannées d'un art incompatible avec les prodiges de la prime et du report. M. Émile de Girardin, dans une courte préface qui nous peint l'homme au naturel, a eu l'ingénuité de nous dire « que la *Fille du Millionnaire* a été écrite à Naples pendant ces heures de la journée où les brises de la mer ne sont plus assez fortes pour rendre moins lourd le poids de l'atmosphère. » O puissance de ce beau ciel, de ces heures brûlantes, de ce golfe enchantenr, de ce paysage incomparable, sur cette imagination charmante ! Vous figurez-vous cet homme fort contemplant d'un œil ravi ce panorama cher à la poésie et à l'amour, et se remettant à sa table pour écrire

les lignes suivantes : « Le meilleur emploi des capitaux dont on veut conserver la disponibilité, ce sont les valeurs pour lesquelles *en tout temps* le vendeur est *toujours* certain de trouver un acheteur ; ainsi la rente, ainsi les actions des grandes compagnies de chemins dont tous les travaux sont terminés. Méfiez-vous de l'amorce des primes ; l'amorce cache l'hameçon auquel on n'est jamais sûr de ne pas laisser accrochés sa bourse et son honneur ; défiez-vous aussi des gros dividendes qui appellent à eux les petites épargnes, car les revenus qui reposent sur une base également solide *tendent constamment tous* à élever le capital au même niveau. »

Eh quoi ! vous n'avez pas de passe-temps plus doux?

demanderais-je à M. de Girardin, si j'osais citer *Athalie* après la *Fille du Millionnaire*. Tout le rôle du père Adam est de ce style ; on dirait le bulletin financier de la *Presse* colligé par un agent de change. Vous comprenez qu'un raisonneur aussi imperturbable déjoue aisément les trames ourdies par la famille Roche-Travers ; d'autant plus que l'auteur a eu soin de réunir, dans le salon de la marquise, toutes les variétés de grotesque, de désœuvrement et d'ineptie qui peuvent rendre plus victorieuse sa thèse en faveur des écus contre le blason. C'est là qu'il prodigue ses effets de gaieté. Nous avons vu le premier, le « Il avait si peur de verser ! » qui révèle une si profonde connaissance du cœur humain dans ses rapports avec l'ornière. Voici le second : le juge de paix donne lecture des oppositions formées par les créanciers de feu « Marie Thérèse-Maxime-Robert-Hyacinthe-Charles-Angélique-Etienne-Louis, marquis de la Roche-Travers. » Saisissez-vous bien sens aristophanesque de cette accumulation seigneuriale

de noms de baptême? Que voulez-vous? il y a dans ce monde des gens qui ont trop de noms; il y en a qui n'en ont pas assez; tout se compense. Mais rien n'égale, en fait de comique, la scène de réception chez la marquise. On rencontre là la baronne de Gimécourt, le marquis de Canneville, la duchesse de Vic-Ermont, le vicomte de Belœil et quelques autres représentants de l'antique société française. Ils entrent l'un après l'autre, en disant : « Quel froid il fait! » — Et à tous la marquise répond : « Approchez-vous du feu. » Puis ces descendants des croisés causent de leurs affaires et de leurs plaisirs, et telle est, en effet, la pauvreté de leur conversation, que tout homme de goût sera de l'avis de M. de Girardin : à ces entretiens puérils et uniformes sur la pluie et le beau temps, sur les courses et la chasse, il préférera les dialogues charmants qui se chuchotaient devant le passage de l'Opéra, entre les amis et disciples de M. Adam. Le spirituel millionnaire a bien raison de ne pas vouloir prendre son gendre dans ce monde occupé de bagatelles, et de s'en tenir à son cher Rodrigue. Bientôt il triomphe sur toute la ligne. La conspiration matrimoniale imaginée par l'astucieuse marquise tourne à la confusion des méchants et à la gloire des bons... du Trésor. Caroline épouse Rodrigue, non sans donner un regret à Roger, à qui - singulière inadvertance! — l'auteur a prêté quelques qualités aimables. Roger épouse sa cousine, mademoiselle Clémence de Gimécourt, qu'il aimait depuis son enfance. Adam, pour le récompenser et l'enrichir, lui donne un intérêt dans ses entreprises, ce qui veut dire, pour les lecteurs intelligents, qu'il s'apprête à lui faire délicatement l'aumône. La victime expiatoire de ce sacrifice solennel aux millions et aux ponts et chaussées, c'est un certain baron dont je n'ai encore rien dit, commensal de la maison Adam, oracle de

la mère et de la fille, répétant sans cesse à l'oreille de Caroline qu'il ne faut pas dire *papa*, ancien adorateur de la marquise, complaisant, parasite, léger d'argent et de scrupules, très-immoral, un peu fripon, serpent familier admis par Adam et Ève dans leur Éden de billets de banque, et destiné, dans l'économie du chef-d'œuvre de M. de Girardin, à compléter nos renseignements sur l'état de la Noblesse de France en 1858. Chez cette marquise intrigante, furieuse de voir tous ces millions échapper à son fils, il fallait déshonorer même le sentiment maternel; il fallait flétrir la veuve et la mère en lui créant des antécédents coupables, et c'est le baron qui remplit cet office : Dans le passé, il représente la faute; dans le présent, l'avilissement du gentilhomme n'ayant plus même la dignité de sa misère et acceptant la suzeraineté du parvenu, qui le gratifie d'un jeton de présence, comme on jette un os à un chien. Toucher les jetons de présence de son conseil d'administration, c'est là la grande affaire du baron, et c'est aussi l'effet comique de son rôle : « Je vais toucher mon jeton de présence; j'ai touché mon jeton de présence, » nous dit-il à chaque scène : n'est-ce pas que c'est bien drôle? A la fin, le baron est expulsé comme un Frontin maladroit, et il sera remplacé, dans ce fameux conseil, par Roger qui touchera à son tour les jetons de présence et nourrira de leur produit tous les petits Gimécourt... Voilà comment M. Émile de Girardin, ennemi naturel des préjugés de naissance, entend la comédie de son temps.

Eh bien, passion, comédie, poésie, sentiments, justesse, vérité, à-propos, convenance, gaieté de bon goût et de bon aloi, émotion, intérêt, science dramatique, toutes ces qualités, tous ces mérites qui éclatent à un si haut degré dans la *Fille du Millionnaire*, pâlissent devant les

beautés du style. Ici nous n'avons qu'à feuilleter au hasard et à cueillir à pleines mains : *manibus date lilia plenis*... M. Émile de Girardin réussit particulièrement dans le style imagé. On a beaucoup ri de sa comparaison des anciens élèves de l'école Polytechnique avec les Centaures, moitié hommes et moitié savants ; ce qui, par parenthèse n'est pas très-respectueux pour les savants, réduits au rôle du cheval chez ces Centaures modernes. Ailleurs, autre parallèle non moins ingénieux, son vicomte de Belœil dit, en parlant du baron : « C'est le Colosse de Rhodes ; il est *à cheval* sur les deux rives de la Seine, sur le faubourg Saint-Germain et sur la place de la Bourse. » — A quoi la duchesse de Vic-Ermont répond en un français plus simple, mais non moins correct : « *d'avoir* des jambes, n'empêche pas d'avoir des yeux, » tour de phrase bien cher à M. de Girardin, car il ajoute, quelques pages plus bas : « d'être travailleur n'empêche pas d'être soldat... de manier l'outil n'empêche pas de porter le fusil... » — C'est exactement comme si nous disions : « d'avoir une idée par jour n'empêche pas d'écrire une mauvaise comédie. » — Nous le penserions peut-être, mais nous tâcherions de le dire sans solécisme.

Plus loin, la marquise, toujours patricienne dans son langage, dit de son fils : « Je le *suspecte* de dîner sournoisement chez sa tante de Gimécourt, ma *pécore* de belle-sœur. » Mais elle se relève et fait même une petite débauche de métaphores, en disant à Caroline : « Laisserez-vous les bougies de vos lustres se consumer sans avoir rien éclairé que votre *ombre* ? » Et vingt lignes après : « La vie des eaux, c'est le désœuvrement errant de plage en plage, de source en source, *tournant à chaque pas le dos* à l'ennui, et à chaque pas le retrouvant *toujours en face*. » Je ne me rends pas bien compte de ces pas, de ce dos et

de cette face, mais je puis affirmer à M. de Girardin que, si on avait joué la *Fille du Millionnaire*, les spectateurs placés dans les loges *de face* n'auraient pas *tourné le dos* à l'ennui. En d'autres endroits, le style négligé reprend le dessus ; négligence de grand seigneur qui dédaigne de rajuster son velours et ses dentelles! Roger regrette de ne pas être avocat ou médecin, et, comme sa mère se récrie, il réplique : « Gagner au jeu, au risque de ne pas payer quand on perd, ou finir sur la roue, comme le comte de Horn, *est-il* donc plus noble? » Et sa mère, pour ne pas être en reste, dit au père Adam, à propos des jeunes gentilshommes qui, ayant épousé de petites bourgeoises, battent la femme et mangent la dot : « *Ça* prouve contre ceux-là; mais *ça* ne prouve rien contre d'autres que vous eussiez pu choisir. » Et le père Adam, jaloux de tenir son rang dans ce concours de charabias, débite l'aphorisme ci-dessous : « *Être* ainsi connu de tout le monde *ne sert qu'à être* montré au doigt et qu'à entendre chuchotter son nom autour de soi, sans *qu'on* puisse distinguer *si c'est avec ou sans* malveillance. » — Quelle pensée neuve et vivement exprimée! Mais il est aussitôt distancé par la fière marquise, qui dit au baron : « Vous vous apitoierez sur la position fausse et presque ridicule *que* cela fait *tout particulièrement* au père, *à qui* le monde attribue d'absurdes prétentions d'alliance *que certainement mieux que* personne vous *savez qu'il* n'a pas, *direz-vous*, mais *que les* apparences donnent lieu de supposer. » — Et par le baron qui, prompt à la riposte, s'écrie : « Mais les Adam, *même ainsi* acculés dans une situation extrême, ne jetteront pas *la main* de leur fille *à la tête* de votre fils. » — A quoi Roger pourrait répondre, comme le héros des *Saltimbanques* : « Mais ils ne pourraient rien me jeter de plus agréable! »

En voilà assez, en voilà trop, n'est-ce pas? — Toute la pièce parle la même langue : et c'est cette prose — (oui, c'est bien la même ; M. de Girardin n'en a pas changé), — c'est cette prose qui a battu en brèche cinq ou six ministères, contribué à la chute de trois ou quatre gouvernements, compté parmi les puissances de notre siècle, gagné des millions, rêvé des portefeuilles, passé pour la plus forte moitié d'une femme d'un grand talent, et acquis le droit de regarder de haut les honnêtes gens qui vont à pied et parlent français! Et nous nous laissons appeler les Athéniens modernes! Ignorons-nous donc qu'à Athènes il suffisait d'une faute de grec ou d'un accent mal placé pour faire huer les charlatans et les sophistes? Il faut nous consoler pourtant, et chercher dans tout ceci une moralité plus sérieuse que des critiques de détail et des corrections grammaticales. Dans la pensée de l'auteur, cette comédie de la *Fille du Millionnaire* devait humilier tout ce qui, dans les choses d'autrefois, mérite nos respects, et glorifier tout ce qui, dans les choses d'aujourd'hui, blesse les âmes élevées et les imaginations délicates. Or il se trouve qu'elle est si mauvaise, si ridicule, et (tranchons le mot) si bête, qu'elle doit, en définitive, donner envie d'honorer ce qu'elle raille et de mépriser ce qu'elle encense. Oui, ces mœurs nouvelles que vous installez avec des chants de triomphe sur les décombres du passé, on ne saurait inventer contre elles de plus sanglantes épigrammes que les œuvres mêmes qu'elles inspirent. Cette société à qui vous décernez, en fils reconnaissant, vos panégyriques et vos hommages, et à qui vous les devez bien, puisqu'elle a fait de vous quelqu'un et quelque chose, cette société est celle dont la littérature s'appelle la *Question d'Argent*, le *Fils naturel*, le *Demi-Monde*, les *Doigts de Fée*, les *Trois Maupin* et la *Fille du Millionnaire*. Celle que vos informes caricatu-

res essayent de livrer à la risée du parterre, elle a produit et applaudi le *Cid* et *Polyeucte*, *Andromaque* et *Phèdre*, le *Misanthrope* et le *Bourgeois Gentilhomme*. On nous permettra de maintenir nos regrets et nos préférences.

FIN

TABLE

De l'esprit littéraire en 1858		1
Historiens et Critiques. —	I. M. Guizot	25
— —	II. M. le duc de Noailles	101
— —	III M. le comte d'Haussonville	114
— —	IV. Robert Emmet	126
— —	V. M. Louis Ulbach	138
— —	VI. M. Hippolyte Rigault	161
— —	VII. M. Henry de Riancey	173
— —	VIII. M. Oscar de Vallée	184
— —	IX. M. Eugène Poitou	205
Poëtes et Conteurs. —	I. M. de Salvandy	215
— —	II. Alfred de Musset	238
— —	III. Désiré Carrière	252
— —	IV. M. Victor de Laprade	264
— —	V. M. Leconte de Lisle	276
— —	VI. M. Joseph Autran	287
— —	VII. MM. Edmond About et Gustave Flaubert	299
— —	VIII. M. Jules Sandeau	327
— —	IX. M. Amédée Achard	341
— —	X. M. Mazères	355
— —	XI. M. Audibert et madame Ancelot	367
— —	XII. M. Émile de Girardin	378

FIN DE LA TABLE





SIGNATURE	ISS'D	RET'D

